6

BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA

SCAFFALE 6

PLUTEO III

N.° CATENA 12

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

Avec Figures.

TOME TRENTE-CINQUIÈME.

CONTES,
AVENTURES
ET
FAITS SINGULIERS, &c.

Par l'Abbé Prévost.

AVEC FIGURES.

A AMSTERDAM,

& se trouve à Paris,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

66076

CONTES, *ANECDOTES*, HISTOIRES, &c.

AVENTURE INTÉRESSANTE DES MINES DE SUÉDE.

TOUT le monde a entendu parler de ces Mines de Suéde ſi vantées, dans leſquelles on aſſure qu'il ſe trouve des habitations auſſi régulières que ſur la ſurface de la terre, compoſées d'un grand nombre de familles; qui ont leurs chefs, leurs juges, leurs maiſons, leurs marchés, leurs boutiques, leurs miniſtres & leurs égliſes; enfin auxquelles il ne manque rien de ce qui forme les ſociétés les plus paiſibles & les mieux

policées. A la vérité ceux qui les compoſent ſont pour la plupart des brigands ; qu'un travail forcé rend utiles au monde, après avoir mérité d'en être bannis pour leurs crimes ; mais comme on ne rejette jamais ceux qui demandent volontairement d'être occupés aux Mines, il s'y trouve auſſi quantité d'honnêtes gens que la pauvreté & la misère ont réduits à cette néceſſité ; & la ſévérité de la juſtice, qui force tout le monde au devoir, empêche que les ſcélérats n'y cauſent du trouble à ceux qui ne leur reſſemblent pas.

Un voyageur anglois étant en Suéde, occupé à la recherche de tout ce qui appartient aux foſſiles, voulut connoître par ſes propres yeux ces demeures ſouterreines. Il prit un guide qui ſavoit la langue angloiſe, & s'étant muni de la permiſſion du roi, il deſcendit dans la Mine la plus célèbre, à l'aide d'une machine. Il trouva, comme il s'y attendoit, des aſſemblées nombreuſes de l'un & de l'autre ſexe, mais dans un état moins floriſſant qu'il ne ſe l'étoit figuré ſur les relations communes. L'image de la plus affreuſe misère s'y offroit de toutes parts. Les habits, les trous auxquels il entendoit donner le nom de maiſons, les alimens, tout y reſſentoit l'horreur d'une ſi affreuſe priſon. Auſſi la triſteſſe & la pâleur étoient-elles peintes ſur tous les viſages, & les chefs même ne paroiſſoient pas ſe

Elle lui parla quelque tems avec toutes les marques d'une vive douleur.

Marillier. Dir.

Godefroy. Sculp.

trouver mieux de leur condition. L'anglois fut frappé particulièrement de la vue d'une loge assez commode, qu'on lui fit remarquer, comme une des principales de la Mine. C'étoit celle d'un ministre luthérien, qui n'avoit rien épargné pour la rendre aussi agréable que cette situation le permettoit. Il y reçut honnêtement le voyageur, & parlant facilement la langue latine, il acheva de lui expliquer ce qu'il n'avoit pu découvrir par ses propres observations, & par les lumières du guide.

Pendant qu'ils étoient à s'entretenir, une femme entra dans la loge, les yeux en larmes, & s'étant jetée aux pieds du ministre, elle lui parla quelque tems avec toutes les marques d'une vive douleur. L'anglois ne comprit rien à son langage; mais il lui trouva tant de beauté & de jeunesse, qu'étant surpris de voir une personne si aimable dans ce lieu d'horreur, il attendit à peine qu'elle eût fini son discours pour en marquer de l'étonnement au ministre. On lui apprit son histoire, qu'il a ainsi rapportée.

Cette jeune femme étoit née à Upsal, d'une famille riche & noble. Ses parens l'avoient destinée en mariage à un homme de son rang; mais l'amour, qui ne respecte pas toujours l'ordre, lui avoit mis d'autres sentimens dans le cœur pour un aventurier, qui s'étoit établi dans la

même ville, & qui avoit employé toutes ſortes d'artifices pour la ſéduire. C'étoit un homme extrêmement avide du bien d'autrui, ſans être avare. Il avoit acquis des richeſſes conſidérables, auxquels la fraude & le vol avoient eu la meilleure part; mais il en étoit prodigue, & l'on admiroit ſeulement qu'avec des dépenſes exceſſives où ſon goût pour le plaiſir l'engageoit continuellement, il pût trouver des reſſources pour réparer ſes profuſions. Perſonne n'avoit encore eu le moindre ſoupçon des voies ſecrètes qui le ſoutenoient dans l'opulence, lorſqu'ayant diſpoſé ſa maîtreſſe à quitter la maiſon de ſon père pour le ſuivre, il fut obligé par ménagement pour une famille puiſſante de diſparoître avec elle aux yeux du public. Ce fut cette précaution qui le trahit.

Le village où il s'étoit retiré devint le rendez-vous d'un grand nombre de voleurs, dont il étoit le chef, & qui lui apportoient fidellement ce qu'ils avoient dérobé par force ou par adreſſe. Le partage qui ſe faiſoit du butin étoit ſuivi d'un grand ſouper, auquel la nouvelle épouſe ne fut d'abord admiſe qu'avec réſerve; mais comme il étoit impoſſible que la viſite régulière de tant d'étrangers, & les diſcours qui leur échappoient dans la chaleur du vin, ne lui fiſſent pas naître quelque défiance, ſon mari ne crut point le

ſecret aſſuré, s'il ne lui en faiſoit volontairement l'ouverture. Elle en frémit. Peut-être regrétta-t-elle le malheur où elle s'étoit précipitée. Mais ſa folle paſſion, qui étoit toujours au même degré, lui ferma bientôt les yeux ſur la honte de ſon état, & ſur ce qu'elle en devoit craindre à l'avenir. Inſenſiblement elle prit part elle-même au déſordre, en ſe chargeant du partage & du recélement des vols.

Il y a moins de communication en Suéde qu'en France entre les lieux habités, parce que l'uſage des poſtes n'y eſt pas ſi bien établi, & cette raiſon avoit fait eſpérer aux voleurs, que dans un village détourné, quoiqu'à une diſtance médiocre d'Upſal, ils pourroient demeurer à couvert juſqu'à ce que leur chef eût fait approuver ſon mariage aux parens de ſa femme. Cependant le Ciel avoit permis que, ſans le ſavoir, ils euſſent choiſi la retraite la plus dangereuſe pour leur ſureté. Elle touchoit à une terre qui appartenoit au père de la jeune dame, & le haſard lui fit ſurvenir quelques affaires qui l'y conduiſirent. Il apprit de ſes payſans qu'on voyoit depuis quelques ſemaines une aſſemblée nombreuſe dans le voiſinage. Les circonſtances lui firent naître de la curioſité. Il s'y tranſporta le ſoir, & l'envie d'approfondir le myſtère, ne faiſant qu'augmenter pa la vue de pluſieurs perſonnes de fort mau-

vaiſe mine qui arrivoient à la file, il s'introduiſit aſſez heureuſement dans la confuſion pour rencontrer ſa fille, & la reconnoître. La ſurpriſe & la colère ne lui laiſsèrent point aſſez de modération pour ſe taire juſqu'à l'éclairciſſement. Il arrêta ſa fille avec beaucoup de bruit. Il lui reprocha amèrement ſa fuite, & il voulut ſavoir d'elle avec qui elle ſe trouvoit, & par quel motif elle avoit quitté ſa maiſon. Le mari qui ne tarda point à le remettre, ſe crut perdu s'il ne prenoit une réſolution vigoureuſe. Il le fit arrêter par ſes ſatellites, remettant à délibérer avec eux de quelle manière leur intérêt les obligeoit de le traiter. Comme ils ne doutèrent point que le fond de leur intrigue ne fût découvert, le plus grand nombre de ces ſcélérats fut d'avis de ſe défaire de lui, & cette opinion eût prévalu, ſans les inſtances & les larmes de la jeune dame qui vint à bout d'attendrir le cœur de ſon mari. Elle n'en conçut pas moins le péril auquel elle alloit ſe trouver expoſée, elle & toute la bande, & ne voyant point d'autre voie pour ſe ſauver, elle conſentit à la nouvelle propoſition que fit un des aſſociés, de retenir ce père importun dans une eſpèce de priſon, juſqu'à ce qu'on eût pris d'autres meſures. Ce parti leur parut d'autant plus certain, que l'ayant obligé de confeſſer qu'il étoit venu ſeul, & perſonne ne s'étant préſenté après

lui, ils ſe flattèrent que le tems ne leur manqueroit pas pour mettre ordre à leurs réſolutions. Mais ils ignoroient que ſes domeſtiques étoient dans la terre voiſine. Ceux-ci inquiets du retardement de leur maître, & n'augurant pas bien de l'aſſemblée nocturne où ils ſavoient que ſa curioſité l'avoit conduit, attroupèrent les payſans de ſa dépendance, & ſe rendirent avec des armes à la maiſon du voleur. Leur arrivée y répandit l'épouvante, & cette vue confirmant leur défiance, ils les arrêtèrent tous, en demandant leur maître avec menaces. Leurs voix qu'il entendit, lui donna la hardieſſe d'élever la ſienne. Ils la reconnurent, & ne ménageant plus rien, lorſqu'ils eurent appris de lui de quelle manière il avoit été traité, ils firent main-baſſe ſur une partie des voleurs. Ses ordres obtinrent à peine que le reſte fût épargné. Comme il ne pouvoit douter qu'il n'eût à faire à une troupe de brigands, il n'eut point d'inquiétude ſur le ſang que ſes gens avoient répandu pour le venger. De vingt-cinq voleurs dont la troupe étoit compoſée, il n'en reſtoit que dix-ſept vivans, avec leur chef & ſa fille. Il les fit conduire ſur le champ aux priſons d'Upſal, qui n'étoit éloigné que d'environ deux lieues. Cependant ne pouvant ſe dépouiller tout d'un coup des ſentimens paternels, il prit ſa fille avec lui, pour ne pas l'expoſer à la honte

d'un châtiment public. Mais elle entra mal dans ſes vues; car prévoyant bien que ſon mari ne ſortiroit de la priſon que pour aller au ſupplice, l'amour plus fort que l'honneur lui fit compter la vie pour rien, s'il falloit la conſerver ſans lui. Elle ſe déroba de la captivité où elle étoit retenue chez ſon père, & s'étant rendue à la priſon publique, elle demanda d'y être reçue avec les malheureux dont elle ſe reconnoiſſoit complice.

Une généroſité ſi bizarre cauſa de l'étonnement à toute la Suéde. L'admiration augmenta encore, lorſqu'ayant été interrogée par les juges qui avoient déjà tiré des voleurs la confeſſion de leurs crimes, elle répondit avec une fermeté & une préſence d'eſprit qui leur cauſa de l'embarras. Elle entreprit de juſtifier ſon mari par quantité de raiſons, dont la principale mérite d'être rapportée Sous le règne de Charles XII, un déſerteur danois, qui étoit paſſé au ſervice de Suéde, rendit un ſervice ſignalé à l'armée ſuédoiſe. Le roi qui ne laiſſoit jamais de belles actions ſans récompenſe, ſe fit amener ce brave ſoldat, & lui demanda, après l'avoir comblé d'éloges, par quelle marque de reconnoiſſance il ſouhaitoit d'être récompenſé. Vous pouvez faire ma fortune, répondit-il effrontément, & ſatisfaire mes inclinations ſans qu'il vous en coûte rien. Etant preſſé de s'expliquer, il confeſſa que la raiſon

qui lui avoit fait quitter ſa patrie, avoit été la crainte du ſupplice qu'il avoit mérité par pluſieurs vols; que dès l'enfance il avoit été porté à dérober tout ce qui ſe préſentoit à ſes yeux, ſans que ce penchant pût être arrêté par aucune conſidération; que le conſervant encore dans toute ſa force, il n'avoit point d'autre grâce à demander que la permiſſion de voler impunément dans toute l'étendue de la Suéde, avec cette reſtriction néanmoins qu'il promettoit de le faire ſans violence, & qu'il ſeroit ſoumis à la juſtice ordinaire, s'il manquoit à ſa promeſſe. La jeune ſuédoiſe aſſurant que le roi s'étoit fait un plaiſir de le ſatisfaire, & qu'il lui avoit fait même expédier des lettres qui le mettoient à couvert du châtiment, en concluoit que le vol ſans effuſion de ſang, tel que ſon mari l'avoit toujours exercé, ne devoit pas paſſer en Suéde pour un crime capital, ou du moins que dans un cas où une perſonne de ſon rang ſe trouvoit mêlée, il méritoit l'indulgence dont le roi Charles avoit donné l'exemple. Pour elle, à qui l'on auroit pu reprocher de la baſſeſſe, elle ſe croyoit juſtifiée, diſoit-elle, par les engagemens & les devoirs du mariage. Elle avoit aimé ſon mari ſans connoître la malheureuſe profeſſion où il s'étoit engagé; il n'avoit pas dépendu d'elle, après cette connoiſſance, de lui ôter ſon cœur, qu'il méritoit d'ailleurs par des qualités

plus aimables. Et tout ce qu'elle avoit dû faire étoit de l'exhorter à prendre une conduite plus digne d'elle & de lui, ce qu'elle n'avoit jamais négligé.

Ces raiſons étoient trop foibles pour faire impreſſion ſur le ſénat d'Upſal. Les voleurs furent condamnés aux Mines avec leur chef. La conſidération du père porta ſeulement les juges à excepter la jeune dame, ſous prétexte qu'elle s'étoit trouvée, par ſa condition de femme, dans l'engagement d'un crime auquel ſa volonté n'avoit point eu de part. La ſentence fut conçue dans ces termes. Mais il n'y eut point de repréſentations ni d'efforts capables de lui faire abandonner ſon mari. Elle n'uſa de la liberté qu'il lui rendit, que pour ſe faire tranſporter à l'entrée des Mines, où il étoit déjà deſcendu avec ſes complices; & par une réſolution plus ſurprenante que tout ce qu'on a rapporté, voyant qu'on faiſoit difficulté de la recevoir dans la machine qui ſert à deſcendre, elle attendit qu'il y fût deſcendu quelqu'un, & elle ſaiſit ce moment pour ſe laiſſer gliſſer le long de la corde, en ſe déchirant les mains, & au riſque de ſe caſſer mille fois la tête dans un trou auſſi profond qu'inégal & ténébreux. Il dépendoit de ſon père de prendre d'autres meſures pour s'y oppoſer; & quoique les loix contre le rapt ſoient moins ſévères en Suède que dans

pluſieurs états du Nord, il auroit pu du moins faire annuller un mariage qui bleſſoit toutes ſortes de règles. Mais l'honneur de ſa fille étant perdu ſans remède, il ne fut pas fâché de la voir enſévelie dans un lieu qui n'eſt guère différent du tombeau.

Quoique ſon mari y fût occupé aux travaux pénibles qui ſont ſon châtiment, elle y étoit traitée avec plus de douceur & de conſidération par les chefs de la Mine, & par le miniſtre. Sa conduite méritoit autant cette diſtinction que ſa naiſſance. Elle ſentoit ſon malheur ſans en être abattue, & elle tiroit des circonſtances de ſa condition tout ce qui pouvoit contribuer à ſa conſolation & au ſoulagement de celui qui avoit ruiné ſon honneur & ſa fortune. La viſite qu'elle rendoit au miniſtre, & les larmes que le voyageur anglois lui vit répandre, venoient d'une nouvelle diſgrâce de ſon mari, qui ayant pris querelle avec quelque mineur, & l'ayant fort maltraité, étoit en danger d'être puni rigoureuſement. Mais les inſtances que le voyageur joignit aux ſiennes, lui firent obtenir la grâce qu'elle demandoit.

On ne ſe permettra ici qu'une réflexion. Il y a lieu de croire qu'une femme de ce caractère auroit été le modèle de ſon ſexe, ſi la fortune eût voulu qu'elle ſe fût attachée à un honnête homme. C'eſt ainſi que nos attachemens décident

preſque toujours du fond de notre conduite, ſur tout ceux des femmes, parce qu'elles trouvent rarement aſſez de forces en elles-mêmes pour marcher ſans guide dans le chemin du vice ou de la vertu.

AVENTURE
D'UN DÉSESPÉRÉ.

IL y a quelques années que deux perſonnes qui paſſoient ſur le pont-neuf entre onze heures & minuit, entendirent la voix d'une femme qui paroiſſoit être dans quelque danger preſſant, mais à qui ſa frayeur même, ou quelque paſſion violente, ôtoit la force de faire entendre ſes cris bien loin. Les deux paſſans ſe hâtèrent d'avancer dans l'obſcurité, & devinrent comme immobiles d'étonnement au ſpectacle qu'ils apperçurent. Une foible lumière que la lune répandoit au travers de quelque nuage, leur fit voir une femme qui continuoit de pouſſer des ſoupirs de frayeur plutôt que des cris, & qui y mêloit quelques paroles mal articulées, par leſquelles elle demandoit grâce du moins pour ſa vie. Un homme de belle taille & mis fort proprement, la pouſſoit malgré elle le long du parapet, & l'ayant courbée tout d'un coup ſur le mur, il paroiſſoit prêt à la jeter dans la Seine, lorſqu'ayant changé de mouvement, & la repouſſant au contraire vers le milieu du pont: vas, lui dit-il, tu n'es pas digne de

mourir; & ſautant légèrement ſur le mur, il ſe précipita lui-même ſans ajouter un ſeul mot.

Quoique toutes ces circonſtances ſe fuſſent paſſées ſi vîte, que les deux paſſans n'avoient pas eu le tems de revenir de leur première ſurpriſe, la compaſſion naturelle les porta auſſitôt à courir vers les degrés qui ſe trouvent en divers endroits au long de la rivière; & prenant le parti d'aller juſqu'à ces bateaux de paſſage qui ſont vis-à-vis les Quatre Nations, dans l'eſpérance de pouvoir s'en ſervir pour faciliter leur deſſein, ils y arrivèrent en effet ſi heureuſement, qu'ils virent preſque au même inſtant flotter le cadavre, & ſi près d'eux qu'ils ne purent s'y méprendre. Cependant n'ayant trouvé ni rames ni avirons ſur les bateaux, ils auroient allongé inutilement les bras, s'ils ne ſe fuſſent aviſés de deſcendre plus bas le long du rivage, juſqu'à ces eſpèces de boutiques flottantes où l'on blanchit le linge. Comme elles ſe communiquent l'une à l'autre, & que les dernières ſont preſque au milieu du courant, ils s'avancèrent aſſez pour n'avoir plus beſoin que d'ouvrir les bras, où ils reçurent le cadavre qui vint s'y rendre de lui-même.

Je lui donne un nom qu'il pouvoit porter, puiſqu'il n'étoit pas différent d'un corps ſans vie. Mais après avoir été ſuſpendu un moment par les pieds, la violence avec laquelle il rendit

quantité d'eau, fit connoître que toute ſa force n'étoit pas épuiſée. La connoiſſance lui revint preſqu'auſſitôt. Il demanda à ſes libérateurs où il étoit & par quel coup du ciel il ſe trouvoit entre leurs bras. Enſuite ſe rappelant lui-même toutes les circonſtances de ſon aventure, il les remercia vivement du ſervice qu'ils lui avoient rendu. Que la raiſon eſt foible, leur dit-il d'un ton fort tranquille, & qu'elle nous ſert mal dans le tranſport d'une paſſion violente! Mais, ſi c'eſt après avoir été témoins de ma folie que vous êtes venus ſi généreuſement à mon ſecours, dites-moi, ajouta-t-il, ce qu'eſt devenue la malheureuſe qui m'a troublé l'eſprit, & qui méritoit bien mieux que moi l'horrible ſort auquel je me ſuis expoſé. Ils lui racontèrent tout ce qu'ils avoient vu, & de quelle manière ils s'étoient mis en état de le ſecourir, ſans avoir eu le tems de faire la moindre attention à ſa compagne. Hélas! reprit-il avec un ſoupir, elle eſt indigne du ſoin qui m'inquiète encore; mais n'importe: s'il ne s'eſt paſſé qu'un moment depuis ma chûte, vous la retrouverez peut-être ſur le Pont-Neuf, & vous l'aiderez à retourner chez elle, où je renonce pour jamais à la voir.

L'un de ces deux libérateurs retourna au Pont-Neuf pour le ſatisfaire; mais ce fut inutilement qu'il chercha de tous côtés, & qu'il éleva plu-

ſieurs fois la voix pour ſe faire entendre. N'ayant pu découvrir perſonne, il attendit quelques paſſans qui venoient de la rue Dauphine, & leur ayant demandé s'ils n'avoient pas rencontré une dame à pied & ſans ſuite, il apprit d'eux qu'ils en avoient vu une vers le carrefour de la rue de Buſſy, ſous l'eſcorte du guet, qu'elle avoit prié, en leur préſence, de la conduire chez elle. Il étoit clair que c'étoit celle qu'il cherchoit.

Il regagna auſſitôt le quai avec autant d'empreſſement de pénétrer le fonds de cette aventure, que d'ardeur pour continuer ſes ſervices. Il trouva le malheureux inconnu dans le lieu où il l'avoit laiſſé, mais aſſez rétabli pour s'occuper avec beaucoup de liberté d'eſprit des ſoins qui convenoient à ſa ſituation. Après avoir appris que la dame étoit en ſureté, il pria ſes deux compagnons de lui déclarer naturellement qui ils étoient, pour lui faire connoître s'il devoit les croire auſſi capables de diſcrétion que de zèle, & s'il pouvoit leur accorder autant de confiance qu'il leur devoit de reconnoiſſance & d'affection. L'un confeſſa qu'il étoit notaire. L'autre avoit été intendant de feu M. le duc de..., & s'étant retiré depuis la mort de ſon maître, il vivoit honnêtement de ſon bien. Ces deux caractères promettant de la ſageſſe & de la probité, l'inconnu ne balança point à s'expliquer avec

avec plus d'ouverture. Je ſuis heureux, leur dit-il, d'avoir obligation à de ſi honnêtes gens. Vous pouvez encore m'être utiles, & je compte que l'importance de ce que j'ai à vous confier vous fera une loi inviolable du ſecret. Il leur apprit là-deſſus le nom de la dame qui avoit cauſé toute ſon infortune, & priant le notaire de ſe rendre ſur le champ chez elle, il le chargea de lui apprendre qu'il s'étoit ſauvé heureuſement, & de lui repréſenter que pour ſon propre intérêt, elle devoit s'impoſer un ſilence éternel ſur tout ce qui s'étoit paſſé cette nuit. Dites la même choſe à ſon père, ajouta-t-il, car je m'imagine que dans le premier trouble, elle lui aura découvert une partie de la vérité, & promettez-leur de ma part que s'ils ſont capables de ſe taire, ils n'auront jamais rien à craindre de mon reſſentiment. Il lui nomma enſuite un cabaret peu éloigné, où il alloit ſe rendre avec l'intendant, pour faire ſécher ſes habits, & pour ſe mettre en état de retourner chez lui ſans faire ſoupçonner ſon aventure à ſa propre famille.

Le notaire, après s'être acquitté fort habilement de ſa commiſſion, le rejoignit dans le lieu qu'il lui avoit nommé. Il lui raconta qu'ayant trouvé le père & la fille dans une profonde conſternation, le diſcours qu'il leur avoit tenu avoit paru les conſoler beaucoup, & que ſans s'expli-

quer autrement, ils avoient promis la diſcrétion qu'on leur demandoit. L'infame ! la perfide ! s'écria l'inconnu, en ſe livrant un moment à ſes diſtractions; devois-je épargner ſa vie, & quelle fureur m'a fait tourner mes vues contre la mienne ? Mais ne penſons plus à d'autre vengeance que le mépris. Je ſuis trop engagé avec vous, reprit-il, en regardant ſes deux libérateurs, pour vous laiſſer ignorer ce qui m'a conduit au précipice dont vous m'avez tiré; & ſi je veux me mettre en droit de vous demander le ſecret ſur ce qui s'eſt paſſé à vos yeux, je dois vous marquer, par une confiance volontaire, que je vous crois capables de le garder. Ecoutez ma triſte & honteuſe hiſtoire.

Je ſuis l'aîné d'une famille fort riche, & je ſerois marié depuis long-tems d'une manière convenable à ma naiſſance, ſi la force d'une paſſion que je n'ai pu vaincre ne m'avoit rendu inſenſible à tous les avantages de la fortune. Un monſtre, dont je ne dois plus parler qu'avec horreur, mais aſſez charmant pour ſe faire adorer, m'a ſéduit il y a deux ans; c'eſt la fille unique d'un médecin qui demeuroit alors dans mon voiſinage. Je la voyois avec mes ſœurs, chez leſquelles elle ſe croyoit fort honorée d'être reçue. Je conçus pour elle une tendreſſe inexprimable. A peine avoit-elle atteint ſa douzième année. Je ne pus lui cacher mes ſentimens. Elle ne me déſeſpéra

point par ſa réponſe ; mais ſoit qu'elle eût alors le cœur plus vertueux, ſoit qu'elle fût déjà aſſez ruſée pour ménager ſes avantages, elle ceſſa de voir mes ſœurs, & elle parut ſe faire une étude de m'éviter. J'employai tant de ſoins pour la rejoindre, qu'ayant trouvé l'occaſion de lui parler à la promenade, je lui fis des plaintes amères de ſon abſence affectée. Elle m'écouta, & ſi j'étois enchanté de ſa figure, je le fus encore plus de ſon caractère, lorſque m'ayant confeſſé qu'elle ſe ſentoit de l'inclination pour moi, elle ajouta que c'étoit la crainte de s'y livrer trop aiſément, & la connoiſſance en même-tems qu'elle avoit de l'inégalité de nos noms & de nos fortunes, qui lui avoit fait prendre le parti de nous épargner à tous deux des peines inutiles. Je lui aurois ſacrifié tout dès ce moment, & je lui fis connoître ſans détour que ce n'étoit point un cœur tel que le mien qui pouvoit être arrêté par des obſtacles ſi foibles. Elle ne ſe rendit point à mes inſtances. Je paſſai quelques ſemaines à chercher de nouvelles occaſions de la voir, & déſeſpéré de lui trouver tant de conſtance à me refuſer, je tentai pluſieurs fois de m'introduire dans ſa maiſon, malgré la réſiſtance que je trouvai à ſa porte, & que je ne pus attribuer qu'à ſes ordres. Son père, averti que j'avois menacé ſes domeſtiques d'employer la violence, en fit des

plaintes au mien : mais loin de nuire à mes vues, cette démarche y ſervit doublement, parce qu'elle me fit naître la penſée de m'adreſſer directement au médecin, & qu'elle a toujours éloigné les ſoupçons de mon père, à qui divers incidens venus à la ſuite, auroient pu faire ouvrir les yeux ſur ma conduite.

Au lieu donc de penſer à l'exécution de mes menaces, je demandai honnêtement à voir le médecin, qui ne put me refuſer cette faveur. Je l'accuſai tendrement de me cauſer un chagrin mortel, en prenant parti contre moi, ſans avoir connu la nature de mes ſentimens & de mes intentions. Ayant preſque trente ans, j'étois d'un âge où l'on pouvoit faire quelque fond ſur mon caractère & ſur mes promeſſes : or, j'aimois ſa fille avec les ſentimens d'un honnête homme, & j'étois prêt à lui donner ma parole de l'épouſer. La permiſſion de la voir que je le conjurois de m'accorder, ne pouvoit être un bien pour moi qu'avec cette eſpérance. Enfin je le laiſſois le maître de prendre là-deſſus les précautions les plus propres à guérir ſon inquiétude, & de régler lui-même les moyens qui pouvoient aſſurer la fortune de ſa fille & mon bonheur.

Ce diſcours, auquel je donnai toute la force que l'honneur & l'amour ſont capables d'inſpirer, fit plus d'impreſſion ſur le médecin, que je

n'avois osé m'en promettre. Ses objections se réduisirent à la crainte d'offenser mon père, & de s'attirer le ressentiment d'un homme dont il connoissoit également l'humeur violente & le crédit. Mais je lui persuadai aisément que j'étois libre, à mon âge, d'épouser une fille qui m'avoit plu, & dont la vertu réparoit assez la fortune. Si j'avois quelque ménagement à garder pour mon pere, il étoit aisé de remplir ce devoir, en lui cachant ma passion & les engagemens que je voulois prendre. Ils pouvoient être cachés de même au public, sans qu'ils perdissent rien de leur force & de leur sainteté par le mystère. Un langage si net & si sincère me fit obtenir le consentement du médecin. Il y mit seulement deux conditions ; l'une, que pour lever tous ses doutes, je commencerois par épouser sa fille ; l'autre, que je renoncerois pendant deux ans aux droits du mariage, parce que la disproportion de nos forces lui faisoit craindre quelque chose pour sa santé.

Mes sentimens étoient si purs, que sans me plaindre de son sort, qui lui faisoit mettre un si long obstacle à mes désirs, je me crus trop heureux de ce que j'obtenois. Je m'engageai sur le champ à l'exécution de ces deux articles, & j'en fis aussitôt le serment aux pieds de sa fille, qui parut aussi satisfaite que moi d'un évènement si peu espéré. Nous convînmes que pour faciliter

mes viſites, & pour cacher mes démarches à ma famille, il ſe logeroit dans un quartier différent. Je me chargeai du ſoin de lui chercher une maiſon commode. Je fis meubler l'appartement de ſa fille avec autant de magnificence que de goût. Le jour qu'elle y entra fut choiſi pour la célébration de notre mariage. En évitant toutes les cérémonies éclatantes, j'eus ſoin que la décence fût obſervée, & qu'il ne manquât rien d'eſſentiel à des liens qui devoient faire toute la douceur de ma vie.

Vous admirez ma retenue, dans un ſiècle où l'on ne fait plus gloire de tant de modération. Depuis deux ans que j'ai formé cette malheureuſe chaîne, je ne me ſuis rien permis qui ai bleſſé mes promeſſes. Trop content de la liberté que j'avois à tous momens de voir une femme que j'adorois, & d'obſerver avec ſoin le développement de ſes charmes, j'attendois ſans impatience, le terme auquel je m'étois aſſujetti. J'employois toute mon étude à lui inſpirer du goût pour moi. par la douceur de mes manières, & par les témoignages continuels de ma tendreſſe: Je me fis même une occupation ſérieuſe de me rappeler tout ce que l'éducation & l'uſage du monde ont pu me communiquer de goût & de lumières, pour lui former le cœur & l'eſprit. Je croyois m'appercevoir tous les jours qu'elle profitoit de

mes ſoins, & avec cela je lui donnois les meilleurs maîtres, & je n'aurois pas ſouffert quelque choſe à ſon uſage, ſi je n'euſſe pas cru que c'étoit ce que la cour & la ville pouvoient offrir de plus exquis. J'ai paſſé deux années entières dans cet enchantement, revenu du monde, des plaiſirs de mon âge, du commerce même de mes amis; enfin ne penſant qu'à fuir tout ce qui pouvoit me détourner d'un lieu où je trouvois tous les biens réunis. Mon père, qui s'eſt apperçu du changement de ma conduite & de mes inclinations, m'a preſſé mille fois de lui expliquer un myſtère qui l'alarmoit. Il s'eſt même défié que l'amour m'avoit engagé dans quelque démarche téméraire; mais ſes ſoupçons n'ayant fait qu'augmenter ma vigilance, j'ai toujours réuſſi fort heureuſement à tromper la ſienne.

Il y a trois jours, que m'entretenant avec le médecin, de la ſanté de ſa fille, qui me paroiſſoit aſſez forte pour diſſiper toutes ſes craintes, je le fis ſouvenir que le terme dont nous étions convenus étoit fort proche, & que s'il n'avoit plus de meilleures raiſons à m'oppoſer, il étoit tems de me céder des droits que j'avois bien mérités. Elle n'étoit point préſente à ce diſcours. L'opinion que j'avois de ſon innocence m'auroit fait appréhender de lui offrir des images qui lui auroient paru nouvelles. S'il m'étoit quelquefois arrivé de

haſarder devant elle quelque badinage de cette nature, j'avois cru m'appercevoir qu'elle n'y comprenoit rien, & reſpectant ſa modeſtie, je m'étois hâté de changer de langage. Cependant ſon père m'ayant répondu qu'il la croyoit telle qu'il l'avoit ſouhaité pour me l'abandonner entièrement, je ne fis plus myſtère de l'eſpérance où j'étois de paſſer bientôt la nuit comme le jour avec elle. On propoſa même de célébrer nos plaiſirs par une fête, à laquelle je conſentis qu'on invitât quelques-uns de ſes plus proches parens, que je n'avois aucune répugnance à faire entrer dans notre ſecret. J'ordonnai les préparatifs d'un grand ſouper qui devoit ſe faire demain, & m'étant aviſé de feindre chez mon père que je devois partir le matin pour aller paſſer huit jours dans la maiſon de campagne d'un ami, je me promettois de les employer avec bien plus de douceur au premier exercice de ma tendreſſe. Je vais cette après-midi, & ſi je puis le dire, avec plus d'empreſſement qu'à l'ordinaire, chez mon innocente & modeſte maîtreſſe. Je ne la trouve point au logis. Son père m'apprend qu'elle lui a demandé la permiſſion d'aller au palais pour s'y donner quelques bijoux; qu'elle eſt ſortie dans un *fiacre*, ſuivie de ſon laquais, & que devant ſouper enſuite chez une de ſes tantes, elle ne pouvoit être de retour avant dix ou onze heures.

L'impatience de la voir, & l'envie de lui acheter moi-même tout ce qui pouvoit lui plaire, me conduit ſur le champ au palais. Je paſſe inutilement deux heures à la chercher. Je retourne chez ſon père, ſans autre chagrin que celui d'avoir manqué le plaiſir que je m'étois propoſé, & ne pouvant me retirer ſans avoir vu ce que j'aimois uniquement, je prends le parti de l'attendre.

Ce fut en méditant ſur la ſatisfaction qui m'étoit aſſurée le lendemain, que m'étant livré d'avance à tous mes tranſports, je penſai que rien ne m'obligeoit de remettre ſi loin ce que je pouvois obtenir dès le même jour. Le parti même que j'avois pris d'attendre, étoit un prétexte tout naturel. Je communiquai mes idées au médecin, qui parut y entrer volontiers. Dans cette réſolution, je me fis un nouveau plaiſir d'aller au-devant de ma vertueuſe maîtreſſe, & m'étant fait nommer le lieu où elle étoit, j'eus la patience de demeurer plus d'une demi-heure dans la rue, ſeul, parce que j'avois renvoyé chez moi mon laquais, pour colorer mon abſence par quelque excuſe; & ne voulant point paroître avant qu'elle eût quitté ſa tante, parce que je penſois toujours à ménager ſa modeſtie.

Elle ſortit enfin. Son laquais lui avoit amené

une chaiſe à porteurs, qui ſe mit en marche auſſitôt. J'étois à vingt pas de là pour l'attendre au paſſage; & j'avois déjà la bouche ouverte pour parler aux porteurs, lorſque je les vis d'eux-mêmes s'arrêter. C'étoit le laquais qui leur en donnoit l'ordre. Il étoit de l'autre côté de la chaiſe, & s'adreſſant à ſa maîtreſſe, j'entendis qu'il la prioit inſtamment de retourner ſur le quai des orfévres. Il l'aſſuroit qu'il n'étoit pas tard, & qu'elle pouvoit encore diſpoſer d'une heure. Après quelques difficultés & quelques marques de crainte, elle y conſentit. Les porteurs prirent le chemin que le laquais leur marqua.

Quoiqu'il ne me tombât rien dans l'eſprit qui eût l'air de crainte ou de ſoupçon, la curioſité ſuffiſoit ſeule pour me porter à la ſuivre. Quelle affaire pouvoit l'appeler à onze heures de nuit ſur le quai des orfévres? Je me rangeai ſoigneuſement contre une porte pour laiſſer paſſer la chaiſe, & marchant à quelque diſtance, j'arrivai ſur le quai auſſitôt que les porteurs. Ils s'arrêtèrent à la porte qu'on leur montra. Le laquais introduiſit ſa maîtreſſe dans la maiſon, & leur donna ordre de l'attendre. Je ne balançai point à m'avancer auſſitôt que je l'eus vue diſparoître, & paſſant ſans faire la moindre queſtion aux porteurs, qui me prirent apparemment pour un

habitant de la même maiſon, je m'engageai dans une allée obſcure, qui me conduiſit au pied d'un eſcalier.

Je montai avec quelque frayeur, quoique j'euſſe pour guide le bruit de ceux qui me précédoient. Ils ſe firent ouvrir la porte du ſecond étage, & la fermèrent auſſitôt ſur eux. J'y prêtai curieuſement l'oreille pendant quelques minutes. La défiance commençant déjà à s'emparer de mon cœur, je fus plus alarmé du ſilence qui régnoit autour de moi, que je ne l'aurois été de toute autre explication ſur mon ſort. L'impatience me prit; mais voulant garder encore quelques meſures, je frappai fort doucement, & je parlai de même à une petite ſervante qui vint ouvrir. Lui ayant demandé ſi Mademoiſelle..... étoit là pour long-tems, elle me répondit qu'elle l'ignoroit, mais que ſa maîtreſſe n'étoit point accoutumée à ſouffrir ſi tard les demoiſelles dans ſa maiſon. Ce diſcours me fit trembler. Quelques mots d'explication, que j'eus la force de demander avec la même douceur, ayant achevé de m'apprendre dans quel funeſte lieu j'étois, il ne s'en fallut guère que ma fureur n'éclatât d'abord par des cris, & par toutes les violences où cette affreuſe aventure étoit capable de me porter. Cependant un reſte d'eſpérance combattant encore mes mouvemens, je demandai pour unique

grâce à la ſervante, de me faire entrer ſans bruit dans l'anti-chambre, où elle avoit eu ordre de demeurer. Un louis que je lui préſentai, la diſpoſa tout d'un coup à me ſervir; & s'imaginant que j'avois deſſein de me procurer quelque plaiſir, elle me fit diverſes objections, que je laiſſai ſans réponſe. L'ayant priée ſeulement de me dire où la demoiſelle s'étoit retirée, elle ne ſe fit pas preſſer pour me montrer la porte d'un cabinet qui donnoit dans l'anti-chambre.

Vous expliquerai-je toute ma honte? Je m'approchai de cette porte, & l'imprudente ardeur avec laquelle on s'entretenoit dans le cabinet, m'épargna la peine de me gêner pour entendre. C'étoit moi qui faiſois le ſujet de cette modeſte converſation. Le plus vil des hommes s'applaudiſſoit de m'avoir couvert d'opprobre, & ſe félicitoit d'avoir obtenu ce qu'il ſe plaignoit qu'on lui avoit refuſé trop long-tems.

En un mot, je compris par les diſcours de ces honnêtes amans, qu'après s'être arrêtés pendant plus de dix-huit mois à certaines bornes que la crainte leur avoit impoſées, ils avoient choiſi ce jour là pour ſe dédommager d'une ſi longue contrainte, & qu'on ne me réſervoit que les reſtes de ce qu'on venoit de prodiguer à l'amour.

Jugez de ma fureur. J'aurois poignardé ſur le champ deux infâmes..... Je les aurois noyés dans le ſang l'un de l'autre : mais une porte épaiſſe & bien fermée les garantiſſant contre mon premier tranſport, je pris le parti de deſcendre, & de remettre leur châtiment à la porte de la rue. L'heure, le lieu, tout m'aſſuroit d'une pleine vengeance. Je quittai la ſervante, ſous prétexte qu'il étoit trop tard pour m'arrêter plus long-tems. Ayant retrouvé les porteurs qui attendoient impatiemment à la porte, je me hâtai de les payer, & je les preſſai de ſe retirer. La nuit n'étoit pas ſi obſcure qu'elle pût me dérober mes victimes. Je me plaçai à quelques pas de l'allée, & chaque moment que je paſſai à les attendre, ne fit que redoubler ma rage.

Je les entendis. Leur approche me cauſa une joie cruelle. J'aurois ſouhaité de pouvoir les percer du même coup. Mais au lieu de les voir paroître enſemble, je ne vis que mon indigne rival, qui tournoit la tête de côté & d'autre, pour découvrir les porteurs. J'aurois pu fondre ſur lui, & lui arracher la vie par mille bleſſures. La crainte que ſa compagne n'eût le tems de m'échapper, étoit la ſeule raiſon qui m'arrêtât, lorſque m'ayant apperçu, il prit tout d'un coup

la fuite avec tant de vîteſſe, que je déſeſpérai de l'atteindre. Je m'en plaignis amèrement au ciel, en l'accuſant d'injuſtice; & ne gardant plus de meſure, je me précipitai vers la porte, pour aſſurer du moins la principale partie de ma vengeance. Mon infame, qui me prit ſans doute pour ſon amant, ſe trouva ſur le ſeuil à ma rencontre. Je la ſaiſis avec un tranſport inexprimable; & la menaçant de l'égorger ſi elle jetoit le moindre cri, je la traînai vers les degrés du parapet où je crus trouver plus de facilité à monter. J'avois pris ſur le champ la réſolution de la noyer. Son premier effroi & la violence de mon action, l'empêchèrent d'abord de me reconnoître, mais n'ayant pu long-tems s'y méprendre, elle s'évanouit dans mes bras. Loin d'en être attendri, je ſentis redoubler ma fureur par la difficulté de la faire avancer dans cet état: les efforts que je fis pour la porter, lui rappelèrent bientôt la connoiſſance. Elle pouſſa quelques cris, qui ne pouvoient être bien éclatans dans la foibleſſe & le trouble où elle étoit. Enfin je gagnai le parapet, & je la forçai de monter.

Peut-être ne ſe défioit-elle pas encore de mon deſſein. Je n'avois pas encore prononcé un ſeul mot. Mais lorſqu'elle conçut, par le

mouvement que je fis pour la pouſſer contre le mur, que je penſois à me défaire d'elle, ſa réſiſtance devint ſi animée, qu'elle me fit craindre de n'être pas le plus fort. Elle me ſaiſit le bras, & le ſerrant juſqu'à m'ôter le pouvoir de m'en ſervir, elle m'adreſſa d'une voix à demi-étouffée par la crainte, tout ce qu'elle crut capable de me toucher. Je ne lui répondois pas, & plus obſtiné que jamais à me délivrer de ma honte, je me ſervois de l'autre bras pour la courber ſur le mur, dans l'eſpérance de la pouſſer plus facilement avec le genou. Ce fut dans ce moment que je crus entendre quelqu'un qui s'avançoit ſur le pont. Elle l'entendit comme moi, & l'eſpérance d'être ſecourue redoubla ſes forces. Je conçus, en effet, que j'allois manquer ma vengeance; le déſeſpoir s'empara de mon cœur, & ne doutant pas qu'avec la rage de me voir enlever ma proie, je n'euſſe auſſitôt la confuſion d'être reconnu, & dès le jour ſuivant, celle d'entendre publier mon aventure dans tous les quartiers de Paris, je pris la funeſte réſolution de me précipiter moi-même. Ce ne fut pas ſans avoir balancé un moment ſi je ne me ſervirois pas de mon épée pour ôter la vie d'un ſeul coup à celle qui alloit peut-être triompher

de ma mort; mais je crus être encore mieux vengé par le mépris. Je la repouſſai, avec quelques expreſſions qui me furent arrachées par ce ſentiment, & je me lançai ſans précaution dans la rivière.

AVENTURE

DE MISS B...

MISS B... n'avoit que quinze ans, lorſque ſa mère l'amena à Londres, dans l'eſpérance qu'une éducation un peu diſtinguée, jointe aux charmes qu'elle avoit reçus de la nature, ſuppléeroient pour ſon établiſſement au défaut des biens de la fortune. La retraite où elle avoit vécu pendant deux ans, qui furent employés à lui faire acquérir toutes les perfections de ſon ſexe, avoit empêché qu'elle n'eût été connue dans le monde, juſqu'au troiſième hiver, qu'elle commença à ſe montrer en public, & qu'elle devint tout à la fois l'idole des hommes & l'objet de l'envie des femmes. La vivacité naturelle de ſon imagination, accompagnée d'une ſimplicité charmante, la rendoient auſſi aimable à ceux qui jouiſſoient

jouiſſoient de ſon entretien, que l'éclat de ſon viſage, & la beauté de ſa taille, la faiſoit trouver admirable à ceux qui ne faiſoient que la voir.

Avec quel plaiſir ſa mère ne lui voyoit-elle pas ſurpaſſer ainſi ſes plus tendres ſouhaits? Elle ſe flattoit déjà qu'il n'y auroit qu'à choiſir pour elle, entre tous les partis de la ville. Un bien médiocre n'étoit pas une propoſition qui pût être écoutée; & la plus groſſe fortune, ſans titre, n'auroit pas été digne non plus d'être acceptée.

Il n'y avoit plus d'aſſemblée publique où Lucinde ne parût. Parloit-on d'un bal? Elle y étoit invitée la première. D'un concert, d'un opéra? on étoit ſûr de l'y trouver. Elle étoit auſſi aſſidue à la promenade du parc qu'à l'Egliſe. Dans quelque lieu qu'elle ſe montrât, elle s'attiroit les regards de toute l'aſſemblée. Entre les jeunes gens, c'étoit une règle de lui faire des politeſſes pour s'acquérir une réputation de galanterie, comme c'étoit une néceſſité de s'attacher à elle, & de ſuivre des impreſſions dont on ne pouvoit ſe défendre.

L'un des plus empreſſés, fut le jeune lord M.... Comme il avoit peu de biens, il ne ſe flatta point que ſa qualité fût une raiſon de s'attendre à des préférences; mais ſe trouvant néanmoins enflammé d'une violente paſſion, il réſolut de ſe ſatisfaire à toutes ſortes de prix. Une figure bril-

lante, de l'agrément dans l'eſprit & dans les manières, une réputation déjà faite par cent aventures qui l'avoient mis en honneur parmi les femmes, enfin tout le mérite qui fait exceller dans la galanterie, lui attira bientôt des diſtinctions qui déſeſpérèrent ſes rivaux. Flatté de ce qui pouvoit les écarter, il ne déguiſoit ſes progrès qu'à ſa mère, & il crut ſa victoire certaine, lorſqu'il la vit auſſi empreſſée que lui à favoriſer ce déguiſement. Je paſſe ſur mille circonſtances où l'adreſſe eut autant de part que l'amour. On étoit à Londres dans la fureur des aſſemblées de *waux-hall*, qui ont ſuccédé à l'opéra italien, & qui venoient de la même ſource. Un grand jardin, orné d'un bois, & de tout ce qui étoit propre à favoriſer les plaiſirs, ſervoit de rendez-vous pendant la nuit à la cour & à la ville. Les danſes & les feſtins y étoient multipliés à chaque pas, à la lumière d'une prodigieuſe quantité de flambeaux, & au bruit de toutes ſortes d'inſtrumens. C'étoit manquer de goût, & comme renoncer au monde, que de n'avoir pas été du moins une fois au *ridotto* de waux-hall. Miſſ B.... étoit plus faite qu'une autre pour y paroître avec éclat, & ſa mère ne penſoit point à la priver de cette ſatisfaction. Cependant, comme il y avoit des bienſéances à garder dans un lieu qui devenoit plus célèbre de jour en jour par bien des

aventures, on écarta de cette partie tous les gens d'un âge ſuſpect. Elle ſe fit avec des barbons. Qui n'auroit pas cru que c'étoit ſe mettre au-deſſus de toutes les craintes, & parer à tous les ſoupçons?

En effet, on ne s'apperçut de rien qui fût capable de choquer des yeux délicats. Mais le jeune lord ne put ignorer qu'on devoit être au waux-hall. Il y avoit un bois, & dans ce bois des allées plus ſombres que d'autres, des promenades couvertes, qui ne pouvoient être ſi bien éclairées. Il s'y rendit, pour le ſeul plaiſir de voir de loin Miſſ B...., car il ne vouloit point s'approcher, malgré elle & ſa mère. Cependant il trouva moyen de lui faire dire qu'il n'étoit qu'à deux pas d'elle, & qu'il ne pouvoit être ſi près ſans lui parler un inſtant. Il ſe fit voir en même-tems au bout d'une allée, & cela avec tant de ſageſſe & de diſcrétion, qu'elle fut la ſeule de ſa compagnie qui l'apperçut. Comment refuſer de lui dire deux mots? Mais deux mots ſeulement, car on ne pouvoit s'en permettre davantage. Un prétexte naît tout d'un coup, & les allées ſombres en fourniſſent pour mille beſoins. Il eſt certain que Miſſ B.... ne fut abſente qu'un moment. Cependant avant la fin de la ſaiſon, ſa mère s'eſt trouvé forcée de retourner avec elle en province. On a compté neuf ou dix mois

depuis la nuit du ridotto juſqu'à leur retour à Londres. Dans quel lieu du monde la médiſance n'eſt-elle pas accoutumée à tout empoiſonner? On a chagriné Miſſ B.... par tant de mauvais diſcours & de bruits injurieux à ſa réputation, que pour les faire finir, elle a pris le parti d'épouſer un vieux marchand, qui s'eſt heureuſement diſpoſé à compter pour rien la médiſance. Ceux qui ſavent la vérité de l'aventure, ont trouvé Miſſ B... fort heureuſe qu'il y ait des gens de ce caractère-là dans le monde, & croyent qu'elle l'auroit été beaucoup plus encore de ne pas donner dans le goût du ridotto.

AVENTURE

D'UNE JEUNE FILLE

DE LA CAMPAGNE.

A TROIS MILLES de Londres, le jeune lord Amphile, qui a déjà fait parler de lui du vivant de ſon père, lorſqu'à l'âge de dix-huit ans il s'enfuit dans les pays étrangers avec une actrice de la comédie, poſsède une fort belle maiſon, autour de laquelle eſt la principale partie de ſon

bien. Entre plusieurs fermiers, il en a un fort honnête & fort industrieux, qui s'est procuré quelque bien par son travail, & qui ayant perdu sa femme, est demeuré avec une fille unique dans laquelle il mettoit toute sa consolation. Cette fille, qui se nommoit Louise, passoit pour une des plus aimables personnes du canton, & ne s'étoit pas moins fait estimer par sa sagesse que par sa beauté. Avec tant de mérite, elle ne pouvoit manquer d'admirateurs, & plusieurs de ses voisins lui avoient déjà fait des offres fort avantageuses, mais elle avoit refusé de les écouter sans le consentement de son père, & comme elle avoit à peine dix-sept ans, il la croyoit trop jeune encore pour s'engager dans l'état du mariage.

Elle vivoit ainsi tranquille, & dans une innocence égale à sa beauté, lorsque milord Amphile vint passer quelques semaines dans sa terre, où il n'avoit pas mis le pied depuis cinq ou six ans. Il y entendit bientôt parler des charmes de Louise; & s'étant fait raconter tout ce que j'ai dit de son caractère, il prit aussitôt la résolution de la voir; &, s'il la trouvoit telle qu'on prenoit plaisir à la dépeindre, d'en faire la victime de ses plaisirs. Il choisit un jour où il se fit assurer que le fermier n'étoit point dans sa maison; & feignant que le hasard l'y faisoit entrer pour lui rendre

une viſite familière, il affecta de marquer quelque regret de n'y trouver que ſa fille. Louiſe apprenant qui il étoit, le reçut avec une confuſion innocente, mais avec plus de grâces & de politeſſe qu'il n'en avoit attendu d'une jeune perſonne de cette condition. Il fut ſatisfait de ſes manières, & charmé de ſa beauté. L'ayant entretenue quelque tems d'un air libre & enjoué, il la ſalua civilement, & la quitta ſans affectation.

Depuis ce moment, Milord devint plus aſſidu auprès d'elle; mais il ne lui parla d'amour qu'en ſecret, & ne prenant pas même les choſes de trop loin, il lui fit une peinture brillante des agrémens de Londres, où il lui propoſa d'aller vivre avec lui. Louiſe fut également flattée de ſa conquête, & de la perſpective de tant de plaiſirs; cependant le ſentiment de l'honneur & celui du reſpect qu'elle portoit à ſon père, lui firent ſurmonter ſon penchant. Avec quelques précautions que Milord eût conduit ſes deſſeins, ils ne purent échapper tout-à-fait à l'attention du fermier, qui en marqua même de la défiance à ſa fille, & qui l'exhorta avec toute la force de l'affection paternelle, à rompre une intelligence qui ne pouvoit manquer tôt ou tard de lui être funeſte. Louiſe lui confeſſa une partie de la vérité, & lui promit de ſuivre ſes conſeils. Mais les aſſiduités du Milord, ſon adreſſe, les agrémens de ſes diſcours

& de ſa perſonne, triomphèrent d'un cœur ſimple & innocent. Elle ne put ſe défendre de le voir, de l'écouter avec plaiſir, & croyant qu'il étoit impoſſible que ſon cœur ne fût pas d'accord avec ſa langue, elle lui laiſſa gagner tant d'aſcendant ſur toutes ſes volontés, qu'il la fit abſolument conſentir à prendre la fuite avec lui. Le jour, l'heure, & le lieu où l'on devoit ſe joindre pour partir, furent choiſis avec des précautions qu'on croyoit infaillibles; mais quelques ſoupçons qui ſurvinrent au fermier, lui firent troubler le rendez-vous par d'autres meſures. Milord trompé dans ſon attente, retourna chez lui, ſans avoir pu pénétrer d'où venoient des obſtacles qu'il n'avoit pas prévus.

Le même jour il fût encore plus ſurpris de recevoir la viſite du fermier, qui lui reprocha hardiment le deſſein où il étoit de l'accabler de honte & de douleur, par la ruine d'une chère fille qui faiſoit tous les délices de ſa vie. Des plaintes ſi améres & ſi juſtes confondirent le coupable. Il ſe trahit par ſa rougeur & par ſon embarras. Sa reſſource fut de traiter l'accuſation de chimère. Il ſoutint que rien n'étoit ſi éloigné de ſa penſée, & que s'il avoit pris plaiſir à badiner innocemment avec Louiſe, il ne s'étoit paſſé rien de plus entr'elle & lui. Le fermier ſouhaita qu'il ne fût pas allé effectivement plus loin; & le con-

jurant, les larmes aux yeux, d'être assez généreux pour ne pas outrager un pauvre vieillard dans la seule chose qui fût sensible à son cœur, il se retira sans être tout-à-fait rassuré.

Quoiqu'une visite si touchante eût fait d'abord quelqu'impression sur le cœur de Milord, il étoit trop galant homme pour laisser prendre le dessus aux impressions de l'humanité & de la vertu, sur les mouvemens de sa passion, & sur son goût pour le plaisir. Dès le soir du même jour, il trouva le moyen d'engager Louise à un rendez-vous, qu'il lui donna dans sa propre maison. Il lui représenta que leur amour commençant à éclater, il valoit bien mieux pour elle-même se livrer à sa tendresse & ouvrir l'oreille à son intérêt, que d'être en bute aux mauvais discours de l'envie sans en tirer aucun avantage; qu'à l'égard de son père, il seroit aisé de le satisfaire en lui donnant sa ferme à vie, & que le bon homme auroit d'ailleurs assez de joie en apprenant que sa fille seroit aimée constamment, & traitée toute sa vie comme une reine. Louise méditant sur la force de toutes ces raisons, son silence fut pris pour un secret consentement. On ne perdit point un moment si favorable. On l'embrassa, on lui promit une tendresse & une constance éternelle. Le plaisir que sa crédulité lui fit trouver à de si charmantes promesses, l'empêcha de s'appercevoir que la nuit s'avançoit. Il

étoit bien tard pour retourner chez elle. On la preſſa de paſſer la nuit au château. Elle y conſentit. Il eſt aiſé de juger que ſa ruine ne fut pas remiſe au lendemain.

Le triſte fermier, après avoir paſſé toute la ſoirée dans une mortelle inquiétude, ne reconnut que trop tôt qu'il avoit perdu ſa fille. On l'aſſura le jour ſuivant qu'on l'avoit vue chez Milord. Il ne perd pas un moment pour s'y rendre, & il inſiſte abſolument à le voir. Son cœur abîmé de chagrin ſe ſoulagea d'abord par un torrent de pleurs; & paſſant aux invectives les plus amères, il lui reprocha l'outrage qu'il lui avoit fait, contre ſa parole d'honneur la plus forte & la plus expreſſe. Milord ſe figura qu'il pouvoit terminer en un moment cette bagatelle, & proteſtant à ſon fermier qu'il ne lui demanderoit pas un ſou de ſa ferme pendant tout le reſte de ſa vie, il ajouta qu'une faveur de cette nature devoit ſans doute le conſoler du petit déſagrément qu'il lui avoit cauſé. Mais le vertueux vieillard rejeta cette offre avec indignation: non, Milord, dit-il à ſon maître, je ne ſuis point capable de vendre l'honneur de ma fille, ni de recevoir le prix de ſa honte & de ſon infamie. Vous m'avez fait une mortelle injure. Ma vengeance ſera du moins le mépris, & je vous déclare que je dédaigne autant vos faveurs, que je redoute peu votre pouvoir. A l'égard de la

malheureuſe fille que vous avez trompée, je ne la verrai plus. Elle ſe repentira trop tard d'avoir manqué à l'obéiſſance qu'elle me doit. Et pour vous, Milord, je prie le ciel de vous traiter comme ſa juſtice & ſa ſageſſe lui feront juger qu'il le doit, ceux qui ſacrifient l'honneur & le repos des familles à leur libertinage, & qui ſe font un jeu de conduire par le chemin de l'amertume & des larmes un innocent vieillard au tombeau. Après ce diſcours, il lui tourna le dos en redoublant ſes pleurs.

Milord ne le vit pas plutôt ſorti, que ſe remettant aiſément de cette fâcheuſe ſcène, il donna ordre qu'on lui tînt prêt un caroſſe à ſix chevaux dans lequel il ſe rendit ſur le champ à Londres avec ſa maîtreſſe. Depuis ſix ſemaines qu'elle y eſt avec lui, il n'y a point de plaiſirs qu'il ne lui ait fait goûter; mais ſi l'on en juge par le ſort de pluſieurs autres filles qu'il a trompées ſucceſſivement, cette félicité ſera courte; ſon deſtin ſera bientôt d'être abandonnée au torrent des vices de la ville, & la prédiction de ſon père ne ſera que trop infailliblement vérifiée.

AVENTURES SINGULIERES

D'un Eſpagnol dans l'île de la Jamaïque.

IL y a dans la Jamaïque un canton montagneux où les anglois n'avoient jamais pénétré. On le croyoit déſert parce que le terroir en paroît ſtérile, & que les accès en ſont extrêmement difficiles. Son étendue eſt d'environ ſept lieues de circonférence. Il eſt entouré de tous côtés par un marais, qui eſt toujours rempli d'eau, ce qui avoit peut-être autant contribué que tout le reſte à fermer l'entrée des montagnes. Cependant du côté de la mer qui n'en eſt qu'à deux lieues, il ſe trouvoit quelques langues de terre sèche qu'il n'étoit pas aiſé de diſtinguer du reſte de la ſurface, parce qu'elles n'étoient pas moins couvertes d'herbes & de roſeaux que les endroits les plus fangeux & les plus humides. La colonie angloiſe n'étant pas encore aſſez nombreuſe pour occuper l'île entière, il n'étoit pas ſurprenant que cette portion inacceſſible eût été négligée juſqu'alors. On s'étoit attaché, comme

il arrive toujours dans ces ſortes d'établiſſemens, aux lieux les plus commodes & les plus fertiles. C'eſt la ſureté & l'intérêt qui règlent ordinairement ce choix.

Une révolte des nègres cauſoit un embarras extraordinaire aux anglois. Le mal devenant plus ſérieux de jour en jour, on s'étoit enfin déterminé à faire partir de Londres quelques compagnies de vieilles troupes qu'on crut ſuffiſantes pour refroidir l'ardeur des rebelles. Mais comme les habitans de Port-Royal auroient été expoſés aux dernières inſultes, s'ils avoient attendu l'arrivée de ce ſecours pour commencer à ſe défendre, ils firent prendre les armes à tout ce qui ſe trouva parmi eux de perſonnes capables de les porter.

Les troupes angloiſes de la Jamaïque s'étant avancées dans l'île pour donner la chaſſe à un gros de ſauvages qui menaçoient une de leurs plantations, & pour couvrir quelques travailleurs qui avoient ordre d'élever une redoute à l'extrémité des terres qui ſont en culture; l'ennemi, quoique fort ſupérieur en nombre, prit la fuite à leur approche. Ce n'étoit point aſſez pour la tranquillité des anglois, parce que les barbares ſe ralliant auſſi facilement qu'ils ſe diſſipent, les mêmes alarmes pouvoient renaître auſſitôt. On réſolut de profiter de leur première

épouvante, & de les ſuivre de ſi près qu'on pût en tuer un certain nombre, dans l'eſpérance qu'un peu de ſang répandu diminueroit la hardieſſe avec laquelle ils ſe préſentoient à tous momens. Ce deſſein n'eut point le ſuccès qu'on s'étoit promis. Les fuyards s'échappèrent avec plus de vîteſſe qu'on ne put les pourſuivre, & l'ignorance des chemins fit craindre aux anglois de s'engager trop avant.

La pourſuite n'avoit pas laiſſé de durer un jour preſqu'entier; de ſorte que la ſeule approche de la nuit étoit une forte raiſon de s'arrêter. Ils ſe trouvèrent ſur le bord du marais qui environne les montagnes dont j'ai parlé. L'endroit étoit commode, & la ſaiſon aſſez douce pour leur permettre d'y paſſer la nuit. Ils préférèrent ce parti à une marche longue & dangereuſe qu'il auroit fallu faire dans l'obſcurité. Après avoir reconnu les environs, il y en eut quelques-uns qui profitèrent du reſte du jour pour deſcendre dans le marais; & le haſard les ayant fait tomber ſur une langue de terre fort ſèche, ils gagnèrent inſenſiblement le pied des montagnes, d'où ils retournèrent au camp chargés de gibier.

La nuit étant devenue fort ſombre, ils étoient tous à repoſer tranquillement, lorſque les ſentinelles effrayées par un ſpectacle extraordinaire, répandirent l'alarme dans toute la troupe. La

face des montagnes s'étoit comme enflammée tout d'un coup. On voyoit une infinité de feux qui s'élevoient vers le ciel, & dont le nombre ne faiſoit qu'augmenter à vue d'œil. Quoique la diſtance fût médiocre, il étoit impoſſible de diſtinguer la cauſe de cet embrâſement; & dans un lieu qu'on avoit toujours cru déſert, perſonne ne pouvoit ſe figurer que ce fût un ouvrage humain. On étoit sûr d'ailleurs que les nègres qu'on venoit de pourſuivre, avoient pris une route toute différente. Les chefs anglois, MM. Morton & Aiglife, ſe contentèrent néanmoins de faire paſſer à leurs gens le reſte de la nuit ſous les armes, & remirent à examiner le lendemain quelle ſorte de périls ils avoient à craindre.

Pendant ce tems-là les chaſſeurs qui avoient traverſé le marais quelques heures auparavant, réſolurent enſemble d'y retourner par le même chemin qu'ils connoiſſoient. Comme ce deſſein étoit contraire à l'ordre des chefs, ils l'exécutèrent ſecrétement. C'étoit la curioſité ſeule qui les conduiſoit. Ils retrouvèrent heureuſement leur route, & s'étant avancés juſqu'aux montagnes, ils reconnurent bientôt que les flammes partoient du ſommet de pluſieurs grands arbres qui étoient diſperſés ſur le penchant de la côte. Le courage ne les abandonna point. Ils montèrent avec beaucoup de peine, pendant l'eſpace

d'une heure, malgré les difficultés d'un lieu des plus ſauvages. De quinze qu'ils étoient, il y en eut deux qui tombèrent malheureuſement, & qui perdirent la vie en roulant juſqu'au bas de la montagne. Mais les treize autres ne s'étant point rebutés de cette infortune, arrivèrent aux pieds de quelques-uns des premiers arbres, dont la lumière leur avoit ſervi de guide.

Ils ſe croyoient fort proche de l'éclairciſſement qu'ils deſiroient. Cependant ils n'apperçurent rien aux environs des arbres, qui pût leur faire paroître la moindre conjecture; & pour comble de chagrin, les arbres de cette côte n'étant chevelus qu'au ſommet, ils n'avoient l'aide d'aucune branche pour y grimper; de ſorte qu'au pied même de l'arbre où ils ſe trouvoient, la flamme ſe découvroit moins à leurs yeux que dans l'éloignement, parce qu'elle ne pouvoit percer l'épaiſſeur du feuillage. L'impatience qu'ils reſſentirent d'avoir fait inutilement un voyage ſi pénible, les porta de concert à faire une décharge de leurs fuſils, en maudiſſant l'arbre & les flammes. Ils tirèrent au feuillage, & quelques-unes de leurs balles portèrent ſi heureuſement qu'elles firent tomber à leurs pieds une maſſe peſante qu'ils reconnurent auſſitôt pour le corps d'un nègre.

Les lecteurs doivent trouver juſqu'à préſent

que ce récit a tout-à-fait l'air d'un conte de Fées. Mais peut-être ſeront-ils contens de la manière dont cette relation ramène les choſes à la vraiſemblance.

Les treize aventuriers ſentirent diminuer leur hardieſſe à la vue de ce cadavre. Il étoit clair que cet homme n'avoit pu ſe trouver ſeul dans les montagnes, & que non-ſeulement tous les arbres où l'on appercevoit du feu, devoient porter comme celui-ci quelque nègre pour l'allumer, mais qu'il y avoit dans le voiſinage quelque troupe nombreuſe de ces barbares, qui n'avoient pas formé un ſi bizarre réſolution ſans deſſein. La crainte d'être ſurpris & accablés par le nombre, fit penſer les Anglois à la retraite. Ils emportèrent ſeulement le corps du nègre, pour faire foi de leur aventure à leurs compagnons. La peine qu'ils eurent à deſcendre pour regagner le pied de la montagne, les ayant retenus fort long-tems en chemin, il étoit tout-à-fait jour lorſqu'ils arrivèrent à l'entrée du marais. Mais au moment qu'ils commençoient à hâter leur marche, ils entendirent le bruit de pluſieurs perſonnes qui deſcendoient la montagne après eux. Tandis qu'ils balançoient s'ils devoient faire tête, ou prendre la fuite, ils furent raſſurés par la vue du petit nombre d'ennemis dont ils ſe croyoient pourſuivis. Il ne conſiſtoit qu'en trois perſonnes, dont

dont la figure & les armes n'annonçoient aucune hoſtilité; ils tendoient au contraire les bras en s'approchant, comme s'ils euſſent eu quelque faveur à demander.

Nos anglois les reçurent avec beaucoup d'humanité. Ils connurent d'abord à leur langage (1) que c'étoient trois eſpagnols; & aux marques de leur joie, qu'il avoient eſſuyé des malheurs dont ils ſe croyoient délivrés. L'un des trois avoit la barbe & les cheveux d'une blancheur admirable; & c'étoit moins l'effet de l'âge que de ſes chagrins; car il avoit à peine ſoixante ans. Les deux autres étoient ſon fils & ſa fille, qui paroiſſoient être encore dans la fleur de leur jeuneſſe. Le fils avoit la taille fort belle, mais le teint ſi brun, qu'il étoit peu différent d'un nègre. La jeune fille au contraire étoit beaucoup plus blanche que ne le ſont communément les eſpagnoles; & quoiqu'elle fût vétue d'une manière fort bizarre, elle paroiſſoit extrêmement belle. Les anglois vouloient être informés ſur le champ du détail de leur aventure; mais le vieillard leur fit entendre que s'ils aimoient la liberté, ils ne devoient pas perdre un moment pour ſe retirer. Il apprit avec joie

(1) Les anglois qui paſſent en Amérique apprennent ordinairement l'eſpagnol.

qu'ils étoient ſoutenus par un corps de troupes conſidérable, & il les preſſa de le conduire à leur chef. Il ne ſe laſſoit pas en chemin d'embraſſer ſes enfans, & de marquer par toutes ſortes de témoignages ſa reconnoiſſance à ſes libérateurs.

Le colonel Morton qui commandoit la petite armée angloiſe, étoit prêt à lever ſon camp, lorſqu'on lui apprit que treize de ſes gens revenoient des montagnes. La joie de les recevoir fit oublier leur crime. Ils firent un rapport qu'on auroit eu peine à croire, s'ils n'en euſſent en même-tems offert les preuves. Tout le monde ſouhaitoit avec impatience d'entendre le vieillard eſpagnol, de qui dépendoit l'éclairciſſement de tant de merveilles; mais l'attente commune fut trompée par la prière qu'il fit aux chefs de lui donner un moment d'audience à l'écart. Voici le diſcours qu'il leur tint:

Le triſte état où je me trouve ne m'empêchera pas de vous confeſſer que je ſuis un homme de quelque diſtinction. Les deux perſonnes qui m'accompagnent ſont mon fils & ma fille. Malgré la vive reconnoiſſance que je vous dois comme à mes libérateurs, j'ai balancé en chemin ſi je devois vous expliquer toutes les circonſtances de mon aventure. Elles me font rougir depuis que je ſuis libre; mais la rigueur de mon ſort ne m'a

pas permis de les éviter. Je trouve néanmoins un tempérament qui ſatisfera votre curioſité; c'eſt qu'en vous découvrant mes infortunes, je vous cacherai mon nom, pour mettre à couvert l'honneur de mes enfans & le mien.

Il y a près de neuf ans qu'un naufrage me jeta ſur la côte de cette île. J'étois parti du Mexique avec ma famille, & la meilleure partie de mon bien, pour regagner l'Eſpagne que j'avois quittée dès ma jeuneſſe. Un vent favorable nous avoit conduits juſqu'à la ſortie du golfe, lorſque nous fûmes accueillis d'une ſi furieuſe tempête, que tout l'art des matelots n'y put réſiſter. Le pilote m'avertit que le vaiſſeau faiſant eau de toutes parts, il n'y avoit plus de ſureté que dans la chaloupe. J'abandonnai mes richeſſes, pour ſauver mon épouſe & ſix enfans que j'avois d'elle. Mes domeſtiques les portèrent heureuſement hors du vaiſſeau, & j'en ſortis après eux, ſans regretter autre choſe que mes matelots & mon pilote, qui furent ſans doute engloutis dans les flots. Nous étions dix-huit dans la chaloupe, avec quelque eſpérance de gagner une côte inconnue que nous croyons appercevoir malgré l'obſcurité; mais la mer ne ſouffrit pas long-tems ce fardeau. Un nouveau ſoulèvement des vagues nous précipita tout d'un coup au fond de l'abîme. Mon épouſe y périt avec quatre de mes enfans

& huit de mes domeſtiques. Pour moi, que la colère du ciel réſervoit à de plus longues douleurs, j'aurois peine à vous dire par quel miracle je fus ſauvé des flots. En revenant à moi, je me trouvai ſur le ſable avec deux de mes enfans entre les bras. Vous les voyez tous deux ici. Mon fils avoit douze ans, & ma fille n'en avoit que neuf accomplis. Je les tenois ſi ſerrés contre mon ſein que mes bras obéirent avec peine lorſque je voulus les relâcher. Je cherchai inutilement des yeux leur malheureuſe mère & le reſte de ma triſte famille. Je ne me ſouvenois pas même de l'inſtant où la violence des flots m'avoit ſéparé de ce que j'avois de plus cher. Mais je m'imagine qu'étant aſſis proche des deux enfans que j'ai ſauvés, un mouvement de tendreſſe naturelle me les fit ſaiſir, au milieu du trouble, & dans l'extrêmité du péril.

Hélas! ſi je bénis le ciel de mon ſalut, ce n'eſt point avec la joie qu'inſpirent ſes bienfaits. Quel fruit ai-je tiré du miracle qu'il a fait en ma faveur? La vie qu'il m'a laiſſée ne m'a ſervi qu'à ſentir mes pertes, & à les pleurer. Cependant la vue des deux enfans qui me reſtoient eut la force d'adoucir mon déſeſpoir. J'avois toujours eu quelque prédilection pour eux. Leurs larmes m'attendrirent, & me firent penſer à les ſecourir. En parçourant la côte, pour chercher quelque

poiſſon qui pût ſervir à leur nourriture, j'apperçus deux corps qui flottoient ſur l'eau. Je les reconnus pour deux de mes domeſtiques Ils paroiſſoient morts, mais je ne laiſſai point de faire mes efforts pour les attirer au rivage, & j'eus la ſatisfaction de leur voir ouvrir preſqu'auſſitôt les yeux. Juſte ciel! il ne vous plut point d'accorder la même protection à mon épouſe & à mes chers enfans. Avec quelle ardeur néanmoins ſollicitai-je votre bonté, & combien de fois n'oſai-je point me flatter de cette eſpérance!

Après avoir paſſé plus de quinze jours ſur le rivage, ſans pouvoir obtenir ſur moi de m'en éloigner, je montai enfin ſur la côte, ſuivi de mes deux hommes & de mes deux enfans. Quoique j'ignoraſſe abſolument dans quel pays j'étois, il ne m'étoit pas encore venu la moindre crainte qu'il fût déſert. Cependant je fus ſurpris qu'après avoir marché l'eſpace de pluſieurs milles, je n'apperçuſſe aucune trace d'habitation. Nous arrivâmes au bord de ce marais, où j'eus d'abord quelque répugnance à m'engager; n'y appercevant qu'un fond très-humide, & le voyant bordé de l'autre côté par des montagnes. Mais cette dernière raiſon fut enſuite le motif qui m'y fit chercher un paſſage. Je me flattai que du ſommet de quelques monts nous pourrions découvrir dans les plaines voiſines des maiſons & des habi-

tans. Nous traversâmes le marais avec beaucoup de peine. Celle que nous eûmes à monter acheva d'épuiſer nos forces. Il ne nous reſtoit pour nourriture qu'un petit nombre de poiſſons ſecs. La fatigue, la faim & la triſteſſe me firent regretter mille fois d'être échappé au courroux de la mer.

Nous n'apperçumes rien autour de nous qui fût propre à nous inſpirer le moindre eſpoir, & nous paſsâmes le reſte du jour dans une mortelle inquiétude. Mais ayant tourné les yeux le ſoir vers l'intérieur des montagnes, je découvris une fumée épaiſſe, qui ne pouvoit pas venir d'un lieu fort éloigné. Nous nous hâtâmes de ſuivre ce rayon d'eſpérance, & le bruit que nous entendîmes en avançant ne nous permit plus de douter que nous fuſſions proche d'un lieu habité. En effet, c'étoit des hommes qui l'habitoient, mais ſi groſſiers & ſi ſauvages, qu'il n'y avoit qu'une misère extrême qui nous pût faire regarder leur rencontre comme un bonheur. Ils furent effrayés de nous voir. Cependant notre ſoumiſſion & notre petit nombre, les raſſurèrent. L'obſcurité m'avoit empêché d'appercevoir que leur cabane n'étoit pas ſeule, comme je me l'étois d'abord figuré; car ſi j'euſſe pu d'abord m'imaginer qu'il y en eût un grand nombre à côté l'une de l'autre, peut-être aurois-je preſſenti à quoi j'allois être expoſé

en les abordant pendant la nuit, & la prudence m'auroit fait remettre à nous préſenter le lendemain. Je fus trompé par la fumée que j'avois vue, & qui ne paroiſſoit s'élever que d'une ſeule cheminée. Enfin, ſoit malheur ou défaut de prudence, c'eſt à cette démarche inconſidérée, qu'il faut attribuer les fautes qui cauſent aujourd'hui ma honte, & qui ne peuvent même être excuſées par la néceſſité qui me les a fait commettre. Les ſauvages n'étoient que dix ou douze dans cette première cabane. Mais tandis que je m'efforçois de leur faire connoître par mes ſignes le beſoin que nous avions de leur ſecours, il en ſortit quelques-uns qui avertirent leurs voiſins de notre arrivée. Dans un inſtant, nous fûmes environnés d'une multitude de ces barbares; & le bruit qui ſe faiſoit dehors me fit juger qu'ils y étoient encore en plus grand nombre. Ils ne nous firent aucune violence; mais leur admiration s'exprimoit d'une manière fort importune. Ma fille qui avoit alors toutes les grâces & tous les charmes de l'enfance, attiroit particulièrement leurs regards. Sa robe (1) étoit d'une étoffe d'or,

(1) Ce ne paroîtra point étrange à ceux qui ſavent avec quel air de magnificence les eſpagnols affectent de rentrer en Eſpagne, lorſqu'ils reviennent riches du Mexique ou du Pérou.

que l'eau de la mer n'avoit point ternie, & ſa coëffure qui étoit enrichie de diamans relevoit encore ſon éclat naturel. Je la tenois par la main, & je la raſſurois par mes diſcours, lorſqu'elle me fut enlevée par quelques femmes ſauvages, ſans que je puſſe m'oppoſer à un deſſein dont je n'avois pas eu la moindre défiance. Je ſentis dans ce moment des tranſports, qui ne peuvent être bien conçus que par un père. Je me précipitai au milieu de la foule, ſans rien ménager. J'abattis en paſſant ſept ou huit ſauvages. Je rejoignis ma fille, & je la pris entre mes bras. On ne s'oppoſa point à mes mouvemens. Je crus reconnoître au contraire, dans le murmure de tous les ſpectateurs, qu'ils condamnoient l'entrepriſe de leurs femmes; & peut-être n'avoient-elles point elles-mêmes d'autres vues, que de careſſer un enfant qu'elles trouvoient aimable. Mais la tendreſſe paternelle ne ſe raſſure pas ſi aiſément. Mon imagination ſe repréſenta auſſitôt tout ce que j'avois à craindre pour ma fille, & dans l'ardeur de ce ſentiment, je formai un projet affreux, que j'exécutai ſans délai, avec autant de bonheur que d'impiété. Je plaçai ma fille au milieu du cercle que formoient les ſauvages, & je me jetai à genoux devant-elle. J'ordonnai à mon fils & à mes deux valets de ſuivre mon exemple. Je joignis les mains, je me proſternai le viſage contre terre, je proférai un long

diſcours avec le ton d'une prière ; enfin je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit avoir l'apparence d'une véritable adoration, & faire paſſer ma fille pour une divinité. Les mouvemens naturels étant les mêmes dans tous les hommes, je ne doutai point que ſi les ſauvages adoroient quelque choſe, ils ne compriſſent tout d'un coup que mes cérémonies étoient une adoration, & je me flattai de leur inſpirer pour ma fille un reſpect conforme à cette idée.

Ils me regardèrent pendant quelque tems d'un œil qui marquoit leur ſurpriſe ; mais je découvris bientôt par leur ſilence & par leurs geſtes reſpectueux, l'impreſſion que mon artifice avoit fait ſur eux. En effet, après un murmure d'un moment, par lequel ils ſe communiquoient apparemment leur penſée, je les vis tomber à genoux, & rendre à ma fille les mêmes honneurs que moi, comme s'ils euſſent voulu réparer l'injure qu'elle venoit de recevoir.

Voilà le premier des crimes que la mauvaiſe fortune m'a fait commettre. Je ſuis porté à vous en faire l'aveu, par l'eſpérance que le ciel prendra cette humiliation volontaire pour une marque de mon repentir.

Il me fut aiſé après cela d'entretenir les ſauvages dans la même opinion ; & le ſecond fruit que j'en tirai fut d'être après ma fille ce qu'ils

reſpectoient & ce qu'ils honoroient le plus. Cette diſpoſition ne s'eſt point rélâchée parmi eux depuis près de neuf ans. Je vous confeſſerai auſſi que pour établir mieux mon entrepriſe, j'eus ſoin dès la première nuit de ne laiſſer prendre à ma fille aucune nourriture en public, & j'ai toujours continué de lui faire obſerver la même choſe : des ſauvages, faciles à tromper, ſe ſont perſuadés ſans peine qu'elle vivoit ſans alimens.

Lorſque j'eus reconnu dans la ſuite qu'ils avoient une vénération particulière pour le feu, je profitai de cet aveuglement pour fortifier le lien qui nous les attachoit, en allumant quelquefois un grand feu ſur le ſommet de la cabane qu'ils nous avoient accordée. Ils n'ont pas manqué de croire que c'étoit une marque d'intelligence entre leur ancienne divinité & la nouvelle. De-là encore le vêtement bizarre que vous voyez à ma fille, c'eſt d'eux-mêmes qu'elle tient cette parure. Ils prenoient ſoin d'y ajouter chaque jour quelque nouvel ornement ; & cette fraîcheur de teint qui doit vous ſurprendre après neuf ans de ſéjour dans un lieu tel que celui d'où nous ſortons, elle la doit à l'attention qu'ils ont eue continuellement de la garantir des plus légères incommodités de l'air & des ſaiſons.

Je ne m'arrêterai point à la deſcription de leurs mœurs & de leurs uſages, qui n'ont rien de plus

extraordinaire que ce que vous connoiſſez des autres ſauvages. Leur nation n'eſt point nombreuſe, ce qui m'a fait croire qu'elle eſt peu ancienne, & que c'eſt le haſard qui a conduit, comme moi, leurs fondateurs dans ces montagnes. Stupides comme ils ſont, il m'a été impoſſible de tirer d'eux le moindre éclairciſſement là-deſſus, même après avoir appris leur langue. Ils ne ſavoient pas mieux ſi leur pays eſt une île, ni quel eſt ſon nom & ſon étendue; & je viens d'entendre pour la première fois de vos compagnons, que je ſuis dans la Jamaïque. Si vous me demandez ce qui nous a pu retenir ſi long-tems parmi ces barbares, c'eſt premièrement l'ignorance de ce que nous avions à eſpérer en les quittant, & la crainte de nous expoſer à des maux encore plus terribles. Mais d'un autre côté la délicateſſe de ma fille ne m'auroit pas permis d'entreprendre un voyage pénible pour chercher un terme incertain. J'étois réſolu d'attendre du moins qu'elle eût vingt ans. Ajouterai-je une autre raiſon, qui devroit peut-être nous faire ſouhaiter de ne revoir jamais l'Europe? Je crains par des confeſſions ſi ſincères, de vous faire perdre les ſentimens favorables que notre malheur a pu vous inſpirer: mais j'agis par le motif que je vous ai déjà déclaré.

La beauté de ma fille n'ayant fait qu'aumenter

avec l'âge, je m'apperçus, lorſqu'elle eut paſſé ſa douzième année, qu'un grand nombre de jeunes ſauvages la regardoient avec d'autres yeux qu'ils n'avoient fait juſqu'alors. Je ne pouvois m'y tromper. Leurs ſoins, leurs aſſiduités, la jalouſie même que je voyois naître entr'eux, & pluſieurs querelles ſanglantes dont elle devint la cauſe, me firent craindre qu'une paſſion brutale n'éteignît tôt ou tard leur reſpect. Ce fut alors que je penſai ſérieuſement à quitter l'habitation. Mais pour combler mes malheurs, je tombai dans une maladie violente. Le danger de ma fille m'en parut plus preſſant; car à quoi n'auroit-elle pas dû s'attendre ſi la mort l'eût privée de mon ſecours? Je me crus obligé de la marier. Mais hélas! à qui? Pouvois-je donner une fille que j'aime plus que moi-même, à un miſérable ſauvage? Il falloit donc la donner à un de mes deux valets. Quoi? la fille d'un homme tel que moi devenir l'épouſe d'un vil domeſtique! Cette mortelle penſée faillit ſeule de me mettre au tombeau. Enfin, preſſé de mon mal, & troublé du danger de ma chère fille, après avoir invoqué le ciel avec un ruiſſeau de larmes, après l'avoir pris à témoin de la néceſſité fatale où j'étois réduit, je pris le parti de la donner à ſon frère; de ſorte que vous voyez ici dans la même perſonne l'épouſe & la ſœur de mon fils.

Ma ſanté ne fut pas plutôt rétablie que je me repentis amèrement de ma témérité. Devois-je perdre ſi aiſément toute confiance au ſecours du ciel, & le croire moins intéreſſé que moi à prendre ſoin de l'innocence? J'avois commis un mal, non-ſeulement irréparable, mais qu'il n'étoit pas même en mon pouvoir de faire ceſſer; car mes enfans conçurent une ſi violente paſſion l'un pour l'autre, qu'il me fut impoſſible de leur faire renoncer à la qualité d'époux. J'admirois quelquefois cette tendreſſe ardente qu'il ne dépendoit plus de moi d'arrêter. J'examinois ſi la nature pouvoit être bleſſée d'une union qui doit avoir été néceſſaire dans l'origine du genre humain, & ſans laquelle on ne conçoit pas que les hommes aient pu ſe multiplier. Mais je n'étois pas long-tems à reconnoître que dans quelque ſens qu'on explique le paſſé, ce qui eſt défendu aujourd'hui par les loix divines & humaines, ne ſauroit être innocent. Si quelque choſe pouvoit me tenir lieu d'excuſe, & déguiſer mon crime à mes propres yeux, c'étoit la néceſſité de notre ſituation qui n'étoit guère différente de celle des premiers hommes; car un ſentiment invincible de fierté ne me permettoit pas de regarder des ſauvages & mes valets comme des hommes d'un même ordre que moi, & mon fils étoit le ſeul par conſéquent qui pût être l'époux de ſa ſœur, lorſque la crainte

d'un plus grand mal me forçoit de lui en donner un. Cette penſée diminuoit un peu les alarmes de ma conſcience ; mais elle refroidiſſoit le déſir que je devois avoir de quitter les ſauvages, parce que je ne pouvois trouver cette excuſe que parmi eux. Cependant il n'y a point de conſidération qui ait pu me faire balancer cette nuit à ſaiſir l'occaſion de nous remettre en liberté. J'eſpère ſeulement que l'honneur & la religion vont être des motifs aſſez forts pour faire conſentir mon fils & ma fille à renoncer l'un à l'autre ; & c'eſt pour commencer à les y exciter par la honte, que je vous découvre en leur préſence toute la vérité de notre aventure.

Il me reſte à vous apprendre la fin de notre eſclavage, & la cauſe de ces feux dont vos compagnons m'ont aſſuré que vous avez eu quelque frayeur. Deux ſauvages qui étoient hier à chaſſer ſur le bord de la montagne, apperçurent pluſieurs de vos gens au pied de la côte, & retournèrent à l'habitation fort effrayés de ce ſpectacle. Ils répandirent leur crainte dans toutes les cabanes, & leur rapport ne tarda point à venir juſqu'à moi. Je compris d'abord que les étrangers qu'ils avoient vus étoient des Européens ; c'étoient des hommes vétus, me dit-on, comme je l'étois il y a neuf ans. Tout mon ſang s'émut à cette douce nouvelle : je ne délibérai plus ſur la

raiſon que j'avois cru capable de m'arrêter, chez les ſauvages. Je ſerois parti ſur le champ, ſi l'approche de la nuit ne m'eût fait craindre de nous égarer dans le marais; mais étant forcé d'attendre au lendemain, je ne voulus rien négliger de ce qui pouvoit aſſurer nos eſpérances; il me vint à l'eſprit que vous pourriez vous éloigner avant le jour, je perſuadai aux ſauvages d'allumer pour leur ſureté tous les feux que vous avez vus ſur la côte. Outre la confiance qu'ils ont au feu comme à leur principale divinité, il me fut aiſé de leur faire croire que c'étoit le ſeul moyen de vous ôter l'envie de les attaquer. Ils ſe hâtèrent de monter au ſommet des arbres, je les aſſurai qu'ils ne pouvoient choiſir de meilleure place pour vous inſpirer de l'effroi. Mon eſpoir étoit au contraire de faire naître votre curioſité par ces flammes, & de vous engager du moins à différer votre départ juſqu'au jour pour en découvrir la cauſe. J'étois à quelque diſtance avec un gros de ſauvages, lorſque j'ai entendu les coups de fuſil que vos gens ont tirés ſur la montagne. Ce qui a effrayé mortellement les ſauvages, m'a paru le ſigne certain d'un heureux changement de fortune. Je les ai quittés avec mes enfans, en leur faiſant entendre que j'allois m'expoſer au péril pour l'amour d'eux; mais bien ſûr de ne les revoir jamais, & de joindre bientôt mes libérateurs

AVENTURE D'UNE BELLE MUSULMANE.

UN jeune gentilhomme de Bohême nommé *Verdinitz*, étoit depuis pluſieurs années dans l'eſclavage, & ſe conſoloit par le bonheur de plaire à la fille de ſon maître, qui ne lui avoit pas fait acheter trop cher la conquête de ſon cœur. Le lieu de leur demeure ſe nommoit *Hradiſch*, ville de Bulgarie. Verdinitz ſoutenu par l'amour, & par l'eſpérance qu'il avoit d'engager ſa maîtreſſe à prendre quelque jour la fuite avec lui, n'épargnoit rien pour gagner la confiance de ſon *Patron;* & s'étant apperçu que ſa paſſion dominante étoit l'avarice, il s'appliquoit particulièrement à lui faire prendre une bonne idée de ſon économie. Il y réuſſit ſi heureuſement, que le turc après l'avoir mis à diverſes ſortes d'épreuves, lui crut autant de conduite que de fidélité; & le prenant un jour à part, il lui donna une marque de confiance qui paroîtra fort étrange dans un avare. J'ai, lui dit-il, une opinion de votre honnêteté que je n'ai de celle

d'aucun turc. D'ailleurs vous n'avez ici ni amis ni parens, à qui vous puiſſiez ſouhaiter plus de bien qu'à moi; ces deux conſidérations me portent à faire choix de vous pour une commiſſion d'où dépend tout le repos de ma vie. Dites-moi naturellement ſi je me trompe dans l'idée que j'ai de votre probité & de votre zèle. Verdinitz répondit d'une manière capable de l'augmenter. Auſſitôt le vieillard l'embraſſa, en lui donnant les noms les plus tendres; enſuite il le prit par la main, & tournant pluſieurs fois la tête pour s'aſſurer s'il n'étoit vu de perſonne, il le mena par pluſieurs détours dans un cabinet qui étoit au fond de ſon appartement, & dont il ouvrit la porte avec une groſſe clé. Le lieu étoit obſcur, & la ſeule fenêtre qui ſervoit à l'éclairer étant gardée par une grille fort ſerrée, il ne paroiſſoit guère différent d'une priſon. C'eſt ici, dit l'avare, que je tiens mon or & mon argent renfermés. J'en ai des ſommes immenſes, qui ſont le fruit de mon travail & de mes épargnes, & continuant d'ouvrir pluſieurs armoires, il fit voir à Verdinitz des richeſſes ſans nombre. Vous confeſſerai-je, reprit-il, ce qui manque à mon bonheur? Je ſuis troublé par la crainte de le perdre. Il me faut quelqu'un ſur qui je puiſſe me repoſer du ſoin de mon tréſor, quelqu'un qui veille ſans ceſſe à le garder, qui m'avertiſſe au moindre

bruit, enfin quelqu'un dont la fidélité me délivre de l'inquiétude continuelle où je ſuis Me promettez-vous cette marque d'affection? Soyez sûr qu'il ne vous manquera rien, & qu'après mon argent vous ſerez ce que j'aurai de plus cher au monde.

Verdinitz, qui ne prévoyoit point à quoi ſa promeſſe alloit l'engager, ne balança point à ſe lier par les plus redoutables ſermens. Le vieillard fort ſatisfait, renouvela ceux qu'il avoit déjà faits de le récompenſer au-delà de ſes déſirs, & fermant avec ſoin toutes les armoires, il embraſſa de nouveau ſon eſclave, lui recommanda le ſecret & le zèle, & ſortit du cabinet dont il tira la porte auſſitôt ſur lui.

Cette ſurpriſe, le plus biſarre effet peut-être que l'avarice ait jamais produit, auroit été funeſte à Verdinitz ſi ſa fermeté naturelle ne l'eût ſecouru; car dans le premier déſeſpoir qu'il reſſentit de s'être laiſſé tromper ſi cruellement, il fut tenté de s'en prendre à lui même & de ſe caſſer la téte contre la porte qu'il ne pouvoit ouvrir. D'un autre côté ſon maître qui ne l'avoit peut-être pas pris au moment qu'il ſortoit de table, & qui, dans la crainte qu'on ne découvrît ſa route, attendit des heures favorables pour lui porter ſa nourriture ſans être apperçu, le laiſſa ſi long-tems à jeun, que le ſeul manque

d'alimens faillit à lui cauſer la mort. L'amour, l'horreur de la ſolitude, la crainte de quelque ſuite encore plus triſte dont il pouvoit ſe défier, & dont il n'avoit aucun moyen de ſe défendre, tout ſe réuniſſoit pour l'accabler. A la vérité il reçut au bout de deux jours la viſite de ſon maître, & quelques mets excellens qui lui furent préſentés avec beaucoup de précautions, & comme au travers de la porte qui ne fut ouverte qu'à demi. On l'exhorta en même tems à la vigilance, à la diſcrétion, à la patience & à mille vertus qu'il pratiquoit déjà malgré lui. Il auroit pu prendre ce moment pour proteſter contre une violence à laquelle il n'avoit jamais prétendu conſentir. Mais comprenant fort bien qu'il étoit déjà trop tard, & qu'il ne pouvoit même ſe plaindre ſans alarmer ſon avare, & par conſéquent ſans s'expoſer à quelque vengeance funeſte; cette réflexion lui fit prendre le parti d'attendre ſa délivrance de la bonté du ciel ou de quelque circonſtance favorable que le tems pouvoit faire naître. En effet, après plus de quinze jours de ce martyre, il entendit pendant la nuit quelque bruit à la fenêtre, & levant les yeux vers ce ſecours ineſpéré, il apperçut la lumière d'une petite lanterne qu'on s'efforçoit de faire paſſer au travers de la grille, comme pour examiner s'il y avoit quelque choſe de

renfermé dans le cabinet. Quoiqu'il ne lui fût pas facile de diſtinguer le ſon d'une voix qui tâchoit auſſi de ſe faire entendre, il conçut qu'on étoit là pour le ſervir, & s'étant approché, ſa joie fut égale à ſa ſurpriſe en reconnoiſſant ſa maîtreſſe qui étoit au ſommet d'une échelle, & qui cherchoit avidement à le voir.

Elle eut toute la liberté de lui parler, & lui celle de l'entendre ; mais la grille les tenoit ſéparés malgré eux. *Plomby*, c'eſt le nom qu'elle prend à la tête de ſes mémoires, rendit compte à ſon amant de toutes les alarmes que ſon abſence lui avoit cauſées. Elle s'étoit livrée d'abord à mille noirs ſoupçons, & plus ingénieuſe à ſe faire des ſujets d'inquiétude, qu'à trouver des raiſons de ſe raſſurer, elle avoit vécu pendant pluſieurs jours dans des agitations mortelles, juſqu'au moment que ſon père, dont elle obſervoit toutes les démarches, ayant pris le chemin du cabinet avec les précautions d'un homme qui craint d'être obſervé, & chargé d'ailleurs de quelques alimens dont il s'étoit ſecrètement pourvu, elle n'avoit pas douté que dans quelqu'intention que ce pût être, il ne tînt Verdinitz renfermé. Elle avoit eu beſoin enſuite du ſecours d'un autre eſclave, pour ſe procurer une échelle & les autres moyens qu'elle avoit employés. Il étoit avec elle, & quoiqu'elle fît peu de fond

ſur ſa fidélité, elle avoit mieux aimé s'expoſer au riſque d'être trahie, que de manquer une occaſion de s'éclaircir qu'elle ne pouvoit eſpérer autrement.

Verdinitz raconta de ſon côté à la tendre Plomby tout ce qu'il avoit ſouffert dans ſa ſolitude, & de quelle manière il y avoit été conduit. Dans la joie qu'ils reſſentoient de ſe voir, ils ſe flattèrent que l'amour ne laiſſeroit pas leur bonheur imparfait, & qu'à quelque prix que ce fût, ils trouveroient quelque moyen de forcer la grille. Ce fut leur ſeule occupation pendant pluſieurs nuits; mais lorſque l'ouvrage étoit déjà fort avancé & que l'amant attendoit l'heure où ſa maîtreſſe avoit compté de le finir, il fut extrêmement ſurpris de voir paroître ſur l'échelle au lieu d'elle, l'eſclave dont elle avoit employé les ſecours. Il apprit de lui que ſa maîtreſſe avoit été mariée le même jour, ſuivant l'uſage des Turcs, c'eſt-à-dire, ſans avoir été prévenue; & qu'elle venoit d'être livrée à ſon mari qui étoit le gouverneur de Hradiſch. En quittant néanmoins la maiſon de ſon père, elle faiſoit dire à Verdinitz que ce n'étoit point ſans un mortel déplaiſir qu'elle ſe voyoit forcée de céder à la violence; qu'elle l'aimeroit toujours; qu'elle diſputeroit long-tems les droits du mariage au gouverneur, & qu'elle l'exhortoit à ſe hâter

avec le ſecours de l'eſclave, de ſe ſauver de ſa priſon, pour l'aider à ſe mettre elle-même en liberté, ce qui lui ſeroit peut-être plus facile que dans la maiſon de ſon père, ou ce qui étoit du moins beaucoup plus néceſſaire & plus preſſant.

Il en falloit bien moins pour porter Verdinitz à tout entreprendre. La grille ne réſiſta pas long-tems à des efforts animés par l'amour & par la jalouſie. Mais au moment qu'il ſe vit libre & prêt à ſortir, il fut arrêté par un ſcrupule embarraſſant. Il ſe voyoit au milieu d'un amas prodigieux d'or & d'argent, qui ne lui appartenoit point à la vérité, mais auquel ſa maîtreſſe devoit avoir part un jour par le droit de ſa naiſſance. Il étoit chargé par elle-même de travailler à ſa liberté, & ſans argent on ne réuſſit point dans ſes entrepriſes. C'étoit pour elle en un mot qu'il alloit s'employer: ne lui étoit il pas permis d'emporter une ſomme conſidérable pour la tirer d'embarras, & pour le dédommager de toutes les eſpérances auxquelles elle ſeroit obligée de renoncer en prenant la fuite avec lui? Ces réflexions l'agitèrent long-tems. Il ne lui étoit pas plus difficile de forcer une ſerrure que la grille. Les inſtrumens étoient entre ſes mains. Cependant ſa généroſité naturelle fut la ſeule loi qu'il ſuivit. A quelque ſort que l'amour & la fortune puſſent

le réſerver, il réſolut de mériter leurs faveurs par les voies de l'honneur & de la vertu. En s'attachant à cette réſolution, il prit le parti de deſcendre promptement pour ſortir de la maiſon avant la fin de la nuit, & il recommanda à l'eſclave qu'il laiſſoit après lui, de remettre la grille & l'échelle en ſi bon ordre qu'on ne pût du moins s'appercevoir tout d'un coup de ſa fuite.

Malheureuſement celui-ci n'eut pas la même délicateſſe. A peine ſe vit-il ſeul, que ne doutant pas, ſur les ſoupçons qui ne manquent point de ſe répandre dans la maiſon d'un avare, que le lieu où il étoit ne contînt le tréſor de ſon maître; il ne put réſiſter à l'envie de s'enrichir par un vol dont il s'imagina qu'on ne pourroit jamais l'accuſer. Il força pluſieurs armoires. Un peu de diligence l'auroit peut-être mis à couvert; mais l'avidité de tout voir, & celle de rendre ſa charge plus riche en choiſiſſant ce qu'il croyoit remarquer de plus précieux, l'arrêtèrent ſi long-tems, qu'il fut ſurpris par le turc. Cet avare, à qui ſa paſſion ne permettoit jamais de jouir d'un ſommeil tranquille, s'éveilla au milieu de la nuit, & ſans autre motif que le penchant continuel qu'il avoit à la défiance, il lui prit envie de ſe promener juſqu'à la porte de ſon cabinet. Prêtant l'oreille au moindre bruit, il entendit bientôt qu'il ſe faiſoit du mouvement

dans ſes eſpèces. Il ouvrit bruſquement la porte, & ſa préſence glaça de frayeur le miſérable eſclave.

Il n'eut pas de peine à ſe ſaiſir de lui. Dans le premier tranſport de ſa rage, il auroit eu aſſez de force pour l'étrangler de ſes propres mains, s'il n'eût voulu connoître ſes complices. Il ſe croyoit volé juſqu'au dernier ſou, & quoiqu'il n'apperçût point Verdinitz, il s'imagina d'abord qu'étant de concert ſans doute avec celui qu'il tenoit, il avoit déjà pris la fuite avec la meilleure partie de ſa proie. Cependant après bien des marques de fureur, & des interrogations ſans ordre, il comprit par les réponſes du criminel qu'il étoit moins malheureux qu'il n'avoit cru, & qu'il n'avoit pas fait la moindre perte. Cette aſſurance l'ayant rendu plus tranquile, il ſe fit raconter toutes les circonſtances de l'aventure, & l'eſclave qui n'avoit pas d'autre reſſource que la ſincérité pour ſauver ſa vie, lui confeſſa non-ſeulement le deſſein qu'il avoit eu de le voler, mais encore la fuite de Verdinitz, ſes liaiſons avec Plomby, & l'ordre qu'il avoit reçu d'elle de l'enlever s'il pouvoit à ſon mari. Cette déclaration n'eut point l'effet que l'eſclave en avoit eſpéré. Il fut empalé dès le lendemain.

Verdinitz apprit bientôt ſon triſte ſort, & les

recherches que ſon maître faiſoit pour le découvrir ; nouveau ſujet de frayeur, qui, dans une ame vulgaire, auroit éteint tout à la fois le courage & l'amour. Cependant pour ne pas donner une idée trop affreuſe de ſa ſituation, il ne faut pas remettre plus long temps à déclarer qu'il fut ſoutenu par deux circonſtances extrêmement favorables. L'une étoit le fond qu'il pouvoit faire ſur l'amitié d'un riche négociant de Hradiſch, fugitif de Bohême, qui l'avoit toujours traité moins en eſclave qu'en homme d'une conſidération diſtinguée dans leur patrie commune, & chez lequel il s'étoit réfugié après s'être échappé du cabinet de ſon maître. Sa vie étoit non-ſeulement à couvert dans une maiſon ſi sûre, mais il avoit encore l'avantage d'être informé de toutes les démarches de ſon maître, & de pouvoir ainſi régler les ſiennes. L'autre reſſource étoit de pouvoir ſe figurer avec raiſon que quelques aveux que ſon maître eût pu tirer de l'eſclave qu'il avoit fait punir, il n'y en avoit point qui pût tourner à ſa honte, ni le faire accuſer d'un autre crime que d'avoir pris la fuite. Et quand il auroit pu craindre que ſa tendreſſe pour Plomby, & les deſſeins qu'il avoit ſur elle ne fuſſent connus de ſon père, il s'imaginoit bien que ce ne ſont pas là de ces lumières qu'on ſe hâte de communiquer à un mari, & par conſéquent qu'il

n'avoit rien de plus dangereux à redouter de la part du gouverneur, ni plus de difficultés à vaincre dans l'entrepriſe qu'il méditoit.

Les femmes des Turcs, dans la Bulgarie, tirant quelqu'avantage du voiſinage des chrétiens, ſont beaucoup moins reſſerrées que dans le ſein de la Turquie, & leurs demeures même ne ſont pas ſi inacceſſibles, qu'un voyageur curieux, qui s'attire un peu de conſidération, n'obtienne quelquefois la liberté d'y pénétrer. Il eſt vrai que ces faveurs s'accordent rarement, & jamais ſans la préſence du maître; mais il ſe trouve quantité de riches Turcs qui affectent de ſe relâcher de la ſévérité muſulmane, pour faire connoître à leurs voiſins que la politeſſe & le goût de la ſociété ne ſont pas des vertus ignorées parmi eux. De-là vient communément que dans toutes les provinces frontières les eſclaves chrétiens ſont traités avec beaucoup moins de rigueur que dans des lieux plus éloignés. On en ajoute une autre raiſon, qui eſt la crainte que les chrétiens n'uſent de repréſailles dans le même cas. Quoiqu'il en ſoit, le gouverneur de Hadiſch, loin de paſſer pour un homme dur & farouche, s'étoit fait la réputation de recevoir les étrangers avec beaucoup d'humanité.

Ce fut ſur cette connoiſſance que Verdinitz forma le plan qui devoit ſervir à la liberté de ſa

maîtreſſe. Il le communiqua à ſon hôte, ſans le ſecours duquel il ne pouvoit l'exécuter. Il faut remarquer que la longueur de ſon eſclavage étoit moins l'effet de la néceſſité que de l'amour; car ayant été fait priſonnier dans le cours de la guerre, & ſon premier maître l'ayant vendu à Hradiſch, il n'étoit pas d'un pays ſi éloigné qu'il n'eût pu donner de ſes nouvelles à ſa famille, & faire venir aiſément le prix de ſa rançon, s'il n'eût trouvé dans les charmes & dans la tendreſſe de Plomby une raiſon aſſez forte pour l'arrêter. Il s'étoit ouvert ſur ſa naiſſance & ſes richeſſes à l'ami chez lequel il s'étoit retiré; & cette confidence n'avoit pas peu ſervi à lui aſſurer ſon affection & ſes ſervices. Il continua donc de lui ouvrir ſon cœur & de lui demander l'aſſiſtance qui convenoit à ſon projet. C'étoit de lui faire ſecrètement un équipage de voyageur, digne d'une perſonne de ſa naiſſance, & de le conduire à quelque diſtance, dans un lieu détourné, où il l'iroit prendre, & d'où il reviendroit dans la ville avec des marques de diſtinction & d'autres ſoins qui ne permettroient pas de le reconnoître pour un eſclave. Il n'y avoit de difficulté qu'à trouver des domeſtiques Bohêmiens, qui puſſent favoriſer ce déguiſement. Un obſtacle ſi inſurmontable ſuffiſoit pour renverſer toutes ces vues, lorſque le négociant qui

vouloit le ſervir à toute ſorte de prix, & ſe ménager ſon amitié, l'unique moyen qui pût le faire rentrer dans ſa patrie, lui offrit hardiment de ſe déguiſer lui-même en domeſtique, de faire déguiſer de même ſa femme avec ſon fils, & une de ſes filles, qui étoient les ſeuls de ſes enfans aſſez âgés pour cette entrepriſe, & de l'accompagner, au riſque de tout ce qui pourroit leur arriver. Il n'y mit que deux conditions; l'une, qu'il ſe logeroit dans le quartier de la ville le plus éloigné de ſa maiſon; l'autre, que cette maſcarade ne dureroit pas plus de dix jours, parce qu'il comptoit de faire paſſer pendant ce tems-là ſon abſence pour une promenade qu'il feroit avec une partie de ſa famille dans quelques villages voiſins.

Verdinitz, moins prudent que brave & honnête, accepta cette propoſition avec des tranſports de reconnoiſſance, & pour donner plus de vraiſemblance à la qualité de voyageur Bohêmien qu'il vouloit prendre en ſe préſentant au gouverneur; il fit quelques lettres de recommandation, ſous divers noms connus à Hradiſch. Elles étoient adreſſées à pluſieurs perſonnes dont le négociant connoiſſoit les affaires, & comme on ne leur demandoit que de ſimples civilités pour un homme de diſtinction qui voyageoit dans leur pays par curioſité & par eſtime,

ils ſe flattèrent tous deux qu'un artifice ſi innocent ne pouvoit entraîner de ſuites fâcheuſes. L'équipage ne devant conſiſter qu'en habits propres & en chevaux de quelque apparence, le négociant & ſon fils diſposèrent aiſément tout ce qui devoit le compoſer.

Enfin, les meſures étant priſes avec toute la ſageſſe qui pouvoit entrer dans un deſſein ſi téméraire, Verdinitz arriva au milieu du jour à la porte de Hradiſch, vétu ſuivant l'uſage de Bohême, & ſuivi de ſes quatre confidens qui paſsèrent d'abord aiſément pour les gens de ſa ſuite. Quoique la dernière paix fût conclue depuis quelques mois, il fut obligé d'attendre longtems les ordres du gouverneur, auquel on annonça ſon arrivée. Cependant la crainte que ce premier obſtacle avoit pu lui cauſer, fut bientôt diſſipée par les careſſes & les civilités du gouverneur même, qui prit la peine de venir au-devant de lui. Comme il parloit facilement la langue turque, & qu'il ne donnoit point d'autre motif à ſon voyage que l'inclination particulière qu'il avoit pour la Turquie, il reçut dès le même jour, des marques de conſidération de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans la ville. Son maître fut un des plus empreſſés à le voir: il ſoutint toutes ces viſites, avec beaucoup de hardieſſe & de bonheur, & le négociant ne joua pas moins

heureuſement ſon rôle. Le gouverneur, gagné particulièrement par ſes flatteries, lui promit de lui faire voir dès le lendemain tout ce qui pouvoit ſatisfaire la curioſité d'un étranger. Il lui montra effectivement les plus beaux endroits de la ville, & mille choſes que Verdinitz avoit eu le tems de connoître auſſi bien que lui. Il ne parloit point de ſes femmes. L'impatience prit au bohémien, & dès le même ſoir il réſolut de ſe procurer le jour ſuivant la vue de Plomby, & peut-être de l'enlever.

Comme il n'avoit conſenti à prendre la femme & la fille du négociant à titre de domeſtiques, que pour donner un peu d'éclat à ſon arrivée, & qu'il avoit été d'avis, avec leur père, de feindre dès le premier jour qu'elle ſe trouvoit mal de la fatigue du voyage, pour en prendre occaſion de les faire demeurer tranquillement dans le Caravanſerail où il s'étoit logé, il lui propoſa de les renvoyer à ſa maiſon, mais de permettre qu'il fît voir auparavant ſa fille au gouverneur. Cette propoſition étoit bizarre. Cependant l'autre, déjà trop engagé pour s'y oppoſer long-tems, ſe paya de l'explication que Verdinitz lui donna de ſon deſſein. C'étoit d'apprendre au gouverneur, avec un air de confidence, qu'il avoit avec lui une maîtreſſe chérie, qu'il s'étoit propoſé de mener dans tous ſes voyages; mais que la

difficulté des voitures commençant à l'effrayer, il penſoit à la laiſſer à Hradiſch où il la reprendroit à ſon retour; & comme il n'étoit pas naturel qu'elle pût demeurer ſeule dans un Caravanſerail, il vouloit le prier de lui donner un aſile dans ſon ſérail, ne doutant pas que s'il étoit honnête homme il ne lui accordât volontiers cette faveur pour l'obliger, & que s'il ne l'étoit pas, il ne fût porté à la lui accorder de même, dans l'eſpérance de tirer quelque parti d'une jeune perſonne qu'on livroit volontairement entre ſes mains. Verdinitz eſpéroit encore qu'avec les précautions qu'il vouloit prendre, il ſeroit impoſſible au gouverneur de diſtinguer les traits d'une fille qu'il alloit lui faire voir en habit d'homme; & ſon projet étant de ſe revêtir auſſitôt lui-même d'un habit de femme, & de ſe faire porter au ſérail à ſa place, il ſe flatta de conduire ſi heureuſement ſon entrepriſe, avec d'autres artifices dont il ſe réſervoit l'exécution, que ni lui, ni le négociant, ni ſa famille n'auroient à craindre aucun danger.

En effet, ayant déclaré le lendemain qu'il devoit partir la nuit ſuivante, il propoſa au gouverneur, après s'être promené avec lui un partie du jour, de paſſer par ſon Caravanſerail; & lorſqu'il en fut à peu de diſtance, il lui expliqua tout ce qu'il avoit médité. Celui-ci, loin de ſe faire preſſer, accepta ſes propoſitions avec joie.

Il

Il vit la jeune perſonne dans un lieu où l'obſcurité avoit été ménagée, & quoiqu'elle n'eût point tout-à-fait changé d'habit, on avoit eu ſoin de lui faire prendre une poſture & quelques autres marques qui faiſoient reconnoître ſon ſexe. Cette viſite d'ailleurs ne dura qu'un moment. Verdinitz après l'avoir recommandée au gouverneur comme ce qu'il avoit de plus cher, ajouta qu'il lui feroit prendre l'habillement du pays, & que pour tromper les curieux il la feroit porter au ſérail dans la nuit. Les adieux ſe firent à l'inſtant. Le négociant avoit préparé tout ce qui étoit néceſſaire pour cette nouvelle ſcène. Verdinitz, déguiſé en femme, & le voile muſulman ſur la tête, ſe livra à deux porteurs, tandis que la fille dont il alloit faire le perſonnage, tâchoit de faire le ſien, en ſe mettant à la tête de ſon équipage, & en ſortant de la ville. Elle n'eut pas de peine à regagner ſa maiſon, où elle reparut le lendemain fort tranquillement avec le reſte de ſa famille.

Ainſi le téméraire bohêmien ſe trouva ſeul à ſoutenir tout le poids de ſon entrepriſe. Il arriva à la porte du ſérail, où le gouverneur n'avoit pas manqué de donner des ordres pour le recevoir. Quelques vieilles femmes qui étoient à l'attendre, le conduiſirent dans un appartement où elles l'aſſurèrent qu'il ſeroit ſervi avec toutes ſortes de

ſoins. Il affecta d'y donner quelques marques de triſteſſe & d'ennui. On lui promit que le gouverneur ne tarderoit point à venir le conſoler lui-même. C'étoit ſa principale crainte ; mais comme il avoit prévu cet embarras, il déclara naturellement qu'il étoit réſolu de ne voir aucun homme, & que malgré toute la reconnoiſſance dont il ſe croyoit redevable au gouverneur, il ne recevroit pas ſa viſite juſqu'au retour de celui qui l'avoit mis en dépôt dans ſa maiſon. Cette réponſe qui fut portée ſur le champ au gouverneur lui cauſa de l'étonnement & de l'admiration. Il parut bientôt que ſon deſſein, en le recevant, avoit été de le faire ſervir à ſes plaiſirs : mais cette affectation de ſageſſe à laquelle il ne s'étoit point attendu, l'obligea de ſuſpendre ſes déſirs, pour examiner du moins ſi elle étoit ſincère. Cependant il fit donner ordre à toutes ſes femmes de voir & de careſſer l'étrangère comme une perſonne qui devoit être quelque tems leur compagne. La curioſité, l'obéiſſance, le déſir de s'amuſer, les y conduiſit preſque toutes. Plomby fut la ſeule qui ne jugea point à propos de paroître.

Cette aimable & fière Plomby avoit cauſé depuis ſon mariage de cruels chagrins au gouverneur. Il n'avoit point encore obtenu d'elle ce qu'une femme ne refuſe point à ſon mari, & ſon déſeſpoir étoit de n'en point deviner la cauſe.

Il étoit vieux, c'en étoit peut-être une; mais elle en avoit de plus fortes, qui étoient ſa tendreſſe pour Verdinitz & le ſouvenir continuel qu'elle conſervoit de la ſienne. Dans certains momens elle avoit tellement irrité ſon mari par ſa réſiſtance, qu'il avoit été tenté plus d'une fois de la renvoyer chez ſon père, & qu'il l'en avoit menacée. Elle, qui ne déſiroit rien avec tant d'ardeur, s'efforçoit de plus en plus de lui déplaire par tous les temoignages de haine & de mépris qu'elle pouvoit s'imaginer. Ce fut aſſez de l'ordre qu'elle reçut de traiter civilement l'étrangère, pour lui faire prendre la réſolution de ne lui rendre aucuns ſoins, & ce ſeul motif l'empêcha de voir Verdinitz à ſon arrivée. Mais enſuite étant venue à penſer que c'étoit peut-être quelque belle eſclave, qui pourroit faire perdre heureuſement à ſon mari ce qui lui reſtoit d'affection pour elle, il n'en fallut pas davantage pour lui faire ſouhaiter de la connoître. Elle entra ſeule dans la chambre de Verdinitz, avec de foibles diſpoſitions à garder la foi conjugale. Ils ſe reconnurent au premier coup-d'œil, & dans les premiers tranſports elle eut pour ſon amant des complaiſances qu'elle n'avoit point encore eues pour ſon mari.

Dès le même jour ils délibérèrent ſur les moyens de hâter leur liberté; mais l'exécution de toutes les meſures que Verdinitz avoit priſes avec

le négociant ſe trouva retardée par des obſtacles, qui venoient de la diſpoſition intérieure du ſérail. Il avoit compté mal-à-propos que les femmes du gouverneur étoient libres de ſe promener au jardin pour y prendre le frais pendant la nuit, & que le négociant ſe trouvant de l'autre côté du mur, avec deux échelles & le ſecours de ſon fils, il lui ſeroit facile de profiter de l'obſcurité pour dérober ſon entrepriſe. Il devoit reprendre auſſitôt l'habit de ſon ſexe, & le faire prendre auſſi à la compagne de ſa fuite, pour ſe rendre enſemble à la maiſon du négociant, où rien n'auroit pu les troubler juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé quelque moyen de ſe retirer en Bohême.

Malheureuſement la partie du jardin où les femmes avoient la liberté de ſe promener, étoit ſéparée par un treillage fort épais, de celle qui touchoit au mur. Cette clôture ne pouvoit pas être forcée aiſément, ni tout d'un coup. S'il n'avoit fallu que de la patience pour s'en procurer l'occaſion & les moyens, un peu de retardement n'étoit pas une ſi forte raiſon de s'affliger: mais il reſtoit deux affreux ſujets de crainte, contre leſquels il ſembloit que le courage & l'adreſſe n'avoient aucune reſſource. L'un étoit la difficulté de faire ſavoir au négociant par quel obſtacle on ſe trouvoit arrêté, & de l'avertir du jour où l'on ſeroit parvenu à le ſurmonter. L'autre,

incomparablement plus terrible, étoit la barbe de Verdinitz, qui croiſſoit à vue d'œil, & qu'il étoit impoſſible de cacher.

La grandeur de ce dernier péril obligeant d'y donner les premiers ſoins, Verdinitz penſoit déjà à s'écorcher plutôt le viſage qu'à ſe trahir par une difficulté ſi légère. Cependant comme c'eſt l'uſage des femmes turques de ſe faire raſer une partie de la tête, Plomby ne déſeſpéra point de pouvoir dérober quelques raſoirs aux eſclaves qui la ſervoient. Elle s'y employa auſſitôt ſi ardemment, qu'elle y réuſſit avant la fin du jour. Son amant ſe trouva ainſi d'autant mieux à couvert, qu'affectant de porter les cheveux longs, pour marquer que dans l'abſence de celui qu'il feignoit de regretter, la douleur le rendoit indifférent pour la propreté & la parure, les traces de ſa barbe, qui n'étoit pas d'ailleurs plus épaiſſe qu'il ne convenoit à ſon âge, paroiſſoient moins après avoir été raſée, que s'il eût été obligé de ſe faire raſer auſſi la tête.

Les deux amans n'eurent point d'autre peine à eſſuyer pendant quelques jours, que celle d'être ſouvent troublés par les femmes du gouverneur, qui vouloient jouir comme Plomby de la compagnie de l'étrangère. Le ſoir ils ne manquoient pas de ſe rendre au jardin, & trouvant toujours quelque prétexte pour ſe retirer à l'écart, ils

cherchoient au long du treillage quelqu'endroit qui fût moins difficile à forcer, pour s'ouvrir tôt ou tard un paſſage. Verdinitz en découvrit un, qui étoit couvert fort heureuſement par le feuillage d'un arbriſſeau. Le bois lui en parut aſſez pourri pour ne pas réſiſter long-tems à l'effort de ſes mains. Chaque nuit il arrachoit quelque morceau, & bientôt il eut fait un trou aſſez large pour y paſſer en rampant contre terre.

Mais que leur ſervoit-il de pouvoir gagner le mur, s'ils n'étoient pas certains d'y trouver le négociant avec les ſecours néceſſaires pour les délivrer ? La fortune veilloit auſſi pour eux de ce côté-là. Un jour qu'ils étoient enſemble & qu'ils ſe livroient à leurs inquiétudes, on leur annonça un marchand étranger, qui avoit été introduit au ſérail pour vendre divers bijoux au gouverneur & à ſes femmes, & qui leur fut préſenté, comme il l'avoit été à toutes les autres. Le ſoin que le négociant avoit pris pour ſe déguiſer, n'empêcha point Verdinitz de le reconnoître. Il ſe ménagea avec lui un moment d'entretien. C'étoit aſſez pour convenir de la nuit & de l'heure où les échelles & les autres ſecours devoient être au pied du mur. Le zèle du négociant ne ſurprendra perſonne, ſi l'on ſe ſouvient qu'avec le motif de l'amitié, il avoit celui de l'intérêt. Il promit d'être exact & fidèle. Rien ne paroiſſoit

plus capable de retarder l'eſpérance des deux amans.

Cependant elle fut ruinée par un malheur plus cruel que tous ceux qu'on a lus. L'après-midi qui précéda la nuit marquée pour l'évaſion, Verdinitz & Plomby s'entretenoient agréablement dans une ſi douce attente, & leur adreſſe leur avoit fait trouver divers moyens d'écarter les autres femmes, lorſqu'un eſclave, qui leur étoit attaché, ſans être tout-à-fait dans leur confidence, vint doucement les avertir que le gouverneur étoit dans l'anti-chambre à les écouter, & qu'il paroiſſoit prêter l'oreille avec la dernière attention. Ils ſe crurent perdus. Sans être ſûrs qu'il leur fût rien échappé d'aſſez clair pour faire connoître leur ſecret & leur deſſein, ils ne doutèrent pas que cette curioſité du gouverneur ne vînt d'une défiance qui devoit avoir quelque fondement, & qu'un mot n'eût ſuffi par conſéquent pour les trahir. Dans le premier trouble, ne prévoyant rien qui ne fût plus terrible que la mort, ils ne pensèrent qu'à ſe la donner, ou du moins qu'à s'en aſſurer le pouvoir, en s'armant tous deux d'un des raſoirs qui ſervoient à Verdinitz.

Heureuſement qu'il n'arriva rien qui pût confirmer leur défiance & leur crainte. La vérité étoit que le gouverneur à qui l'on avoit appris avec quelle ardeur elles ſe recherchoient, & le

goût qu'elles trouvoient à ſe voir & à s'entretenir ſans témoins, auroit ſouhaité d'entendre ce qu'elles pouvoient ſe dire dans des converſations ſi longues & ſi ſecrètes. Il étoit venu prêter l'oreille à la porte, & malgré tous ſes ſoins il n'avoit rien entendu Mais n'ayant pu juſqu'alors obtenir la liberté de voir l'étrangère, il réſolut de paſſer ce jour-là ſur les conſidérations qui l'avoient arrêté; il ouvrit la porte & ſe préſenta civilement! Son air, qui n'avoit rien d'irrité, rendit la tranquillité aux deux amans. Cependant comme il reſtoit quelques marques d'émotion ſur leur viſage, & qu'ils affectèrent pendant leur entretien, l'un de détourner preſque continuellement la tête en feignant de pleurer l'abſence de ce qu'il aimoit, l'autre de prendre les airs ordinaires de mécontentement & de fierté; le crédule gouverneur venant à découvrir les deux raſoirs, les ſoupçonna d'en vouloir à leur propre vie, & trembla pour leur intérêt plus qu'elles-mêmes. Il ſe garda bien de leur déclarer ce ſoupçon; mais jugeant qu'un mal tel qu'il ſe l'imaginoit demandoit les remèdes les plus doux, il leur propoſa ſur le champ les plaiſirs qu'il crut propres à diſſiper leur mélancolie. Toutes ſes femmes furent appelées. Il les laiſſa enſemble, en leur commandant de ſe livrer à la joie, & il donna ordre en particulier à ſes plus fidèles

eſclaves d'avoir l'œil ſans ceſſe ouvert ſur Plomby & ſur l'étrangère.

Ces tendres amans remercièrent le ciel d'avoir fait prendre un ſi heureux cours à leurs alarmes, & n'attendant que la nuit pour s'en délivrer tout-à-fait, ils la regardèrent comme la fin de leurs maux. A peine le ſoleil eut-il diſparu qu'ils prirent le chemin du jardin. Ils ne trouvèrent pas plus de difficulté qu'un autre jour à s'écarter des femmes qui les accompagnoient, & à s'approcher de leur trou. Préparé, comme il étoit, un moment leur ſuffiſoit pour paſſer. Verdinitz força ſa maîtreſſe de paſſer la première. Mais les eſclaves, qui, ſuivant l'ordre de leur maître, étoient à quelques pas ſans être apperçus, ne balancèrent point à s'approcher lorſqu'ils virent Plomby diſparoître. Ils arrivèrent au moment que Verdinitz, couché à terre, s'allongeoit pour la ſuivre, & ils l'arrêtèrent facilement dans cette poſture. Avec la clée d'une porte qui ſervoit de communication aux deux jardins, il ne leur fut pas moins aiſé de ſe ſaiſir auſſitôt de Plomby.

Ce fut un bonheur pour elle & pour ſon amant qu'elle ne ſe fût point aſſez avancée vers le mur pour les faire ſoupçonner du deſſein qu'ils avoient de prendre la fuite. Le gouverneur averti de ce qui venoit d'arriver, ne tourna point ſes réflexions de ce côté-là, & s'arrêtant à ſes premières craintes,

il ne douta point que ce ne fût un nouveau mouvement de déſeſpoir, ou peut-être quelqu'égarement d'eſprit qui les avoit portés à une démarche qui ne lui paroiſſoit pas ſenſée. Le danger lui parut preſſant, & ſans rien conſulter davantage, ils donna ordre qu'ils fuſſent conduits dans leur appartement, & gardés à vue chacun de leur côté. Il recommanda particulièrement qu'on éloignât de leurs mains tout ce qui pourroit ſervir au funeſte deſſein qu'il leur ſuppoſoit.

Ce revers parut ſi inſupportable à Verdinitz, qu'il eût fait ſans doute un horrible uſage de ſes raſoirs, ſi l'on ne s'étoit hâté de s'en ſaiſir. Il demeura ſans conſolation & ſans eſpérance, plus tourmenté encore par la crainte de l'avenir que par la ruine d'un projet qu'il avoit cru infaillible; car il ne lui reſtoit pas la moindre voie pour réparer ſon malheur, & n'ayant plus le ſecours de Plomby pour cacher ſon ſexe, il prévoyoit bien que tôt ou tard il ne pourroit éviter des éclairciſſemens auſſi dangereux pour elle que pour lui. Trois ou quatre eſclaves qu'il voyoit dans ſa chambre; & qui ne lui diſſimulèrent pas l'ordre qu'ils avoient d'y être nuit & jour, lui rendoient la violence auſſi impoſſible que la fuite. Enfin, ſe remettant de ſon ſort à la fortune, il prit la réſolution de feindre une maladie violente, qui lui ſerviroit de prétexte pour demeurer continuelle-

ment au lit, & pour prendre ſi peu de nourriture que venant inſenſiblement à s'affoiblir, il eût beſoin de moins d'efforts lorſqu'il ſeroit forcé de finir ſa vie. Il s'arrêta à cette penſée, & perſonne ne penſant à s'y oppoſer, il paſſa en effet cinq ou ſix ſemaines au lit, ſans ſouffrir qu'on s'approchât de lui pendant le jour, & conſentant à peine le ſoir à prendre quelques légers alimens dans l'obſcurité.

Il n'eut, pendant ce tems-là, aucune nouvelle de Plomby, qui n'étoit pas obſervée avec moins de ſoins. Mais le gouverneur, plus étonné que jamais d'une conduite ſi extraordinaire, réſolut à la fin de le voir & de l'obliger malgré toutes ſes réſiſtances à recevoir les ſecours de la médecine. Il entra dans ſa chambre ſans l'avoir fait avertir, & le ſurprenant dans ſon lit, il fut extrêmement ſurpris lui-même de lui trouver une barbe prodigieuſe, qui le rendoit moins ſemblable à une femme qu'à une bête féroce. Soit frayeur, ou d'autres cauſes qui n'ont jamais été bien approfondies, le pauvre gouverneur fut attaqué ſur le champ d'une apopléxie violente. Les eſclaves, plus attentifs alors à ſon accident qu'à ce qui le pouvoit cauſer, l'emportèrent mourant, & n'apperçurent pas même la barbe fatale que Verdinitz avoit toujours eu l'adreſſe de leur cacher.

Le gouverneur étant mort, ſans avoir retrouvé aſſez de connoiſſance pour déclarer ſes dernières volontés, Plomby, la ſeule de ſes femmes qu'il eût épouſée ſuivant la loi, ſe trouva d'autant plus libre, que les enfans de ſon mari étant dans des lieux éloignés de Hradiſch, il ne ſe préſenta perſonne qui pût lui conteſter l'autorité. Elle en fit uſage auſſitôt pour ſe rendre auprès de Verdinitz, à qui elle fit la barbe de ſes propres mains, de ſorte que lui ayant fait reprendre l'habit de femme, auquel il étoit accoutumé, aucun turc n'eut le moindre ſoupçon de ſon ſexe & de ſon aventure. Enſuite de concert avec lui, elle fit avertir le négociant de le venir prendre au ſérail, ſous prétexte qu'étant de Bohême, il devoit quelques ſoins à une femme de ſa nation.

Le ſeul frein qui arrêtoit Plomby étoit la crainte de ſon père, ſous l'autorité duquel elle devoit retourner en quittant le ſérail. Elle auroit pu tenter tout d'un coup de paſſer en Bohême avec ſon amant, mais un héritage auſſi conſidérable que celui qui devoit lui revenir, méritoit bien d'être attendu, & Verdinitz même s'étoit rendu à une raiſon ſi forte. D'ailleurs il y avoit cent ſortes de dangers à courir en prenant témérairement la route de Hongrie, qui étoit l'état chrétien le plus voiſin ; & le négociant, homme d'âge & d'expérience, étoit un guide capable de-

ſurmonter les difficultés. Il falloit donc lui accorder le tems de régler ſes affaires, & ſur-tout donner à Verdinitz celui d'écrire à Prague pour ménager avantageuſement le retour d'un homme auquel il avoit déjà tant d'obligations. On prit là-deſſus le parti d'attendre, & Plomby après avoir rempli ſes obligations au ſérail, retourna tranquillement chez ſon père.

Mais ce ne fut pas ſans avoir concerté avec ſon amant les moyens de ſe voir. Ils devinrent plus faciles qu'elle n'auroit oſé s'en flatter, par la diſpoſition qu'elle trouva dans ſon père à pardonner à Verdinitz, & à ſouhaiter de le revoir. Sa fuite l'avoit moins irrité, que le ſouvenir de ſa fidélité & de ſon attachement ne le portoit encore à l'aimer. Il ne ſe laſſoit point de marquer de l'admiration pour un eſclave qui s'étoit ſauvé de ſon cabinet ſans toucher à ſon tréſor, & ce fut dans un de ces mouvemens d'eſtime & de reconnoiſſance, que demandant à ſa fille s'il étoit vrai qu'elle eût jamais ſenti de l'inclination pour lui, il lui confeſſa que s'il l'eût cru né quelque choſe, & s'il lui eût reconnu du penchant pour la religion de Mahomet, il n'auroit pas fait difficulté de le choiſir pour ſon gendre. Elle parla de ſa naiſſance, ſur les lumières qu'elle en avoit reçues de lui-même & du négociant. Pour la religion, ſans ſe haſarder à rien promettre, elle s'engagea ſeulement

à faire elle-même toutes ſortes d'efforts pour le rendre muſulman, & elle donna pour nouveau motif à ſon père le mérite de convertir un homme qu'il trouvoit digne de ſon eſtime.

Ainſi Verdinitz fut rappelé dans la maiſon de ſon maître, & fut reçu comme ſon fils plutôt qu'à titre d'eſclave. Cependant le vieillard, qui joignoit toujours beaucoup d'avarice à des ſentimens de bonté extraordinaires, ſe ſentant affoibli par l'âge & n'étant plus capable de veiller à ſon tréſor, prit le parti de ſe faire tranſporter dans le cabinet où il l'avoit renfermé, & de s'en faire une demeure d'où rien n'avoit plus le pouvoir de le faire ſortir. Verdinitz demeuroit le maître abſolu dans tout le reſte de la maiſon, & pour achever de ſe concilier l'affection du vieillard, il avoit ſoin de lui porter des ſacs d'or & d'argent, qu'il recueilloit tous les ans de ſon revenu. C'étoit travailler pour lui-même. La mort vint délivrer enfin le vieillard de ſes inquiétudes, & toute ſa maiſon d'une trop longue contrainte. En expirant, il donna ſa fille & tout ſon bien à Verdinitz ſans autre condition que de ſe faire muſulman.

Il étoit queſtion d'éluder cette loi, qui étoit trop claire & trop publique pour être violée impunément. La conſidération que le premier mariage de Plomby lui attiroit encore dans la ville, & les libéralités de Verdinitz leur donnèrent

quelque tems l'eſpérance de gagner les chefs de la religion. Mais Verdinitz qui avoit eu le tems d'écrire à Prague & de faire la paix du négociant, prit le parti de le faire partir avec tous ſes tréſors, ou du moins avec ce qu'il ne vouloit point expoſer à l'avidité des turcs. Ce dépôt ſe fit ſi ſecrétement, que les plus curieux y furent trompés. Le départ du marchand fut ménagé de même avec tant de précautions, qu'il ne paſſa que pour un voyage de peu de durée qu'il étoit obligé de faire avec ſa famille. Il laiſſa ſa maiſon meublée, & ſon fils pour la conduire dans ſon abſence; tandis qu'il emportoit avec les tréſors de Verdinitz tous ceux qu'il avoit amaſſés lui-même.

Enfin lorſqu'ils furent arrivés à Prague, & que Verdinitz n'eut plus à riſquer que ce qu'il étoit diſpoſé à perdre, il exécuta avec plus de bonheur que de prudence, un projet qu'il avoit médité. Il propoſa au nouveau gouverneur de lui accorder la liberté de faire un voyage de quelques mois dans ſon pays, avec le fils du négociant qui étoit reſté dans la maiſon de ſon père. On rejeta cette propoſition, comme il s'y étoit attendu. Mais pour lever auſſitôt toutes ſortes d'obſtacles, il leur offrit de laiſſer entre leurs mains pendant ſon abſence & pour gage de ſon retour, ſa maiſon, celle du marchand qui devoit

l'accompagner, & tout l'héritage du turc ſon patron. On accepta fort avidement cette offre, & ceux qui affectoient le plus de zèle ſe trouvèrent ainſi intéreſſés à ne pas trop preſſer ſon retour.

Il ne reſtoit qu'une difficulté. C'étoit l'évaſion de Plomby, pour laquelle il paroiſſoit impoſſible de trouver des prétextes. On eut recours à l'adreſſe. Plomby fut déguiſée en homme, & le jour du départ elle paſſa pour un eſclave. Cette fuite romaneſque auroit réuſſi, par le ſoin que Verdinitz avoit eu de ſe pourvoir d'une voiture fort légère, & de ſix chevaux extrêmement vîtes, qu'il croyoit capables de le mettre en ſureté avant qu'on pût s'appercevoir de l'enlèvement de ſa maîtreſſe. Mais un jeune turc, nommé *Delmet*, amoureux depuis long-tems de Plomby, charmé d'abord du départ de Verdinitz, & déſeſpéré enſuite de découvrir qu'elle avoit conſenti à le ſuivre, fit éclater ſi haut ſes plaintes, que le cadi fut obligé, par bienſéance & contre ſon intérêt, de mettre quelque cavaliers à la ſuite du raviſſeur, avec ordre de le ramener mort ou vif. Delmet partit à leur tête. Il joignit les deux amans à deux journées de la frontière. Le bruit des chevaux ayant fait juger de loin à Verdinitz qu'il étoit pourſuivi, la ſeule reſſource, qui lui reſta dans un danger ſi preſſant fut de faire ſortir auſſitôt

auſſitôt Plomby de la voiture. Elle étoit encore ſous le déguiſement qu'elle avoit pris à ſon départ. Elle acheva de déguiſer ſes traits à l'aide d'un peu de boue, & s'étant placée derrière la voiture avec le ſeul eſclave que Verdinitz avoit à ſa ſuite, elle s'anima par l'excès même de ſa crainte à jouer ſon rôle avec intrépidité.

Delmet étant arrivé preſqu'au même moment, on ne ſe trouva point aſſez fort pour l'empêcher d'arrêter bruſquement la voiture, & de demander où étoit Plomby. Verdinitz & le marchand feignirent d'être ſurpris de cette queſtion, & répondirent qu'ils ne pouvoient ſavoir ce qu'étoit devenue une perſonne qu'ils avoient laiſſée à Hradiſch. Comme les circonſtances parurent confirmer cette réponſe, & que les deux eſclaves n'étoient que le nombre qui convenoit pour le ſervice de deux voyageurs, l'attention des cavaliers ne tourna point de ce côté-là; mais Delmet ne put ſe perſuader qu'il eût été trompé dans les ſoins qu'il avoit pris pour s'aſſurer de l'évaſion de ſa maîtreſſe. Comme il avoit remarqué que la voiture de Verdinitz s'étoit arrêtée derrière un buiſſon, pendant que Plomby prenoit du tems pour en ſortir, il ne douta pas qu'elle ne ſe fût retirée à l'écart, de concert avec ſes raviſſeurs, & qu'elle ne fût cachée au long de quelque haie ou de quelque maiſon voiſine, où ils étoient ſûrs de la

retrouver. Dans cette penſée il laiſſa une partie de ſes gens pour garder la voiture, tandis qu'avec le reſte il ſe mit à viſiter tous les lieux voiſins, qui lui parurent propres à ſervir de retraite. Il y employa une partie du jour. Enfin, las de chercher, & venant à croire qu'il s'étoit effectivement trompé, en croyant Plomby hors de Hradiſch, il prit une réſolution qui acheva de le rendre tout-à-fait dupe. Ce fut de conduire Verdinitz juſqu'à la frontière, dans la vue non-ſeulement de s'aſſurer du départ d'un rival ſi redoutable, mais d'empêcher auſſi que Plomby ne pût le rejoindre, ſuppoſé qu'elle eût quitté ſa voiture, comme il ſe l'étoit figuré, & qu'elle demeurât cachée dans quelque lieu qu'il n'avoit pu découvrir. Ainſi pendant deux jours de marche, les deux amans furent tranquilles ſous cette eſcorte. Si Plomby eut quelques incommodités à ſouffrir dans la ſituation qu'elle fut forcée de garder, le prix que l'amour lui réſervoit à Prague étoit capable de ſoutenir ſon courage. Et ce qu'il y eut de riſible dans une aventure d'ailleurs aſſez ſérieuſe, c'eſt que Delmet ayant enfin quitté la voiture, paſſa pluſieurs jours ſur la frontière, pour empêcher que l'envie ne prit à Verdinitz de retourner à Hradiſch, & pour s'aſſurer qu'il avoit continué ſa route.

Nos deux amans ne tardèrent pas à jouir d'une

vie toute heureuſe dans le ſein d'une famille riche & puiſſante qui vit arriver Verdinitz & ſa maîtreſſe avec des tranſports de joie. Le vieux marchand ne fut pas le moins empreſſé à les féliciter de leur bonheur, & leur reſtitua toutes leurs richeſſes qu'il avoit apportées heureuſement juſqu'à Prague. Mais lorſque tout paroiſſoit ainſi ſe réunir pour les récompenſer de leurs peines, ils eurent une alarme qui mérite d'être rapportée comme la fin de leur hiſtoire. Un jour qu'ils s'étoient retirés à la campagne, ſans autre compagnie que leurs domeſtiques, ils furent ſurpris de voir entrer dans leur maiſon vers le ſoir dix-huit ou vingt turcs qui mirent auſſitôt le ſabre à la main, & qui ſe diſpersèrent dans les appartemens. Verdinitz trop mal accompagné pour penſer à ſe défendre, ne chercha qu'à ſe cacher avec Plomby & ſes enfans; car ſa première idée tombant ſur l'ancien ſujet de ſa crainte, il ne douta pas que ce ne fût le cadi de Hradiſch ou Delmet qui avoit eu la hardieſſe de le pourſuivre juſqu'à Prague. Quoique cette imagination fût ſans vraiſemblance, elle le tourmenta mortellement pendant plus d'une heure que les turcs employèrent à l'exécution de leur deſſein. Ce fut de mettre en œuvre les préparatifs qu'ils avoient faits d'une ſuperbe fête. Ils s'étoient fait ſuivre non-ſeulement par quantité de chariots qui avoient apporté les décora-

tions néceſſaires, mais par une compagnie fort nombreuſe, qui étoit compoſée des principales dames de la ville. La diligence des ouvriers ayant répondu à leur ardeur, ils eurent bientôt fait changer de face à la maiſon; & lorſque tout fut mis dans l'ordre qu'ils s'étoient propoſé, ils ne pensèrent plus qu'à tirer le plaiſir qu'ils avoient eſpéré de la frayeur & de la ſurpriſe de Verdinitz. C'étoit la jeuneſſe la plus diſtinguée de Prague, qui avoit formé le projet de cette fête, ſur les récits qu'elle avoit entendu faire aux deux amans, & qui avoit imité avec beaucoup d'art ce qu'ils racontoient continuellement des uſages de Hradiſch. La comédie même, qui fut repréſentée par les meilleurs acteurs de Prague, n'étoit que l'hiſtoire de l'eſclavage de Verdinitz & de ſes entrepriſes au ſérail. Enfin, pour exprimer encore mieux l'heureuſe fin de ſes peines, toutes les machines & les habits, ſoit des muſulmans, ſoit d'eſclaves, qui avoient ſervi au divertiſſement, furent brûlés ſur un bûcher dreſſé exprès dans la cour.

AVENTURES
D'UN JEUNE
FLAMAND.

UN jeune homme, qui étoit engagé depuis près d'un an par des vœux ſolennels dans un couvent de Flandres, s'évada & fut arrêté le lendemain par quelques perſonnes chargées de le pourſuivre. Il le fut, heureuſement pour lui, devant pluſieurs témoins à qui il apprit en deux mots ſon nom & ſon embarras. Il les aſſura qu'il étoit fils de M. G....., bailli de B....., qu'il étoit né par conſéquent dans la religion proteſtante, & que ne l'ayant jamais abandonnée, on ne pouvoit le forcer de demeurer dans un état contraire à ſes principes, & qu'il n'avoit embraſſé que par des néceſſités de fortune. Ses plaintes n'empêchèrent point ſes gardes de lui faire reprendre le chemin de ſon couvent, ni ſes ſupérieurs de le tenir renfermé dans une étroite priſon. Il ſe trouva parmi les inconnus dont il avoit imploré le ſecours, quelqu'un d'aſſez charitable pour écrire au bailli de B....., qu'il avoit nommé ſon père; & celui-ci

qui l'étoit en effet, ſentant toute ſa tendreſſe ſe réveiller pour un fils unique dont il pleuroit l'abſence depuis plus de deux ans, ne perdit pas un moment pour le ſauver d'un péril que les préjugés de la religion lui faiſoient croire encore plus preſſant. Comme il étoit facile de prouver que ſon fils n'avoit jamais été catholique, & que le jeune homme n'avoit fait aucune abjuration en prenant l'habit religieux, la difficulté n'étoit pas de rompre des engagemens illuſoires & ſans force, mais ſeulement de le mettre à couvert du châtiment qu'il paroiſſoit mériter pour avoir profané ſi long-tems bien des choſes reſpectables. Cependant les puiſſantes ſollicitations du bailli, & les ménagemens qu'on devoit à l'un des principaux officiers d'une ville étrangère, parurent des raiſons aſſez fortes pour arrêter la juſtice. On lui rendit ſon fils, malgré les plaintes de quelques zélés qui condamnèrent cette indulgence.

Quoique cette aventure n'ait pas fait beaucoup d'éclat, elle a aſſez piqué la curioſité de pluſieurs perſonnes, pour leur faire déſirer d'en ſavoir toutes les circonſtances, & ſur-tout par quels motifs un proteſtant, de l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans, a pu ſe jeter dans un aſile catholique. C'eſt ce détail qui rend la relation que l'on va lire fort intéreſſante.

Il y a dix-huit ou vingt ans qu'une dame

catholique de B.... arrêtée depuis la fin de la derniere guerre ſur le ſoupçon d'avoir contribué à la dernière victoire de la France par quelques avis communiqués à propos, ſe ſauva heureuſement de ſa priſon, & gagna une petite ville de Brabant, où la fatigue & la misère l'obligèrent de recourir à la charité des honnêtes gens. Elle y eût trouvé aſſez de ſecours pour paſſer en France avec moins de peine, ſi elle n'y eût été retenue par une raiſon qui ne lui permettoit pas de s'éloigner. Sans parler de ſes biens, dont la confiſcation étoit déjà certaine, elle laiſſoit après elle une fille de ſept à huit mois, qui étoit née pendant le tems même de ſa priſon, & quelques ſemaines après la mort de ſon mari. La tendreſſe maternelle, jointe à ces deux circonſtances, lui rendoit cet enfant ſi cher, que dans l'impoſſibilité de la prendre avec elle en fuyant, elle avoit été ſur le point de lui ſacrifier ſa liberté & peut-être ſa vie; mais l'eſpérance que ſes amis prendroient ſoin d'elle après ſa fuite, & qu'en demeurant ſur la frontière elle pourroit trouver des facilités pour ſe la faire apporter, avoit ſoutenu ſon courage. En effet, elle ne s'étoit pas trompée en eſpérant qu'elle ne demeureroit pas ſans ſecours; mais ce fut le gouverneur de la ville qui eut cette attention lui-même, & qui confia ſon éducation à quelques perſonnes d'honneur, avec

la condition ordinaire en Hollande de l'inſtruire dans la religion catholique, parce qu'elle y avoit été baptiſée.

Cette nouvelle, dont la mère trouva moyen d'être informée, ne ſervit qu'à lui faire perdre tout-à-fait l'envie de ſe retirer en France. Elle réſolut d'attendre le tems où ſa fille auroit la liberté de diſpoſer d'elle-même, comptant toujours de trouver aſſez d'occaſions de lier commerce avec elle, & de favoriſer ſon évaſion lorſque l'âge lui permettroit d'y penſer. Elle ſupplia les perſonnes qui l'avoient toujours ſecourue, de lui ouvrir quelque voie pour s'entretenir de ſon travail. Tout le monde prenant intérêt à ſon infortune, on lui ménagea une ſituation honnête dans un de ces couvens de religieuſes où l'uſage eſt d'avoir quelques femmes pieuſes hors de la clôture, pour le ſervice extérieur de la maiſon. Elle a vécu plus de dix-huit ans dans cette retraite avec autant de piété que d'honneur.

Sa fille ne fut pas plutôt ſortie de l'enfance, qu'elle lui fit connoître le lieu de ſa demeure, & dans quelle vue elle s'y étoit arrêtée ſi long-tems. L'envie de la rejoindre ne manquoit point à la jeune captive; mais quoique le voyage ne fût point aſſez long pour l'effrayer, il falloit des commodités que perſonne ne s'offroit à lui procurer. Pendant que l'une & l'autre les cher-

choient, il ſurvint un contre tems qui augmenta beaucoup la difficulté. Le fils unique du bailli de B....., ce même jeune homme qui a ouvert ici la ſcène, vit cette jeune perſonne dans la maiſon où elle étoit élevée. Son deſtin fut de l'aimer après l'avoir vue, & ſes ſoins furent ſi ardens qu'ils eurent le pouvoir de la toucher. Dès ce moment, elle commença à ſouhaiter ſon départ avec moins d'impatience, & même à chercher des prétextes pour le retarder. Son amant, dont la prudence ne ſurpaſſoit pas l'âge, ſe perſuada peut-être qu'il obtiendroit la liberté de l'épouſer, ou du moins il la flatta ſi bien de cette eſpérance, qu'elle crut ſa fortune aſſurée par l'amour. Elle en écrivit quelque choſe à ſa mère; mais l'expérience du monde faiſant concevoir à celle-ci le danger d'une fille ſi chère, elle lui défendit abſolument d'entretenir plus long-tems cette penſée, quelque mérite & quelques richeſſes qu'elle pût trouver dans ſon amant; & faiſant ſur-tout valoir le motif de la religion, elle lui donna ordre de ſe hâter de la venir joindre, ſuivant quelques meſures qu'elle avoit priſes pour faciliter ſon départ.

Le reſpect & l'obéiſſance l'emportèrent ſur l'amour; mais on crut le ſacrifice aſſez rigoureux pour ſe permettre un peu de dédommagement. On crut qu'en abandonnant un amant chéri, il étoit juſte de lui en marquer du moins quelques

regrets, & de ne pas l'expoſer aux ſuites qu'on craignoit de ſon déſeſpoir. En un mot, on lui découvrit l'ordre cruel qu'on avoit reçu, & la néceſſité où l'on étoit de le quitter. Lui, ſans balancer un moment ſur ſa réponſe, s'engagea auſſitôt par les ſermens les plus redoutables à la ſuivre au bout du monde. On combattit quelque tems cette réſolution; mais l'amour qui l'avoit inſpirée aidant bientôt à la faire approuver, les deux amans convinrent enfin de partir enſemble, & d'aller droit à N.... où étoit la mère, & où ils ſe flattèrent qu'à force d'inſtances & de ſoins ils obtiendroient tôt ou tard ſon conſentement pour le mariage.

Ils n'avoient que deux petites journées de chemin, & leurs meſures furent priſes avec tant de précautions, qu'étant arrivés le ſoir à la frontière ils ſe crurent tout-à-fait hors du péril. Mais il en reſtoit un qu'ils n'avoient pas prévu, & qu'ils n'évitèrent pas ſi heureuſement. Deux amans de cet âge, ſeuls libres, ſûrs du cœur l'un de l'autre, ne paſsèrent point enſemble tant d'heures précieuſes, ne ſe virent, ne s'entretinrent pas continuellement, ſans ſentir leur vertu expoſée à d'étranges épreuves. La modeſtie défend une fille; mais un jeune homme capable d'avoir abandonné ſi bruſquement la maiſon de ſon père, devoit être extrêmement téméraire & entreprenant.

Auſſi ne laiſſa-t-il point échapper l'occaſion. Il repréſenta à ſa maîtreſſe qu'ayant à craindre mille obſtacles de la part de ſa mère, c'étoit la ſeule voie certaine de les prévenir, & tout ce que l'amour fait dire avec le même ſuccès dans les mêmes occaſions. On partit le lendemain, fort content de la confiance qu'on avoit eue l'un pour l'autre, & l'on arriva enfin à N.... après avoir réglé de concert la conduite que l'on y devoit tenir.

Celle de la demoiſelle fut ſimple. Elle fit à ſa mère une relation imaginaire des aventures de ſon voyage, & ſa figure lui ſervant de recommandation, elle obtint facilement de vivre dans le même couvent, juſqu'à ce qu'il plût au ciel de lui ouvrir d'autres voies de fortune. Le jeune homme, ſuivant les meſures qu'il avoit priſes avec elle, ſe logea dans la ville, ſous prétexte d'être venu pour faire ſes études de philoſophie, & trouva bientôt l'occaſion de ſe lier avec le directeur du couvent. C'étoit un C..., religieux d'une maiſon qui eſt à quelque diſtance de la ville, & qui occupoit ſelon l'uſage un appartement commode chez les religieuſes. L'air civil & ingénu du nouvel écolier, ſes avances d'eſtime, & la dépenſe honnête qu'il s'étoit mis en état de faire par quelques ſommes qu'il n'avoit pas manqué de voler à ſon père, diſposèrent ſi bien le

directeur à l'aimer, que rien ne pouvoit être plus favorable pour ſon deſſein. Il ne tarda point avec une protection auſſi ſure à lier connoiſſance avec la mère de ſa maîtreſſe. Rien n'étant ſuſpect de la main qui le préſentoit, il vécut librement dans la partie de la maiſon qui étoit hors de la clôture, avec la ſatisfaction d'y être ſans ceſſe auprès de ce qu'il aimoit. Cette liberté devint la cauſe de tous ſes malheurs; car tandis que ſa paſſion n'étoit combattue par aucun obſtacle, il oublia que mille raiſons devoient le faire penſer, du moins pour l'intérêt de ſa maîtreſſe, à ſolliciter le conſentement de ſa mère pour leur mariage. La différence de ſa religion qu'il s'efforçoit de déguiſer, parce qu'il prévoyoit les difficultés qu'elle pouvoit faire naître, & l'eſpérance que l'âge & les infirmités de la vieille dame lui donnoient continuellement de ſe faire voir bientôt libre par ſa mort, ſont les ſeules raiſons qu'il apporta depuis pour juſtifier ſon imprudence. Mais l'effet en devint irréparable. Six mois ne ſe paſsèrent point ſans quelques marques d'une paſſion qu'il ſatisfaiſoit ſans ménagement. Toutes ſortes de précautions furent employées pour les tenir ſecrètes, & l'on ſe flatta même qu'il ſeroit aiſé d'en impoſer juſqu'à la fin à une mère vieille & dévote, & à quelques autres femmes auſſi crédules, qui étoient encore fort éloignées de former les moindres ſoupçons.

L'amant s'aſſura par ſes libéralités une maiſon particulière, à peu de diſtance du couvent, où il s'imagina plus follement encore que ſa maîtreſſe n'auroit beſoin que de quelques heures pour ſe délivrer de ſon fardeau. Elle devoit, ſuivant ſon projet, regagner enſuite ſa demeure, & feindre une maladie pour couvrir ce qui pourroit lui reſter de pâleur & de foibleſſe. Le jour fatal arriva. Tout fut conduit aſſez heureuſement juſqu'au moment des grandes douleurs. Mais, ſoit par l'ignorance des femmes qui s'employoient à la ſecourir, ſoit par des cauſes naturelles, l'opération devint ſi difficile & ſi dangereuſe, que ne voyant plus d'autre reſſource que le ſecours de la mère, les deux amans reconnurent eux-mêmes qu'il étoit néceſſaire de la faire avertir.

Elle vint, ſans être encore aſſez éclaircie pour ſe défier de la vérité. Quel ſpectacle pour une femme accoutumée depuis près de vingt ans aux exercices d'une vie dévote, & qui n'y croyoit pas ſa fille moins attachée qu'elle-même ! cependant auſſitôt qu'elle eut conſidéré le danger, elle remit les reproches à des tems plus tranquilles, & elle apporta tous ſes ſoins à la ſoulager. Le péril croiſſant, elle fit appeler le père directeur, qui ne fut pas moins ſurpris d'une ſcène ſi peu attendue. Sur l'aveu que le jeune homme fit, d'être l'auteur du déſordre, il fut marié ſur le champ

avec ſon amante, & la mort qui ſembloit n'attendre que ce moment, la délivra preſqu'auſſitôt de ſes douleurs & de ſa honte.

Le déſeſpoir du jeune amant répondit à l'ardeur d'une paſſion ſi conſtante. Ses regrets furent ſi vifs & ſi tendres, que la mère même y fut ſenſible ; & lui pardonnant des fautes dont il n'étoit que trop puni, elle crut lui devoir, comme à ſon gendre, une partie de la tendreſſe qu'elle avoit eue pour ſa fille. Quoiqu'elle eût beſoin elle-même d'être conſolée, elle tourna toute ſon attention ſur lui, ſans le quitter un moment. Ses ſoins & ceux du directeur calmèrent ainſi la première violence de ſes tranſports ; mais cette aſſiſtance auroit paru intéreſſée, ſi elle eût pu prévoir qu'elle alloit recevoir de lui les mêmes ſecours. Elle étoit menacée d'un coup dont elle ſe conſola moins facilement, & qui fit rouvrir le le tombeau pour elle, huit jours après qu'il fut fermé pour ſa fille.

Le ſecret ne put être gardé ſi fidellement parmi les confidens de cette aventure, que le ſoupçon du moins ne s'en répandît juſqu'aux religieuſes, & la délicateſſe de leur vertu s'alarmant de tout ce qui pouvoit la bleſſer, elles firent déclarer ſur le champ au jeune homme & à la malheureuſe mère, que la bienſéance ne permettoit plus qu'ils remiſſent le pied au couvent. Un ordre ſi rigou-

reux, qui ſembloit ſuppoſer que cette pauvre dame avoit eu part à la faute de ſa fille, acheva de vaincre le peu de conſtance que lui laiſſoient ſa douleur préſente & ſes infirmités habituelles. Elle tomba dans de longs évanouiſſemens qui tournèrent en épilepſie, avec des convulſions ſi terribles que les ſpectateurs en étoient effrayés. Ce fut à cette épreuve qu'on reconnut la droiture du jeune homme & l'excellence de ſon caractère. Il eut la force de ſuſpendre ſes propres peines; & n'épargnant pas plus ſa bourſe que ſes ſoins, il fit pour ſa belle-mère tout ce qu'elle pouvoit attendre du fils le plus vertueux & du meilleur naturel. Etant morte enfin dans un accès redoublé de ſon mal, il lui rendit honorablement les derniers devoirs, & il ne recommença à ſentir ſes propres maux, que lorſqu'il la vit pour jamais délivrée des ſiens.

Ses dépenſes ſans meſure, & les efforts qu'il avoit faits pour ſurmonter tant de peines, ruinèrent également ſa ſanté & ſa bourſe. Il ſe trouva dans une ſituation à laquelle il auroit ſuccombé à ſon tour, ſi le directeur, qui conſervoit toujours pour lui la même tendreſſe, ne lui eût rendu des ſervices qu'il n'étoit pas même en état de demander. Il le fit tranſporter à ſon couvent, qui étoit ſitué, comme je l'ai remarqué, à quelque diſtance de la ville. Sa recommandation diſpoſa les

religieux à le recevoir & à le traiter avec tant de charité & de douceur, qu'en rétabliſſant peu à peu ſes forces ils lui inſpirèrent du goût pour leur manière de vivre & pour leur demeure. La ſuite a fait voir que ſa triſteſſe avoit plus de part à ce ſentiment, que les idées de converſion qu'on lui ſuppoſoit. D'ailleurs on conçoit bien qu'avec les préjugés que la plupart des proteſtans ont contre les ſociétés religieuſes, il ne ſe peut guère qu'il ait jamais penſé ſérieuſement à prendre un état dont il ne connoiſſoit encore que les uſages extérieurs. Auſſi confeſſa-t-il lui-même qu'avec le poids d'un mortel chagrin qui ne lui faiſoit trouver de goût que dans la ſolitude, & qui lui auroit rendu le commerce du monde inſupportable, la curioſité de s'éclaircir ſur ce qu'il avoit mille fois entendu dire au déſavantage des couvens, le porta à demander l'habit de l'ordre, pour approfondir les principes & la conduite de ceux avec qui il alloit vivre. N'y ayant rien apperçu que de réglé & d'édifiant pendant l'année d'épreuve, il s'imagina encore qu'une certaine prudence les obligeoit de garder des meſures juſqu'au dernier engagement, & que la défiance ceſſant après les vœux il apprendroit alors tout ce qu'il ſouhaitoit de ſavoir. Il les prononça dans cette vue. Mais ne s'étant apperçu d'aucun changement, & les exercices réguliers commençant d'autant

d'autant plus à le gêner, que le tems avoit emporté ſa triſteſſe, & toutes les idées d'infortune qui lui avoient fait goûter la retraite, il ſe laſſa bientôt du joug, & il chercha, pour le ſecouer entièrement, l'occaſion qu'il trouva en effet.

AVENTURES D'UN GENTILHOMME ANGLOIS.

Relation curieuſe de Sibérie.

ON ſait en général que la Sibérie eſt l'exil ordinaire des criminels de Moſcovie ; mais ſoit qu'on revienne difficilement de ce lieu de misère, lorſqu'on a mérité d'y être envoyé, ſoit que la joie d'en ſortir faſſe oublier ce qu'on y a ſouffert, peu de perſonnes nous avoient inſtruit de ce qui s'y paſſe. Quelques malheureux, à qui le changement de leur condition n'avoit pas fait perdre le ſouvenir de leur infortune paſſée, donnèrent, il y a quelque tems, par la bouche de leur chef, des éclairciſſemens très-curieux ſur cette contrée. Ce chef étoit un gentilhomme anglois, maître d'un comptoir à Pétersbourg. Ayant été convaincu

d'entretenir avec les ſuédois quelques intelligences préjudiciables aux ruſſes, il fut condamné à être conduit pour le reſte de ſes jours en Sibérie. Ses facteurs avoient eu part à ſon crime. Ils furent enveloppés dans ſon châtiment. Quoiqu'il raconte moins ce qu'il a vu, que ce qu'il a ſouffert, ſa relation n'en eſt pas moins agréable. Voici comme il s'exprime :

Notre voyage ne fut point aſſez pénible pour le mettre au rang de nos ſouffrances. Après quelques jours de marche dans une région glacée, où l'épaiſſeur de la neige ne nous permettoit pas de diſtinguer la couleur de la terre, nous arrivâmes au bord du grand lac que nos gardes nommèrent *Lengekir*, & nous y trouvâmes quelques traîneaux qui devoient ſervir à notre route. Ils étoient chargés de proviſions, & le premier ſoin de nos gardes fut de nous faire remarquer qu'on vouloit nous traiter avec humanité. En effet, ſi l'on excepte la rigueur du froid, dont le feu même que nous tenions continuellement alluméne pouvoit nous défendre, nous eûmes peu àſouffrir pendant plus de trois ſemaines que nous fûmes traînés fort légèrement ſur la neige ou ſur la glace.

Dans une ſi longue route il ne ſe préſenta rien à nos yeux qui pût varier la ſcène & diminuer notre ennui. Le lac n'ayant point aſſez de largeur pour nous dérober la vue des deux bords, nous

n'apperçûmes des deux côtés que des campagnes couvertes de neige, ſans la moindre apparence d'habitation. Ce ne fut que le vingt-troiſième jour que les cris de joie de nos gardes nous avertirent de quelque changement, & le ſpectacle que nous découvrîmes auſſitôt leur épargna la peine de nous l'expliquer. Le lac s'étant rétreci inſenſiblement, nous apperçûmes au pied d'une colline, qui nous paroiſſoit borner depuis long-tems l'horizon, quelques tours d'une prodigieuſe hauteur, mais dont la vue n'annonçoit rien que de funeſte, puiſque leur ſommet étoit couvert de croix, & qu'on y voyoit pendre quelques miſérables, qui avoient mérité apparemment cette punition par leurs crimes. Nos gardes nous expliquèrent le ſens de ce ſpectacle. La ville dont nous approchions étant le ſéjour du plus grand nombre des exilés, on vouloit qu'ils fuſſent avertis par cette vue qu'ils avoient mérité le même ſupplice, & que la vie qu'on leur laiſſoit étoit une faveur dont ils n'étoient pas dignes. On nous déclara que cet avertiſſement nous regardoit auſſi, en nous exhortant à profiter d'un ſi terrible exemple.

Nous ne fûmes pas long-tems à gagner le rivage, & nous achevâmes à pied environ deux lieues qui nous reſtoient à faire juſqu'à la ville. Les approches de ce lieu funeſte répondoient à l'idée que nous en avions conçue ſur la route.

La nature ſembloit l'avoir oublié dans la diſtribution de ſes bienfaits. On y voyoit le ſoleil, mais ſans y reſſentir ſa chaleur, & ſans recevoir preſqu'aucun ſecours de ſa lumière. Ses rayons tombant toujours obliquement, les habitans n'y devoient guère le jour qu'à la blancheur de la neige. En entrant dans la ville, nous prîmes moins les bâtimens pour des maiſons que pour des retraites de bêtes farouches. Les rues étoient déſertes, & auſſi glacées que la campagne. Il s'élevoit ſeulement des toits une fumée épaiſſe, la ſeule marque qui pût nous faire eſpérer d'y trouver des hommes.

Nos gardes qui connoiſſoient déjà ce triſte lieu, nous menèrent directement chez le gouverneur. Il nous reçut humainement; mais voulant être informé de nos crimes & de notre ſentence, pour régler ſur cette connoiſſance la manière dont il devoit nous traiter, il nous fit mener dans une maiſon fort éloignée de la ſienne, où nous attendîmes aſſez long-tems ſes ordres. On nous les apporta. Ils nous condamnoient à être conduits dans les forêts voiſines pour paſſer le reſte de notre vie à la chaſſe des bêtes ſauvages dont elles ſont remplies.

J'avoue que ma conſtance qui s'étoit ſoutenue juſqu'alors avec aſſez de fermeté, m'abandonna tout d'un coup pour faire place au plus horrible

déſeſpoir. Je ne pus retenir mes larmes. Un ſort ſi affreux me parut plus redoutable que la mort. Je réſolus de mourir ſi je ne pouvois faire adoucir ma ſentence, & je conjurai mes gardes de m'accorder un moment de liberté pour me préſenter au gouverneur. Cette faveur ne me fut pas refuſée. Je parus devant l'arbitre de mon ſort. Il fut ſenſible à l'expoſition que je lui fis de mes infirmités; & ne voyant point qu'il y eût beaucoup de ſervices à tirer de moi dans les forêts, il conſentit à me laiſſer vivre à *Ciangut*. C'eſt le nom de la ville, ou plutôt de la miſérable bourgade où il fait lui-même ſa demeure. En vain lui demandai-je la même faveur pour mes compagnons. Ils partirent, & j'eus le mortel regret de nous voir ſéparer.

Mon ſupplice reçut ainſi quelque adouciſſement, mais je n'en fus pas moins regardé des habitans de Ciangut comme un criminel & un malheureux proſcrit. On me déclara bientôt, de la part du gouverneur, qu'il falloit me diſpoſer à expier mes crimes par d'autres châtimens. Ils étoient moins rigoureux; mais ils me parurent ſi humilians, que l'orgueil agiſſant encore plus vivement ſur moi que mes premières craintes, je ſentis renaître la penſée que j'avois eue de me donner la mort. Il étoit queſtion, ſuivant l'uſage des moſcovites, d'entrer dans la condition la plus

oppoſée à celle où j'étois né & où j'avois toujours vécu. Ma profeſſion étoit le négoce. Je l'avois exercé 30 ans avec la diſtinction qui eſt particulière aux anglois, c'eſt-à-dire, au milieu de l'abondance & des plaiſirs, libre, indépendant, ſervi d'un grand nombre de commis & de domeſtiques; enfin, dans la poſſeſſion de tout ce qui peut rendre la vie douce & heureuſe. On m'annonça que j'allois être employé dans le même état en qualité de crocheteur; obligé par conſéquent aux emplois les plus vils pour gagner du pain, & ſoumis à l'autorité de quelques miſérables qui avoient un empire abſolu ſur ceux qui étoient condamnés au même ſort. Cependant, pour me conſoler de cette affreuſe diſgrace, on me propoſa l'exemple d'une infinité de gens qui valoient beaucoup mieux que moi. Cette conſidération eut la force de m'inſpirer de la patience. En effet, je ne fus pas long-tems à Ciangut ſans y connoître cent perſonnes de diſtinction, qui étoient beaucoup plus à plaindre, par la diſtance de leur condition préſente à celle dont ils étoient déchus. J'y vis (1) des généraux d'armées réduits au

(1) Ceux qui ont quelque connoiſſance des uſages de Ruſſie, & qui ont lu les Mémoires du Czar Pierre-le-Grand, ne trouveront rien qui bleſſe ici la vraiſemblance.

métier de ſoldat, des juges du premier tribunal de Ruſſie forcés d'être toute leur vie exécuteurs de la juſtice, des ſeigneurs du plus haut rang devenus valets d'un bourgeois ou d'un fermier; enfin le renverſement le plus inſupportable de l'ordre établi par la nature, & par la providence du ciel. Il eſt vrai qu'on prétendoit faire rentrer tous ces changemens dans l'ordre, en qualité de punitions; mais je n'exagère point ſi j'aſſure que mon imagination en fut beaucoup plus bleſſée, qu'elle ne le ſeroit d'une race d'hommes qui auroient la tête où nous avons les pieds.

Cependant ma propre expérience diminua mon étonnement, & je me familiariſai plutôt que je n'aurois cru avec ma misère, & avec celle d'autrui. Je fis connoiſſance avec quelques-uns de ces illuſtres coupables, & je ne leur trouvai point toute la triſteſſe que leur condition devoit leur cauſer. Ils reçurent avec joie mes offres d'amitié. Ils me racontèrent l'hiſtoire de leurs malheurs; & ſoit habitude ou force d'eſprit, ils me témoignèrent preſque tous une réſignation extraordinaire à leur mauvaiſe fortune. Peut-être faut-il attribuer cette conſtance aux ſentimens aveugles de reſpect & de ſoumiſſion que tous les moſcovites ont pour leurs ſouverains; c'eſt-à-dire, aux mêmes motifs qui portent les turcs à tendre le cou

ſans murmure au ſabre ou au cordon des muets du grand-ſeigneur. Ils paroiſſoient perſuadés, comme ceux-ci, qu'une ſentence de mort prononcée par le czar, eſt un paſſe-port aſſuré pour le ciel.

Mais ces idées de religion que j'avois d'abord admirées, faillirent peu après de cauſer ma perte. On ne m'avoit jamais chagriné à Pétersbourg ſur la religion anglicane dont je faiſois profeſſion, & je me flattois d'avoir la même liberté dans mon exil. En effet, je fus libre, tant qu'on ne ſe défia point que je penſaſſe autrement que les habitans du pays: mais il étoit impoſſible qu'on ne remarquât pas tôt ou tard que je ne paroiſſois jamais à l'égliſe; & je ne ſongeai d'ailleurs à rien moins qu'à ſauver les apparences. Le bruit ſe répandit ſourdement que j'étois hérétique. Je m'apperçus bientôt que tout le monde m'évitoit avec des marques de crainte & d'horreur. Quelques exilés, dont je croyois m'être acquis l'amitié, fuyoient ma rencontre; & pour comble de malheur, les maîtres de qui je dépendois commencèrent à me traiter avec plus de rigueur. J'ignorai long-tems à quoi je devois attribuer cette nouvelle diſgrace. Enfin, deux *papas*, après m'avoir pris un jour à l'écart, me demandèrent d'une manière preſſante s'il étoit vrai que je fuſſe hérétique. Je répondis ingénument que j'étois né

dans l'égliſe anglicane, & que je voulois y mourir. On ne vous fera pas de violence, reprirent-ils avec aſſez de douceur; mais nous avons ordre du gouverneur de ſavoir vos opinions; & de vous déclarer que ſi vous faites difficulté d'embraſſer notre foi, vous ſerez banni dans les forêts.

Je me plaignis beaucoup de cette menace. Je demandai ſi la ſentence de la cour portoit que je duſſe changer de religion. On convint qu'elle ne contenoit rien qui regardât cet article; mais le gouverneur qui avoit une autorité abſolue ſur les exilés, & qui étoit attaché à la religon grecque, ne vouloit pas ſouffrir qu'on en profeſsât d'autre à Ciangut; de ſorte que la principale raiſon que ces bons papas firent valoir pour me convertir, fut la volonté de leur maître. J'ouvris alors les yeux ſur la conduite qu'on tenoit depuis quelque tems avec moi, & ſur ce que j'avois à craindre du zèle aveugle d'une populace ignorante. Peut-être aurois-je été moins timide, ſi je n'euſſe eu que la mort à redouter; mais outre l'étrange humiliation de mon état, je fis réflexion que mon ſort étoit devenu plus triſte que jamais par le refus que tous les habitans faiſoient de communiquer avec moi. Que pouvois-je imaginer de plus affreux dans les forêts? J'avois au contraire l'eſpérance d'y rejoindre mes compagnons. Je m'étois

repenti mille fois de les avoir quittés. Ainſi, ſans marquer la moindre réſiſtance à la déclaration que je venois d'entendre, je demandai, comme une faveur, d'être banni de Ciangut pour aller vivre parmi les bêtes farouches.

Le gouverneur ſurpris de ma réſolution, après les inſtances avec leſquelles il ſe ſouvenoit de m'avoir vu demander une grâce toute oppoſée, ſouhaita de me voir & de m'entendre. Je fus conduit chez lui. Mon aventure ayant fait quelque bruit dans la ville, ſon épouſe & quelques autres femmes eurent la curioſité de me voir. La compagnie étoit nombreuſe. Malgré la pauvreté de mes habits, & l'air de langueur qu'une ſi longue misère avoit dû répandre ſur mon viſage, je fus excité par la vue de pluſieurs femmes aimables à rappeler quelques reſtes de politeſſe dans la manière de me préſenter & dans mes diſcours. Le gouverneur, quoique fort humain en apparence, n'en fut pas moins inflexible; mais ſon épouſe & les autres dames furent ſi touchées de la conſtance qui me faiſoit préférer les forêts au changement de mes opinions, qu'elles unirent leurs prières pour le fléchir en ma faveur. Il les rejeta avec beaucoup d'opiniâtreté, & je remarquai, en me retirant, qu'elles étoient choquées de lui trouver ſi peu de complaiſance.

Je fis mes adieux à ceux qui voulurent les en-

tendre, & l'ordre étant donné dès le lendemain pour mon départ, je me mis en chemin ſous la protection du ciel & ſous la conduite de deux gardes. Nous marchâmes l'eſpace d'environ deux lieues. Je croyois mon malheur ſi certain, que les ſouhaits même me paroiſſant inutiles, je n'en faiſois plus pour le changement de ma fortune. Cependant le ſecours du ciel n'avoit jamais été ſi proche de moi. Mes gardes s'arrêtèrent à l'entrée d'une forêt, & me déclarant que mon voyage étoit fini, ils m'annoncèrent un bonheur que je n'avois nulle raiſon d'eſpérer.

L'épouſe du gouverneur, piquée du refus opiniâtre de ſon mari, n'attendit pas le moment de mon départ pour ſatisfaire ſon reſſentiment. Elle fit entrer dans ſes idées quelques-unes de ſes amies, qui avoient marqué de la compaſſion pour mon ſort, & elles réſolurent enſemble de me rendre la liberté. Le tems preſſoit ſi fort, que ſans pouſſer trop loin leurs vues dans l'avenir, elle s'arrêtèrent d'abord aux moyens de rompre mon voyage. Le plus naturel étoit de gagner mes gardes. Elles y réuſſirent ſi bien que ces deux hommes prirent pour moi toute l'affection dont ils étoient capables, & me ſervirent autant par inclination que par intérêt.

Après m'avoir découvert le deſſein de la gouvernante, ils m'expliquèrent les premières

meſures qu'on leur avoit fait prendre pour ma ſureté. La nuit précédente, ils étoient venus dans la même forêt, avec un traîneau couvert qu'ils y avoient laiſſé pour mon uſage, c'eſt à-dire, pour me ſervir de demeure juſqu'à ce que les dames euſſent pris d'autres réſolutions. Les proviſions qu'ils avoient apportées pouvoient nous ſuffire pour quelques jours; car dans ces vaſtes déſerts on voyage long-tems ſans trouver de lieux habités, & l'on porte avec ſoi, d'une habitation à l'autre, tous les ſecours qui ſont néceſſaires ſur la route. Ils me conduiſirent vers le traîneau, qui étoit caché dans l'épaiſſeur des arbres. Nous y prîmes quelques rafraîchiſſemens, & pour combler ma joie, ils m'aſſurèrent que la gouvernante s'étoit engagée avec trois dames de ſes amies à me venir voir l'après-midi, ſous prétexte d'une partie de promenade.

Je reçus cette généreuſe viſite. Ma reconnoiſſance s'exprima d'une manière ſi vive & ſi tendre, qu'elle augmenta l'inclination qu'on avoit à me vouloir du bien. Il fallut ſatisfaire d'abord la curioſité qu'on marqua de connoître ma patrie & le fond de mes aventures. Je n'avois rien de honteux à me reprocher, & le récit de mon infottune n'étoit propre qu'à m'attirer de la compaſſion. Ce fut l'effet qu'il produiſit. Je vis quatre dames auſſi touchées de mon ſort que ſi le ſang ou

l'amitié les eût émues en ma faveur. Nous tînmes conſeil ſur les moyens de finir mon eſclavage. Quelques ſecours qu'elles puſſent me procurer, il n'y avoit aucune eſpérance pour un étranger qui n'avoit fait qu'une fois le voyage de Pétersbourg à Ciangut, de reconnoître la route & les vaſtes contrées qui ſéparent ces deux villes. Il y en avoit encore moins de gagner l'Europe par d'autres chemins qui m'étoient encore plus inconnus. Ces difficultés me regardoient ſeul : mais les dames n'étoient pas moins inquiètes pour elles-mêmes, & ne voyoient pas plus clair que moi dans leur propre entrepriſe. Il falloit donner une couleur vraiſemblable au prompt retour de mes deux gardes, ſans quoi notre ſecret ne pouvoit durer plus long-tems que leur abſence. Il étoit peut-être aſſez facile de perſuader au gouverneur que j'étois mort en chemin; mais étant ſi proche de Ciangut, le haſard pouvoit faire découvrir ma retraite, & non-ſeulement je retombois dans tous les malheurs dont je me croyois délivré, mais j'expoſois la gouvernante au reſſentiment de ſon mari. D'un autre côté, je ne pouvois m'éloigner davantage, ſans renoncer à toutes ſortes de conſolations & de ſecours; & s'il falloit vivre dans une ſolitude affreuſe, au milieu des forêts & des bêtes ſauvages,

il m'importoit peu d'être libre, puiſque je n'avois rien de plus triſte à craindre dans l'eſclavage.

Je ne ſais à quoi ces fâcheuſes réflexions nous auroient conduits, ſi la force d'un embarras ſi preſſant ne m'eût fait rappeler tout ce qui pouvoit contribuer à mon ſalut. Je me ſouvins de mes compagnons d'exil. Ils étoient quatre ; deux anglois, un ſuédois, & un moſcovite. Je propoſai à la gouvernante de leur envoyer les deux gardes, avec ordre de les ramener libres. Toutes mes difficultés étoient levées par ce projet ; car le voyage des gardes mettoit leur fidélité à couvert auprès du gouverneur, & le retour de mes compagnons me faiſoit eſpérer de pouvoir me ſauver avec eux par les chemins les plus longs & les plus difficiles. Je ne doutois point d'ailleurs que, parmi les eſclaves qui tremblent au ſeul nom de leurs maîtres, l'ordre de la gouvernante ne fut auſſi reſpecté que celui du gouverneur même.

Les gardes partirent. Je demeurai avec les dames, qui me donnèrent de nouvelles marques de leur compaſſion & de leur eſtime. La misère où j'étois encore ne m'empêcha point d'être ſenſible aux charmes de la plus jeune ; mais je rejetai un ſentiment qui convenoit mal à l'état de ma fortune. Elles me promirent toutes enſemble de pourvoir ſoigneuſement à mes beſoins, & de renouveler ſouvent leur viſite. Les gardes

n'avoient demandé que huit jours pour leur voyage. Ce tems étoit ſi court que je me croyois véritablement à la fin de mes peines.

Ce fut donc ſans regret que je vis partir mes charitables libératrices, aſſez conſolé de l'eſpérance de les revoir. Comme la nuit approchoit, je me tournai vers mon traîneau, qui devoit ſervir à me défendre des injures de l'air. Il reſſembloit beaucoup pour la forme au corps de nos carroſſes, avec cette différence, qu'étant doublé de peau d'ours, & n'ayant qu'une ouverture fort étroite, un homme de ma force & de mon âge pouvoit y réſiſter au froid par ſa propre chaleur. Il étoit néanmoins ſi léger, que d'une ſeule main je le faiſois gliſſer facilement ſur la terre; car nous étions dans la plus belle ſaiſon, & le ſoleil avoit eu aſſez de force pour fondre la neige juſques dans les forêts. Cependant les nuits étoient ſi froides, que je n'attendis pas l'obſcurité pour commencer à prendre un peu de repos. J'entrai dans le traîneau, & j'en fermai la porte avec ſoin. Ma ſituation n'étoit pas ſi incommode, que le ſommeil ne s'emparât bientôt de mes yeux. Je dormis pendant quelques heures, avec autant de tranquillité que j'aurois fait dans le meilleur lit.

Tandis que je jouiſſois ſi heureuſement de l'oubli de mes infortunes, mon repos fut troublé tout d'un coup par l'agitation violente du traîneau.

Je me réveillai avec frayeur; mais ne pouvant m'imaginer d'autre cauſe de cet accident que les mouvemens qu'on ſe donne quelquefois dans le ſommeil, je ne me défiai point du nouveau malheur qui me menaçoit. Après quelques momens de tranquillité, je ſentis que ma demeure recommençoit à trembler, & les ſecouſſes redoublèrent bientôt avec tant de force que le traîneau fut renverſé. Je n'entendois point d'autre bruit que celui d'un grattement continuel qui ſe faiſoit contre les ais de ma cage. Mon inquiétude ne peut être exprimée. La crainte m'obligeoit d'avoir la main continuellement appuyée contre ma portière, de peur qu'elle s'ouvrit d'elle-même ou qu'elle ne pût l'être en dehors; & ce ſoin joint à la poſture gênante où je me trouvois par le renverſement de mon traîneau, me fit paſſer cinq ou ſix heures dans une contrainte plus affreuſe que tous les ſupplices. Enfin les grattemens & l'agitation ceſsèrent; mais je n'en eus pas plus de hardieſſe à ſortir de ma priſon, lors même que je m'apperçus du retour de la lumière. Comme j'avois des proviſions ſuffiſantes pour vivre quelque tems ſans autre ſecours, & que je recevois de l'air par une lucarne qui ſervoit en même tems à me donner du jour, je réſolus d'attendre dans cette ſituation la viſite des dames, ou le retour des gardes.

La gouvernante ſe ſouvint heureuſement de ſa promeſſe,

promeſſe, elle me vint voir avant la fin du jour, avec les mêmes compagnes, & le bruit de leurs voitures que j'entendis de loin diſſipa toutes mes craintes. Je me hâtai de ſortir de mon traîneau, pour éviter les railleries auxquelles j'aurois dû m'attendre ſi j'avois eu quelques témoins de ma foibleſſe. Je balançai même ſi je devois parler de mon aventure, & ſur-tout de ma frayeur; mais quoiqu'échappé du danger, je ſongeai qu'il pouvoit ſe renouveler la nuit ſuivante, & qu'un peu de conſeil ne me ſeroit pas inutile; je racontai froidement dans quel embarras je m'étois trouvé. On écouta mon récit plus ſérieuſement que je ne m'y attendois, & l'on augmenta mon inquiétude en m'en apprenant la cauſe. C'étoient, me dit-on, les *benors*, ou d'autres animaux féroces, qui m'avoient tourmenté pendant la nuit. On me recommanda de ne jamais quitter mon traîneau après le coucher du ſoleil, & de tenir ma porte bien fermée. Ces benors ſont une eſpèce d'ours qui marchent toujours en grand nombre dans les forêts de Sibérie. Ils ſont furieux & cruels lorſque la faim les preſſe, & l'on voit des hivers, où ſans craindre les armes des habitans du pays, ils ſe précipitent juſques dans les bourgades pour y chercher leur proie. Cette ſoif de ſang diminue beaucoup en été, parce qu'ils trouvent une infinité d'animaux timides qui ſervent à leur nour-

riture. Mais ils ſont toujours aſſez dangereux pour ſe faire redouter, & les voyageurs n'ont point d'ennemis plus à craindre dans les forêts. Cependant les dames me rendirent le courage, en m'aſſurant que je devois être tranquille dans mon traîneau, & qu'on n'avoit point d'exemple que les chaſſeurs, qui ne ſont pas logés autrement, y euſſent jamais reçu la moindre inſulte. Je demeurai ſans inquiétude pour la nuit ſuivante; & ne voyant plus rien dans mon ſort qui ne me promît un avenir plus heureux, je me livrai avec moins de réſerve au plaiſir d'entretenir les quatre dames. La manière dont elles reçurent mes civilités & mes flatteries me fit juger que la galanterie n'eſt pas inconnue dans ces climats glacés & barbares. Celle dont j'ai déjà loué les agrémens s'apperçut bientôt que je faiſois quelque diſtinction entr'elle & ſes compagnes. Ses yeux me dirent mille choſes que je ne craignois point d'expliquer en ma faveur; & je trouvai le moyen de tirer d'elle, avant que de nous quitter, des marques encore plus certaines de ſes ſentimens.

Je ne fus pas plutôt ſeul que jetant les yeux ſur le traîneau qui me ſervoit de demeure, ſur mes habits qui tomboient en pièces, enfin ſur toutes les circonſtances de ma fortune, je ne pus m'empêcher de rire du penchant qui me portoit à la tendreſſe, lorſque je manquois des

commodités les plus néceſſaires à la vie. Eſt-il donc plus doux d'aimer que de vivre, m'écriai-je, en admirant ce qui ſe paſſoit dans mon cœur, & comment une étincelle d'amour me rend-elle tout-d'un-coup la joie, & dans une ſituation qui me faiſoit regarder la vie comme un fardeau? ſans chercher plus long-tems la cauſe de ce prodige, je pris le parti d'en tirer tout l'avantage que ma bonne fortune m'offroit pour le ſoulagement de ma condition. Je regagnai mon traîneau dans ces charmantes idées, & j'y paſſai quelques heures avec plus de ſatisfaction qu'il ne convenoit à l'accident qui devoit les ſuivre.

Les benors ne manquèrent point de revenir au milieu de la nuit. Je les craignois peu depuis l'éclairciſſement que j'avois reçu des dames, & je m'imaginois que le plus grand tort qu'ils puſſent me faire étoit d'interrompre mon ſommeil. En effet, ils ne firent d'abord qu'agiter le traîneau, & je comptai d'eſſuyer ainſi juſqu'au jour la même ſcène que la nuit précédente. Je m'accoutumois inſenſiblement au branle, lorſque je m'apperçus que le traîneau étoit pouſſé avec beaucoup de force & de vîteſſe, & qu'à juger de l'eſpace qu'il pouvoit parcourir, par la rapidité de ſon mouvement, je ſerois bientôt fort éloigné du lieu dont on m'avoit fait

partir. Ma première penſée fut d'attribuer cette aventure aux dames, qui étoient fort capables de vouloir ſe réjouir un peu à mes dépens. Mais quelle apparence qu'au milieu de la nuit & à deux lieues de Ciangut, elles euſſent oſé riſquer leur ſanté & leur vie même pour ſe faire un divertiſſement de ma frayeur ! Cette réflexion ne me ramena que trop juſte à la vérité. Je me défiai des benors. Les cordes qui ſervoient à tirer le traîneau étoient pendantes. Je ne doutai point que ces animaux, qui ſont fort adroits, n'euſſent pu les ſaiſir avec les dents pour m'entraîner dans le fond de la forêt.

Je me recommandai au ciel, car il n'y avoit que ſon ſecours qui pût me ſauver d'un danger ſi preſſant. La ſeule image d'une troupe d'ours affamés, qui m'enlevoient avec cette violence & cette opiniâtreté, étoit capable de me cauſer des tranſports mortels. Je me figurois déjà le traîneau déchiré en mille pièces, & ces bêtes cruelles acharnées ſur moi avec leurs griffes & leurs dents ſanglantes. L'effroi terrible que me cauſa cette idée m'arracha des cris, ou plutôt des hurlemens, dont je ne m'apperçus que par l'effet qu'ils produiſirent : ils épouvantèrent les benors. Je jugeai du moins par le repos où ils me laiſsèrent pendant quelques minutes, qu'ils s'étoient éloignés, & revenant un peu à moi-même, j'oſois

déjà me flatter que le ciel avoit entendu ma prière. Mais ils revinrent auſſitôt à la charge. Mon déſeſpoir recommença avec le danger. Je me crus perdu. Les cris que je renouvelai furent inutiles, & je n'eus plus d'autre objet devant les yeux qu'une mort affreuſe que je croyois inévitable.

Je ne fus pas traîné plus loin, mais les grattemens & les agitations durèrent tout le reſte de la nuit. Ce délai de ma perte ne ranima point mes eſpérances. Je me perſuadois au contraire que le jour ne reviendroit que pour éclairer mes derniers momens, & que dans le lieu écarté où je devois être après une marche qui n'avoit pas duré moins d'une demi-heure, il ne ſeroit que plus aiſé aux benors de m'arracher de mon aſile avec le ſecours de la lumière. Elle parut enfin. Les premiers rayons qui paſsèrent par la lucarne me donnèrent la hardieſſe d'y jeter les yeux; mais l'ouverture en étoit ſi étroite que je ne pus découvrir les ennemis qui me tenoient aſſiégé. Peut-être avoient-ils pris la fuite dès la pointe du jour. C'étoit du moins ce que je devois conclure naturellement de la tranquillité dont ils me laiſsèrent jouir juſqu'au ſoir. Mais je confeſſe qu'elle ne fit point renaître mon courage, & que je paſſai le jour entier dans un tel excès

d'abattement que je ne penſai pas même à prendre la moindre nourriture.

Ma ſeule eſpérance étoit que la gouvernante & ſes compagnes ne me trouvant point au lieu où elles m'avoient laiſſé, s'imagineroient aiſément mon malheur, & me chercheroient avec aſſez de zèle pour découvrir mes traces. J'étois réſolu dans cette confiance de ne pas quitter un moment mon traîneau. Cependant la nuit arriva, & je ne vis nulle apparence de ſecours. Mes tourmens recommencèrent dans l'obſcurité; ils durèrent encore juſqu'au jour. Je me trouvai ſi affoibli le matin, que la néceſſité me força de recourir à mes proviſions. Je continuai enſuite de me flatter, comme j'avois fait la veille, que des femmes de qui j'avois reçu de ſi généreux offices n'auroient pas la dureté de m'abandonner à mon mauvais ſort. Elles penſoient effectivement à moi, mais le ſuccès de leurs ſoins ne répondoit pas mieux à leurs déſirs qu'aux miens.

Enfin, je paſſai une ſemaine entière dans le traîneau, à me livrer tantôt au déſeſpoir, tantôt à l'eſpérance, à croire chaque nuit ma perte aſſurée; & ſi je revenois quelquefois de mes frayeurs pendant le jour, à former pour le lendemain des projets que je n'avois pas la force d'exécuter. La faim fut le moyen que le ciel

employa pour m'ouvrir des voies ineſpérées de ſalut. Mes proviſions ne pouvant me ſuffire au-delà de cinq ou ſix jours, je conçus à la fin du quatrième, que ſi je m'obſtinois plus long-tems à demeurer dans mon aſile, il ſeroit trop tard pour le quitter, lorſque je manquerois abſolument de vivres; car en ſuppoſant que j'échappaſſe aux griffes des benors, de quelque côté qu'il me prît envie de tourner mes pas, je ne pouvois eſpérer qu'une forêt de ſapins & d'autres arbres ſtériles me fournît le moindre aliment. Malgré la force de cette réflexion, les impreſſions de ma crainte ſe trouvèrent ſi profondes, que je vis finir toutes mes proviſions ſans pouvoir gagner ſur moi-même d'ouvrir ma portière. Je demeurai même à jeun le ſixième jour, incertain encore du parti que j'avois à prendre, & comptant toujours ſur la généroſité des dames ruſſes. Mais je ſentis à la fin qu'il falloit périr de manière ou d'autre; & des deux genres de mort dont le ciel me laiſſoit le choix, je connus, par une faim dévorante, que les griffes & les dents des benors devoient être le moins redoutable. Ajoutez que c'eſt le moins certain; car mes forces étoient déjà ſi épuiſées qu'il m'en reſtoit à peine pour marcher.

Je ſortis du traîneau. Mes premiers pas furent chancelans, & je ne ſais ſi c'étoit l'effet de ma

crainte plus que de ma foibleſſe. Je conſidérai un moment les traces des benors ſur le ſable & ſur ma demeure. Le cuir qui couvroit le traîneau étoit miſérablement déchiré. Je n'étois redevable de la vie qu'aux ais, dont l'épaiſſeur m'avoit défendu, quoiqu'ils fuſſent du bois le plus léger. Les cordes avoient été coupées par les dents terribles de mes ennemis, & le peu qui en étoit reſté portoit l'empreinte de leur morſures. Ce ſpectacle me glaça le ſang.

Il devoit être environ midi. Le ſoleil qui étoit dans toute ſa force me rendit un peu de vigueur, & me fit eſpérer en même tems que des animaux qui avoient toujours choiſi la nuit pour me tourmenter, ne ſe préſenteroient pas en plein jour ſur ma route. Mais de quel côté tourner? Quoique le lieu où je me trouvois fût découvert dans un certain eſpace, je ne voyois à quelque diſtance de moi que des arbres auſſi anciens que la terre, dans leſquels je ne pouvois m'engager ſans un renouvellement d'horreur. Je remarquai d'ailleurs que j'étois dans une vallée, & que de toutes parts j'avois beaucoup à monter. La délibération étoit inutile pour un homme qui n'avoit pas la moindre teinture d'aſtronomie. Je me hâtai de prendre la route qui me parut la plus facile, comme ſi rien n'eût été plus preſſant pour moi que de m'éloigner du traîneau, & que les benors

n'euſſent été à craindre que dans la vallée. Je parvins au ſommet d'une colline, où je me trouvai forcé de m'aſſeoir ſur l'herbe par foibleſſe & par laſſitude. Heureuſement qu'il me reſtoit encore quelques gouttes d'une liqueur forte que je ménageois pour la dernière reſſource. J'allois les avaler, lorſque j'apperçus au tour de moi un grand nombre de champignons. J'en pris quelques-uns, je les trempai dans ma liqueur, & regardant ce mets ſauvage comme une faveur du ciel, j'en fis un repas que l'excès de la faim me fit trouver délicieux.

Doute qui voudra de la providence; pour moi qui reconnus dans ce ſecours un effet ſenſible de ſes ſoins, je fais profeſſion de lui devoir la vie qu'elle m'a conſervée. Il me ſembla dès ce moment qu'elle me prenoit par la main pour me conduire au travers des plus affreux périls. Je me trouvai ſi fortifié par cet étrange repas, que je ne balançai point à me remettre en marche, réſolu de monter ſur un arbre au coucher du ſoleil, & d'en faire mon aſile pendant la nuit. J'emportai tous les champignons que je pus cueillir. Une nourriture ſi ſimple ayant été capable de me rendre les forces, je ne doutai point que quantité d'herbes ou de racines ne puſſent être de la même utilité dans le beſoin. Je me trouve, diſois-je, dans l'état où furent les premiers hommes après

la création. Ils connoiſſoient peu ce qui étoit propre à leur ſervir d'aliment. Ils ne purent devoir ces lumières qu'à l'expérience. Je puis les acquérir comme eux par la même voie.

Je marchai avec ardeur en m'occupant de ces réflexions. Mais dans le tems que tout étoit tranquille autour de moi, j'entendis les cris aigus de quelques animaux que je ne pus reconnoître. La peur me ſaiſit de nouveau. J'eus recours à l'arbre le plus voiſin, qui pourroit être ma ſeule retraite; & je ne fus pas deux minutes à gagner le ſommet. Le ſoleil étoit encore fort haut ſur l'horiſon. Quelle fut ma ſurpriſe d'appercevoir au premier coup d'œil les tours de Ciangut, qui ne me paroiſſoient pas éloignées de deux lieues! Je me reprochai amèrement de n'avoir pas penſé plutôt à reconnoître ainſi les environs, & dans le premier mouvement de ma joie, je fus porté à deſcendre, ſans me ſouvenir des animaux qui avoient cauſé ma frayeur. Ils étoient néanmoins au pied de l'arbre. Ce ſpectacle imprévu m'épouvanta ſi fort, que perdant l'attention que je devois avoir à ce qui ſoutenoit mes pieds & mes mains, je tombai au milieu d'eux, & j'en écraſai un par ma chûte. Les autres prirent la fuite, auſſi effrayés que moi en apparence, & je demeurai quelques momens étendu près de celui que j'avois tué, ſans oſer croire encore qu'il fût

hors d'état de me nuire. Enfin, le voyant immobile, je me levai ſans bruit, & je tournai vers Ciangut.

A peine eus-je fait cent pas qu'un autre bruit, mais trop heureux pour m'en plaindre, me cauſa encore quelques mouvemens d'épouvante. Je crus entendre la voix de pluſieurs perſonnes qui s'entretenoient avec chaleur. Mais c'étoit aſſez que ce fût des hommes pour m'inſpirer bientôt de la confiance. Je les joignis en un moment, & par un miracle plus incroyable que tout ce que j'ai raconté, je les reconnus pour mes compagnons d'exil.

Etant arrivés en moins de huit jours avec les deux gardes au lieu où ceux-ci m'avoient laiſſé, ils s'y étoient arrêtés quelque tems, ſurpris de ne pas m'y trouver. Ils y avoient attendu les dames de Ciangut, qui leur avoient appris ce qu'elles ſavoient de mon malheur. La douleur qu'elles en avoient eu les avoient portées pendant pluſieurs jours à prendre toutes ſortes de voies pour me ſecourir. Sous prétexte de chaſſe, elles avoient envoyé dans la forêt des perſonnes fidelles dont les recherches s'étoient trouvées inutiles. Elles avoient fait tirer quantité de coups que mon malheur ne m'avoit pas permis d'entendre. La jeune perſonne qui avoit conçu pour moi quelques ſentimens favorables, en avoit paru affligée,

ſur-tout lorſqu'ayant interrogé plus particuliérement mes compagnons, elle avoit entendu confirmer par leur témoignage, tout ce que j'avois raconté de ma naiſſance & de ma fortune, & ce qu'elle avoit cru reconnoître elle-même de mon caractère. Cependant la gouvernante qui ne pouvoit s'imaginer qu'un homme eût pu diſparoître abſolument avec un traîneau, ne s'étoit point rebutée de l'inutilité de ſes premiers ſoins. Elle avoit voulu que les deux gardes & les quatre exilés demeuraſſent quelque tems dans le lieu où elle m'avoit vu la dernière fois, occupés nuit & jour à me chercher. Cet emploi ne devoit pas être pénible pour des gens qui revenoient de la chaſſe des bêtes les plus farouches, & qui avoient paſſé tant de nuits dans de mauvais traîneaux. Ils exécutoient cet ordre le jour même que j'eus le le bonheur de les rencontrer. C'étoit eux qui avoient donné la chaſſe aux animaux qui m'avoient effrayé.

La joie que j'eus de me retrouver avec mes compagnons ne l'emporta guère ſur celle que je reſſentis de la bonté des dames ruſſes, & ſurtout des tendres ſentimens de celle qui avoit gagné mon cœur. Je n'eus point de paſſion plus ardente que celle de leur marquer ma reconnoiſſance. Elles en reçurent les témoignages d'une façon qui ne ſervit qu'à l'augmenter. Elles por-

tèrent la complaiſance juſqu'à nous retenir plus de ſix mois dans la forêt de Ciangut. Enfin lorſque la czarine, après la mort du célèbre Pierre Ier, ſon époux, rappela des déſerts de Sibérie tous les exilés qui n'y étoient point pour des crimes capitaux, il fallut les quitter, & nous nous flattâmes d'avoir emporté leurs regrets, comme nous conſervâmes de notre côté le plus vif ſouvenir de leurs bontés.

HISTOIRE

DE DONA-MARIA, (1)

Et du jeune Prince Juſtiniani.

DONA-MARIA, ſans être d'une famille des plus illuſtres, étoit née de parens nobles. Ayant perdu ſon père & ſa mère dès ſon enfance, elle

(1) On ne ſait pas par quelle raiſon l'heroïne de cette hiſtoire fut appelée Dona-Maria. C'étoit une italienne. *Dona* ne ſe dit qu'en Eſpagne : c'eſt *Signora* en Italie. Au reſte ces aventures ne ſont point une fiction; & les papiers publics parlèrent dans le tems de la mort du prince Juſtiniani.

demeura ſous la conduite d'une tante aſſez jeune, qui prit ſoin d'elle pendant quelques années, avec beaucoup de zèle & de tendreſſe. Elle parvint à l âge de quatorze ou quinze ans, ſans que rien eût altéré ſon repos & ſon innocence : mais l'amour vint empoiſonner ſa vie dans une campagne ſolitaire d'où elle n'étoit jamais ſortie. Le prince Juſtiniani la vit, & la trouva aimable. Il s'attacha fort aſſidument auprès d'elle. Le voiſinage d'une de ſes terres lui en procuroit la facilité. Elle s'accoutuma à recevoir ſes ſoins, & même à l'aimer, avant que de connoître ce que c'eſt que l'amour. Elle ignoroit quelles étoient les vues du prince, & s'il penſoit à l'épouſer. Quoique d'un rang fort inférieur au ſien, elle étoit d'un ſang noble, & ſa fortune n'étoit pas mépriſable. Mais elle ſe livroit au penchant de ſon cœur, ſans s'occuper de ces réflexions, lorſqu'elle ſe trouva expoſée à mille chagrins d'une nature fort extraordinaire.

Sa tante qui avoit vécu juſqu'alors dans la même ſolitude qu'elle, prit plaiſir à voir ſouvent le prince dans ſa maiſon. Loin de s'alarmer pour l'intérêt de Dona-Maria, elle contribua par ſes civilités à rendre ſes viſites plus fréquentes. Peut-être n'étoit-ce d'abord que ſimple goût pour l'amuſement & la compagnie; mais l'air complaiſant du prince, qui ſe croyoit intéreſſé à

la ménager, lui fit naître la penſée qu'il n'étoit pas ſans inclination pour elle, & que celle qu'il marquoit pour ſa nièce étoit un voile dont il couvroit ſes véritables ſentimens. Elle ſe trouvoit encore dans une certaine jeuneſſe, avec quelque beauté, & un fond inépuiſable d'amour-propre. Il en faut bien moins dans une femme pour lui perſuader qu'elle peut être aimée. L'ambition & l'amour prirent tout-à-la-fois poſſeſſion d'elle, & firent un progrès preſqu'égal dans ſon eſprit & dans ſon cœur.

Le prince & Dona-Maria ne s'en apperçurent pas tout d'un coup. Mais aux premières marques qu'ils en eurent, ils ne regardèrent point cet incident comme un mal à redouter pour eux. Au contraire, le fruit qu'ils pouvoient en attendre étoit de ſe voir plus librement. Ils ſe flattèrent quelque tems de cette opinion; juſqu'à ce qu'étant un peu fatigués de ſa préſence continuelle, il réſolut de concert avec ſon amante, de la traiter plus froidement pour ſe délivrer de ſon importunité. Ce fut le ſignal de leur ruine. Elle ſentit aiſément cette différence; & s'imaginant que ſa nièce pouvoit être ſa rivale, elle conçut pour elle une haine furieuſe. Cependant, pour garder quelques meſures, elle affecta d'abord de ne mettre aucun changement dans ſes manières. La crainte d'offenſer le prince lui fit conduire ſes

deſſeins avec une prudence dont la jalouſie n'eſt pas toujours capable. Elle prit le parti de marier Dona-Maria à un jeune homme du voiſinage, qui avoit déjà marqué de l'affection pour elle; elle régla ſecrètement toutes les conditions de ce mariage, & elle n'en avertit ſa nièce que la veille du jour marqué pour l'exécution.

Le reſpect de Dona-Maria pour une tante qui lui tenoit lieu de père & de mère, la jeta dans un extrême embarras. Malheureuſement le prince étoit à Rome pour quelques jours. Elle ne pouvoit lui communiquer ſa peine, & l'autre avoit choiſi exprès cette conjoncture, pour rendre le ſuccès de ſes vues plus certain. Cependant l'amour trompa ſa prévoyance. Il inſpira aſſez de fermeté à Dona-Maria pour ſe défendre. Elle prit pour prétexte ſa grande jeuneſſe, & l'averſion qu'elle avoit pour le mariage. La jalouſie de ſa rivale plus éclairée que jamais, ſe convertit en fureur. Les injures & les mauvais traitemens en furent les premiers fruits; & par un horrible excès de malignité, cette indigne tante introduiſit elle-même pendant la nuit, dans la chambre de ſa nièce, le jeune homme dont elle vouloit la forcer d'être l'épouſe.

Son but étoit de la réduire effectivement à cette néceſſité, pour appaiſer l'éclat d'une ſi étrange aventure; où du moins de la déſohonrer dans

dans l'eſprit du prince. Elle prit ſoin de répandre elle-même ce qui s'étoit paſſé, en cachant avec une adreſſe cruelle, que ſa nièce s'étoit tirée heureuſement des mains du raviſſeur. Le prince, qui revint quelques jours après, n'eut beſoin que d'un moment d'entretien avec ſa maîtreſſe pour ſe convaincre de ſa fidélité & de ſon innocence. Il continua de la voir, tandis que la rage de ſa tante ne faiſoit que redoubler; & pour la venger de l'inſulte qu'elle avoit reçue, il fit maltraiter par ſes domeſtiques le jeune homme qui avoit eu la hardieſſe de la troubler pendant la nuit. Elle lui devint plus chère après cet accident. Il lui confeſſa que ſon inclination le portoit à l'épouſer; mais que ne pouvant eſpérer l'aveu du prince ſon père, il n'y avoit point d'autre voie pour être à elle que de lui donner la main en ſecret, juſqu'à ce que l'âge ou quelqu'autre changement les mît tous deux en liberté. Elle y conſentit avec joie. Ils s'occupèrent des moyens de hâter leur bonheur, & n'ayant mis dans leurs intérêts que des amis fidèles, il ſembloit que rien n'étoit capable de les traverſer.

Cependant leur ennemie commune avoit veillé avec tant de ſoin ſur leurs diſcours & ſur leurs démarches, qu'elle avoit pénétré leur ſecret. La haine qu'elle portoit à ſa nièce ne ſouffrant plus aucun ménagement, elle jura ſa perte, au riſque

même de la ſienne. Elle diſpoſa d'abord le jeune homme qu'elle avoit voulu lui faire épouſer, à exécuter toutes ſes volontés. Il avoit deux motifs au lieu d'un; ſon reſſentiment contre le prince, dont il avoit été maltraité, & ſa paſſion pour Dona-Maria, qu'il ſe flattoit toujours de vaincre par la conſtance : on ſe garda bien de lui faire connoître qu'il étoit queſtion de nuire à ſa maîtreſſe. Il ſe laiſſa perſuader qu'on vouloit le rendre heureux, & qu'il ne pouvoit le devenir que par les moyens qu'on lui offroit. Comment ſe ſeroit-il défié d'une femme qui lui avoit rendu le ſervice qu'on a rapporté? Il entra dans toutes ſes vues. Elle lui recommanda de ſe rendre à Rome, un jour qu'elle avoit réſolu d'y mener ſa nièce. Elle la prit effectivement avec elle, ſous prétexte d'y acheter quelques bijoux. Elle la conduiſit chez divers marchands, pour faire traîner le tems en longueur, & lorſqu'elle vit la nuit arrivée, elle reprit avec elle le chemin de ſa terre dans ſon équipage. Trois hommes qu'elle avoit appoſtés ſur la route arrêtèrent le carroſſe dans un endroit écarté; ils les volèrent toutes deux avec des menaces feintes, & ſe ſaiſiſſant de Dona-Maria, qu'ils regardoient, diſoient-ils, comme la plus grande partie de leur proie, ils ordonnèrent bruſquement à ſa tante de ſe rendre ſeule à ſa maiſon.

On peut juger quelle fut la frayeur & la conſternation de cette jeune perſonne lorſqu'elle ſe vit au milieu de trois voleurs, dans l'obſcurité de la nuit, & ſans eſpoir même que ſes cris, qui étoient ſon unique reſſource puſſent être entendus. La perte de ſon honneur & de ſa vie lui parut inévitable. Au moment qu'elle appréhendoit les dernières extrémités, elle entendit le bruit d'un homme à cheval qui ſembloit s'approcher. Elle crut l'avoir attiré par ſes cris. C'étoit le jeune homme, qui agiſſoit de concert avec la tante : il feignit de ne la pas reconnoître ; mais s'adreſſant aux trois hommes qui s'étoient ſaiſis d'elle, il les exhorta à traiter une perſonne de ſon ſexe avec plus d'humanité. Il ajouta que ſi leur profeſſion étoit de voler, il leur offroit volontairement ſa bourſe, à condition qu'ils lui accorderoient la liberté de cette jeune demoiſelle. Ils lui refusèrent nettement cette faveur. Elle qui le reconnut à la voix, ſe jeta auſſitôt à ſes genoux pour implorer ſon ſecours, en répétant pluſieurs fois qu'elle étoit Dona-Maria. Vous, s'écria-t-il, avec une admiration contrefaite : ó ciel! que vous rendrai-je pour un tel bienfait? Enſuite, s'adreſſant aux voleurs ; meſſieurs, leur dit-il, votre fortune eſt faite, ſi vous me permettez d'entretenir un moment cette demoiſelle en ſureté. Il obtint la liberté de s'approcher d'elle; & lui ayant

fait conſidérer que ſon honneur & peut-être ſa vie étoient perdus ſans reſſource: la rencontre que j'ai faite de vos raviſſeurs, ajouta-t-il, eſt un miracle du ciel en faveur de votre honneur & de mon amour. Je vais ſacrifier tout mon bien pour vous ſauver; mais à condition que vous vous engagerez à m'épouſer, & que pour prévenir toutes mes défiances, vous m'accorderez ici ce que ces trois ſcélérats alloient ſans doute vous ravir.

Quelqu'horrible que cette propoſition dût paroître à Dona-Maria, il n'y avoit pas à balancer un moment. La certitude de ſa perte, ſi elle demeuroit entre les mains de ces trois hommes, & l'eſpérance du moins de ſe défendre plus facilement, lorſqu'elle n'en auroit à combattre qu'un ſeul, lui arrachèrent une promeſſe à laquelle ſa volonté avoit peu de part. Son libérateur, qui ne lui paroiſſoit pas un monſtre moins déteſtable que les trois autres, continua de traiter avec eux dans ſa préſence, pour lui faire comprendre l'importance du ſervice qu'il lui rendoit, & les congédia après avoir achevé ſon perſonnage avec beaucoup d'adreſſe. Elle demeura ſeule avec lui. Il la preſſa d'exécuter ſa promeſſe; danger plus redoutable que celui dont elle ſe croyoit délivrée. Il n'y avoit en effet que le ciel qui pût la ſecourir; mais il veilloit ſur elle.

Dona-Maria demeurée ſeule & ſans défenſe avec un amant qui la reſpectoit ſi peu, conçut que s'il lui reſtoit quelque choix à faire, ce n'étoit plus qu'entre le ſacrifice de ſon honneur & celui de ſa vie. Quelque horreur qu'une fille ait pour le crime, il n'y a jamais dans ces occaſions deux à parier contre un en faveur de la vertu; non que la vertu manque de force pour demeurer victorieuſe, mais elle eſt comme ſuſpendue par la crainte, lorſque celle-ci s'empare du cœur, & ne préſente à l'eſprit que les horreurs de la mort; de ſorte que ſans en être plus foible, elle ceſſe ſeulement d'agir, parce qu'il devient comme impoſſible qu'elle ſe faſſe entendre. Je ne décide point de quelle manière cette ſcène auroit pu ſe terminer, ſi Dona-Maria eût regardé la mort avec les mêmes yeux que la plupart des perſonnes de ſon âge; mais les chagrins qu'elle avoit eſſuyés, ceux qu'elle prévoyoit encore, & ſurtout la penſée qu'en achetant la vie par un crime, elle alloit ſe rendre indigne de ſon prince, & perdre tout droit à ſon amour; ces trois raiſons étoient ſuffiſantes pour lui rendre la vie odieuſe, & pour faciliter la victoire à l'honneur.

Elle eut le tems de faire ces réflexions pendant qu'un reſte de bienſéance faiſoit attendre au jeune homme que les voleurs ſuppoſés fuſſent éloignés. L'ayant preſſée auſſitôt de tenir ſa

promeſſe, il fut ſurpris de la voir tomber à ſes genoux, & de recevoir d'elle une réponſe touchante par laquelle elle le conjuroit de la délivrer de la vie comme du plus inſupportable de tous ſes maux. Cette prière fut ſans doute accompagnée de larmes, & de tout ce qui étoit propre à toucher un cœur qui ne pouvoit être inſenſible à la compaſſion, puiſqu'il étoit ſi ſenſible à l'amour. L'effet ſurpaſſa toute eſpérance. Ce jeune homme n'étoit point un ſcélérat, ni un barbare. La tante de Dona-Maria l'avoit empoiſonné par ſes conſeils. Avec une paſſion ardente, & l'aiguillon de la jalouſie, il n'eſt pas ſurprenant qu'il eût marqué trop de facilité à les ſuivre. Mais l'amour qui eſt capable ſucceſſivement de tous les excès, le fit paſſer en un moment des plus lâches déſirs aux plus nobles ſentimens de la vertu. Il eut de l'embarras à trouver des termes pour exprimer ſon repentir; & la réſolution formée du crime, qui l'avoit rendu ſi téméraire, étant enfin ſortie de ſon cœur, il parut plus tremblant devant ſa maîtreſſe qu'elle ne l'avoit été devant lui.

Il lui fit quitter la poſture humiliante où elle étoit encore. La honte qu'il eut de l'y avoir forcée la lui fit prendre à ſon tour. Il lui repréſenta ce qu'il crut capable de l'appaiſer, l'excès de ſon amour, le déſeſpoir où elle l'avoit jeté

par ſes mépris. Il la conjura de lui rendre la vie la plus aiſée à ſupporter, ou de lui donner la mort; c'étoit la même ſcène; les rôles ſeulement étoient changés. Dona-Maria, ſans être fort verſée dans l'art de ménager les paſſions des hommes, tira de ſon eſprit naturel ce qu'elle ne pouvoit devoir à l'expérience; elle crut que dans une occaſion de cet nature, il falloit flatter une paſſion ſi dangereuſe. Voilà, lui dit elle, des témoignages qui me perſuadent de votre tendreſſe, & j'y ſuis plus ſenſible que je ne l'ai été juſqu'à préſent à tous vos ſoins. Elle le preſſa enſuite de la conduire promptement chez ſa tante, en continuant de lui promettre qu'il ſeroit content de ſa reconnoiſſance.

Ce pauvre amant baiſa la trace de ſes pas, & ſe crut trop heureux de cette faveur, lui qui s'en étoit promis de ſi différentes. Dans le mouvement de ſa joie, il crut ſe faire un mérite d'apprendre à ſa maîtreſſe, que c'étoit par les conſeils de ſa tante qu'il s'étoit porté à lui cauſer le chagrin qu'elle venoit d'eſſuyer, & en lui racontant de quelle manière l'artifice avoit été conduit. C'étoit lui rendre ſervice, en effet, que de lui découvrir la malignité de ſa rivale, & par conſéquent de lui inſpirer de la défiance contre les nouvelles inſultes de cette furieuſe. Dona-Maria réſolut ſur le champ de profiter de cette ouverture, pour

chercher un aſile dans une autre maiſon que la ſienne. Elle fit connoître ſon deſſein au jeune homme, qui ne ſe fit pas preſſer pour y conſentir, parce qu'il ſe flatta auſſitôt qu'en lui procurant lui-même une retraite, il auroit la liberté non-ſeulement de la voir & de lui rendre ſes ſoins, mais de diſpoſer d'elle avec une eſpèce d'empire. Il lui propoſa la maiſon d'une parente qu'il avoit dans un village voiſin, & Dona-Maria qui ne penſoit qu'au danger préſent accepta l'offre volontiers. Elle ſe mit à cheval derrière lui. L'obſcurité de la nuit rendoit le chemin fort difficile. Ils ne laiſsèrent pas de marcher quelque tems aſſez ſatisfaits l'un de l'autre en apparence. Mais la triſte Maria ſentoit au fond du cœur toute la dureté de ſon ſort. L'aveu qu'elle venoit d'entendre ne lui permettoit guère de prendre une certaine confiance dans ſon guide. Quoique ſon repentir parût ſincère, il venoit à la ſuite d'un projet ſi horrible, qu'elle n'y pouvoit penſer ſans frémir. C'étoit moins à lui-même qu'elle avoit obligation de ſon changement, qu'à un miracle du ciel qui avoit arrêté tout d'un coup ſes criminels deſſeins. Quelle aſſurance avoit-elle qu'ils ne pouvoient point renaître? Elle preſſentoit d'ailleurs que dans la retraite où elle ſe laiſſoit conduire, ſa liberté ſeroit éternellement contrainte, ou lui ſeroit vendue bien cher.

Pendant qu'elle étoit occupée de ces réflexions elle entendit le bruit d'un équipage qui s'avançoit dans le grand chemin, & qui étoit accompagné de pluſieurs perſonnes à cheval. Son guide penſoit à prendre un chemin détourné pour l'éviter. Mais elle lui repréſenta ſans affectation que marchant tous deux de concert, ils n'avoient à craindre la rencontre de perſonne. Déja le carroſſe étoit aſſez proche, & le grand nombre de laquais & de flambeaux annonçoit une perſonne de diſtinction. Dona-Maria prit ſur le champ un parti fort étrange. Elle ſe laiſſa gliſſer de deſſus la croupe, & courant légèrement au-devant du carroſſe, elle étendit les bras, en ſuppliant le cocher d'arrêter. Ce ſpectacle fixa effectivement toute la troupe. Le cardinal C.... qui en étoit le maître & qui retournoit à Rome, quoique la nuit fût fort avancée, mit la tête à la portière. Il fut ſurpris d'appercevoir une jeune fille, bien miſe & pleine de charmes, qui vint ſe jeter à genoux devant lui, & qui le pria, en joignant les mains, de lui ſauver la vie & l'honneur. Il ne balança point à lui offrir une place dans ſon carroſſe. Elle l'accepta, & ſon guide, ou plutôt ſon raviſſeur, craignant que cette ſcène imprévue ne tournât point favorablement pour lui, ſe hâta de prendre la fuite avec toute la vîteſſe de ſon cheval.

Comme les larmes & les agitations d'une dou-

leur paſſagère ne ſervent qu'à relever la beauté, Dona-Maria parut aux yeux du cardinal une des plus charmantes perſonnes du monde. Il lui demanda avec le dernier empreſſement par quelle aventure il ſe trouvoit aſſez heureux pour lui rendre ſervice. Cette queſtion, qu'elle devoit avoir prévue, ne laiſſa pas de l'embarraſſer. Elle auroit voulu cacher ſes liaiſons avec le prince Juſtiniani, ce qui étoit difficile en parlant de la haine de ſa tante & de la cauſe de ſon malheur. Une autre raiſon l'arrêtoit encore. C'étoit l'incertitude du lieu où elle devoit prier le cardinal de la faire conduire. Elle n'avoit point de connoiſſances particulières à Rome, & toutes les eſpérances du monde ne l'auroient pas fait conſentir à retourner chez ſa tante. Enfin dans la néceſſité de s'expliquer, elle ſe réduiſit à raconter l'accident qui lui étoit arrivé la même nuit, par la malignité d'un jeune homme qui vouloit l'épouſer malgré elle, & elle ſupplia le cardinal de lui faire trouver un aſile dans un couvent.

Ce prélat reconnut ſans peine qu'elle lui déguiſoit une partie de la vérité. Mais ſa modeſtie & l'air noble de ſes manières parloient ſi fort en ſa faveur, qu'il lui renouvela les aſſurances de ſa protection. Sa bonne volonté pour elle alla ſi loin, que ne pouvant la mener dans un couvent

à l'heure qu'il étoit, & la crainte du ſcandale ne lui permettant pas plus de lui faire paſſer le reſte de la nuit dans le palais qu'il avoit à Rome, il eut la complaiſance de retourner avec elle à ſa maiſon de campagne qui n'étoit pas fort éloignée. Elle y fut ſervie avec toute ſorte de ſoins & de reſpects. Le cardinal étant obligé de ſe trouver à Rome le lendemain la laiſſa ſeule, après l'avoir priée d'être tranquille juſqu'à ſon retour, & s'être engagé à lui fournir l'aſile qu'elle ſouhaitoit dans une maiſon religieuſe.

Il étoit impoſſible que les gens du cardinal n'euſſent point aſſez de curioſité pour ſouhaiter de ſavoir à qui leur maître avoit rendu ſervice. L'intendant de ſes affaires, homme riche & voluptueux, qui s'étoit fait raconter l'aventure du chemin, fut moins crédule que lui. Il ne put ſe figurer qu'une fille ſage & bien née ſe fût trouvée malgré elle en pleine campagne au milieu de la nuit; & donnant l'eſſor à ſon imagination ſur ce fondement, il forma les plus cruels ſoupçons ſur ſon honneur & ſa vertu. Il étoit d'ailleurs charmé de ſa beauté; de ſorte que le prélat eut à peine repris le chemin de Rome, que ſe promettant de tirer aiſément parti d'elle, il ſe hâta de la voir dans ſon appartement. Elle le reçut avec cet air de douceur qu'on a déjà pu reconnoître pour ſon caractère. Un accueil ſi favo-

rable augmenta l'eſpérance & les déſirs de l'intendant. Après quelques explications ſur ſon infortune, dans leſquelles elle ſe garda bien néanmoins de s'ouvrir plus qu'elle n'avoit fait avec le cardinal, il lui offrit une retraite plus agréable que le couvent qu'elle paroiſſoit déſirer, & il lui fit entendre fort clairement qu'il dépendoit d'elle de devenir riche & heureuſe en acceptant ſes offres. Dona-Maria, ſans ſe défier encore de ſon deſſein, le remercia civilement avec cette ſimplicité d'intention qui accompagne le véritable honneur. S'il prit une meilleure idée de ſa ſageſſe après ce refus, il s'aſſura du moins par ſon entretien qu'elle n'avoit point aſſez d'expérience pour être difficile à tromper, & il forma auſſitôt un autre projet qui lui réuſſit plus heureuſement. Il la laiſſa ſeule pour aller travailler aux préparatifs. Vers le ſoir il la revit, & feignant d'avoir reçu des nouvelles du cardinal par un exprès, il lui fit voir une lettre ſuppoſée, par laquelle ce prélat lui ordonnoit de la conduire à Rome dans un couvent dont il lui marqua le nom, avec des circonſtances qui donnoient une vraiſemblance parfaite à ſon artifice. Ses vues étoient de lui faire prendre un chemin tout différent. Il avoit, à quelque diſtance, une jolie maiſon qu'il faiſoit ſervir aux plaiſirs de l'amour. Il ſe flattoit de vaincre Dona-Maria,

lorſqu'elle ſeroit en ſon pouvoir ; & connoiſſant le caractère facile de ſon maître, il comptoit de lui perſuader aiſément qu'elle s'étoit dérobée d'elle-même, dans la crainte d'être reconnue pour une aventurière.

Elle fut en effet la dupe de ce ſcélérat. Le reſpect avec lequel il affectoit de la traiter étoit capable de prévenir ſes défiances ; & le malheur de cette belle fille étoit peut-être d'en avoir toujours manqué. Elle monta avec lui dans une chaiſe qu'il tenoit prête ; mais ils ne ſuivirent le chemin de Rome qu'auſſi long-tems qu'il étoit néceſſaire pour déguiſer leur route.

Si le nouveau raviſſeur eut aſſez de pouvoir ſur lui-même pour tenir ſes déſirs en bride juſqu'à ſa maiſon, il changea de langage en arrivant, & Dona-Maria reconnut trop tard qu'elle s'étoit crue mal à propos hors de danger. La douleur & la crainte recommencèrent à faire couler ſes larmes. Foible reſſource contre un ſcélérat endurci, qui ne cherchoit que ſa propre ſatisfaction avec elle, ſans s'embarraſſer ſi elle en partageroit le plaiſir. Les prières, les humiliations, & tous les petits artifices qui lui avoient réuſſi avec tant de bonheur la nuit précédente, n'excitèrent que la riſée de ce brutal. Elle ſe vit au point de regretter ce qui lui avoit paru plus terrible que la mort la nuit d'auparavant, parce

que le jeune amant ne demandoit rien du moins qu'à titre d'époux, ou pour acquérir le droit de l'être.

Le ciel fit un ſecond miracle en faveur de Dona-Maria. Dans le moment que ce vieux ſatyre étoit le plus incommode & le plus preſſant, le prince Juſtiniani paroît à la porte de la chambre, apperçoit ſa maîtreſſe, juge à ſes larmes & à la poſture humiliée où il la trouve, de ce qu'elle avoit à ſouffrir & à craindre. La fureur le ſaiſit. Il perce l'intendant d'un coup d'épée qui le renverſe. Ah! chère Maria! eſt-ce bien vous-même? Eſt-ce vous, s'écrie-t-il, en l'embraſſant avec tranſport; & par quel affreux abandon du ciel êtes-vous tombée au pouvoir d'un lâche & d'un infâme? Dans la rage qui le poſſédoit, il redouble ſes coups ſur l'intendant, & lui arrache la vie par une infinité de bleſſures.

Dona-Maria, ſi heureuſement délivrée, conſentit à prendre le chemin de Rome avec ſon prince. Il lui raconta de quels moyens le ciel s'étoit ſervi pour lui faire découvrir ſes traces, & de quelle diligence il avoit eu beſoin pour la retrouver dans un moment où ſa préſence étoit ſi néceſſaire. Il étoit allé la veille à la maiſon de ſa tante, où il avoit appris qu'elle étoit à Rome avec Dona-Maria, mais qu'elles de-

voient revenir le même jour. S'étant fait un plaiſir d'attendre leur retour, il avoit vu la tante revenir ſeule avec des marques affectées de ſaiſiſſement & de douleur. Elle n'avoit pas manqué de lui faire le récit de ſon malheur prétendu & de celui de ſa nièce. Il étoit monté auſſitôt à cheval avec toute l'impétuoſité de l'amour, & ſuivi de pluſieurs de ſes gens, il avoit gagné le lieu où le vol ſuppoſé s'étoit commis. On ne l'avoit pas trompé pour le lieu; mais la diſtance avoit fait prévoir à la tante que ſon ſecours arriveroit trop tard. En effet, n'ayant aucune lumière ſur la route qu'il devoit prendre, après avoir manqué les voleurs, il avoit erré dans les campagnes voiſines pendant le reſte de la nuit, avec moins de raiſon que de fureur & de déſeſpoir. Il avoit trouvé enfin le jeune homme qui avoit pris la fuite à l'arrivée du carroſſe, & que l'amour avoit ramené comme lui pour chercher Dona-Maria. Il avoit ſu de lui une partie du détail qu'on a raconté, & s'étant informé avec ſoin des moindres circonſtances qui regardoient l'équipage, la livrée & la route du cardinal, il étoit parvenu à découvrir quel étoit ce prélat. Le reſte avoit été plus facile, quoique ce n'eût point été ſans peine qu'il avoit découvert la route de l'intendant. Il avoit crevé trois ou quatre chevaux dans toutes ces courſes, & l'on a vu

par le beſoin extrême que ſa maîtreſſe avoit de ſon ſecours, qu'il avoit été comme dirigé par une faveur extraordinaire du ciel.

Les deux amans avoient à penſer à deux choſes qui étoient preſqu'également néceſſaires. De quelque crédit que le prince pût ſe flatter par lui-même & par ſa famille, il falloit prévenir la juſtice ſur la mort de l'intendant. Le choix d'une retraite pour Dona-Maria n'étoit pas une affaire moins preſſante, & l'amour lui fit donner ſes premiers ſoins. Le prince avoit toujours eu de l'affection & de la confiance pour la femme d'un riche marchand, qui avoit ſervi avant ſon mariage ſa mère en qualité de femme de chambre. C'étoit une bourgeoiſe de quelque diſtinction, parce qu'avec beaucoup d'eſprit & d'agrémens elle conſervoit encore une certaine teinture de ſavoir vivre qu'elle avoit puiſée pendant ſa jeuneſſe dans une des plus illuſtres maiſons de Rome. Elle étoit d'ailleurs aſſez bien logée, pour céder ſans peine un appartement propre & commode à Dona-Maria. Ce fut ſur elle & ſur ſa maiſon que le prince jeta les yeux. Il y conduiſit lui-même ſa maîtreſſe; & le haſard ayant voulu que le marchand ne fût point alors au logis, on convint, pour la ſûreté de l'intrigue, qu'on lui en cacheroit le ſecret auſſi long-tems qu'il ſeroit poſſible. L'épouſe, charmée de devenir néceſſaire à un prince qu'elle regar-

doit

doit encore comme ſon maître, lui promit ſes ſervices avec une affection qui rendit les deux amans tranquilles.

Il n'étoit plus queſtion que de calmer la juſtice au ſujet de l'intendant, & de compter après cela que l'amour feroit quelque nouveau miracle en faveur de Donna-Maria, pour l'unir à ſon amant par un heureux mariage. Le prince ne put ſe diſpenſer de faire connoître à ſon père l'action violente qu'il avoit commiſe, & le beſoin qu'il avoit d'être ſoutenu de ſon crédit. Il ne s'expliqua pas plus qu'il n'étoit convenable à l'intérêt de ſon amour; & Dona-Maria, qui preſſentoit les obſtacles qu'elle avoit à redouter d'une maiſon ſi puiſſante, l'avoit conjuré de ne pas oublier cette précaution. Mais avec quelque facilité que les pourſuites de la juſtice fuſſent ſuſpendues, il arriva, comme Dona-Maria l'avoit appréhendé, que pluſieurs perſonnes curieuſes s'informèrent du fond de l'aventure, & que le détail de cette nouvelle ſe répandit enfin dans la ville. Il alla juſqu'au père du prince, qui frémit en apprenant la violente paſſion de ſon fils, & le danger où il étoit à tous momens de ruiner ſa fortune par un mariage inégal. Il ne tarda point à lui marquer ſa crainte & ſes intentions. Avec un peu de déguiſement & de ſoumiſſion, le jeune amant pouvoit diminuer du moins l'inquiétude de ſon père,

& conſerver ſes eſpérances. Mais l'amour dans un cœur ſincère & généreux n'eſt pas capable de diſſimulation. En convenant de ſa tendreſſe, il s'efforça ſeulement de la juſtifier par le mérite extraordinaire de ſa maîtreſſe, & cette conſtance ne ſervit qu'à irriter plus que jamais l'humeur impérieuſe de ſon père. La colère le porta juſqu'à ſupplier le pape de faire publier une défenſe, ſous peine d'excommunication, aux curés & aux prêtres de l'état Romain, de donner la bénédiction du mariage à ſon fils, ſans un pouvoir exprès de la main du pape & de la ſienne. Il mit en même-tems pluſieurs perſonnes à ſa ſuite, pour découvrir la retraite de ſa maîtreſſe, dans le deſſein apparemment de leur ôter tout-à-fait la ſatisfaction de ſe voir. Le jeune prince reconnut qu'il étoit obſervé. Cette contrainte l'obligea de voir plus rarement Dona-Maria, & lui mettoit dans les yeux, quand il la voyoit, un air de frayeur & de diſtraction qui ne put manquer d'alarmer cette tendre fille. Elle ignoroit encore leur malheur commun; mais ſes propres inſtances lui firent obtenir de funeſtes lumières.

Elle apprit ce qu'elle avoit prévu cent fois, & ce qu'une tendreſſe trop crédule ne lui avoit pas permis d'éviter, qu'elle ſe trouvoit dans le plus horrible état où puiſſe tomber une fille de ſon âge & de ſa condition; qu'elle étoit condamnée à

porter toute ſa vie la honte d'un amour vertueux & la peine d'une conduite innocente ; qu'après l'éclat où le vieux prince s'étoit porté, elle devoit regarder ſon bonheur & ſa réputation comme ruinés du même coup ; & que la tendreſſe même & la conſtance de ſon amant ne pouvoient la conſoler de rien, ſans ſe rendre coupable d'un crime réel. Elle apprit, dis-je, une partie de ces vérités, & elle conçut le reſte. Elle n'y réſiſta point. Il falloit pour cela plus de fermeté qu'elle n'en pouvoit trouver dans un cœur auſſi ſenſible que le ſien, & plus de force qu'elle n'en avoit à eſpérer d'une complexion extrêmement délicate. Dona-Maria tomba dans une maladie violente. On craignit quelque tems pour ſa vie. Le prince, mortellement affligé du péril où il la voyoit, employa toutes les raiſons qu'il crut propres à faire impreſſion ſur elle, & à la ſoulager du moins par l'eſpérance ; mais il ne ſe préſentoit rien de vraiſemblable à lui faire enviſager. Enfin, dans le moment où ſa mort paroiſſoit certaine ſans ce remède, il lui vint à l'eſprit de quitter l'Italie avec elle, & il ſe flatta de lui rendre la vie par cette promeſſe. En effet, c'étoit le ſeul moyen de la ſauver du dernier danger. Son ame déjà prête à partir ſe laiſſa retenir aiſément par une propoſition qui lui rendoit toutes ſes eſpérances, ſur-tout lorſque le prince, après avoir un peu

médité ſur ce projet, aſſura que ſa réſolution étoit de la conduire en Angleterre, & de l'épouſer en arrivant. Elle ne douta pas un moment qu'il ne fut ſincere. Elle connoiſſoit ſon cœur, comme il connoiſſoit le ſien. Deux cœurs tendres & généreux ſe connoiſſent ſi bien!

Sa ſanté ne tarda pas à ſe rétablir, & dès qu'elle le fût entièrement, on ne s'occupa plus que des préparatifs du départ. Mais la marchande, qui étoit dans leur confidence, refroidit un peu leur ardeur par une réflexion qui leur cauſa de l'inquiétude. Elle leur fit faire attention qu'il ſeroit difficile au prince, obſervé comme il l'étoit par les ordres de ſon père, de ſe dérober aſſez ſecrétement pour tromper ſes gardes; & que s'il avoit le malheur d'être arrêté avec ſa maîtreſſe, c'étoit peut-être abſolument fait d'elle. Le conſeil qu'elle leur donna là-deſſus, fut de quitter l'état eccléſiaſtique l'un après l'autre, & de ne point s'expoſer du moins à être pris dans le même filet. Elle ajouta que s'il n'étoit queſtion que de trouver des guides fideles pour Dona-Maria, elle lui offroit ſon père & ſa mère qui avoient aſſez de ſageſſe pour mériter la confiance du prince, & tant de zèle pour ſon ſervice, qu'ils entreprendroient tout pour lui plaire. La mère devoit paſſer pour ſa nourrice. Ce nouveau projet parut le plus ſûr aux deux amans. Ils ſe déterminèrent

ſans peine à une courte ſéparation qui devoit ſervir au parfait rétabliſſement de leur bonheur. Dona-Maria quitta Rome, pour prendre le chemin de Civita-Vecchia où elle fut bientôt rendue. Elle en partit pour Londres à bord d'un vaiſſeau anglois, & enfin elle gagna la Tamiſe, ſans autre accident que la mort du bon vieillard qui la conduiſoit.

Il ne lui reſtoit d'autre compagnie, en arrivant au port, que la vieille femme qui paſſoit pour ſa nourrice. Le capitaine, qui les avoit traitées fort honnêtement ſur la route, continua de leur offrir ſes ſervices. Elles les refusèrent, en le remerciant; & quoiqu'elles ne ſuſſent pas un ſeul mot d'anglois, elles s'empreſsèrent de gagner la ville. Le capitaine leur crioit en vain: Où allez-vous? vous ne ſerez entendues de perſonne; ſouffrez que je vous ſerve de guide. Elles n'en marquoient que plus d'ardeur à s'éloigner, comme ſi elles euſſent appréhendé quelque choſe d'une perſonne qui ſavoit d'où elles étoient venues, & qui pouvoit tôt ou tard les connoître. Le haſard voulut que le valet de chambre d'un ſeigneur anglois, qui avoit fait le voyage d'Italie, ſe trouvât ſur le port, pendant que le capitaine leur parloit à haute voix. Il jugea que l'aventure n'étoit point ordinaire; & déjà frappé de l'éclat de la jeune fille, il prit le parti de marcher ſur ſes

pas ſans affectation. N'ayant point tardé à la rejoindre vers Towerhill, il connut aiſément, par l'embarras où elle étoit ſur le choix de la rue qu'elle devoit enfiler, qu'un peu de ſecours ne lui ſeroit pas déſagréable. Il fit ſemblant de reconnoître à ſon air qu'elle étoit italienne, & lui parlant dans cette langue, il la traita avec une honnêteté qui le fit écouter. Elle accepta l'offre qu'il lui fit de la conduire. Ce n'étoit ni chez ſes parens, ni chez ſes amis; elle n'avoit pas la moindre connoiſſance à Londres; mais elle cherchoit un logement, & ſon guide n'eut pas de peine à lui en trouver un. Il la mit chez un de ſes couſins, tapiſſier de la ville. Il prit ſoin d'elle avec un zèle où l'amour avoit beaucoup de part; il mangea le ſoir avec elle, & l'ayant recommandée à ſon parent, il ſe retira extrêmement content de ſa bonne fortune.

La joie qu'il en eut ne put ſe cacher à ſon maître. Il lui raconta ſon aventure en le déshabillant, & il ne manqua pas de faire un portrait charmant de la jeune italienne. L'indiſcret valet de chambre fut preſſé auſſitôt de déclarer où il avoit laiſſé ſon étrangère; & le refus obſtiné qu'il en fit lui attira les plus mauvais traitemens. Comme il avoit amaſſé quelque choſe dans ſa condition, il ſe détermina ſur le champ à la quitter. Mais le jeune lord encore plus irrité le fit cher-

cher dès le lendemain avec des ordres si pressans qu'on découvrit le lieu de sa retraite. C'étoit la maison même du tapissier. Milord... s'y fit conduire au même moment. On lui apprit qu'il étoit dans l'appartement de l'italienne ; il y entra brusquement, & le premier compliment qu'il fit à cette demoiselle fut un reproche de sa familiarité avec un laquais. N'étant préparée à rien, ce procédé l'effraya si fort qu'elle ne douta point qu'on ne l'eût reconnue. Elle se jeta aux pieds du seigneur, en le priant d'avoir pitié d'elle. Malgré la surprise qu'il eut lui-même de la voir dans cet état, il conserva assez de présence d'esprit pour deviner une partie de la vérité, & il profita si habilement de son erreur, qu'il l'engagea à monter dans son carrosse & à se livrer à sa conduite. Milord n'avoit point d'autre pensée que de la mener chez lui, dans l'espérance apparemment de lui expliquer ses desseins dans sa chambre. Au moment qu'il arrivoit à l'hôtel, le carrosse de Miladi.... sa mère, y arrivoit aussi. Cette dame apperçut une fille avec son fils. Elle voulut être informée qui c'étoit. L'embarras du maître & des laquais la divertit. Enfin, étant devenue plus pressante, elle apprit le détail de l'aventure. Heureusement qu'elle savoit aussi la langue italienne. Elle eut la curiosité d'entretenir la jeune étrangère qu'elle prenoit encore néanmoins pour une fille sans honneur.

Mais après quelques momens de converſation, elle lui trouva tant d'eſprit, d'éducation & de grâces, tant d'innocence & de modeſtie, qu'elle prit d'elle une opinion toute différente. Tous les efforts qu'elle fit pour tirer d'elle le ſecret de ſa naiſſance & de ſon infortune furent inutiles; ce qui n'empêcha point qu'elle ne prît ſur le champ des meſures pour la placer dans une retraite honorable, juſqu'à ce que le fond de ſes affaires fût éclairci. Elle y fut placée en effet avec ſa fidelle compagne.

La perte de ſon guide, en arrivant à Londres, avoit été pour elle un fâcheux contre-tems. Ce vieillard avoit promis au prince de lui donner avis de ſon arrivée à Londres en ſortant du vaiſſeau, & de lui marquer le quartier de la ville qu'il choiſiroit pour demeure. C'étoit à ce ſignal que le jeune amant ſe propoſoit de quitter l'Italie; & l'on ſe figure aiſément quelle devoit être ſon impatience à l'attendre. Cependant l'embarras où cette mort avoit jeté deux femmes timides, & leurs premières aventures, ne leur permirent pas d'écrire à Rome auſſi promptement qu'on y attendoit leurs lettres. Le prince ſavoit déjà par les informations qu'il avoit reçues de Civita-Vecchia que le vaiſſeau étoit arrivé heureuſement en Angleterre, & que le capitaine l'avoit marqué lui-même à ſes correſpondans. Il ne pouvoit

donner d'explication vraiſemblable au retardement des lettres de ſa maîtreſſe. Son inquiétude n'eut bientôt plus d'autre meſure que ſon amour & ſa vivacité naturelle.

La vérité oblige d'ajouter ici quelques traits au caractère qu'on a déjà fait de ce jeune ſeigneur. Ayant été élevé dans les bras d'une grand'mère qui n'avoit rien de ſi cher que lui, ſon éducation s'étoit reſſentie de l'indulgence exceſſive d'une tendreſſe aveugle & mal entendue. Avec des paſſions fort vives, il ne s'étoit pas plutôt vu dans l'âge & dans la liberté de les ſatisfaire, qu'il leur avoit lâché la bride. On ne lui reprochoit pas des crimes; mais tous les déréglemens, qui ſont compatibles avec un bon naturel, l'avoient rendu fameux à Rome depuis pluſieurs années, & l'habitude où il étoit de vivre dans cette licence avoit fait déſeſpérer de le voir jamais changer de conduite. Cependant, par un effet propre à l'amour, ſa paſſion pour Dona-Maria avoit rompu le cours de ſes déſordres. L'innocence & la modeſtie de cette aimable fille faiſoient ſur ſon cœur autant d'impreſſion que ſa beauté; & quand on eſt ſenſible à cette ſorte de mérite, il eſt impoſſible que tôt ou tard un ſi beau ſentiment ne s'exprime point par la ſageſſe & la régularité des mœurs. Il étoit donc devenu tout-à-fait différent de lui-même. Mais le bruit de ſa

trop timide pour ſe porter aiſément à la violence. Il nourrit quelque tems au fond de ſon cœur le reſſentiment qu'il avoit conçu contre le prince, ſans oſer même en donner la moindre marque à ſon épouſe. Son reſpect pour elle alloit juſqu'à la foibleſſe. Il s'étoit cru fort honoré d'épouſer une fille qui appartenoit en quelque ſorte à une des meilleures maiſons de Rome, par l'avantage qu'elle avoit eu d'y demeurer long-tems & d'en recevoir une dot conſidérable. Il la craignoit. Mais s'étant rencontré malheureuſement avec un de ſes amis, qui avoit eu des raiſons mieux fondées de ſe plaindre du prince, & qui cherchoit depuis long-tems l'occaſion de ſe venger, la conformité de leur haine les porta inſenſiblement à s'ouvrir l'un à l'autre; ils ſe trouvèrent dans les mêmes diſpoſitions, & la chaleur du vin les fit jurer enſemble d'unir leur querelle & leur vengeance. Peut-être n'auroient-ils pas laiſſé de manquer de courage avant l'exécution, s'ils ne s'étoient aviſés, pour fortifier leur parti, de lier ſecrètement connoiſſance avec les deux frères de l'intendant qui étoit mort de la main du prince. Ils leur communiquèrent le deſſein qu'ils avoient de ſe défaire de lui: c'étoit s'aſſurer des complices. Le jour, l'heure, le lieu & le genre de mort, tout fut réglé d'avance, avec les meſures les plus convenables à leur haine commune.

Tant de précautions étoient inutiles; car rien ne leur étoit si aisé, que de parvenir au succès de leur entreprise. Le prince étoit sans défiance, parce qu'il n'avoit rien à se reprocher. Il se rendoit régulièrement chez la marchande, avec un seul laquais dont il se faisoit accompagner. Il se retiroit avec elle dans l'appartement que Dona-Maria avoit occupé. La longueur de ses visites dépendoit de la situation de son esprit, & de l'adresse de sa confidente à calmer ses inquiétudes. Il parloit quelquefois de quitter Rome sans attendre plus long-tems, & elle combattoit fortement cette résolution; mais comme il élevoit la voix avec plus de chaleur qu'elle, le jaloux qui prêtoit l'oreille à la porte ne pouvoit expliquer ce qu'il entendoit que dans un mauvais sens. Il se crut trop certain qu'il étoit question de l'enlèvement de son épouse, & cette pensée fit monter sa rage au comble. Elle lui fit même presser l'exécution du complot, qui fut ainsi avancé de quelques jours.

Il seroit inutile de s'étendre sur les circonstances de cette scène. Le jeune prince tomba sous les coups de quatre infames, qui ne lui donnèrent la mort qu'après lui en avoir fait sentir toutes les horreurs. Sa confidente eut le même sort. En vain prirent-ils le ciel à témoin de leur innocence. Les discours & les prières furent aussi

inutiles que la réſiſtance. Cependant on ſut, par la dépoſition du mari, qu'après les avoir tourmentés avec beaucoup de fureur, à demi vaincu par les proteſtations de ſa femme, & ſur-tout par la preuve qu'il tiroit en ſa faveur de la manière tendre dont le prince prononçoit à tous momens le nom de Dona-Maria, il avoit non-ſeulement penſé à leur accorder la vie, mais qu'il en avoit fait la propoſition à ſes complices. Il ne put rien obtenir de ces barbares. La cauſe de leur haine étoit toute différente. Ils ſe hâtèrent au contraire d'achever leur entrepriſe dans la crainte de voir échapper leur victime : & pour étouffer les remords du marchand, ils lui repréſentèrent avec beaucoup de force qu'après avoir été ſi loin, ils ne pouvoient laiſſer leur crime imparfait, ſans s'expoſer infailliblement à leur perte.

Tandis que cette barbare action ſe paſſoit à Rome, Dona-Maria vivoit aſſez tranquillement dans l'aſile que Miladi..... lui avoit procuré. Elle y étoit libre, avec ſa compagne. Le jeune lord continuoit de la voir. Quels qu'euſſent été ſes deſſeins ſur elle, lorſqu'il s'étoit propoſé de la conduire dans ſon appartement, il ne lui avoit fait aucune déclaration qui pût l'offenſer; & ſimple comme elle étoit dans tous ſes ſentimens, elle avoit pris ſes civilités & ſes offres pour le mouvement d'une noble généroſité à l'égard

d'une étrangère. Elle n'eut point ſujet dans la ſuite de changer d'opinion ; mais le bruit de ſon aventure s'étant bientôt répandu, elle ſe trouva forcée d'employer de nouveau les ſervices de ce jeune ſeigneur dans une circonſtance qui rendit la tentation fort dangereuſe pour lui.

Des milliers de jeunes gens oiſifs, dont Londres eſt rempli, n'eurent pas plutôt appris par les papiers publics de nouvelles, l'arrivée d'une belle italienne & ſes premières aventures, que ce fut de toutes parts un empreſſement extraordinaire pour la voir. On ne parloit de ſes charmes qu'avec admiration, & ſa beauté méritoit cette juſtice. Elle devint ſi célèbre que la cour en fut remplie comme la ville. La hardieſſe en amour étant plus ordinaire parmi les courtiſans, ce fut d'eux auſſi qu'elle eſſuya les premières importunités. On omet vingt hiſtoires, qui allongeroient trop ce récit, pour s'arrêter à celle-ci. Un des principaux officiers des gardes du corps la vit. Il l'aima. C'étoit un jeune homme plein de feu; il l'aima paſſionnément. Il n'étoit aiſé néanmoins pour perſonne de la voir ſouvent. Elle vivoit dans une retraite ſi impénétrable, qu'une infinité de gens qui vouloient du moins ſatisfaire leurs yeux, prirent le parti de recourir à l'artifice uſé de ſe déguiſer, & d'entrer chez elle ſous mille formes différentes. Cordonniers, tailleurs, tous les

ouvriers dont elle pouvoit avoir beſoin furent engagés à prêter leur nom par promeſſes ou par menaces. Les jeunes gens déguiſoient juſqu'à leur ſexe, & quelquefois réuſſirent fort bien par cette voie. L'officier dont je parle, fut d'abord un des plus heureux. Il avoit pris l'habit & les marques d'une lingère. Les grâces de ſon viſage favoriſoient ſon entrepriſe. Il plut ſi fort à Maria, qu'étant d'ailleurs ſatisfaite de quelques coëffures qu'elle acheta de lui, & comme l'on peut s'imaginer à grand marché, elle le pria de lui apporter toutes les nouvelles modes d'Angleterre. Quelques viſites, pour leſquelle il ne manqua point de prétextes, le rendirent ſi paſſionné, qu'étant maître de lui-même & prodigieuſement riche, il réſolut de faire la fortune de cette étrangère, & ſon propre bonheur en lui offrant ouvertement ſon cœur & ſa main. Il n'en fit point un myſtère à ſes amis. Ceux qui combattirent ſon deſſein, le trouvèrent en défenſe contre toutes leurs objections. Il citoit un livre que Londres avoit accueilli auſſi favorablement que Paris; c'étoit les Mémoires d'un homme de qualité. « Seroit-ce, diſoit-il, la première femme dont » un amant auroit fait la fortune? n'eſt-ce pas » une choſe qu'on voit arriver tous les jours? » d'ailleurs, la diſtance eſt-elle donc ſi grande » entre cette belle fille & moi? Si elle eſt ſans

» biens, tout marque qu'elle a de la naiſſance, &
» faut-il compter pour rien les charmes de la
» jeuneſſe & de la beauté! elle auroit ſur moi
» trop d'avantage, ſi avec tant d'attraits elle étoit
» auſſi riche que moi. Ne faut-il pas que je paye
» de quelque choſe le bonheur d'être aimé d'elle?
» Croyez-moi, ajoutoit-il du ton de Dona-Eliſa,
» un amant riche doit être aſſez content de ſes
» richeſſes, lorſqu'elles ſervent à lui aſſurer la
» poſſeſſion d'une femme aimable; & s'il eſt
» honnête-homme, il doit ſentir que ce qu'il
» donne ne vaut pas ce qu'il obtient. »

Perſonne n'avoit aſſez d'intérêt à le faire changer de ſentiment pour s'obſtiner à lui répondre. Il ne tarda point à faire demander à Dona-Maria la permiſſion de la voir, & craignant de trouver quelque difficulté à l'obtenir, il choiſit pour cette commiſſion un grave miniſtre à qui il fit l'ouverture de ſes vues; le reſpect ne permit point de fermer la porte à ſon meſſager; mais on refuſa civilement de le recevoir lui-même; & la propoſition du mariage fut regardée comme un badinage, de la part d'une perſonne qu'on croyoit n'avoir jamais vue. En vain força-t-il le miniſtre de retourner ſur ſes pas, & de renouveler ſes offres. On continua de lui répondre ſur le même ton; & cet air de plaiſanterie lui cauſa plus d'impatience & de chagrin qu'un refus moins ménagé,

ménagé, parce qu'ignorant toutes les raiſons qui cauſoient l'indifférence de Dona-Maria, il ne l'attribuoit qu'à la défiance qu'elle avoit de ſa ſincérité.

Cette ſcènè fut réjouiſſante pour ceux qu'il avoit mis dans ſa confidence. On lui demandoit de qui il croyoit devoir ſe plaindre, puiſque ſa maîtreſſe ignoroit ſon mérite, & que ſa cruauté par conſéquent ne pouvoit tomber que ſur le miniſtre qu'il avoit employé. Il s'imagina, en effet, que l'air grave de ce perſonnage avoit pu nuire à ſes affaires, par l'idée peu galante que Dona-Maria avoit priſe de ſa perſonne, & ſans conſulter plus long-tems, il réſolut de s'introduire de nouveau chez elle ſous la figure de lingère, de lui expliquer lui-même ſes ſentimens, & de réparer par ſa préſence le tort qu'il avoit reçu de celle d'un autre. Il n'eut pas plus de peine à ſe faire admettre à la porte qu'il en avoit eu les premières fois. Mais, par un malheur qu'il n'avoit pas prévu, Milord..... étoit avec elle dans le tems qu'il obtint la liberté de lui parler. Ce jeune ſeigneur, la première connoiſſance que Dona-Maria avoit faite à Londres méritoit, par les ſervices qu'il lui avoit rendus, d'être traité avec quelque diſtinction. Elle devoit d'ailleurs beaucoup de reconnoiſſance à ſa mère. Ils étoient tous deux à s'entretenir familiérement, lorſque la

prétendue lingère fut introduite. Dona-Maria, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à trouver un officier des gardes ſous l'habit d'une fille, lui fit des careſſes fort tendres, parce qu'elle lui trouvoit une figure aimable. Il les reçut d'un air embarraſſé. Milord... reconnut facilement un viſage qu'il voyoit tous les jours, & ne put s'empêcher dans ſa ſurpriſe de le nommer ſon ami, & de l'embraſſer à ſon tour en le raillant de cette maſcarade.

L'officier étoit ſans armes. La honte & la jalouſie l'euſſent porté ſur le champ à quelque violence ſanglante, s'il eût pu ſuivre ſes premiers tranſports. Mais ne ſe trouvant qu'un éventail à la main, il ſe contenta d'en frapper ſon rival au viſage, & de joindre à cet outrage quelques mots inſultans qui firent connoître au jeune lord de quelle ſource venoit ſa colère. Rien ne marquoit mieux avec quelle innocence ce jeune ſeigneur voyoit Dona-Maria, que la conduite qu'il tint dans cette occaſion. Quelques médiſans ne laiſsèrent pas de l'expliquer dans un mauvais ſens; mais l'approbation de toutes les perſonnes ſenſées le juſtifia. Il ne fit que rire de l'emportement de ſon ami, & le traitant de (1) *Miſſ*, il ſe plai-

(1) C'eſt le nom que les Anglois donnent aux filles juſqu'à ce qu'elles ſoient mariées.

gnit de la rigueur avec laquelle une ſi belle fille recevoit ſes careſſes.

Cette ſcène n'eut point d'abord d'autres ſuites. L'officier ſe retira avec beaucoup de confuſion, & ſans avoir expliqué ſes ſentimens à ſa maîtreſſe. Mais le dépit s'étant joint à l'amour, il forma la nuit ſuivante une réſolution qui l'eût conduit à ſa perte, ſi ſa naiſſance & ſon crédit n'euſſent arrêté le cours ordinaire de la juſtice. La maiſon qui ſervoit de retraite à Dona-Maria touchoit par derrière au parc de Saint-James. Il prit cette voie pour eſcalader les murailles, ſoutenu de quelques-uns de ſes domeſtiques, & s'étant gliſſé juſqu'à l'appartement de Dona-Maria, il ſe vit au moment d'emporter par la force ce qu'il n'eſpéroit plus de ſes artifices. Son deſſein étoit d'enlever ſa maîtreſſe, & de l'épouſer malgré elle, s'il ne pouvoit la fléchir autrement. Mais le ciel veilloit ſur l'innocence. Le maître de la maiſon fut éveillé par quelque bruit, & la défiance lui fit appeler du ſecours. Les ſentinelles qui bordent le parc avertirent la garde. En un moment l'officier fut inveſti, & par le bon ordre qui règne proche de la maiſon royale, la connoiſſance de ſon nom & de ſon emploi ne put le ſauver d'une priſon fort étroite. Il n'en ſortit que long-tems après, & la fraîcheur du lieu refroidit inſenſiblement ſon amour.

Dona-Maria auſſi effrayée qu'elle devoit l'être du bruit qui s'étoit fait ſi proche d'elle, pria ſon hôte ſur le champ de la faire conduire chez Miladi.... Elle regardoit cette dame comme ſa mère, & ſa maiſon comme un aſile. Cependant le péril dont elle étoit menacée ſurpaſſoit celui qu'elle venoit d'éviter. Miladi étoit depuis deux jours à la campagne; ſon fils profitoit de ſon abſence pour ſe réjouir avec quelques amis de ſon âge. Ils étoient au deſſert, c'eſt-à-dire, dans le feu du plaiſir, & quelques-uns dans la chaleur du vin, lorſqu'on vint les avertir que Dona-Maria arrivoit à la porte. Leur entretien n'avoit point eu d'autre ſujet qu'elle. Ils eurent peine à croire cette nouvelle, ils ſe la firent répéter, ils demeurèrent immobiles de ſurpriſe & de joie. Enfin, chacun ſe promettant de tirer parti d'une ſi belle aventure, ils ſe hâtèrent d'aller au-devant d'elle pour l'introduire. Elle fut ſurpriſe à ſon tour de ne pas voir Miladi, & de ſe trouver mêlée dans une partie de débauche. Il n'étoit pas poſſible de ſe dérober. Où tourner ſes pas, ſans guide, & dans l'obſcurité de la nuit? Elle demeura comme en proie à cette bande joyeuſe. Sa confuſion augmentoit ſes charmes. On ne rapporte ce trait que pour faire admirer le pouvoir de l'innocence & de la vertu, qui doit être plus fort que celui de la beauté, puiſqu'elles peuvent réprimer les déſirs

les plus impétueux que la beauté fait naître. Malgré les projets de dix ou douze jeunes gens échauffés de vin & d'amour, Dona-Maria fut auſſi reſpectée qu'une déeſſe. Elle paſſa une partie de la nuit avec eux, ſans avoir rien à ſouffrir de leurs actions ni de leurs diſcours.

Ils ne la quittèrent pas avec moins de paſſion dans le cœur. Ce célèbre ſouper eut d'autres ſuites qu'il ſeroit trop long de raconter. Pour milord....., toujours plein de zèle & de reſpect pour la belle Maria, il lui offrit l'empire abſolu de ſa maiſon, & ne marqua d'empreſſement que pour la ſervir. Cependant la bienſéance l'obligea dès le lendemain de lui procurer une autre retraite. Ce fut par cette conſtance à lui rendre les plus généreux offices, qu'il confirma le public & même ſa mère dans l'opinion qu'il étoit paſſionné pour elle. En effet, ſes ſoins reſſembloient beaucoup à ceux de l'amour, & la reconnoiſſance de Dona-Maria pouvoit être expliquée de même par ceux qui ne s'en rapportoient qu'aux apparences. Mais ils tenoient l'un à l'autre par des nœuds tous différens. Une tendre amitié, le ſeul ſentiment dont ils fuſſent capables dans la ſituation de cœur où ils étoient tous deux, les avoit portés à ſe confier mutuellement leurs plus chers interêts. Milord aimoit en Italie. Il ſe conſoloit des peines de l'abſence dans l'entretien d'une

fille aimable dont la vue lui retraçoit les charmes de ſa maîtreſſe. Dona-Maria n'étoit occupée que de ſon prince, mais la compagnie d'un jeune homme tendre & diſcret, à qui elle s'étoit ouverte de toutes ſes infortunes, étoit un ſoulagement qu'elle recevoit volontiers. Voilà du moins ce qu'on ſe figura de plus vraiſemblable pour accorder le plaiſir qu'ils trouvoient à ſe voir, avec la certitude qu'on eut depuis de leurs véritables ſentimens.

Dona-Maria avoit écrit à Rome auſſitôt qu'elle en avoit eu la liberté. Quoiqu'elle eût déguiſé le nom de ſon amant au jeune lord, elle ne lui cachoit point l'eſpérance qu'elle avoit de le voir à Londres. Il entroit tendrement dans ſes impatiences, & il ne manquoit pas de lui raconter tout ce qu'il apprenoit d'Italie par les nouvelles publiques. L'uſage des anglois étant de publier dans leurs gazettes juſqu'aux moindres circonſtances qui leur viennent des pays étrangers, il eſpéroit que ſans ſavoir préciſément ce qui pouvoit lui plaire, il ſeroit aſſez heureux pour lui rapporter quelque article auquel elle prendroit intérêt. Ainſi ce fut l'excès de ſon zèle & de ſon amitié qui lui fit donner, à cette malheureuſe amante, des lumières qu'elle ne devoit recevoir que de la bouche d'un ennemi. Ayant lu avec toute la ville ce qui regardoit la mort funeſte du

prince Juſtiniani, il ſe hâta de lui porter cette affreuſe nouvelle. Le ſeul trouble qu'elle marqua au nom du prince devoit l'avertir du mal qu'il alloit cauſer. Mais on oublie les précautions quand on eſt ſans défiance. Il s'imaginoit ſi peu qu'il y eût quelque rapport entre Dona-Maria & le prince Juſtiniani, qu'après lui avoir porté le coup de la mort par une horrible relation, il ne pouvoit comprendre pourquoi elle tomboit à ſes pieds ſans connoiſſance & ſans ſentiment.

En effet, la malheureuſe Maria ne put entendre ce cruel récit ſans un ſaiſiſſement mortel, qui lui ôta juſqu'à la force d'exprimer ſa douleur par des cris. Elle demeura long-tems dans un état qui fit douter de ſa vie. Milord s'étant éclairci avec la nourrice, fut ſi déſeſpéré de ſon imprudence, qu'il penſa s'en punir ſur le champ par ſes propres mains. Mais ſe croyant néceſſaire à ſa triſte amie, il réſolut d'employer ſa vie, s'il en étoit beſoin, pour la ſervir en Angleterre & en Italie. Le ſeul déſir qu'elle marqua en revenant à elle-même, fut de retourner promptement à Rome. Elle ſe flattoit encore de quelque eſpérance. Une gazette angloiſe n'eſt pas toujours fidelle. Quelle apparence qu'un prince eût été tué ſi miſérablement que les nouvelles le rapportoient? S'il étoit vrai qu'elle l'eût perdu, elle ne vouloit pas vivre, mais elle étoit réſolue

de le venger, & de mourir enſuite ſur ſon tombeau.

Milord, qui dans le tranſport où il étoit lui-même, ne pouvoit manquer d'applaudir aux premières fureurs d'une amante, s'offrit à lui ſervir de guide juſqu'à Rome, & à lui prêter ſon bras contre toute ſorte d'ennemis; à peine ſe donnèrent-ils le tems de penſer aux néceſſités du voyage. Ils partirent, ſuivis d'un ſeul laquais & de la nourrice. Rome avoit tout à craindre d'une entrepriſe de cette importance, s'ils euſſent pu ſeulement arriver au pied de ſes murailles. Mais le bruit de leur départ s'étant répandu, on courut après eux avec tant de diligence, qu'ils furent arrêtés au port de Rye, & ramenés malgré eux à Londres.

Les ſuites de cette évaſion furent moins funeſtes qu'on ne l'attendoit du déſeſpoir de l'amante. Miladi....., loin de paroître irritée de la fuite de ſon fils qu'elle avoit fait arrêter, loua ſa généroſité, lorſqu'elle en fut la cauſe. Mais ne croyant pas le voyage d'Italie plus néceſſaire pour Dona-Maria que pour lui, elle s'efforça de leur faire perdre cette idée par ſes careſſes, en les obligeant tous deux d'être continuellement ſous ſes yeux. Tous les remèdes de la douleur furent employés en faveur de la triſte Maria, inutilement pendant quelques ſemaines;

mais le tems leur fit obtenir, du moins à l'extérieur, leur ſuccès ordinaire. Elle reſta à Londres ſous la même protection ; & quoiqu'il parût à la langueur de ſes yeux qu'elle porteroit long-tems dans le cœur beaucoup d'amour & de triſteſſe, on ne déſeſpéra pas, lorſqu'on vit la paſſion de l'officier des gardes reprendre naiſſance avec ſa première vivacité, qu'elle ne pût accepter une fortune qui achèveroit de fermer toutes les plaies de ſon cœur.

HISTOIRE
DE MOLLY-SIBLIS,

Célèbre beauté d'Angleterre.

MOLLY-SIBLIS, une des plus belles femmes dont on puiſſe ſe former l'idée, fut condamnée à mort pour quelques vols dont elle s'étoit rendue & reconnue coupable. Elle avoit fait cet aveu fort imprudemment, avec une eſpèce de dédain pour les juges, comme ſi ſa beauté l'eût dû mettre à couvert de toute crainte, & la ſauver du châtiment. Pluſieurs perſonnes de diſtinction, qui lui vouloient du bien, employèrent en effet tout leur crédit pour obtenir

ſa grâce. Mais une confeſſion ſi libre, jointe à des preuves de la dernière évidence, ne permettoient guère à la clémence royale de s'exercer en ſa faveur. La ſentence de ſa mort fut confirmée par la cour, & tout le monde en attendoit l'exécution comme un ſpectacle extraordinaire.

Avec ſi peu d'eſpérance, Molly-Siblis eut aſſez de fermeté d'ame pour réſiſter au déſeſpoir. Elle avoit les yeux ſur ſon imprudence, & ſans paroître plus timide, elle fit demander au chef de la juſtice quelques momens d'entretien particulier. Loin de rétracter ſa confeſſion, elle la répéta avec de nouvelles circonſtances; mais après avoir reconnu qu'elle méritoit la mort, elle ajouta que le vol pour lequel on la condamnoit au ſupplice étoit le moindre de ſes crimes; que depuis dix ans qu'elle s'étoit livrée au libertinage, elle avoit cauſé mille déſordres qu'il importoit au public de ſavoir, & dont elle vouloit décharger ſa conſcience en mourant; que la patrie & la perſonne même du roi y étoient intéreſſées; enfin, que ne penſant plus à demander grâce, & croyant ſon ſupplice certain, elle étoit perſuadée qu'on ne lui refuſeroit pas le délai néceſſaire pour entendre ſes dépoſitions.

Bien des gens prirent d'abord cette apparence de ſincérité pour un artifice. Cependant la cour,

qui fut auſſi-tôt informée de ſes offres, ordonna que ſa mort fût différée. On nomma des commiſſaires particuliers pour l'entendre. Elle s'expliqua avec une netteté & une préſence d'eſprit admirables. Les conférences durèrent huit jours. Elle raconta l'hiſtoire de ſa vie, dont voici les circonſtances les plus intéreſſantes qu'on écrivoit à meſure qu'elle parloit. C'eſt elle-même qui va expliquer ce tiſſu d'horreurs.

« J'étois née de fort honnêtes gens, mais l'amour » de l'abondance & du plaiſir me fit mépriſer ma » naiſſance, parce que mes parens n'étoient point » aſſez riches pour ſatisfaire ces deux penchans. » Je ne me plains pas que les hommes aient ſéduit » mon innocence. Mon parti étoit pris avant » que j'euſſe le moindre commerce avec eux. » J'étois réſolue de me livrer à celui qui me pro- » poſeroit le premier de me mener à Londres, » pourvu qu'il ſe préſentât la bourſe à la main, & » qu'il me permît libéralement d'y puiſer. J'étois » belle, & je ne l'ignorois pas. Je paſſai ainſi cinq » ou ſix mois à chercher l'occaſion que je déſirois. » Je ne voyois point arriver une chaiſe, un car- » roſſe, que je ne trouvaſſe le moyen de m'offrir » aux regards du maître, & je m'affligeois mor- » tellement lorſque je n'en recevois que des civi- » lités. Enfin la fortune en amena un qui m'offrit » ſans détour ſa bourſe & ſon cœur. Je le pris au

» mot. Nous partîmes pour Londres la nuit ſui-
» vante, & je vécus pendant quelques mois fort
» contente avec lui. Je jugeai de ſon rang par ſa
» dépenſe; je le croyois homme de quelque con-
» dition : mais il m'apprit naturellement au bout
» de trois mois qu'il n'étoit que le valet de cham-
» bre d'un des premiers ſeigneurs de la cour, &
» que ſon deſſein étoit de me mettre en liaiſon
» avec ſon maître. Il ne me cacha pas même qu'il
» ne m'avoit propoſé de venir à Londres que dans
» cette vue; quoique la paſſion qu'il avoit conçue
» pour moi l'en eût fait changer; qu'il étoit em-
» ployé par ſon maître à chercher au loin de quoi
» fournir à ſes plaiſirs; qu'il eſpéroit tirer une
» groſſe ſomme de lui pour une fille telle que
» moi, & que ſi je ſavois ménager ma fortune
» avec un peu d'eſprit, j'allois être une des plus
» heureuſes créatures de Londres. Je reçus cette
» ouverture avec une ſatisfaction extrême. L'effet
» répondit à mes eſpérances. Je vécus près d'un
» an dans l'abondance de tous les plaiſirs.

» Le ſeigneur vint à mourir. Il m'oublia à ſa
» dernière heure. De tant de biens dont j'avois
» joui ſans penſer à l'avenir, il ne me reſta que
» de l'orgueil & de la fierté. Je ne voulus plus
» ſouffrir le valet de chambre qui vint m'offrir de
» remplacer ſon maître. Il en fut irrité, juſqu'à
» me faire un cruel affront; mais je jurai d'en

» tirer vengeance. Un nouvel amant que je ne » fus pas long-tems à trouver, entra dans mon » reſſentiment. Nous attendîmes mon ennemi le » ſoir dans un lieu détourné. Je voulus qu'il » mourût de ma main. Le premier coup néan- » moins lui fut porté par mon ſecond; mais je ne » le vis pas plutôt à terre, où il étoit tombé de ſa » bleſſure, que ſaiſiſſant un poignard que j'avois » ſur moi, je lui arrachai la vie par mille plaies » lentes & douloureuſes. Je dois confeſſer que » c'eſt un de mes plus grands crimes, parce que » c'eſt un de ceux que j'ai trouvé le plus de plaiſir » à commettre. D'ailleurs, c'eſt celui qui a ouvert » la porte à tous les autres.

» Le nouvel amant que j'avois pris étoit un » joueur, dont les richeſſes m'avoient éblouie. » Nous vécûmes pendant quelque tems avec » beaucoup d'éclat; mais n'ayant point d'autre » fonds que le jeu, un revers ſoudain nous jeta » dans la misère. Il falloit vivre. Je fus la pre- » mière à lui faire naître la penſée de voler un de » ſes amis qui vivoit auſſi des profits du jeu, & » qui avoit ménagé heureuſement ſes avantages. » Un jour qu'il ſortoit de l'académie, après avoir » gagné des ſommes conſidérables, mon amant » le preſſa de venir ſouper avec nous : notre » deſſein étoit de l'enivrer; mais, ſoit défiance, » ou force de tête, il conſerva aſſez de préſence

» d'eſprit pour tromper toutes nos meſures.
» J'avoue que dans le dépit de nous voir enlever
» cette proie, je me levai de table, je m'approchai
» de lui ſans affectation, & je lui paſſai ſi promp-
» tement ma ceinture au cou, que le ſerrant en
» même tems de toute ma force, je lui fis perdre
» auſſi-tôt la reſpiration & la connoiſſance. Nous
» achevâmes de l'étouffer avec ſa ſerviette. Nous
» nous ſaisîmes de tout ſon argent, avec la pré-
» caution de lui laiſſer quelques guinées & ſa
» montre. Tout s'étoit exécuté ſi adroitement,
» qu'ayant appelé ſur le champ nos domeſtiques,
» ils n'eurent pas le moindre ſoupçon de notre
» crime. Cette mort paſſa pour l'effet d'une
» apoplexie.

» Je ne ſais par quel affreux aveuglement j'étois
» ſans horreur pour l'effuſion du ſang & pour le
» meurtre. Cependant mon caractère n'eſt point
» la dureté de cœur, ou du moins le ciel permit
» alors que je ne l'euſſe que trop ſenſible, pour
» commencer peut-être ma punition, que ſa juſ-
» tice eſt à la veille de conſommer. Le fils du
» malheureux qui avoit péri ſi cruellement par
» nos mains, continuant de nous regarder comme
» les meilleurs amis de ſon père, ſe mit à nous
» rendre des viſites fréquentes pour ſe conſoler
» avec nous de ſa perte. J'avois vu cent fois ce
» jeune homme ſans faire attention s'il étoit pro-

» pre à m'inſpirer de la tendreſſe; & la manière
» dont j'avois traité ſon père n'annonçoit rien de
» trop favorable pour le même ſang. Cependant
» je me laiſſai prendre à ſa figure, qui étoit effec-
» tivement des plus aimables. Les engagemens
» que j'avois eus juſqu'alors n'étoient point des
» paſſions. Je m'abandonnai toute entière à la
» douceur de ce nouveau ſentiment.

» Mais l'amour devoit me rendre auſſi crimi-
» nelle & beaucoup plus malheureuſe que la
» haine. Je ne trouvai point dans l'objet de ma
» tendreſſe le retour que ma vanité me faiſoit
» eſpérer. Qu'il m'en coûta de larmes! Enfin,
» renonçant à tout ménagement, je réſolus d'ex-
» pliquer ſans détour à mon ingrat les ſentimens
» que j'avois pour lui, & comme je le ſoupçon-
» nois de n'être ſi ſourd aux marques de ma
» paſſion que par conſidération pour mon amant,
» je commençai par lui déclarer, en manière de
» confidence, que je n'avois jamais eu de véri-
» table affection pour celui-ci, & que je ne cher-
» chois qu'une circonſtance favorable pour le
» quitter tout-à-fait. Je continuai de lui parler
» avec un air de franchiſe & d'ouverture de cœur,
» que tout autre auroit mieux entendu; & pour
» n'être pas obligée d'y revenir, je lui appris
» enfin que je l'aimois paſſionnément. Cette dé-
» claration l'embarraſſa. Il me fit une réponſe

» civile, priſe de la foibleſſe de ſon mérite, &
» de l'excès de ſa reconnoiſſance; mais j'y remar-
» quai tant de froideur que j'en fus piquée juſ-
» qu'au vif. Le ſoir du même jour, je trouvai un
» changement extraordinaire dans l'humeur &
» dans les manières de mon amant. Je me défiai
» auſſi-tôt de la vérité, & je tremblai pour les
» ſuites. L'ingrat que j'aimois s'étoit fait un mérite
» de l'avertir de mon infidélité. Ma fureur monta
» tout d'un coup au comble. Je réſolus de perdre
» l'un & l'autre, au riſque de périr moi-même
» dans l'entrepriſe. Dès le lendemain, j'allai
» trouver un juge de paix, auquel j'offris de révé-
» ler un crime horrible dont j'avois été complice,
» pourvu qu'il obtînt d'avance mon pardon de la
» cour. Il m'aſſura deux jours après qu'il l'avoit
» obtenu, avec les exceptions ordinaires. Je
» n'exigeai point d'autre garant que ſa parole:
» non-ſeulement je lui déclarai toutes les cir-
» conſtances du vol & du meurtre; mais voulant
» envelopper le jeune homme dans la même
» ruine, je l'accuſai d'avoir eu part à la mort de
» ſon père, & j'apportai pour preuve l'étroite
» intelligence qu'il avoit toujours gardée avec ſes
» meurtriers. On les arrêta tous deux au même
» moment. Ils furent retenus quelque tems en
» priſon: mais malgré toute ma rage, je manquai
» de hardieſſe lorſqu'il fallut inſiſter ſur les preuves

&

» & ſoutenir la confrontation. Nos domeſtiques
» d'ailleurs s'accordèrent à dépoſer que le mal-
» heur qui étoit arrivé leur avoit paru venir d'une
» cauſe naturelle, & les accuſés répondant toujours
» d'un air ferme aux interrogations, ils vinrent
» à bout de me faire paſſer pour une amante fu-
» rieuſe qui les avoit voulu ſacrifier injuſtement.
» Je me trouvai réduite au plus infame état, lorſ-
» que mon amant eut obtenu la liberté, & que je
» me vis contrainte de le fuir pour me mettre à
» couvert de ſon reſſentiment.

» Après tant d'expérience de la foibleſſe des
» hommes, je demeurai convaincue qu'une belle
» femme peut tout entreprendre impunément.
» L'affreuſe condition dont j'avois trouvé le
» moyen de ſortir fut bientôt effacée de ma mé-
» moire. Il ne me reſtoit d'embarras que pour
» mes dettes, qui m'expoſoient aux inſultes de
» pluſieurs créanciers. Je pris le parti d'épouſer
» un ſoldat (1), après lui avoir fait promettre
» de ne ſe préſenter jamais devant mes yeux.

(1) C'eſt l'uſage établi à Londres, qu'on n'y fait aucune peine aux femmes mariées pour leurs dettes. Tout retombe ſur le dos des maris, du moins lorſqu'ils n'avertiſſent pas le public que la mauvaiſe conduite de leurs épouſes les oblige à ſe ſéparer d'avec elles.

» Deux guinées, dont je lui fis préſent, le diſ-
» posèrent à ſuivre toutes mes volontés. A peine
» connut-il mon nom; je puis aſſurer que de ſa
» vie il ne m'a vue qu'à l'égliſe. Plus fière que
» jamais du droit que j'avois acquis de faire
» impunément de nouvelles dettes, j'augmentai
» ma dépenſe, & je formai une maiſon qui devint
» le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de jeunes
» débauchés à Londres. J'étois l'idole de ce
» temple profane. Les moindres ſignes de ma
» volonté étoient des loix ſouveraines. Mes fa-
» veurs ſe payoient au poids de l'or. Je ne ſais
» quelle idée ceux à qui je les refuſois pouvoient
» ſe faire de ma conduite, mais je n'avois point
» d'explications à donner à mes eſclaves. Ce fut
» dans cette brillante ſaiſon de ma vie, que je
» liai connoiſſance avec le jeune.... Il me plut.
» Je m'en fis adorer. Son père, qui fut informé
» de notre commerce, prit la réſolution de le
» marier pour le rompre. Il me fut impoſſible
» de parer le coup, & j'eus le chagrin de voir
» que ſon épouſe étant devenue enceinte, il
» commençoit à ſe refroidir pour moi. Ma fierté
» ne put ſouffrir ce changement. Je pris le parti
» de m'en venger ſur le fruit de ſes nouvelles
» amours, par un breuvage compoſé que j'eus
» l'adreſſe de faire préſenter à la mère. Il lui fut
» auſſi funeſte qu'à l'enfant qu'elle portoit dans

» ſon ſein. J'eus quelque regret que ma vengeance
» eût été ſi loin; je n'en voulois point à la vie
» d'une rivale que je redoutois peu ſous toute
» autre qualité que celle de mère. Cependant, le
» retour de mon amant n'en fut que mieux aſſuré.

» Sa paſſion, qui avoit repris de nouvelles
» forces, dura plus long-tems que la mienne.
» Ayant ceſſé de l'aimer, je me ſouvins du cha-
» grin qu'il m'avoit cauſé, & je réſolus de l'en
» punir. Il avoit une belle maiſon dans le voiſi-
» nage de Londres, où il m'avoit menée pluſieurs
» fois, & j'y étois toujours trop peu pour ſatis-
» faire ſon empreſſement. J'en connoiſſois tous
» les êtres; ſur-tout le cabinet où ſon argent
» étoit, avec ſes bijoux & toutes les pierreries
» qui avoient appartenu à ſon épouſe. Je me
» levai ſecrètement pendant la nuit. J'introduiſis
» dans la maiſon trois perſonnes qui attendoient
» mes ordres, & qui les exécutèrent avec tant
» d'habileté, que non-ſeulement le cabinet, mais
» la plupart des appartemens furent dépouillés de
» ce qu'il y avoit de plus précieux. Je me fis le
» lendemain un plaiſir extrême de la douleur d'un
» homme que je commençois à mépriſer, parce
» qu'ayant ceſſé de l'aimer, mes yeux s'ouvrirent
» tout d'un coup ſur ſes défauts. Enfin, je l'aban-
» donnai.

» Quelque tems après, un françois arrivé nou-

» vellement à Londres, me vit à la promenade
» du parc, & me fit connoître par ſes regards & ſa
» conſtance à me ſuivre, qu'il avoit pour moi
» des ſentimens fort paſſionnés. Je lui fis naître
» naturellement l'occaſion de m'aborder. Il la
» ſaiſit en homme verſé dans la galanterie. Ses
» manières étoient pleines de douceur. Il s'ex-
» pliquoit mal en anglois, mais il ſe faiſoit en-
» tendre. Je goûtai ſi fort ſon entretien qu'ou-
» bliant le deſſein que j'avois eu de le tromper,
» je réſolus de faire une liaiſon de tendreſſe avec
» lui. Il m'offrit la main pour me conduire chez
» moi. Je l'acceptai. Ne m'ayant pris d'abord que
» pour une aventurière, il parut ſurpris de la
» beauté de ma maiſon, du nombre de mes do-
» meſtiques, & de la richeſſe de mes meubles.
» Son admiration éclatoit à chaque moment.
» Je vis un homme qui ne ſe poſſédoit plus dans
» le tranſport de ſa joie, & toutes ſes réflexions
» tomboient ſur l'abondance qu'il remarquoit au-
» tour de lui. J'en conclus que malgré l'air de
» diſtinction qu'il ſavoit prendre, il n'étoit point
» accoutumé à fréquenter les grands, ni à vivre
» dans l'opulence. Cette penſée me rendit plus
» retenue. Quoique je ne ſentiſſe point diminuer
» le penchant que j'avois pour lui, je crus devoir
» le mettre à l'épreuve, & m'aſſurer de ſon
» affection juſqu'à un certain point, puiſque

» c'étoit l'unique choſe que je m'étois propoſée » d'obtenir. La victoire que je lui avois laiſſé » eſpérer dès le jour même fut différée ſous » quelque prétexte. Il revint le lendemain, & je » continuai de le recevoir avec tendreſſe, mais » ſans rien changer à la réſolution que j'avois » priſe de ne lui rien accorder. Mes amans ordi- » naires ne laiſsèrent pas d'en marquer de la » jalouſie. Je les forçai au ſilence. Peu-à-peu je » me fis une affaire ſérieuſe de ce nouvel enga- » gement; & ſoit vanité, ſoit inclination, je » voulus être aimée d'un françois pour l'amour » de moi-même.

» Cependant je n'appercevois point dans ſes » aſſiduités, & dans les marques même de la » paſſion dont il m'entretenoit, ce qui devoit y » être pour me perſuader qu'elles étoient ſincères. » La première réflexion que j'avois faite ſur ſon » caractère ſe confirmoit tous les jours par de » nouvelles preuves. Il étoit intéreſſé, avide » du gain dans les moindres parties du jeu, » groſſier lorſqu'il s'emportoit contre la fortune, » & dans ces occaſions auſſi peu complaiſant pour » moi que pour les autres. Avec de ſi mauvaiſes » qualités, il ne ceſſoit point de me paroître aimable. » Un de ſes rivaux me dit un jour qu'ayant pris » quelques informations ſur ſon compte parmi » les françois qui ſont à Londres, on lui en avoit

» parlé comme d'un miſérable, ſans naiſſance » & ſans honneur, qui n'avoit point d'autre fonds » pour vivre que ſa hardieſſe & ſon induſtrie, & » qui étoit venu à Londres pour fuir le châti- » ment qu'il avoit mérité en France par mille » friponneries. Je pris ces accuſations pour au- » tant de calomnies, inventées par la haine d'un » amant jaloux. D'ailleurs je ne me ſentois pas la » conſcience aſſez nette, pour condamner trop » rigoureuſement la mauvaiſe conduite d'autrui.

» Quelques ſemaines s'étoient écoulées. Je ne » pouvois plus réſiſter à mon impatience, & » j'étois déterminée à paſſer par-deſſus toutes les » raiſons qui m'avoient rendue ſi difficile, lorſ- » qu'une ſervante de ma maiſon vint m'avertir » qu'une autre fille, qui ſervoit à ma chambre, » avoit fait ſecrétement le paquet de ſes hardes, » qu'elle y avoit fait entrer quantité de choſes » qui m'appartenoient, & qu'à juger par les liai- » ſons qu'elle avoit avec le françois qui étoit » continuellement chez moi, il y avoit beaucoup » d'apparence qu'elle ſe diſpoſoit à partir avec » lui. Un coup de foudre m'auroit moins étonnée. » Je me préparois à traiter ce perfide en amant » chéri dès la nuit ſuivante. Ma fureur s'enflamma » au dernier point. Je fis venir la fille de chambre » en ma préſence. Je lui fis connoître que j'étois » informée de ſes vols & de ſon deſſein; que je

» pouvois la livrer ſur le champ à la juſtice ; mais
» que je mettois ſa grâce à prix, & qu'en me
» faiſant l'aveu ſincère de ſa faute, elle pouvoit
» être aſſurée du pardon. La crainte lui fit con-
» feſſer que le françois l'avoit engagée par mille
» promeſſes à quitter l'Angleterre avec lui ; que
» le tems de leur départ étoit fixé au lendemain ;
» qu'elle m'avoit dérobé par ſon conſeil tout ce
» qui étoit tombé entre ſes mains, & qu'il de-
» voient non-ſeulement voler enſemble tous mes
» bijoux dès la nuit ſuivante, mais ſe défaire de
» moi, s'il arrivoit que je m'éveillaſſe lorſqu'ils
» entreroient dans ma chambre pour forcer mes
» armoires & mes coffres. Elle ſe jeta à mes
» pieds après cette confeſſion, en m'aſſurant
» qu'elle m'avoit toujours aimée, & qu'elle ne
» concevoit point par quel damnable artifice
» elle s'étoit laiſſé ſéduire. Je lui pardonnai ſans
» autre condition que de cacher au perfide que
» j'étois informée de ſa trahiſon. Je lui ordonnai
» même de prendre avec lui les mêmes manières
» & le même viſage, & je m'enfermai ſeule pour
» méditer ſur ma vengeance. Tous mes mouve-
» mens allèrent d'abord à l'aſſaſſinat. J'en avois
» commis plus d'un qui ne m'avoient pas paru ſi
» juſtes. Mon amour mépriſé étoit bien un autre
» aiguillon que l'intérêt. Je conclus la mort du
» traître, & par mes propres mains. Cependant

» en me rappelant tout ce que j'avois ſouffert » pour lui, je ne trouvai pas juſte qu'il mourût ſans » m'avoir donné la ſatisfaction que j'avois déſirée. » Je réſolus de lui faire paſſer la nuit avec moi, » & de l'étrangler le matin dans mon lit. Il n'y » avoit d'embarras qu'à cacher mon crime. J'en » vins à bout fort heureuſement par le ſecours » même de ma fille de chambre, qui étoit depuis » long-tems dans ma confiance, & qui m'avoit » prêté la main dans pluſieurs aventures de la » même importance. »

Telles furent en partie les dépoſitions de Molly-Siblis. Le Mémoire fut porté au roi, & quelques jours ſe paſsèrent à l'examiner. On étoit dans une impatience extrême de voir la fin de cette ſcène, lorſqu'on apprit ſans autre explication, que la ſentence étoit changée, & que Molly-Siblis, au lieu de mourir par la corde, devoit être tranſportée dans une colonie d'Amérique.

Un changement ſi peu attendu ne fit qu'augmenter la curioſité du public. Comme on ne s'appercevoit point d'ailleurs que le mémoire eût produit d'autre effet, on étoit fort porté à croire que les amis de la coupable avoient profité du tems pour renouveler leurs ſollicitations à la cour; & qu'en faveur du repentir qu'elle marquoit en confeſſant tous ſes crimes, ils avoient obtenu, de la

part du roi, l'adouciſſement de ſa ſentence. Mais un nouvel évènement replongea bientôt tout le monde dans une nouvelle incertitude. Il devoit partir un vaiſſeau pour l'Amérique, chargé d'émigrans de Saltzbourg, & d'un grand nombre d'anglois qui ſe deſtinoient volontairement aux colonies. Molly-Siblis fut menée à bord, pour partir avec eux. La nuit même d'après le jour qu'elle y arriva, une troupe de gens armés & maſqués ſe rendirent au vaiſſeau dans une chaloupe, & l'enlevèrent à force ouverte. Cette violence ne s'étant point paſſée ſans combat, un des raviſſeurs reçut une profonde bleſſure, qui ne lui permit point de ſe retirer avec les autres; de ſorte qu'il demeura priſonnier, ſans que ſes compagnons s'en apperçuſſent. On ne manqua point de faire toutes ſortes d'efforts pour tirer des éclairciſſemens de ſa bouche. Mais il réſiſta ſi conſtamment aux menaces, que pour le punir de ſon opiniâtreté autant que de ſon crime, on lui fit prendre le chemin des îles à la place de Molly. Le bruit ſe répandit qu'il avoit l'air d'un homme de diſtinction, & que les juges qui l'avoient condamné n'ignoroient pas ſon nom, quoiqu'ils euſſent feint de ne le pas connoître.

Ainſi l'heureuſe Molly s'aſſura la vie & la liberté. De quoi les femmes ne triomphent-elles

pas avec les charmes de l'eſprit & de la beauté? Non-ſeulement Molly ſe déroba à la juſtice, mais ſa diſgrace avoit mis le public dans ſes intérêts, & tout le monde parut ſe réjouir de ſa délivrance. Ce dernier ſentiment étoit d'autant plus étrange que perſonne n'ignoroit ſes crimes & le déſordre de ſa vie.

RELATION

D'UN ÉVÈNEMENT

FORT EXTRAORDINAIRE.

Quand on lit d'Amadis les faits inimitables,
Tant de châteaux forcés, &c.

ON n'a point de regret que ce ſoient là des fables; mais on en auroit beaucoup peut-être qu'une relation auſſi intéreſſante que celle qu'on va lire, ne fût pas certaine dans toutes ces circonſtances.

L'uſage des anglois eſt comme le nôtre, de faire nourrir leurs enfans à la campagne, par des femmes qui ſe préſentent au haſard, ou du

moins ſur de fort légères recommandations. On ſait à quels inconvéniens cette confiance expoſe ſouvent des parens crédules. Une dame riche & de quelque naiſſance, avoit ainſi livré ſa fille unique, le premier fruit de ſon mariage; & ſe repoſant ſur la bonne foi de la nourrice, qui avoit un enfant du même ſexe, elle n'avoit pas d'autre ſoin que de la payer régulièrement. Quelques mois ſe paſsèrent ſans trouble; mais la nourrice étant morte ſubitement, ſon mari qui étoit un laboureur fort ſimple, & qui n'avoit jamais conſidéré les deux enfans avec aſſez d'attention pour les diſtinguer, ſe trouva dans l'impoſſibilité de reconnoître le ſien. La probité dont il manquoit moins que d'eſprit, le porta bien à confeſſer ſon embarras à ſon curé; mais n'en pouvant recevoir aucune lumière, il prit le parti de les tranſporter tous deux à la ville, & de les préſenter à la dame qui devoit partager ſa peine. Après lui avoir expliqué leur malheur commun, il lui dit avec la même franchiſe, que ſi elle n'avoit pas les yeux plus clairvoyans que lui, il étoit d'avis qu'elle prît celui des deux pour lequel elle ſe ſentoit le plus d'inclination.

En effet, elle n'avoit guère à choiſir d'autre voie. Après avoir tiré bien des conjectures de la reſſemblance de quelques traits avec les ſiens, & du plus ou moins de délicateſſe dans le teint

& la complexion, ces règles ne lui paroiſſant point aſſez certaines, il en fallut revenir à celle du penchant qui ne manqua point, comme on ſe l'imagine aiſément, de ſe déclarer pour la plus jolie des deux filles. Le payſan fut congédié avec celle qu'on lui laiſſa pour partage. Il l'éleva dans les exercices de la campagne, tandis que l'autre fut traitée avec toute la délicateſſe qui convenoit à la condition où le haſard l'avoit fait entrer.

Mais rien n'étant ſi ſujet à changer que les premiers traits de l'enfance, il arriva que celle à qui la fortune avoit fait donner la préférence, devint ſi laide avant l'âge de quinze ans, qu'on la citoit pour un exemple de difformité dans le quartier. La dame qui paſſoit pour ſa mère fut d'autant plus affligée de cette diſgrace que le ciel ne lui avoit point accordé d'autre enfant. Dans le chagrin qu'elle en reſſentoit, ſe rappellant quelquefois l'aventure qui l'avoit rendue ſa fille, elle ne put réſiſter à la curioſité de voir celle qu'elle avoit rejetée; & ſans communiquer ſon deſſein, elle ſe fit un jour mener ſeule dans le village où elle étoit ſûre de la trouver. Elle la vit. Si elle n'y remarqua point un prodige de beauté, elle y trouva du moins une figure des plus aimables; des yeux tels qu'on les ſouhaite à la ville; un teint que l'ardeur du ſoleil n'avoit

pu ternir, & dont on pouvoit eſpérer encore mieux avec un peu de fortune & de repos; une bouche & des dents qui avoient triomphé de la noirceur & de la groſſiéreté des alimens; enfin, la taille non-ſeulement droite, mais aſſez bien priſe pour paroître noble & dégagée, ſous un habit vil & informe. L'impreſſion de cette vue ſe joignant au dégoût que la Dame avoit pour ſa fille, il ne lui reſta pas le moindre doute qu'elle ne ſe fût malheureuſement trompée dans ſon choix, & que le tendre nom qu'elle avoit accordé à l'autre ne convînt uniquement à celle-ci. Elle ne manqua point d'ailleurs de prendre le trouble que cette penſée lui cauſa pour un avertiſſement de la nature, & l'amour propre ne lui perſuada pas moins aiſément qu'une ſi jolie perſonne avoit beaucoup de reſſemblance avec elle.

Elle l'auroit accablée de careſſes dans le premier tranſport; mais la prudence l'obligeant de garder des meſures, elle ſe contenta de faire appeler le payſan. Elle le prit à l'écart, & ſuivant quelques vues qu'elle avoit formées ſur le champ, elle lui déclara que par de nouvelles lumières dont elle étoit redevable à la bonté du ciel, elle avoit enfin reconnu qu'ils s'étoient trompés tous deux lorſqu'ils avoient réglé le ſort de leurs enfans. Vous avez ma fille, lui dit-elle, que je viens

vous redemander, & je ſuis prête à vous rendre la vôtre. Son deſſein étoit d'abord de ſonder les les diſpoſitions de ce bon homme. Elle les trouva plus favorables qu'elle n'avoit eſpéré. Sa fille étoit un fardeau pour lui; il lui importoit peu qu'elle conſervât ce nom, lorſqu'elle ne devoit le perdre que pour devenir plus heureuſe; & peut-être ſe flatta-t-il que ſa fortune s'étendroit juſqu'à lui. Il conſentit donc tout d'un coup à la première partie de cette propoſition. Mais avec plus de jugement qu'on ne l'en auroit cru capable, il repréſenta qu'il y auroit peu de raiſon & de juſtice à le charger d'un autre enfant, dont il ſavoit fort bien que l'éducation n'auroit pu faire une fille propre au travail.

Comme on ne ſongeoit à rien moins qu'à l'y forcer, & qu'on n'avoit touché cet article que pour s'aſſurer du fond de ſes ſentimens, on eut trop de joie de le trouver de ſi bonne compoſition ſur le ſeul point qu'on avoit à cœur. La jeune fille fut appelée auſſitôt. On eut ſoin de lui donner un air de propreté avant que de la faire paroître; & celui qu'elle avoit pris juſqu'alors pour ſon père, la remit lui-même à la dame qui vouloit être ſa mère, & qui ſe hâta de l'emmener à Londres. Quelques piſtoles laiſſées à ſa place, qui furent regardées comme l'augure de quelque

choſe de plus à l'avenir, empêchèrent que ſa perte ne fût ſentie trop amèrement.

Il n'étoit pas difficile à la dame de Londres d'introduire une étrangère dans ſa maiſon, & de la traiter même avec toutes les diſtinctions qu'elle pût s'imaginer pour ſatisfaire ſa tendreſſe; mais comment la faire reconnoître pour ſa fille, & quel moyen de la faire entrer dans le droit d'héritage? Son mari qui avoit toujours été dans le ſecret fut auſſitôt conſulté. S'étant prévenu du même penchant pour une fille ſi aimable, il fut d'avis que, ſans s'expoſer à mettre le trouble dans ſa maiſon, il devoit remercier le ciel de lui donner deux enfans pour un, & les regarder en effet tous deux comme s'ils fuſſent nés de ſon mariage. Il n'en avoit point d'autres. Ses richeſſes ſuffiſoient pour les établir honnêtement. Ce parti lui parut beaucoup plus sûr que celui d'une diſtinction qui ne pourroit jamais avoir de fondement raiſonnable, & qui lui laiſſeroit toujours ſujet de douter s'il ne ſe ſeroit point rendu coupable d'une injuſtice.

Perſonne ne l'accuſa d'avoir manqué de ſageſſe dans ce raiſonnement; mais il falloit prévoir deux difficultés qu'il étoit preſqu'impoſſible d'éviter. L'une du côté de ſa femme, qui n'avoit point aſſez d'empire ſur ſes ſentimens pour tenir la balance ſi égale entre ſes deux filles;

l'autre du côté de celle qui étoit de tout tems en poſſeſſion de ce titre, & qui n'étoit pas diſpoſée à le partager ſi légèrement. Dès les premiers jours la faveur de la mère ſe déclara ſi viſiblement pour la dernière venue, que la jalouſie & les murmures éclatèrent bientôt dans la bouche de l'autre. Le mal ne fit qu'augmenter à meſure que ſa ſœur ſe forma aux uſages de la ville, & que l'art parut relever ſes agrémens naturels. Celle-ci ſe nommoit *Anne*, & l'autre *Sara*. Anne n'abuſa point de ſes avantages; mais elle ne put empêcher qu'une infinité de jeunes gens ne la trouvaſſent aimable, & cette obſervation qui n'échappa point à la malheureuſe Sara, fut pour elle un coup mortel. Ne pouvant plus contenir ſa haine, elle chercha toutes les occaſions de la marquer, ſans en excepter même les injures & les outrages.

Ce fut dans un de ces violens démêlés, que la mère à qui Anne avoit eu juſqu'alors aſſez de bonté pour les cacher, ſurvint au bruit de quelqu'emportement de Sara. La vue de ſa fille chérie, qu'elle trouva les yeux en pleurs, & qui ne put lui en déguiſer la cauſe dans ce moment d'amertume, l'émut juſqu'au point de ne plus garder de meſures. Elle apprit à Sara que ſi elle étoit ſoufferte dans la maiſon, c'étoit par une indulgence dont elle n'étoit pas digne; & lui

lui déclarant qu'elle n'étoit que la fille d'un payſan, elle lui donna ordre de reſpecter déſormais celle qu'on lui permettoit encore de nommer ſa ſœur, mais qui étoit en effet ſa maîtreſſe, & qui lui faiſoit trop de grâce en prenant avec elle un nom plus tendre & plus familier.

Sara n'étoit point ſans eſprit; le poids de l'autorité paternelle l'avoit empêchée d'abord d'examiner avec trop de ſoin de quel droit on lui donnoit une ſœur qu'elle n'avoit jamais connue. Mais ſe voyant pouſſée juſqu'à perdre le titre & les droits de ſa naiſſance, elle réſolut d'approfondir un myſtère ſi funeſte, & de ſe faire rendre juſtice à force ouverte. Elle découvrit facilement de quel village ſa ſœur étoit venue, & les informations qu'elle ſe procura, l'ayant aſſurée qu'Anne n'avoit jamais paſſé elle-même que pour la fille d'un payſan, qui vivoit encore, & qui pouvoit rendre témoignage de ſa naiſſance, elle ſe perſuada de plus en plus que ſon père & ſa mère ne pouvant lui ravir ſes droits que par une impoſture, il lui ſeroit aiſé de les ſoutenir malgré eux. L'argent lui manquoit pour les frais des procédures; mais ſa hardieſſe fut ſi vivement excitée par le dépit & la haine, qu'elle prit le parti de s'ouvrir à un avocat, moins riche qu'avide de le devenir, en lui promettant de ſe donner à lui avec toutes

ſes eſpérances, s'il avoit aſſez d'habileté pour les faire valoir & pour la venger. Ce motif eut l'effet qu'elle s'en étoit promis. L'avocat qui n'enviſageoit que la fortune, ſans s'arrêter à la laideur, commença par vérifier ſecrètement la naiſſance de Sara. Les regiſtres de la paroiſſe qui portoient ſon nom & ſon âge, le témoignage des anciens domeſtiques de la maiſon, à qui l'aventure avoit toujours été ſoigneuſement cachée, la dépoſition même des parens & des voiſins, tout enfin paroiſſant favorable, il ne balança point à recevoir des promeſſes dont l'âge ne diminue point la validité en Angleterre, & ſe les étant fait confirmer par des gages encore plus certains, il entreprit cette affaire avec toute l'ardeur de la chicane, lorſqu'elle eſt animée par l'avarice.

Comme la difficulté rouloit ſur deux points, l'un conſiſtant à prouver la naiſſance de Sara, & l'autre à détruire la ſuppoſition de celle d'Anne, il avoit remis ſes obſervations ſur celui-ci après l'éclairciſſement de l'autre; aſſez ſatisfait d'abord de ſe croire certain du principal intérêt qui le faiſoit agir, & ſur lequel il fondoit toutes ſes vues. Cependant le ſecond objet demandant auſſi ſes ſoins, à peine ſe fut-il aſſuré de Sara, qu'il ſe tranſporta lui-même à la campagne d'où Anne étoit venue, pour ſe mettre en état par

ſes propres lumières de pouſſer cette partie de ſon entrepriſe avec autant de vigueur que l'autre. Mais après en avoir conçu une fort bonne idée ſur le rapport de pluſieurs habitans du village, quel fut ſon étonnement, lorſque s'adreſſant au curé & au payſan même qui paſſoit pour le père d'Anne, il apprit par un récit fort ſimple toutes les circonſtances de l'ancienne aventure! Il avoit trop de jugement pour ne pas comprendre que dans un cas ſi ſingulier, le caprice d'une mère n'avoit pu ſuffire pour fixer la condition d'un enfant, & que par conſéquent l'incertitude étant toujours la même, il ne réſultoit rien du premier choix qui fût capable de donner l'excluſion à l'une des filles plutôt qu'à l'autre. Il ne put refuſer des louanges à la ſageſſe & à la bonté d'un père, qui avoit mieux aimé ſe charger d'un double fardeau, que de s'expoſer par une préférence aveugle à priver un enfant de l'état qu'il devoit à la nature. Il prévit même que les tribunaux de la juſtice ne réformeroient rien à une diſpoſition ſi raiſonnable. L'emportement de la mère contre Sara & la préférence violente qu'elle avoit donnée à l'autre, furent les ſeuls myſtères qui lui parurent capables de l'arrêter; mais les pénétrant encore, il ne douta point que la cauſe de cet éclat n'eût été quelque querelle paſſagère, & il s'en crut encore plus aſſuré, lorſqu'il

fit réflexion qu'il n'en étoit arrivé aucun changement dans la condition préſente, & dans les eſpérances des deux filles.

Ainſi revenant à Londres avec moins de ſatisfaction qu'il n'en étoit parti, il commençoit à craindre de s'être engagé trop loin, & de ne retirer que de la confuſion de ſon entrepriſe au lieu de la fortune qu'il en avoit attendue. Il trouva de nouveaux ſujets de crainte dans une fauſſe démarche que l'impatience avoit déjà fait faire à Sara. N'ayant pu ſe contraindre aſſez pour attendre à ſortir de la maiſon de ſon père, que les procédures fuſſent commencées, elle s'étoit retirée chez un de ſes oncles qu'elle avoit eu l'adreſſe de faire entrer dans ſon reſſentiment; & ne gardant aucune meſure, elle avoit déjà fait éclater ſes projets de vengeance. L'avocat qui apprit cette fâcheuſe nouvelle en arrivant, ne vit point d'autre moyen pour ſe mettre à couvert du ridicule, que de ſe rendre auſſitôt chez le père & chez la mère, auxquels il confeſſa l'imprudence qu'il avoit eue de s'en rapporter trop aiſément à une fille furieuſe. Il ne déguiſa pas même ſes motifs qui avoient été l'envie de s'enrichir en l'épouſant. Le père, homme facile & toujours diſpoſé à traiter ſes deux filles avec une certaine égalité, prit ſi bien cette confidence, que loin de s'offenſer contre Sara, il

fut ravi de trouver une occaſion de la marier, que ſa laideur lui avoit fait craindre de n'avoir jamais. Suivez vos premières vues, dit-il à l'avocat; je lui ferai une fortune qui ne lui laiſſera point de jalouſie pour celle que je réſerve à ſa ſœur. La propoſition fut acceptée; on convint que Sara ſeroit rappelée ſans bruit, & que le mariage ſeroit célébré peu de jours après.

Ce traité ſuppoſoit le conſentement de Sara, qu'on étoit bien éloigné d'obtenir. Soit honte, ſoit fureur, elle ne put apprendre ce qui s'étoit paſſé, ſans reſſentir plus vivement que jamais l'outrage qu'elle croyoit avoir reçu. Tous les avantages qui lui étoient offerts n'empêchoient point que ſa naiſſance ne demeurât incertaine; elle ne voulut ſouffrir aucune compoſition ſur cet article, & traitant ſon avocat de perfide, elle engagea ſon oncle, qui ignoroit encore les circonſtances de l'ancienne aventure, à prendre ouvertement ſa cauſe. Le procès alloit commencer ſans ménagement, lorſqu'un nouvel incident changea tout-à-fait la ſcène.

Anne avoit fait quelques liaiſons depuis ſon ſéjour à Londres, & d'une connoiſſance à l'autre, elle étoit parvenue à ſe lier particulièrement avec la fille du miniſtre de la paroiſſe. Il étoit ſervi depuis quinze ans par une vieille gouvernante, qui n'avoit jamais penſé à quitter une condition

ſi douce. Un jour que cette femme s'étoit mêlée dans quelqu'entretien de ſa jeune maîtreſſe & de ſon amie, il lui échappa de nommer le lieu de ſa naiſſance, qui étoit le même village d'où Anne étoit venue. Celle-ci ouvrant l'oreille à un nom qui lui étoit toujours cher, demanda ardemment des explications. Elle en donna elle-même ſur quantité de circonſtances, dont il étoit ſurprenant qu'une fille de Londres fût ſi bien inſtruite; de ſorte que la gouvernante eut la curioſité de s'informer après ſon départ comment elle pouvoit les avoir appriſes. Le miniſtre qui n'avoit pu ignorer tout-à-fait l'hiſtoire des deux ſœurs, ſur-tout depuis que l'avocat avoit conſulté ſes regiſtres, raconta ſimplement ce qui étoit venu à ſa connoiſſance. Il fut étrangement ſurpris d'entendre dire à ſa gouvernante qu'elle étoit en état de donner bien des lumières ſur ce qui paroiſſoit ſi obſcur, & qu'ayant été la meilleure amie de la nourrice, elle ſe ſouvenoit de l'avoir aidée dans une opération dont les traces devoient encore ſubſiſter, & lèveroient néceſſairement toutes les incertitudes. Elle aſſura là-deſſus ſon maître, que la nourrice dont elle lui dit le nom, ayant reçu de Londres un enfant nouveau-né qu'elle s'étoit chargée de nourrir, & s'en trouvant un du même ſexe, l'embarras où elle craignoit d'être

tôt ou tard pour les diſtinguer, lui avoit fait prendre le parti de marquer l'un des deux dans quelqu'endroit du corps où cette marque fût ſecrète & ſans danger; que s'étant ouverte à elle en lui demandant ſon ſecours, elles avoient fait rougir enſemble un petit anneau de fer qu'elles avoient appliqué ſur la plante du pied droit de la petite étrangère, & qu'il étoit impoſſible qu'une figure ſi bien imprimée fût diſparue tout-à-fait. Je quittai le village quelques ſemaines après, dit-elle, & n'y ayant eu depuis aucune communication, je n'ai ſu ni la mort de ma voiſine, ni le ſort des deux enfans.

Une preuve de cette nature étoit ſi claire & ſi déciſive, que la chicane n'y pouvoit rien oppoſer. Le miniſtre qui ne croyoit point que l'amour des biens céleſtes auxquels ſa profeſſion l'obligeoit particulièrement, pût l'empêcher d'en avoir un peu pour ceux de ce bas-monde, réſolut de faire ſervir cette connoiſſance à l'établiſſement d'un de ſes frères, & jeune officier, mieux pourvu de mérite que de bien. Il ordonna le ſilence à ſa fille & à ſa gouvernante; & s'étant rendu chez celui qui paſſoit pour le père des deux demoiſelles, il lui dit naturellement qu'ayant entendu parler du déſordre qui étoit prêt d'éclater dans ſa famille, il venoit lui en offrir le remède; mais que ſans avoir recours à l'artifice pour

s'assurer le prix du service qu'il vouloit lui rendre, il lui déclaroit qu'en lui faisant reconnoître sa fille à des marques certaines, son espérance étoit de l'obtenir en mariage pour son frère. Cette ouverture ne fut pas d'abord reçue avec autant de joie qu'il s'en étoit flatté. La mère tremblant qu'un éclaircissement, de quelque nature qu'il fût, ne se trouvât pas favorable à sa chère Anne, répondit froidement qu'il étoit bien tard pour espérer des certitudes qu'elle n'avoit pu se procurer dans l'espace de quinze ans; qu'elle se contentoit de celles qu'elle tiroit de son inclination, & que personne d'ailleurs n'avoit droit de se plaindre, lorsque les deux enfans étoient traités sur le même pied. Le mari, sur qui l'habitude de voir Sara faisoit presque autant d'impression que son penchant pour Anne, ne parut pas plus empressé; & loin de penser à se délivrer de l'une ou de l'autre, il pria le ministre d'employer l'autorité que lui donnoit son caractère, pour arrêter l'entreprise de Sara, qui vouloit se perdre par un éclat inutile. A l'égard du mariage proposé, comme la naissance du ministre étoit de quelque distinction, & le mérite de son frère fort connu, on ne marqua point d'éloignement, pourvu qu'Anne n'en eût point pour le mari qu'on lui offroit.

Si cette réponse ne satisfit point absolument

le miniſtre, elle ne lui ôta pas l'eſpérance de réuſſir par une autre voie. C'étoit beaucoup d'avoir obtenu le conſentement du père & de la mère pour le mariage qu'il méditoit; mais comme il ne le ſouhaitoit lui-même qu'autant que la naiſſance d'Anne deviendroit certaine, & qu'il croiroit donner à ſon frère une femme riche & bien née, il réſolut de ſe procurer la certitude qu'on refuſoit de recevoir. Anne étoit ſouvent avec ſa fille; il prit une de ces occaſions pour lui parler du doute où elle étoit de ſon ſort, & la voyant bien échauffée par l'offre qu'il lui fit de l'éclaircir ſecrètement, il n'y mit point d'autre condition que ſon mariage avec ſon frère. Elle l'avoit aſſez vu pour le trouver aimable. Son conſentement fut donné ſans violence; après quoi le miniſtre la pria de ſe déchauſſer, & prenant lui-même ſa jambe, il chercha la marque qui devoit éclaircir tous les myſtères. Anne ſe défia tout d'un coup de ce qu'il cherchoit, parce qu'elle connoiſſoit cette marque; & comme elle ignoroit encore ſi c'étoit le ſigne de ſon bonheur ou de ſon malheur elle tomba évanouie de frayeur, & ne revint à elle-même qu'au bruit des applaudiſſemens du miniſtre, qui ne put modérer ſa joie en voyant ſes eſpérances heureuſement remplies. La gouvernante fut appelée au même moment; elle répéta les explications qu'elle avoit déjà données

à ſon maître, & elle vérifia elle-même la marque, qui ſe trouva exactement conforme à ſon témoignage.

Le premier mouvement d'Anne l'auroit portée à découvrir cette heureuſe aventure à ſa mère, ſi le miniſtre n'eût exigé de ſa reconnoiſſance qu'elle lui laiſsât le ménagement d'une ſi agréable ouverture. Sa crainte étoit que le mariage de ſon frère n'en devînt plus difficile. Il retourna chez le père, pour ſe hâter de lui faire renouveler ſa parole aux premières conditions; & le preſſant de conclure la cérémonie, il la fit célébrer en effet peu de jours après. Mais à peine eut-il obtenu ce qu'il avoit déſiré, que ſuivant ſa propre ardeur autant que celle de ſa nièce, il prit le père & la mère en particulier, pour lui communiquer une découverte à laquelle ils s'attendoient peu. Ils en furent ravis juſqu'au tranſport, & la mère ne vouloit pas différer un moment à publier ſa joie. Cependant la bonté & la prudence du père lui firent concevoir tout d'un coup quel alloit être le déſeſpoir de la malheureuſe Sara: il ne put étouffer ce ſentiment de tendreſſe, & voulant lui aſſurer du moins un état honnête & tranquille, il demanda le tems d'exécuter un projet qui lui venoit à l'eſprit.

Ce fut d'aller trouver Sara chez ſon oncle, & de lui apprendre que ſon ſort étoit réglé par des

preuves ſans réplique, en l'aſſurant néanmoins que loin de l'abandonner, il étoit toujours réſolu de lui faire la dot qu'il lui avoit deſtinée, ſi elle vouloit renoncer à des pourſuites inutiles, & prendre modeſtement le parti d'épouſer l'avocat. Il ne perdit pas un moment. Sara reçut ſon diſcours avec un torrent de larmes, & ne voyant plus de jour à l'eſpérance, elle parut ſe ſoumettre à tout ce qu'on lui propoſoit. L'avocat, qui n'avoit point changé de ſentiment, reçut avec joie l'avis qu'on lui donna de ſe rendre à l'égliſe. Ils furent mariés, & le père remplit ſes engagemens de bonne grâce.

Le miniſtre, la mère & les deux familles, qui entrèrent dans les mêmes ſentimens, n'ayant guère tardé à répandre le bruit de cette aventure, chaque circonſtance qui revint aux oreilles de Sara, fut pour elle un coup mortel. Son mari même contribua à l'augmentation de ſes chagrins par des marques de dégoût qui n'étoient peut-être que l'effet de ſa laideur, mais qu'elle prit pour un reproche mépriſant de la baſſeſſe de ſa naiſſance. Elle paſſa ainſi quelques mois dans une langueur qui étoit capable d'exciter la pitié. En vain le père & la mère d'Anne, qui n'avoient pas perdu pour elle une certaine affection que leur erreur même leur avoit inſpirée, s'efforcèrent-ils de la conſoler par leur careſſes & leurs bienfaits.

Elle évitoit leur préſence ; & celle d'Anne étoit encore un tourment plus inſupportable ; le ſeul nom de cette heureuſe rivale la jetoit quelquefois dans des tranſports dont on ne pouvoit attendre que des ſuites funeſtes. Enfin, ſix mois après ſon mariage, on la trouva pendue dans ſa chambre, avec un billet près d'elle qui paroiſſoit écrit le même jour, dans lequel elle reprochoit amèrement ſes malheurs à la fortune N'ayant point laiſſé d'enfans à ſon mari, il ſe trouva obligé de reſtituer ſon bien, quoique ſous prétexte qu'elle n'étoit point la fille de celui que le public avoit cru ſon père, il employât toutes les reſſources de la chicane, pour prouver que ce qu'elle avoit reçue à titre de dot, devoit être regardée comme un ſimple préſent dont il devoit demeurer le poſſeſſeur. Le père, homme riche & libéral, ne ſe ſeroit pas porté à cette rigueur contre l'avocat, s'il n'eût voulu punir la dureté avec laquelle il avoit traité ſa femme ; & dans un pays où les morts volontaires ſeroient moins fréquentes, peut-être l'auroit-on ſoupçonné d'avoir eu part à ſa mort.

HISTOIRE
INTÉRESSANTE
DE DEUX INCONNUS.

ON vit arriver à Amſterdam & deſcendre dans une hôtellerie du *Neſſ* une dame dont la figure annonçoit une perſonne de diſtinction. Son équipage y répondoit. Pluſieurs domeſtiques qui la ſuivoient s'empreſſoient autour d'elle. Un homme aſſez bien mis, mais qu'on ne prenoit à la phyſionomie que pour ſon premier domeſtique, lui donna la main, prit ſoin de la faire loger commodément, & lui rendit tous les ſoins qui marquent beaucoup de reſpect & d'attachement. Le premier repas ſe fit avec une ſorte d'oſtentation. Les domeſtiques ſervoient avec ordre, & celui qu'on avoit pris pour l'écuyer ſe mit à table avec la dame. Tout le reſte du jour ſe ſentit d'un air de grandeur dans la dépenſe & dans les manières. Cependant, dès le lendemain, l'équipage & les domeſtiques furent réformés. Ceux-ci partirent fort bien payés, & ſi on leur faiſoit quelque queſtion ſur le nom de leur maîtreſſe, ſur le lieu d'où

ils venoient & ſur les motifs de leur voyage, ils répondoient qu'ils ignoroient à qui ils avoient appartenu, qu'on les avoit loués à Paris pour faire le voyage de Hollande, que celui qu'on prenoit pour un écuyer s'étoit fait nommer M. le Baron pendant la route, & que la dame, quelque rapport qu'on voulût ſuppoſer entr'eux, prenoit le nom de Madame la Baronne.

On étoit donc libre de les regarder ou comme époux, ou comme amans. L'un ou l'autre de ces deux titres leur convenoient, puiſqu'ils paſſoient la nuit enſemble, & que leurs affaires, leur dépenſe & tous leurs autres intérêts étoient conſtemment les mêmes. Cependant, après s'être défaits de toute leur ſuite, ils prirent pour ſeul domeſtique une ſervante Hollandoiſe, dont le miniſtère étoit encore partagé par le ſoin d'un enfant de quinze mois qu'ils avoient avec eux. Ils reſſerrèrent leur dépenſe. Ils paſſoient les jours entiers dans leur appartement, ſans la moindre communication; civils d'ailleurs pour les gens de l'hôtellerie, doux pour leur ſervante, attentifs à ne pas cauſer d'incommodité à leurs voiſins.

J'étois (1) du nombre. Un ſéjour de trois

(1) C'eſt M. l'abbé Prevoſt lui-même. On le laiſſe parler, & la relation n'en ſera que plus agréable dans ſa bouche.

mois que j'avois fait dans la même hôtellerie, m'avoit mis en liaiſon avec quelques autres étrangers qui s'y trouvoient logés. Ce que j'appris de mes nouveaux voiſins, & plus que tout le reſte leur douceur & leur politeſſe, me fit naître quelque déſir de les voir. Je me figurai que par quelques motifs qu'ils euſſent été amenés en Hollande, ce ne pouvoit être que faute d'amis & de connoiſſances qu'ils demeuroient comme enſévelis dans leur ſolitude. Je leur fis offrir ma viſite par notre hôte commun. Ils l'interrogèrent beaucoup ſur mon caractère & mes occupations, & ſatisfaits ou non des explications qu'ils reçurent, non-ſeulement ils acceptèrent mes offres, mais le Baron ſe hâtant de me prévenir, vint me prendre chez moi pour me préſenter à la dame. Je les voyois pour la première fois. Le portrait qu'on m'avoit fait du Baron me parut aſſez juſte : un homme de quarante ans, d'une taille haute & épaiſſe, la phyſionomie commune, mais avec un air de bonté néanmoins qui intéreſſoit tout d'un coup en ſa faveur; parlant mal notre langue, & né, comme je le remarquai auſſi-tôt à ſon langage, dans quelque partie de l'Italie. Les manières d'ailleurs aſſez douces & aſſez polies pour faire juger que de quelque condition qu'il fût, il avoit reçu une fort bonne éducation. A l'égard de la dame, tout ce qu'on m'avoit dit de la figure &

de l'air de nobleſſe qui éclatoit dans ſes moindres manières, me parut inférieur au témoignage de mes propres yeux. J'ai vu peu de femmes auſſi belles & auſſi bien faites. Elle ne parloit pas notre langue avec plus d'exactitude que le Baron, quoiqu'ils ſe fiſſent entendre tous deux fort aiſément. Mais ce que je découvris par ſon accent, auſſitôt que par ſon aveu, c'eſt qu'elle étoit Allemande. Ils me dirent qu'ils venoient d'Italie, qu'ils avoient paſſé quelques mois à Paris, & qu'ils ſe propoſoient de faire un long ſéjour en Hollande. C'eſt l'unique éclairciſſement qu'on ait jamais eu ſur la ſource de leur aventure.

Notre commerce devint tout d'un coup fort étroit. Je trouvai dans ces nouveaux amis une droiture & une bonté admirable de caractère. Il étoit vrai, comme je l'avois penſé, qu'ils ne gardoient leur ſolitude que parce que ſans connoiſſances ils n'avoient aucune occaſion d'en ſortir. Ils ſe ſuffiſoient d'ailleurs à eux-mêmes, & pendant pluſieurs mois que je les vis avec beaucoup de familiarité, je ne m'apperçus jamais d'aucune altération dans leur humeur. Je leur procurai la connoiſſance de deux perſonnes fort aimables, qui augmentèrent l'agrément de notre liaiſon. Tout le tems que je ne donnois point à mes occupations ſe paſſoit chez eux. Quoiqu'ils paruſſent vivre avec beaucoup d'épargne, ils nous donoient

donnoient quelquefois à dîner fort honnêtement. Nous les traitions à notre tour, & quoique nous n'entrepriſſions point de pénétrer leur ſecret, nous ne laiſſions point échapper une occaſion de leur offrir nos ſervices, en leur faiſant entendre que nous étions capables de zèle & de diſcrétion.

Il étoit impoſſible de ne pas nous livrer quelquefois à nos conjectures; mais n'ayant aucun fondement pour les appuyer, nos jugemens n'en étoient pas moins incertains. Divers bruits qui ſe répandirent juſqu'à la bourſe, ne ſervoient qu'à nous embarraſſer par leur oppoſition. Les uns aſſuroient que le baron n'étoit qu'un maître d'hôtel italien qui avoit enlevé la fille d'un ambaſſadeur allemand à la cour de Rome. Nous le crumes pendant quelques jours juſqu'à ce qu'un autre bruit le fit paſſer pour un prélat romain qui étoit venu ſe réfugier avec ſa maîtreſſe dans un pays de liberté. Il ignora tout ce qu'on publioit, & ſi je n'avois pas aſſez de lumières pour détruire ce qui ne me paroiſſoit point à ſon avantage, je m'efforçai du moins de le réparer par le témoignage que je rendois de tous côtés à ſes mœurs & à ſon caractère.

Cependant, après pluſieurs mois d'une vie fort tranquille, nous découvrîmes ſur le viſage & dans l'humeur du baron des marques ſenſibles de triſteſſe & d'inquiétude. Il ſe fit long-tems violence pour les

déguiſer; mais il paroiſſoit un air de contrainte juſques dans ſa joie; & fort ſouvent il ſe diſpenſoit, ſous divers prétextes, de la petite aſſemblée que nous avions formée régulièrement. La baronne ne ceſſa point d'en être, & ſechargeant des excuſes de celui qui paſſoit pour ſon mari, elle lui attribuoit des affaires qui l'occupoient néceſſairement. Il fit divers voyages, dont le plus long ne dura pas plus de quatre jours. Le plaiſir qu'il avoit apparemment de revoir ſa femme lui rendoit toute ſa bonne humeur à ſon retour; mais il retomboit dès le lendemain dans ſa mélancolie. La baronne n'en étoit pas plus exempte, quoiqu'elle réuſsît mieux à cacher la ſienne. Je la ſurpris plus d'une fois dans une rêverie ſi profonde, qu'elle ne m'avoit point entendu ouvrir ſa porte, & lui en ayant fait un jour quelque reproche, dans l'abſence de ſon mari, je fus extrêmement étonné de voir auſſitôt couler ſes larmes. La diſcrétion m'empêcha de lui en demander la cauſe, & je feignis de ne l'attribuer qu'à l'abſence du baron. Je raiſonnois dans cet intervalle avec mes amis, ſur des apparences qui confondoient notre pénétration. Nous nous ſerions imaginé qu'il étoit queſtion de quelqu'embarras de fortune, ſi la multitude de bijoux précieux que nous connoiſſions à la baronne ne nous eût perſuadés qu'ils étoient fort éloignés de ſe trouver dans la néceſſité. De calcul fait, en

montres d'or, en tabatières, en étuis, &c. nous avions vu entre elle & ſon mari la valeur de plus de dix mille florins, & la vie frugale à laquelle ils s'étoient réduits pouvoit leur faire de cette ſeule ſomme un fond ſuffiſant pour deux années. Cependant comme deux perſonnes, qui peut-être ne s'étoient jamais vues à cette ſorte d'épreuve, pouvoient manquer d'attention pour les reſſources qu'ils avoient dans leurs propres mains, nous délibérâmes ſi nous ne devions point ſonder le baron de ce côté-là, & lui offrir même tout ce que la médiocrité de notre fortune nous permettoit de faire en commun pour ſoutenir la ſienne. Mais j'avoue qu'étant chargé de cette commiſſion par mes deux amis, je n'eus point la force de lui faire une ouverture dont j'appréhendois qu'il ne pût s'offenſer. Je me bornai à des offres générales de ſervice, & je ne fus précis que dans les proteſtations de zèle & d'amitié.

La ſuite nous perſuada que ce n'étoient point des néceſſités de fortune qui cauſoient l'inquiétude du baron. Il arriva dans cet intervalle un gentilhomme moſcovite à Amſterdam, qui forma quelque liaiſon avec nous par une rencontre de pur haſard. Il vit la baronne; il en devint amoureux, & ſes aſſiduités furent continuelles auprès d'elle. Nous nous étions fort obſervés, mes amis & moi, dans la conduite que nous avions tenue avec une

femme ſi aimable; de ſorte qu'il nous parut fort étrange qu'un moſcovite, qui n'avoit pour toute recommandation que beaucoup d'argent & d'effronterie, vînt attaquer à nos yeux un cœur pour lequel nous n'aurions pas eu moins de goût que lui, ſi la bienſéance & l'amitié n'euſſent ſervi de frein à notre inclination. Cependant, comme c'étoit l'affaire du baron, nous ſupportâmes ce ſpectacle ſans murmurer; & nous avions d'ailleurs une trop haute opinion de la fidélité de ſa femme, ou ſi l'on veut de ſa maîtreſſe, pour la croire capable de prêter l'oreille aux ſéductions d'un amant.

Nous en étions à ce point, lorſque le baron ſe crut obligé de quitter Amſterdam pour un voyage qui ne devoit pas durer plus que le précédent. Nous fûmes témoins des efforts que la baronne fit pour l'arrêter; & ſans pénétrer le ſecret de leurs affaires, nous jugeâmes qu'une faveur demandée avec tant d'inſtances ſuppoſoit des raiſons fort importantes. Elle ne put lui faire changer de deſſein, mais il lui promit d'être de retour le jour ſuivant. Ses larmes durèrent long-tems. Nous nous retirâmes, après avoir employé bien des ſoins pour la conſoler; il étoit cinq heures après midi. Je ſortis de chez moi pour n'y rentrer que fort tard. J'appris en arrivant que madame la baronne étoit dans les tranſes

de la mort, & qu'on la ſoupçonnoit de s'être empoiſonnée. Elle avoit fait acheter vers les huit heures une doſe de ſublimé, ſans avoir expliqué l'uſage qu'elle en vouloit faire. Elle s'étoit renfermée ſeule après ſouper, & les pointes de la douleur l'avoient forcée de jeter des cris qui avoient attiré ſes voiſins. Ses plaintes ne regardoient qu'une colique dont elle prétendoit ſouffrir mortellement. On la traita dans cette ſuppoſition. Mais les progrès du mal étant ſenſibles, on trouva par divers éclairciſſemens qu'il devoit venir d'une autre cauſe. Elle mourut ſans en faire l'aveu, & l'unique ſoin qu'elle prit en mourant, fut de recommander à ceux qui lui offroient leur ſecours de ménager ſon mari, & de pas laiſſer ſon enfant dans le beſoin. Une ſi tragique aventure fit l'entretien de tout le monde, & chacun entreprit de l'expliquer. L'opinion qui prévalut d'abord, fut que le baron l'avoit abandonnée, & que ſe croyant ſans ſupport & ſans eſpérance dans un pays étranger, elle avoit choiſi la mort comme le plus court chemin pour ſe délivrer de ſes peines. On demeura dans cette idée juſqu'au lendemain au ſoir, que le baron vint diſſiper par ſon retour une ſi miſérable conjecture. Quelques perſonnes de ſa connoiſſance qui ſe trouvèrent à la porte de l'hôtellerie, lui donnèrent ſi adroitement le change, que ſous le

prétexte d'une affaire importante où ſon ſecours leur étoit néceſſaire, ils le conduiſirent dans une autre maiſon pour lui déclarer ſa perte. Les tranſports auxquels il s'abandonna détruiſirent encore mieux les ſoupçons qu'on avoit eus de ſon voyage. Il ne parla que de déſeſpoir & de mort. On ſe ſaiſit de ſon épée; mais demandant du poiſon, un poignard, & tout ce qui pouvoit ſervir à le délivrer promptement de la vie, il alla juſqu'à faire mille efforts pour ſe précipiter par une fenêtre. Enfin, au défaut de toutes les voies qu'il cherchoit pour mourir, il trompa ceux qui l'obſervoient, & s'élançant tête baiſſée contre le mur de la chambre, il ſe ſeroit bleſſé mortellement, ſi l'épaiſſeur de la tapiſſerie n'eût diminué la violence du coup.

On fut attentif aux moindres expreſſions de ſa douleur, pour en recueillir quelque lumière ſur le fond de ſon aventure. Mais il ne ſe trahit par aucune indiſcrétion. Huit jours qu'on le força de paſſer dans la maiſon où il s'étoit laiſſé conduire, ne mirent point de changement dans ſes diſpoſitions. Il parloit encore d'aller ſe tuer, ou mourir de douleur ſur le tombeau de ſa malheureuſe compagne, & ſes larmes couloient avec la même abondance qu'au premier moment. Cependant, l'intérêt de ſon fils qu'on lui remit devant les yeux parut faire enfin quelque impreſ-

ſion ſur lui. Il promit de renoncer aux réſolutions violentes, & de ne pas faire un mauvais uſage de ſa liberté. L'ayant obtenue à cette condition, il employa le peu de jours qu'il paſſa dans la ville, à vendre tous les bijoux de la baronne & les ſiens, pour faire un fonds qui pût engager quelqu'un à ſe charger du ſoin de cet enfant. Il eut même la prudence d'y intéreſſer le magiſtrat, en le mettant ſous ſa protection, & lorſqu'il ſe fut acquitté d'un devoir ſi juſte, il partit ſans avoir pris congé de perſonne.

Ceux qui avoient été témoins de ſes tranſports, & qui l'avoient fait conſentir ſi difficilement à faire une eſpèce de trève avec ſon déſeſpoir, jugèrent qu'il étoit allé finir ſa vie par quelque révolution violente. Et combien d'autres commentaires la malignité du public ne fit-elle point ſur la mort de la baronne! Ce qui m'en eſt reſté dans l'eſprit fera juger quelle foi ces miſérables explications devoient obtenir. On prétendoit que le moſcovite, qui étoit amoureux d'elle, étoit rentré dans ſa chambre ſans qu'elle s'en fût apperçue, & que l'ayant ſurpriſe ſur ſon lit, qui étoit placé effectivement dans une alcove fort obſcure, il l'avoit trompée ſi adroitement qu'elle s'étoit crue d'abord entre les bras de ſon mari. Il eſt inutile d'ajouter les circonſtances d'un fait que je regarde comme une impoſture. Cepen-

dant, on prétendoit expliquer par-là les efforts qu'elle avoit faits pour retenir le baron. C'étoit, disoit-on, la défiance qu'elle avoit de son propre désespoir, &c. Mais à moins qu'on n'eût appris du moscovite même une aventure si mal concertée, de qui l'auroit-on pu savoir? Il est vrai seulement que ce gentilhomme, presque aussi touché que le baron, de leur perte commune, quitta la Hollande.

Il y a plusieurs années que cet événement tragique est arrivé. J'ai appris depuis que le baron, dont on n'avoit point enttendu parler dans un si long espace, s'étoit fait revoir à Amsterdam, & qu'il y étoit arrivé dans une mauvaise situation. Il portoit encore le même habit qu'il avoit en quittant cette ville, mais si usé & si mal en ordre, qu'il ne paroissoit point que depuis son départ il pût en avoir porté d'autres. Il n'évitoit point la vue de plusieurs personnes qu'il avoit connues; &, sans s'ouvrir plus qu'il n'avoit fait sur l'origine de ses malheurs, il confessoit que depuis qu'il avoit quitté la Hollande, il avoit vécu dans un couvent de Westphalie. Son fils, qu'il avoit retrouvé dans les mains de ceux à qui il l'avoit confié, lui avoit fait rappeler des souvenirs qui lui avoient encore arraché quelques soupirs. Mais, paroissant fort satisfait du soin qu'on avoit pris de son éduca-

tion, il avoit recueilli le reſte de la ſomme qu'il avoit laiſſée à ſes curateurs. Elle s'étoit trouvée ſuffiſante pour lui faire un préſent honnête, & pour le mettre en état lui-même de retourner apparemment dans ſa patrie.

TRIOMPHE

D'UNE FEMME

Sur un Adverſaire de ſon ſexe.

UNE femme tendre, mais d'une humeur fort impérieuſe, écrivoit dans ces termes à ſon amant, ſur le viſage duquel elle avoit vu quelques traces de chagrin. « Vous êtes triſte, & » j'en ignore la cauſe. Eſt-ce là l'empire que j'ai » ſur votre cœur? Apprenez-moi au plutôt de » quoi il eſt queſtion. Je verrai ſi je dois vous » permettre de vous affliger, & en attendant je » vous le défends. »

On demande s'il eſt d'un homme d'honneur & d'un homme raiſonnable, à quelque degré qu'on ſuppoſe ſa paſſion, de laiſſer prendre ces marques d'empire à une maîtreſſe, & d'en faire la règle de ſa conduite. Cette queſtion parut

aſſez importante pour occuper, il y a quelque tems, les plus beaux eſprits de Londres; & dans un pays où la complaiſance pour les femmes eſt ſans bornes, il ſe trouva bien des gens qui ne laiſsèrent pas de ſe déclarer contre elles. Leurs principales raiſons étoient priſes de la dignité de l'homme, qui ne lui permet pas de renoncer au rang de ſupérieur & de maître, qu'il a reçu du Créateur; & de la néceſſité abſolue dont il eſt pour la ſociété, c'eſt-à-dire, également pour l'intérêt des femmes & des hommes, que celui des deux ſexes qui eſt chargé par l'ordre de la nature de veiller à la sûreté commune, conſerve toujours ſur l'autre l'autorité que demande un ſoin ſi difficile. Les partiſans de l'opinion oppoſée ne manquèrent pas de traiter ces deux raiſons d'argumens *Turcs*, qui vont à l'humiliation d'un ſexe charmant & à la ruine des plus doux plaiſirs. On s'échauffa des deux parts. Les écrits commençoient à ſe groſſir d'injures, autant que de preuves & de raiſonnemens, lorſque le haſard fit découvrir une aventure qui décrédita beaucoup le principal adverſaire des femmes, en le faiſant ſoupçonner de mauvaiſe foi.

Milord L..... qui avoit pris beaucoup de part à cette querelle, étant à la maiſon de campagne d'un de ſes amis, ſe trouva un jour forcé par quelqu'inſomnie de ſe lever auſſitôt que le ſoleil;

c'eſt-à-dire, ſi matin, que ne trouvant perſonne qui voulût imiter ſa diligence, il prit le parti de faire ſeul quelques tours de promenade pour éviter l'ennui. Il connoiſſoit peu les environs; mais ne ſe défiant point qu'il pût s'égarer dans un lieu qui n'eſt qu'à quelques milles de Londres, il ſe livra inſenſiblement au plaiſir de parcourir un des plus beaux cantons de Middleſex. On ſait qu'une des propriétés de l'Angleterre eſt d'être en tout tems couverte de verdure. La terre & les arbriſſeaux ſe diſputent l'éclat de cette couleur; & comme tous les champs y ſont environnés de haies, qui ne ſont jamais ſans feuillage, on les prendroit pour autant de jardins, qui conſervent le même agrément dans toutes les ſaiſons. Milord L..... ne ſe laſſant point de pénétrer de tous les côtés où il remarquoit des ouvertures, s'écarta beaucoup dans l'eſpace d'une heure, & s'apperçut enfin qu'il ne lui ſeroit pas aiſé de retourner ſur la même route. Il rit de ſon imprudence. Cependant ayant jeté les yeux de toutes parts, il apperçut à quelque diſtance le ſommet d'une maiſon. Il en prit le chemin, pour finir tout d'un coup ſon embarras. La croyant une métairie, ſon deſſein étoit d'y demander un guide. Mais il diſtingua bientôt, malgré la ſimplicité du bâtiment, que ce devoit être quelque lieu de plaiſir, & que la

ſolitude où elle étoit ſituée n'avoit point empêché qu'on n'eût pris beaucoup de ſoin pour l'embellir. Cependant la propreté & le bon goût y éclatoient plus que les richeſſes. Les environs n'étoient que des prairies, telles qu'on vient de les repréſenter, & l'on n'avoit pas eu beſoin d'y prêter des ornemens à la nature. L'avant-cour étoit un de ces beaux *boulingrins*, qui ſe trouvent dans toute perfection en Angleterre, ſoit parce que l'herbe y eſt propre d'elle-même à les former, ſoit parce que les Anglois qui en ſont les (1) inventeurs, & qui en font un autre uſage que nous, réuſſiſſent mieux à leur donner cet air perpétuel de netteté & de fraîcheur qui en fait des promenades délicieuſes. La cour étoit ſéparée du boulingrin par un mur, & n'avoit pas plus de longueur que la face du bâtiment, dont tout le corps conſiſtoit en un pavillon allongé par deux cabinets irréguliers qui le terminoient de chaque côté. A la porte de la cour, s'offroient deux cabinets de verdure, dont le feuillage étoit mêlé de fleurs; & comme il ne paroiſ-

(1) C'eſt ordinairement un quarré ſpacieux, couvert d'herbe très-menue & très-baſſe, dont la ſurface eſt unie comme une glace, & qu'on a ſoin d'entretenir dans cet état, en y faiſant paſſer tous les matins un cylindre de fer ou de marbre. Ces lieux ſont très-célèbres en Angleterre par les parties de boule qui s'y font entre les plus grands ſeigneurs.

ſoit aux environs nulle trace de chevaux & de voitures, on auroit pris cette face de la maiſon pour celle du jardin. La ſuite du récit fera connoître d'où cette deſcription eſt tirée.

Milord L..... admira quelque tems un ſi beau lieu, & n'étant pas moins ſurpris du ſilence qu'il y voyoit régner, il entra dans un des cabinets de la porte pour s'y repoſer un moment. A peine étoit-il aſſis, qu'il apperçut à l'entrée du boulingrin une jeune dame qui revenoit ſeule des prairies, & qui s'avançoit vers la maiſon. On s'attend peut-être à la deſcription de ſes charmes, qui ne finiroit pas ſitôt que celle du lieu; mais il ſuffira de ſe la repréſenter comme une des plus belles perſonnes du monde. Elle étoit vêtue avec négligence plutôt qu'avec ſimplicité; car ſans le moindre air de parure, ſon habillement étoit riche, & le déſordre même dans lequel il paroiſſoit, lui donnoit un air de nobleſſe, par le peu de cas qu'elle ſembloit faire de l'ornement. Sa tête étoit couverte d'un chapeau rond, à l'angloiſe, qui ne diminue pas, comme on ſait bien, l'éclat du teint, ni la fineſſe des yeux. Elle portoit dans une corbeille différentes fleurs qu'elle avoit cueillies dans les champs voiſins; & ne ſe croyant vue de perſonne, elle marchoit d'un pas lent, comme enſévelie dans une profonde méditation.

L'admiration du ſeigneur anglois ne faiſant qu'augmenter, il réſolut de ſe tenir caché dans le cabinet pour jouir plus librement d'une ſi belle vue. Son deſſein étoit d'attendre que la dame fût entrée, & de chercher quelqu'un de qui il pût apprendre ſon nom. Mais la fatigue d'une longue promenade la tenta elle-même de ſe repoſer en arrivant à la porte. Elle s'aſſit dans le ſecond cabinet, ſans remarquer que l'autre fût occupé. Après s'être amuſée quelques momens avec ſes fleurs, elle tira un ouvrage de broderie, qui étoit auſſi dans ſa corbeille, & elle ſe mit à travailler avec aſſez d'attention; mais paroiſſant tout d'un coup rappelée à elle-même par quelque nouvelle penſée, ſes mains devinrent immobiles ſans quitter leur ouvrage, & elle ſe livra toute entière à ſa diſtraction. Un quart-d'heure ſe paſſa ſans qu'elle parût ſe détacher un moment de l'objet qui fixoit ſon imagination. Enfin, jetant ſa toile dans la corbeille, elle étendit le bras, comme l'on fait en ſortant du ſommeil, & elle ſe mit à réciter d'un ton paſſionné quelques vers d'une tragédie angloiſe (1) dont voici le

(1) Ils ſont d'une tragédie nommée *Oronoko*, qui eſt fort eſtimée pour la force du ſentiment. Voici les vers anglois :

This little ſpot of ground is dearer to me
Than my great father's unbonded Kingdom, &c....

ſens : « Ce petit eſpace de terre a plus de charmes pour moi que les vaſtes états de mon père. Les bornes de mes déſirs ſont plus étroites encore que celles de mes regards. On ne cherche point le bonheur au dehors, quand on peut le trouver en ſoi-même, & dans ce qu'on poſsède ſans partage & ſans alarmes, &c. »

Milord L..... auſſi étonné de ce qu'il entendoit que de tout ce qu'il avoit vu, oublia que le moindre mouvement pouvoit le trahir. Quelque bruit qu'il fit ſans y penſer, avertit la dame qu'elle étoit écoutée, & la fit ſortir auſſitôt pour ſavoir de qui. Elle apperçut le Milord qui n'étoit pas d'une figure à lui cauſer de l'épouvante; & le reconnoiſſant à pluſieurs marques pour un homme au-deſſus du commun, elle reçut civilement les excuſes qu'il lui fit de l'avoir interrompue. L'entretien ſe lia par le récit de l'inquiétude où il s'étoit trouvé ſur ſa route, & de l'embarras où il étoit encore pour regagner le lieu d'où il étoit parti. Elle eut la politeſſe de lui offrir des rafraîchiſſemens. Il ne ſe fit pas preſſer pour les accepter. La porte s'ouvrit, & tout ce qu'il apperçut en entrant confirma l'idée qu'il avoit priſe de cette élégante demeure. La cour étoit une autre eſpèce de jardin, par ſes compartimens & ſes embelliſſemens de verdure.

Pluſieurs ſtatues achevoient de l'orner. Pour l'intérieur de la maiſon, rien n'étoit ſi bien entendu que la diſtribution des appartemens, ni plus propre & de meilleur goût que les meubles.

Sur quelques ordres donnés ſecrètement, on ne tarda point à ſervir un déjeûner auſſi délicat que s'il eût été fait pour le paroître. Les domeſtiques qui ſe préſentèrent étoient en petit nombre; c'étoient deux femmes & un petit more, mais il ne manquoit rien à leur figure & à leur ajuſtement. La converſation roula d'abord ſur les charmes d'une ſi belle ſolitude, & ſur l'heureux haſard qui avoit produit une partie de table ſi imprévue. Milord L..... auſſi plein de reſpect que d'étonnement, n'oſoit la faire tomber ſur ce qui excitoit beaucoup plus ſon admiration. Mais ſa compagne qui devinoit aiſément ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit, & qui avoit déjà réſolu de ſe faire un divertiſſement de ſa ſurpriſe & de ſa curioſité, fut la première à lui parler d'elle-même, & du genre de vie qu'elle menoit dans cette retraite. Elle lui apprit qu'elle y vivoit ſeule depuis trois ans, & qu'elle ſe trouvoit auſſi heureuſe que le premier jour; que par le ſecours de la philoſophie, dont elle faiſoit ſon étude continuelle, elle étoit parvenue à ſe délivrer des foibleſſes de ſon ſexe, & à ſe compoſer

poſer un ſort digne d'envie ; qu'elle ne connoiſſoit rien dans le monde qui pût lui cauſer les troubles de la crainte, ou les impatiences du déſir ; que la lecture, la promenade, la peinture & la muſique étoient ſa principale occupation, & ne lui laiſſoient point un ſeul vide qui demandât d'être rempli par d'autres amuſemens ; que s'il vouloit paſſer avec elle une partie de la journée, il connoîtroit par ſes yeux l'emploi qu'elle faiſoit de ſon tems, & les reſſources qu'elle trouvoit ſans ceſſe autour d'elle contre l'ennui. Enfin, ce diſcours qu'elle accompagna de toutes les grâces qui ſont le principal charme de la beauté, & de cet air de liberté & d'enjouement que la ſatisfaction du cœur répand dans les manières, fit tant d'impreſſion ſur le ſeigneur anglois, que loin de refuſer l'offre qu'elle lui faiſoit de demeurer une partie du jour avec elle, il auroit fait vœu ſur-le champ de ne la plus quitter de ſa vie.

On ſe leva ; la dame pour aller quitter l'habillement négligé du matin, & le ſeigneur pour l'attendre dans le jardin, où elle prit ſoin elle-même de le conduire. Il y trouva de quoi ſatisfaire plus que jamais ſes yeux, dans la beauté du parterre, dans la variété des fleurs & de tous les ornemens qui avoient été raſſemblés pour l'embellir, & dans les allées d'un bois, où l'exacte

proportion, la fraîcheur & la netteté ſe diſputoient l'avantage. En ſe promenant ſeul il réfléchiſſoit ſur une rencontre ſi extraordinaire, & ſur les ſuites qu'elle alloit avoir pour lui même. Son cœur ſentoit déjà combien il étoit difficile, auprès d'une perſonne ſi charmante, d'être longtems auſſi tranquille & auſſi libre qu'elle. Mais ce n'étoit rien en comparaiſon de ce qu'il éprouva, lorſque la voyant reparoître dans l'habit le plus galant, & parée de tout ce qui pouvoit relever ſon éclat naturel, il la prit moins pour une mortelle que pour la déeſſe d'un lieu qu'il avoit déjà comparé à l'Olympe. Elle affecta de ne pas s'appercevoir de ſon trouble, & l'ayant invité de retourner au ſallon, elle le conduiſit dans divers cabinets, où elle lui fit voir une collection des meilleurs livres, & quantité de bons tableaux, dont pluſieurs étoient ſon ouvrage. Enſuite, ouvrant la porte d'une ſalle voiſine, elle le pria de s'y repoſer, tandis qu'elle alloit lui donner pour amuſement un petit concert, compoſé d'un clavecin qu'elle touchoit elle-même, d'un violon dont ſon more jouoit d'une manière ſupportable, & de deux voix qui étoient ſes deux femmes. Elle commença en effet à lui faire entendre ce qu'il y a de plus fin dans les compoſitions de Naples & de Milan. Ses femmes chantèrent avec beaucoup de propreté & de

méthode, & elle chanta elle-même quelques *Solo* avec tout le goût & toute la grâce imaginables.

L'enchantement n'étoit pas fini. Il continua de la même ſorte au dîner, qui n'eût pas été plus délicat, ni ſervi plus régulièrement au milieu de Londres; Milord, devenu plus familier par l'habitude, conjuroit ſa compagne de lui faire voir plus clair dans cette abondance de merveilles, & de lui apprendre du moins à qui il étoit redevable de tant de faveurs. Quelquefois il croyoit ſe remettre ſon viſage; & comparant ſur-tout le tems qu'elle avoit paſſé dans la ſolitude, avec le ſouvenir de ce qui étoit arrivé trois ans auparavant à la fille de M..... qui avoit diſparu de Londres avec le maître-d'hôtel de ſon père, il ne doutoit pas que ce ne fût cette dame, qui avoit préféré la ſatisfaction de ſon cœur à ſon honneur & à ſa fortune. Mais penſant auſſi qu'il ne l'avoit jamais vue d'aſſez près pour la reconnoître parfaitement, il craignoit de faire outrage à celle qui le traitoit avec tant de bonté, par une conjecture qui ne pouvoit s'accorder avec l'élévation de ſon eſprit & de ſes ſentimens. Il laiſſa échapper néanmoins quelques mots équivoques dont il lui parut qu'elle comprenoit le ſens. Elle rougit. Il s'expliqua plus ouvertement; & lorſqu'elle l'entendit parler du maître-d'hôtel, & du bonheur qu'il avoit eu

de plaire à la fille d'un des premiers ſeigneurs de Londres, elle traita cette aventure de fable indigne, & elle ſe plaignit de la malignité du public, qui empoiſonne tout par la médiſance ou par la calomnie; enſuite, s'appercevant qu'elle s'étoit exprimée avec un peu de chaleur, elle rompit tout d'un coup ſur cette matière.

Milord affecta de lui faire des excuſes. Elle les reçut en tâchant avec adreſſe d'écarter les ſoupçons. Il n'ajouta rien qui pût marquer qu'il les conſervât: mais de quelque manière que l'article du maître d'hôtel dût être expliqué, il demeura perſuadé qu'il parloit à l'héroïne de l'aventure.

Cependant la converſation ayant pris un autre tour, Milord qui n'avoit rien de plus nouveau à raconter que la diſpute qui s'étoit élevée à Londres ſur l'empire des femmes, fit valoir le zèle avec lequel il avoit ſoutenu leurs intérêts, & donna un tour fort odieux aux raiſonnemens de leur principal adverſaire. L'ayant nommé dans ſon récit, il remarqua que ce nom réveilloit l'attention de la dame, & qu'il lui cauſoit de la ſurpriſe. Elle en devint plus curieuſe ſur les moindres circonſtances. Elle ſe fit répéter tout ce qu'il y avoit d'offenſant pour ſon ſexe dans les écrits qui avoient été publiés. Elle demanda pluſieurs fois s'il étoit ſûr qu'ils fuſſent de la perſonne

que milord avoit nommée. Quoi, diſoit-elle avec un air de reſſentiment qu'elle ne penſoit pas même à déguiſer, c'eſt lui qui a ſoutenu qu'un homme ne peut ſe ſoumettre ſans honte aux volontés d'une femme? c'eſt lui qui nous traite de créatures foibles, imparfaites, légères & capricieuſes; qui prétend que nous ne ſommes bonnes qu'à la chaîne, pour le plaiſir & l'amuſement de l'homme qui nous tient captives? c'eſt lui qui doute ſi nous avons une ame raiſonnable, & ſi après avoir ſervi à la propagation & à l'amuſement du genre humain, notre ſort ne ſera pas de reprendre dans le corps des hommes la forme de côte que nous avons eue dans notre origine? c'eſt lui qui propoſe au gouvernement de nous interdire toute ſorte de commerce les unes avec les autres, parce que nos vices ſont contagieux, & que nous corrompant ainſi mutuellement, nous en ſommes moins dociles ſous le joug pour lequel nous ſommes nées? c'eſt lui qui met cette ridicule différence entre les animaux & nous, qu'ils s'apprivoiſent par la ſociété de leurs pareils, au lieu que celle des nôtres nous rend plus capricieuſes & plus indomptables; d'où il conclut que, pour nous rendre douces & aimables, il faut nous tenir autant qu'on peut dans la ſolitude? Quoi? c'eſt lui? c'eſt milord C....? Elle ſe fit ainſi confirmer mille fois la même choſe; & n'en pouvant

douter, après toutes les assurances qu'elle en reçut, il lui échappa de dire amèrement qu'il s'en repentiroit.

Milord L...., fort éloigné de deviner la cause de tant de vivacité, l'attribua à l'intérêt général qu'une femme doit prendre à l'honneur de son sexe ; & l'envie de plaire lui fit employer tout son esprit pour soutenir un parti si charmant. On paroissoit l'écouter, mais avec des distractions continuelles. Il échappoit même quelquefois des soupirs, & milord crut voir couler quelques larmes des plus beaux yeux du monde. Cet entretien dura long-tems, quoiqu'assez languissant d'une part, tandis qu'il étoit fort animé de l'autre. Au moment qu'ils s'y attendoient le moins tous deux, ils virent entrer dans une cour de derrière, dont la porte répondoit au chemin des voitures, & sur laquelle donnoient deux des fenêtres de la salle à manger où ils étoient encore, une chaise dont la glace étoit assez claire pour y laisser voir un homme. Milord le reconnut aussitôt pour C...., ce même adversaire des femmes dont il s'efforçoit de détruire les argumens. La dame marqua plus de satisfaction que d'inquiétude. Le connoissez-vous, lui dit-elle, en le regardant ? Assurément, lui répondit-il. C'est C..., l'adversaire de votre sexe & le mien. Eh bien, reprit-elle en l'interrompant, je suis ravie qu'il arrive plutôt que je

ne l'attendois. Vous aurez une ſcène qui ſera réjouiſſante pour vous. Hâtez-vous de me ſuivre, ajouta-t-elle, & le prenant par la main, elle le fit entrer dans un garde-manger ſéparé de la ſalle par une légère cloiſon. Ne ſortez point, lui dit-elle, que je ne vienne moi-même vous avertir, & ne perdez pas un mot de ce que vous allez entendre. Commençant à ſe défier d'une partie de la vérité, il répondit malignement que ce ne ſeroit jamais lui qui diſputeroit à une perſonne comme elle le droit de commander en ſouveraine, & qu'il lui juroit une obéiſſance abſolue.

Milord C.... étoit deſcendu de ſa chaiſe; & ſans s'arrêter à demander des explications aux domeſtiques, il vint droit à la ſalle, en homme à qui les chemins de la maiſon étoient familiers. Il n'y trouva que la dame qui s'étoit remiſe ſur ſa chaiſe, & qui ne la quitta point en le voyant paroître. Cette froideur, & l'air dont elle le regarda, le déconcertèrent un peu. Cependant, comme il la voyoit parée avec plus de ſoin qu'elle ne l'étoit tous les jours, il en prit occaſion de lui dire quelque choſe de civil ſur ce ſurcroît de charmes dont elle avoit relevé ſes agrémens naturels. Vous me fatiguez par un compliment ſi fade, lui dit-elle d'un ton fort dur; & pour vous déclarer tout ce que je penſe, votre préſence elle-même m'importune. Je vous défends de mettre

ici le pied ſans avoir reçu mes ordres. Si cette condition vous gêne, n'y reparoiſſez jamais. Elle ſe leva après ces paroles, & s'approcha d'une fenêtre, en affectant de lui tourner le dos.

Il ſeroit trop long de repréſenter cette ſcène avec toutes les couleurs qui pourroient la rendre intéreſſante. Mais on préſente le fond du tableau; c'eſt à l'imagination des lecteurs à le remplir. Qu'on ſe figure une femme irritée, qui a ſes raiſons pour feindre de ne pas l'être, & qui, dans la réſolution d'humilier un amant dont elle commence à ſentir la tyrannie, ne veut donner que l'air de fierté & de mépris à ſon reſſentiment. D'un autre côté, un homme amoureux, mais gâté par les complaiſances d'une maîtreſſe fort paſſionnée & accoutumé à ſe voir obéir en maître, qui doute du ſens qu'il doit donner à un langage tout nouveau, qui le prend d'abord comme un badinage, qui eſſaie enſuite de le faire ceſſer avec hauteur, & qui voyant que cette voie lui réuſſit mal, prend le parti de fléchir, pour conſerver un cœur qu'il craint de perdre, & de recevoir en dépit de lui-même des loix qu'il eſt accoutumé à donner. Il fut pouſſé, juſqu'à ſe croire obligé, pour entrer en faveur, de demander grâce à genoux; il verſa même des larmes auxquelles le dépit eut peut-être autant de part que la tendreſſe. Cependant tout ce qu'il put obtenir fut la permiſſion

d'eſpérer mieux de l'avenir. Il fut contraint par un ordre abſolu de retourner ſur le champ à Londres, & de promettre qu'il recommenceroit à traiter l'amour avec autant de reſpect & de ſoumiſſion que dans la première naiſſance de ſes ſentimens.

Auſſitôt qu'il fut parti, la dame ſe hâta de délivrer milord L..... de ſa priſon. Vous avez tout entendu, lui dit-elle; jugez ſi notre adverſaire eſt auſſi redoutable que vous vous l'étiez figuré. Mais après l'avoir forcé de partir, je ne puis vous retenir ici plus long-tems avec bienſéance. D'ailleurs la nuit approche, & vous n'avez pas moins d'une lieue à faire. Partez: je vais vous donner des guides. Mais n'oubliez pas, ajouta-t-elle, tout ce que vous venez d'entendre, & ne manquez pas, pour l'honneur de mon ſexe, d'en inſtruire promptement le public. Cachez ſeulement mon nom, ſi vous croyez le connoître. Elle exigea de lui cette promeſſe avec ſerment, & malgré toutes les inſtances qu'il lui fit pour être ſouffert plus long-tems, elle le conduiſit à ſa porte, où il trouva une chaiſe & deux porteurs auxquels elle avoit déjà donné ſes ordres. Il lui demanda du moins la permiſſion de la revoir. Je ne vous chaſſerai point, lui dit-elle, lorſque votre politeſſe vous ramènera dans ma maiſon.

Ses porteurs ſe mirent en marche à grands pas. L'obſcurité ne lui permit pas d'étudier le chemin; mais il ſe propoſoit bien de gagner ces deux hommes, & d'en tirer à toutes ſortes de prix le nom de la dame & du lieu. Etant arrivé au château où ils le conduiſoient, ſa première attention fut de les preſſer d'entrer, ſous prétexte de leur faire prendre un peu de repos. Ils feignirent d'y conſentir; mais pendant qu'on ſe faiſoit attendre avec de la lumière, ils ſe dérobèrent adroitement, & les ſoins qu'on prit pour les rejoindre furent inutiles.

Milord, quoiqu'au déſeſpoir de s'être trompé dans ſes meſures, ſe conſola par l'eſpérance de reconnoître le lendemain ſa route. Il cacha ſon aventure à ſes amis; & le ſoleil éclairoit à peine l'horizon, que ſe recommandant à la fortune & à l'amour, il reprit le chemin qu'il crut avoir ſuivi la veille. Il marcha d'abord avec aſſez de certitude; mais la reſſemblance des prairies, & le grand nombre de paſſages qui ſe préſentoient à toutes les haies, confondit bientôt ſes idées. Il employa une partie du jour à des recherches inutiles, juſqu'à ce que la fatigue & la faim le forcèrent d'abandonner ſon entrepriſe. A peine ſe reconnut-il aſſez pour revenir ſur ſes pas.

Cependant avec le ſecours d'un homme du

canton qu'il prit avec lui les jours ſuivans, il découvrit enfin le terme auquel il aſpiroit. C'étoit le quatrième jour. Mais quelle fut ſa ſurpriſe de trouver la demeure vide, & *Maiſon à louer* ſur la porte ? Il n'en croyoit pas ſes yeux. Il frappa en mille endroits, doutant toujours ſi l'on ne ſe faiſoit pas un jeu de ſa peine & de ſon embarras. L'habitant d'une chaumière voiſine auquel il fut obligé de s'adreſſer leva tous ſes doutes. Il apprit de lui que la dame qu'il cherchoit, & qui depuis trois ans qu'elle avoit vécu dans cette campagne, ne s'étoit jamais fait connoître que ſous le nom de *Miſtriſs Anna*, avoit quitté ſa maiſon deux jours auparavant, ſans qu'on ſût quelle route elle avoit priſe avec ſes meubles.

Dans le chagrin qu'il reſſentit de ſe voir ſi habilement trompé, il ne lui reſta point d'autre conſolation que de publier ſon aventure à Londres, en obſervant néanmoins la parole qu'il avoit donnée à l'héroïne de ne pas la nommer. Il eut moins de ménagement pour le héros, qui fut ſi humilié de cette relation, qu'on le vit diſparoître pendant quelques ſemaines aux yeux du public, & renoncer enſuite à la cauſe qu'il avoit ſoutenue. Ainſi le parti des femmes demeura triomphant, & leur empire fut mieux affermi que jamais.

Cependant les plus ſages n'en pensèrent pas

moins qu'il ſeroit peut être plus conforme à l'ordre & plus avantageux au monde, que les choſes allaſſent tout autrement; mais comme le mal eſt fort ancien, très-difficile à guérir, & que bien des hommes d'ailleurs ont la foibleſſe de le trouver agréable, il ſemble que le meilleur parti ſoit de l'adoucir, autant qu'on peut, par les compenſations que le beau ſexe ne refuſe pas toujours, & de ſupporter le reſte ſans ſe plaindre.

HISTOIRE

DE CIDAL ACMET;

Riche Seigneur de Conſtantinople.

LE commerce amène tant d'étrangers à Londres, que l'habitude d'en voir arriver tous les jours de nouveaux, empêche qu'on ne faſſe attention à la ſingularité de leur habillement, de leurs uſages & de leurs mœurs. La plûpart n'y demeurent pas plus long-tems que leurs affaires ne le demandent. D'autres y fixent leur ſéjour, ſoit qu'ils ſe laiſſent prendre aux charmes de la liberté, ſoit qu'ils jugent à propos de s'y établir pour l'utilité de leurs affaires, & ſur-tout pour entre-

tenir de-là des correſpondances avantageuſes dans leur propre pays. Ce dernier prétexte eſt ſi commun, qu'il ſert ordinairement de voile à tous les autres motifs ; de ſorte qu'un étranger qui s'arrête long-tems à Londres, paſſe pour un marchand qui y eſt retenu par quelque relation de commerce.

On avoit cette opinion depuis pluſieurs années d'un turc qui ſe faiſoit nommer *Herby*, & qui avoit la réputation d'être extrêmement riche. Il faiſoit ſa demeure à deux milles de la ville, dans une maiſon magnifique, mais écartée, qu'il avoit achetée d'un directeur de la compagnie du Sud, & qu'il avoit embellie par des dépenſes continuelles. Les jardins en étoient vaſtes, & les bâtimens d'une grande étendue. Comme il n'y avoit point d'autres maiſons dans le voiſinage, à la diſtance de plus d'un mille, & que M. Herby n'entretenoit aucune communication avec les Anglois, peu de perſonnes connoiſſoient l'intérieur de cette belle ſolitude. Ce n'eſt pas qu'il n'eût des domeſtiques en grand nombre ; mais la plupart étoient des turcs qu'il avoit amenés de ſon pays, & qui paroiſſoient lui être fort attachés. Il n'employoit qu'eux pour le ſervir dans ſes appartemens & dans ſes jardins. Ceux qu'il avoit pris à ſon ſervice en Angleterre avoient des bornes qu'il leur étoit défendu de paſſer, & dans

leſquelles ils ſe contenoient d'autant plus facilement que la moindre indiſcrétion les faiſoit chaſſer ſans miſéricorde; ils craignoient de perdre une condition qui étoit d'ailleurs fort douce & fort avantageuſe pour eux.

Pendant que M. Herby ſe tenoit renfermé dans cette retraite, d'où il ne ſortoit que pour ſe faire voir quelquefois à la bourſe & ſur le port, pluſieurs familles de Londres avoient vu diſparoître de leurs maiſons des filles fort aimables, dont on avoit attribué la fuite au libertinage ou à la ſéduction de leurs amans. Dans une ville de la grandeur de Londres, ces ſortes d'aventures ne ſont point aſſez d'éclat pour donner lieu à des recherches incommodes. Le plus grand ſoin des parens eſt de cacher leur perte; l'impoſſibilité d'y remédier fait à la fin qu'ils s'en conſolent. D'ailleurs, qui ſe ſeroit défié que tant de beautés angloiſes fuſſent volontairement au pouvoir d'un turc? C'étoit néanmoins chez M. Herby qu'il s'en trouvoit une douzaine des plus charmantes; & ſi la plupart y avoient été attirées par adreſſe, & ſans ſavoir à quel ſort elles étoient deſtinées, il avoit trouvé le ſecret de rendre leur eſclavage ſi agréable, qu'elles en auroient regardé la fin comme un malheur.

Elles n'étoient pas d'une naiſſance bien diſtinguée. Mais la beauté eſt de toutes les conditions;

& pour un turc qui ne ſe piquoit pas ſans doute de cette délicateſſe de goût qui fait regarder la politeſſe des manières & les grâces comme l'attrait le plus ſéduiſant du beau ſexe, c'étoit aſſez qu'elles fuſſent belles pour lui paroître aimables, ſans qu'elles euſſent beſoin de ces autres charmes qui ſont le fruit de l'éducation & de l'uſage du monde. La première qu'il avoit attirée dans ſa maiſon étoit une lingère. Il l'avoit gagnée à force de préſens. Celle-ci avoit contribué enſuite à lui en procurer d'autres; car la crainte du partage avoit fait moins d'impreſſion ſur elle, que le déplaiſir de ſe voir condamnée à une ſolitude continuelle. On ſait que les jeunes filles, qui ſont nées avec un peu de beauté, ſe recherchent & ſe lient naturellement. La lingère avoit pluſieurs amies auſſi jolies qu'elle. L'envie de les avoir pour compagnes, la fit entrer avec joie dans les idées de M. Herby. Elle écrivit d'abord à celles qu'elle connoiſſoit les plus faciles; & ſans leur marquer le lieu de ſa demeure dont elle ignoroit elle-même le nom, elle leur faiſoit une peinture ſi agréable de ſon ſort, qu'elle les fit conſentir aiſément à lui rendre enſemble une viſite, & à ſe laiſſer conduire par la perſonne qu'elle avoit chargée de ſes lettres. Un carroſſe que M. Herby avoit envoyé juſqu'aux murs de Londres les reçut & les lui amena. Elles étoient

trois. Il avoit étalé ſes meubles les plus précieux, & tout ce qui pouvoit donner une grande idée de ſes richeſſes. En effet, on verra par la ſuite de cette hiſtoire qu'elles étoient immenſes. Les bijoux & les curioſités brillantes qui éblouiſſent les yeux des femmes, y paroiſſoient ſemés avec profuſion. La lingère avoit eu ſoin ſur-tout de ſe couvrir des parures les plus riches. Ce fut dans cet état qu'elle reçut ſes trois amies, & la deſcription qu'elle leur fit de ſon prétendu bonheur, ſurpaſſa encore le témoignage qu'elles en recevoient de leurs propres yeux.

Trois petites bourgeoiſes, qui n'avoient peut-être rien vu de plus beau que leur boutique, ne manquèrent pas de ſe laiſſer prendre à tant de magnificence. La jalouſie ſuivit ſans doute l'admiration, & elles ſe demandèrent au fond du cœur ce qu'elles avoient fait à la fortune qui ne leur accordoit pas les mêmes faveurs. Mais cette réflexion ne les fit pas ſouffrir long-tems; car, après avoir achevé de leur faire voir toutes les beautés de ce délicieux ſéjour, la lingère leur fit entendre qu'elle s'eſtimeroit fort heureuſe, ſi elles vouloient partager ſon bonheur avec elle. Elle leur apprit qu'en les priant de la venir voir, elle n'avoit point eu d'autre deſſein que de leur faire cette offre; qu'il dépendoit d'elles de l'accepter, & qu'elles n'avoient qu'à donner un ſigne

de

de conſentement pour être auſſi-tôt maîtreſſes auſſi abſolues qu'elle-même, & de la maiſon & de toutes les richeſſes qu'elles y avoient vues. Elle ajouta à ce diſcours l'éloge du maître qui étoit effectivement un homme de bonne mine & d'un naturel fort doux. Il avoit prêté l'oreille à tout ce qui s'étoit paſſé; de ſorte que venant à paroître dans le tems que les trois filles étoient déja fort ébranlées, il acheva de les gagner par ſes civilités & par ſes promeſſes.

C'eſt ainſi que M. Herby commença ſon établiſſement. Il ſeroit trop long d'entrer dans le même détail à l'égard des autres compagnes de ſa ſolitude. Il en ſéduiſit quelques-unes par lui-même, d'autres par ſes émiſſaires; & il vint à bout par complaiſance & par la vie délicieuſe qu'il leur fit mener, de les rendre contentes de leur ſort. Il falloit être auſſi riche qu'il l'étoit, pour pouvoir fournir conſtamment à tant de dépenſes. Les engagemens qu'il avoit avec ſes douze maîtreſſes s'étendirent bientôt plus loin. Il ſe trouva comme forcé de pourvoir à l'entretien de leurs familles; & la crainte d'être découvert, s'il eût refuſé d'y conſentir, lui en fit une néceſſité indiſpenſable. Cet incident mérite d'être rapporté avec toutes ſes circonſtances.

Une de ces filles commençant peut-être à s'ennuyer de la retraite, le preſſa un jour de lui

accorder la liberté de voir ſon père & ſa mère qu'elle ſuppoſoit être fort affligés de ſon abſence. Soit caprice, ou tendreſſe naturelle, elle lui fit cette prière avec tant d'inſtances & de larmes, que ſi elle n'obtint point la liberté de ſortir du logis, elle fut du moins ſatisfaite autrement. M. Herby forma lui-même le plan de cette entrevue, & ſe propoſa d'en tirer autant de plaiſir que ſa maîtreſſe. Il réſolut de faire amener chez lui le père & la mère qui n'étoient pas des gens d'une condition fort relevée, & de s'y prendre pour cela comme il avoit fait à l'égard de ſes trois premières filles, c'eſt-à-dire, de leur cacher, autant qu'il ſeroit poſſible, le nom & le lieu de ſa demeure, en les faiſant conduire par des chemins détournés, & de les recevoir avec tant d'honneur & de magnificence qu'il pût ſe faire un divertiſſement de leur ſurpriſe & de leur embarras. Il y ajouta une circonſtance qui ſervit encore à rendre l'exécution de ce projet plus agréable ; ce fut de prolonger ſi bien le tems par les détours qu'on leur fit faire ſur la route, qu'ils n'arrivèrent à ſa maiſon qu'à l'entrée de la nuit. Rien ne fut ſi facile à exécuter. Ces bonnes gens, qui avoient été véritablement affligés de la perte de leur fille, n'eurent pas plutôt reconnu ſa main dans la lettre qu'elle leur écrivit, qu'ils brûlèrent de la revoir. Elle leur parloit

d'ailleurs de ſa fortune, comme ſi elle eût été la première reine du monde, & elle les prioit de venir s'en aſſurer par leurs propres yeux. Le porteur de la lettre ne leur recommanda que le ſilence & la diſcrétion, & convenant avec eux du tems de leur départ, il leur promit de les venir prendre dans un carroſſe. C'étoit peut-être la première fois qu'ils y étoient montés de leur vie.

L'ordre de n'arriver que dans l'obſcurité fut obſervé fidèlement. M. Herby s'étoit préparé pendant ce tems-là à l'accueil qu'il vouloit leur faire. Il avoit embelli ſes appartemens par des ornemens extraordinaires. Les bougies ſur-tout n'avoient point été épargnées pour relever l'éclat des meubles, & frapper plus vivement l'imagination de ſes hôtes. Comme c'étoit pour leur fille qu'il célébroit cette fête, il avoit voulu que ſes onze compagnes contribuaſſent à tout ce qui pouvoit lui faire honneur. Elles furent vêtues plus ſimplement qu'elle, quoique cette ſimplicité même fût magnifique, afin qu'elles puſſent paſſer pour ſes ſuivantes. Pour elle, rien n'étoit ſi riche & ſi brillant que ſa parure. Elle fut placée ſous un dais, dans un fauteuil doré, tandis que toutes les autres, & M. Herby même qui vouloit être regardé comme ſon premier domeſtique, étoient debout à quelque diſtance d'elle, dans une poſture ſoumiſe & reſpectueuſe. Les

valets turcs de la maiſon ſe tenoient dans les anti-chambres où ils avoient auſſi leur rôle qui convenoit au deſſein de leur maître.

La ſcène que M. Herby vouloit ſe donner, ne pouvoit manquer d'être agréable, après tant de préparatifs. Elle réuſſit au-delà de ſes eſpérances. Les deux bourgeois de Londres ſe crurent dans une maiſon royale, & s'imaginèrent que leur fille étoit devenue tout au moins une princeſſe d'Angleterre. On les traita délicatement à ſouper. Ils furent ſervis avec autant de reſpect que leur fille; &, pour mettre le comble à leur joie, ils reçurent d'elle, en la quittant, un ſac plein d'écus, qui leur prouva clairement que tout ce qu'ils avoient vu n'étoit point un ſonge.

On eut ſoin de les faire partir avant la fin de la nuit, & de leur faire tenir encore une route détournée, pour les empêcher de ſe reconnoître. Cependant, quelque précaution qu'on eût pu prendre, on ne trompa point tout-à-fait les ſoupçons du père qui étoit un homme de bon ſens. Il avoit déja remarqué, en venant, que le carroſſe avoit fait pluſieurs détours. Les réflexions qu'il fit, en ſortant de cette belle maiſon, ſur l'éclat où il avoit vu ſa fille, & le peu d'explication qu'il avoit tiré d'elle ſur la cauſe de ſa fortune, lui firent comprendre aiſément une partie de la vérité. Il en devint plus attentif à obſerver

le chemin par lequel on le conduiſoit. La nuit n'étoit pas ſi ſombre qu'il ne pût découvrir certaines marques. Il en découvrit aſſez pour s'aſſurer de pouvoir les reconnoître le lendemain ; & quittant le carroſſe ſans affectation dans les rues de Londres, il réſolut de ne pas laiſſer paſſer le jour ſuivant, ſans s'éclaircir du ſort de ſa fille. Ses recherches réuſſirent heureuſement. Il apprit que M. Herby étoit un turc qui poſſédoit de grandes richeſſes. Il ne douta pas qu'il n'eût débauché ſa fille. Après s'être un peu livré au reſſentiment de cette injure, il revint doucement à penſer que le mal étant ſans remède, il n'avoit pas d'autre parti à prendre que d'en tirer tout le fruit qu'il pourroit pour ſa fortune. Une fête qui n'avoit duré qu'une nuit, & un ſac d'écus, lui paroiſſoit un prix trop modique pour l'honneur de ſa fille. Quoiqu'il ignorât encore que M. Herby en avoit débauché onze avec la ſienne, ce qui lui auroit donné beaucoup plus d'avantage ſur lui, il crut pouvoir lui cauſer aſſez d'inquiétude ſur l'article auquel il étoit intéreſſé, pour l'obliger d'entrer en compoſition. Ainſi, prenant la plume ſans perdre de tems, il lui marqua avec beaucoup de hauteur, non-ſeulement qu'il le connoiſſoit pour le raviſſeur de ſa fille, mais que s'il ne recevoit de lui un dédommagement proportionné à l'inſulte, il étoit

réſolu de le pourſuivre dans toute la rigueur de la juſtice. L'amour de la paix, l'ignorance des loix du pays, & d'autres craintes firent ſouhaiter auſſitôt à M. Herby de finir ſecrètement cette affaire. Il convint avec le père de lui faire une penſion annuelle, auſſi long-tems que ſa fille conſentiroit à vivre avec lui.

D'un autre côté, les autres filles, à qui cette aventure ne put être cachée, & qui n'avoient pas vu ſans jalouſie l'honneur qu'on avoit fait à leur compagne, ſouhaitèrent les mêmes faveurs pour elles-mêmes & pour leurs familles. M. Herby craignit les conſéquences de leur mécontentement & de leurs murmures. Il ſe crut perdu, ſi l'hiſtoire de ſes amours éclatoit. Enfin, étant en état de donner beaucoup ſans s'appauvrir, il prit le parti de ſatisfaire toutes ſes maîtreſſes, & il devint ainſi comme le père de douze filles & de douze familles.

Quelque tems après un des domeſtiques de M. Herby étant entré dans la chambre de ſon maître, à l'heure qu'il avoit ordonné de l'éveiller, ne trouva dans ſon lit qu'un cadavre ſanglant auquel on avoit coupé la tête. Une fille qui avoit paſſé la nuit proche de lui, avoit été aſſaſſinée auſſi de pluſieurs coups. Ce tragique accident ayant attiré auſſitôt toutes les filles & tous les domeſtiques dans la chambre, on s'apperçut qu'il manquoit deux valets turcs qui n'ont pas

reparu depuis, quelque diligence qu'on ait faite pour les trouver. On reconnut auſſi que les cabinets avoient été ouverts, & que les monceaux d'or & de pierreries qui y étoient renfermés, de la connoiſſance même des domeſtiques turcs, avoient diſparu. La conſternation de tous ceux qui furent les premiers témoins de ce ſpectacle, fit aſſez connoître que ce n'étoit point parmi eux qu'il falloit chercher les coupables, & la fuite des deux valets étoit une preuve qui s'expliquoit d'elle-même. Cependant il paroiſſoit difficile de comprendre que deux hommes euſſent pu tranſporter en ſi peu de tems tous les tréſors de M. Herby. L'or ſeul, ſuivant le témoignage d'un de ſes eſclaves turcs, qui avoit toujours été ſon confident, montoit encore à plus d'un million, malgré toutes les dépenſes qu'il avoient faites depuis environ dix ans. La juſtice qui fut appelée ſur le champ, ſe trouva fort embarraſſée au récit qu'elle ſe fit faire de ces circonſtances; mais comme on n'arrête point les gens en Angleterre ſur des ſoupçons vagues & ſur de ſimples vraiſemblances, les filles & les domeſtiques eurent la liberté de ſe retirer.

Quelqu'obſcure que cette affaire eût paru d'abord, on eut le même jour, avant la nuit, divers éclairciſſemens qui ſervirent à expliquer

une partie de l'aventure. Les eſclaves turcs n'ayant plus d'intérêt à déguiſer le nom & les affaires de leur maître, déclarèrent naturellement tout ce qu'ils ſavoient de ſa fortune. Le véritable nom de M. Herby étoit *Cidal Acmet*. Il étoit de Conſtantinople, & l'un des grands ſeigneurs de l'empire Ottoman. Une paſſion ambitieuſe avoit cauſé toutes ſes infortunes. Ayant porté ſes déſirs juſque ſur une des filles du ſultan, il avoit eu la hardieſſe d'aſpirer à l'épouſer, & il avoit employé pendant pluſieurs années tous ſes efforts pour l'obtenir. Un bacha plus heureux l'avoit emporté ſur lui; mais favoriſé par l'amour autant que ſon rival l'étoit par la fortune, il s'étoit fait aimer de la jeune ſultane, & il avoit entretenu avec elle un commerce de galanterie; juſqu'à ce qu'ayant eu quelque raiſon de croire qu'il étoit trahi par les confidens de ſon intrigue, il avoit fait conſentir ſa maîtreſſe à la fuite, pour ſe dérober tous deux à la vengeance du grand-ſeigneur & du bacha. Il avoit chargé un vaiſſeau de ſes richeſſes. La ſultane avoit fait main-baſſe de ſon côté ſur le tréſor de ſon mari. Ils s'étoient rendus le plus heureuſement du monde à Veniſe, où ils avoient vécu fort tranquilles juſqu'à la mort de la ſultane qui étoit arrivée au bout de quelques mois. Le chagrin de cette perte, & la crainte d'être reconnu tôt ou tard

dans une ville ſi voiſine de la Turquie, le portèrent enſuite à changer d'aſile. Il avoit entendu parler des avantages qu'un étranger trouve en Angleterre. C'eſt l'extrémité du monde pour un turc. Il remonta ſur le même vaiſſeau qui l'avoit apporté à Veniſe, & il vint droit à Londres avec toutes ſes richeſſes. Ce détail parut certain touchant ſa perſonne.

A l'égard de ſa mort, on ſut par les dépoſitions de pluſieurs marchands turcs établis à Londres, qu'il y étoit arrivé ſix ſemaines avant cet accident trois hommes de leur pays, avec leſquels ils avoient eu pluſieurs entretiens, ſans pouvoir découvrir le véritable objet de leur voyage. Ils faiſoient entendre ſeulement qu'ils étoient chargés d'une commiſſion importante, & ils s'informoient avec beaucoup de curioſité du nom & de la ſituation de tous les turcs qui étoient à Londres. Il ſe trouva que ces trois turcs avoient pris congé de leur hôte, pour retourner, diſoient-ils, dans leur patrie, le jour même qui précéda la mort de Cidal Acmet. Cette circonſtance, jointe à la fuite des deux valets, avec l'impoſſibilité qu'il y auroit eu pour deux hommes de tranſporter un million en or & quantité de pierreries, avec la connoiſſance qu'on eut d'ailleurs de l'enlèvement de la ſultane & du reſſentiment que le grand-ſeigneur & le

bacha durent concevoir de cet outrage ; toutes ces raiſons firent croire que la cauſe du malheur de Cidal Acmet étoit venue de plus loin que Londres, & que ſes aſſaſſins étoient des émiſſaires de Conſtantinople qui avoient gagné deux de ſes principaux domeſtiques pour avoir la facilité d'exécuter leur coup. Sa tête qu'ils avoient coupée, fut encore une circonſtance qui favoriſa ce ſoupçon. Ils l'emportèrent avec eux, ſans doute pour rendre témoignage du ſuccès de leur commiſſion, & pour ſatisfaire pleinement la vengeance de ceux qui les avoient employés, en remettant entre leurs mains l'objet de leur haine. On raconte mille traits ſemblables qui confirment cette opinion. Il eſt arrivé ſouvent que des eſclaves turcs, chargés par leur maître de ſe défaire d'un ennemi, ont employé vingt ans à le pourſuivre, ou à chercher l'occaſion de lui ôter la vie, & n'ont oſé reparoître ſans avoir exécuté cet ordre. Tel fut enfin le ſort du malheureux Cidal Acmet. On auroit pu eſpérer d'autres éclairciſſemens, s'il avoit laiſſé quelqu'un après lui qui prît aſſez de part à ſa mort pour chercher ſes meurtriers avec un peu de vigueur ; mais chacune de ſes filles ne s'y intéreſſoit ſans doute que pour un douzième, ſes domeſtiques n'étoient capables de rien, & tous ſes tréſors avoient été enlevés.

DÉCOUVERTE
D'UNE ISLE INCONNUE,
OU
AVENTURE
DE GEORGES PINÈS.

LA route d'un voyage qui fut entrepris il y a quelque tems au ſud d'Afrique par quelques portugais, & qui leur fut très-avantageux, fit naître à quelques marchands anglois la penſée d'y envoyer un facteur pour chercher quelques moyens d'y étendre leur négoce. Ayant obtenu dans ce deſſein la permiſſion de la reine Eliſabeth, l'an de grâce 1589, l'onzième ou douzième année de ſon règne, ils chargèrent quatre navires; & ſe repoſant de tous leurs intérêts ſur mon maître, ils le firent partir avec ſa famille, qui étoit compoſée de ſa femme, d'un fils âgé de douze ans, d'une fille de quatorze, de deux ſervantes, d'une *moreſſe*, & de moi qui étoit ſon teneur de titres.

Le lundi troiſième d'avril, étant bien munis de tout ce qui pouvoit ſervir au ſuccès de notre

entrepriſe, nous entrâmes dans le navire nommé le *Marchand indien*, du port d'environ cent cinquante tonneaux; le vent nous étant favorable, nous vîmes le 14 de mai les îles Canaries, & peu après celles du Cap-Verd, où nous prîmes des rafraîchiſſemens; enſuite nous cinglâmes au ſud, en tirant un peu à l'eſt, & nous abordâmes le premier d'août à l'île Sainte-Hélene, d'où nous tirâmes après quelques jours de repos vers le cap de Bonne-Eſpérance. La chaleur qui étoit exceſſive, fit naître diverſes maladies dans l'équipage. Nous perdîmes la femme & le fils de mon maître avec pluſieurs matelots; mais la faveur du Ciel conſerva heureuſement le reſte de notre famille.

Juſqu'alors notre navigation avoit été ſi douce, que nous ne ſavions ce que c'étoit que le mauvais tems. Nous étions à la vue de l'île Saint-Laurent, lorſqu'il s'éleva une furieuſe tempête & la plus violente qu'aucun de nos matelots eût jamais vue. Elle ſépara notre vaiſſeau des trois autres, & ne faiſant qu'augmenter pendant les deux jours ſuivans, nous perdîmes enfin toute eſpérance de ſalut. Il ne nous reſtoit aucune connoiſſance de notre route; & dans les furieuſes ſecouſſes que le vaiſſeau éprouvoit continuellement, nous ne pouvions nous attendre qu'à briſer contre la pointe de quelque rocher, ou à être

engloutis tout d'un coup au fond de l'abîme. Nos frayeurs croiſſant encore pendant la nuit, parce que l'obſcurité nous empêchoit de réparer les déſordres du vaiſſeau, nous étions dans l'attente continuelle de la mort, lorſque le troiſième jour au matin, qui étoit le premier d'octobre, nous apperçûmes la terre; mais elle nous étoit inconnue. Elle nous paroiſſoit haute & montagneuſe. La difficulté étoit d'aborder. Nous ne remarquions pas que la mer devînt plus tranquille. Le choc des flots contre une côte roide & eſcarpée, rendoit encore l'écume plus épaiſſe & le bruit plus terrible. Ainſi à la vue de la terre nous ne déſeſpérions pas moins de notre ſalut, lorſque le capitaine & mon maître ayant pris un moment favorable pour jeter la chaloupe en mer, y entrèrent fort heureuſement, dans l'eſpérance d'y recevoir ce qu'ils avoient de plus cher; mais une vague épouvantable les ſépara auſſitôt du vaiſſeau. Tous les matelots ſautèrent dans la mer, pour ſe ſauver à la nage, je me trouvai ſeul à bord avec la fille de mon maître, les deux ſervantes & la moreſſe.

Ceux qui nous abandonnèrent auroient été mieux conſeillés par leur crainte, s'ils euſſent pris le parti de demeurer avec nous. Hélas! nous les vîmes périr à nos yeux. Qui ne ſe ſeroit point attendu au même ſort dans la déplorable

extrémité où nous étions? Mais lorſque notre perte nous paroiſſoit inévitable, il plut au Ciel de nous ſauver par un miracle. Le navire après avoir heurté deux ou trois fois contre le rocher, ſe briſa en pluſieurs pièces. Le beaupré s'étant rompu, les quatre femmes qui ne s'éloignoient pas de moi d'un pas, ſuivirent l'exemple que je leur donnai, en embraſſant comme moi ce grand mât. Nous fûmes ſoutenus ſur l'eau, ſans autre peine que celle d'une violente agitation. Encore fut-elle aſſez courte. Un courant nous porta dans un petit golphe qui étoit environné de rochers, & par conſéquent à l'abri du vent. Notre bonheur autant que mon adreſſe nous fit joindre la terre, & tout épuiſés de forces nous nous trouvâmes enfin à ſec, où nous demeurâmes longtems étendus, ſans pouvoir nous remuer ni ouvrir la bouche, auſſi immobiles de joie que de foibleſſe.

Ayant repris un peu de vigueur, je montai au-deſſus du rocher, d'où je regardai avec pitié les débris de notre vaiſſeau. J'avois dans ma poche un fuſil, avec tout ce qu'il falloit en cas de néceſſité pour allumer du feu. Comme la boëte étoit de fer & bien fermée, la mèche ne s'étoit point ſentie de l'humidité. Avec un peu de bois mort & d'écorce sèche, que j'arrachai de quelques arbres, je fis un feu capable de

nous sécher. Ensuite laissant mes quatre compagnes, je suivis assez loin la côte, & j'eus soin en marchant de jeter continuellement des cris, pour me faire entendre de ceux qui pouvoient s'être sauvés aussi heureusement que nous. Mais personne ne m'ayant répondu, & ne trouvant point d'autres traces que celle d'une infinité d'oiseaux, je retournai le soir à ma compagnie qui étoit déjà fort alarmée de mon absence. Ma présence releva un peu l'abattement de ces femmes timides. Cependant j'avouerai que la nuit étant venue, je tombai comme elles dans de nouvelles craintes. A découvert & sans défense, comme nous étions, la peur nous représentoit à tous momens quelque homme ou quelque bête sauvage, qui rodoit peut-être autour de nous pour nous surprendre. Cette imagination nous empêcha de fermer l'œil pendant toute la nuit, malgré le besoin que nous avions de repos. Nous n'étions pas moins tourmentés par la pensée d'un autre malheur auquel il falloit nous attendre le lendemain; car la faim commençoit à nous presser, & n'ayant aucune ressource pour nous en défendre, nous envisagions déjà toute l'horreur de notre situation pour le jour suivant.

Le tems s'adoucit beaucoup vers la fin de la nuit. Nous nous rapprochâmes de la mer à la

pointe du jour, & nous ſentîmes une eſpèce de joie, dans la triſteſſe même du ſpectacle que nous apperçûmes. C'étoient les cadavres de pluſieurs de nos matelots qui flottoient au long de la côte, & parmi eux quantité de pièces & de meubles de notre vaiſſeau, des planches, des caiſſes, des voiles, enfin mille choſes que nous ne déſeſpérâmes pas de pouvoir attirer au rivage, & qui pouvoient être utiles à nos beſoins. Je coupai de longues branches d'arbres que je joignis les unes aux autres; & ne craignant point de m'engager bien loin dans la mer avec cette eſpèce de chaîne, dont mes compagnes tenoient le bout, je recueillis dès le premier jour tout ce que je pus toucher avec la main. Les voiles & les planches qui étoient en aſſez grand nombre, me ſervirent à compoſer ſur le champ une cabane où nous paſsâmes tranquillement la nuit ſuivante. Quelques proviſions de bouche que j'avois attirées avec beaucoup de peine, ne nous furent d'aucune utilité, parce que l'eau de la mer les avoit entièrement corrompues; mais parmi pluſieurs tonneaux il s'en trouva un de biſcuit, que nous mîmes en pièces, & que l'eau avoit heureuſement épargné. Nous ſatisfimes auſſitôt le plus preſſant de nos beſoins: ce qui reſtoit de cette proviſion nous ſuffiſoit pour être ſans inquiétude pendant pluſieurs jours.

Mais

Mais le Ciel nous fut encore plus favorable le jour d'après. Les flots ayant achevé de ſe calmer pendant la nuit, nous fûmes dans la dernière ſurpriſe en retournant le matin à la mer, d'appercevoir quantité de caiſſes & de ballots qui s'étoient arrêtés d'eux-mêmes ſur le ſable. Nous trouvâmes dans l'eſpace d'environ quatre cens pas une partie conſidérable de notre cargaiſon. Toutes nos forces furent employées pendant trois jours à mettre en ſureté des biens ſi précieux. Ce qui étoit abſolument trop lourd, nous le rompions en morceaux. Les ballots & les caiſſes furent ouverts. Il y avoit tant d'habits, de linges & d'uſtenſiles de ménage, qu'il ne nous manquoit rien pour meubler une maiſon plus ſpacieuſe & plus commode que la nôtre. A la vérité, les vivres étoient trop corrompus pour nous être d'aucun uſage. Mais avec le peu de biſcuit que nous avions ſauvé, il nous reſtoit l'eſpérance de faire notre nourriture de différens oiſeaux, dont nous trouvions les nids à chaque pas, & qui ne s'effarouchoient point de nous voir. Notre confiance augmenta encore lorſque nous apperçûmes autour de nous quelque coqs & quelques poules qui s'étoient échappés du vaiſſeau & qui avoient gagné heureuſement la côte. Nous ne doutâmes point qu'il ne nous fût aiſé de les faire multiplier, & nos ſoins réuſſirent

ſi bien, que nous en fûmes toujours abondamment fournis. Nous trouvâmes auſſi dans les joncs, quantité d'œufs de certains oiſeaux ſemblables à des canards, dont le goût nous parut agréable; de ſorte que nous devînmes fort tranquilles ſur nos alimens.

Ne voyant rien autour de nous qui portât la moindre trace d'habitation, & la crainte de nous expoſer à quelques nouveaux malheurs, ne nous permettant point de nous engager dans des terres inconnues, je ne penſai qu'à chercher une place commode pour y établir notre demeure. Je la trouvai telle que je la déſirois, au coin d'un bois d'où l'on découvroit la mer, & proche d'une belle ſource qui ſortoit du pied d'une montagne. Avec une hache & quelques autres outils, je préparai quantité de chevrons; enſuite choiſiſſant les plus unis, je fis des foſſes où je les mis à une diſtance égale, & j'y attachai des planches de coffre avec des clous. Je plaçai la porte vers la mer, & je couvris la loge de voiles. En huit jours elle fut achevée, & ſi grande que tout mon butin & mon monde y pouvoient tenir. Mon eſpérance étoit qu'il plairoit à dieu d'envoyer vers nous quelque navire pour nous faire retrouver la route de notre pays. Cependant je ne remarquai que trop bien que le lieu où nous étions devoit être fort écarté. Quatre mois ſe

paſsèrent ſans aucune apparence d'obtenir du ciel ce que nous lui demandions chaque jour avec d'ardentes prières. Il ne ſe préſentoit nul habitant de l'île, ni aucun reſte de nos miſérables compagnons, qui étoient péris ſans doute juſqu'au dernier. Une ſi longue expérience jointe à de continuelles recherches, nous perſuada à la fin que nous étions dans un pays qui n'avoit jamais été habité, & que d'autres vaiſſeaux n'y pouvant être amenés que par une aventure ſemblable à la nôtre, nous ne devions pas nous flatter que le ciel fît ſervir exprès le malheur d'autrui à notre conſolation. D'ailleurs nous ne trouvions rien de chagrinant que notre ſolitude. Le pays nous paroiſſoit le plus agréable du monde, toujours couvert de verdure, rempli de fruit, abondant en oiſeaux de toutes ſortes d'eſpèces; une chaleur continuelle, ou du moins jamais moindre que celle du mois de ſeptembre en Angleterre. Une ſi belle île cultivée par des gens d'eſprit, ſeroit un paradis terreſtre. A la longue nous découvrîmes dans les forêts une ſorte de noix, de la groſſeur d'une pomme, dont le dedans étoit aſſez ſec & aſſez agréable pour nous ſervir à compoſer du pain. Outre les oiſeaux dont j'ai déjà parlé, les bois & les vallées ſont remplis d'une prodigieuſe quantité d'animaux, de la grandeur & à peu près de la nature

des chèvres, qui rapportent deux fois l'année, & deux petits à chaque fois. Ils ſont innocens & ſtupides, de ſorte qu'il nous étoit facile de les prendre & de les tuer. Le poiſſon n'y eſt pas moins abondant, ſur-tout le *Schellwis* qui reſſemble à une petite morue fraîche, & qui eſt aſſez connu ſur les côtes de Hollande & d'Angleterre. Il ſe laiſſe pêcher facilement. Ainſi nous ne reſſentions point la néceſſité, & rien ne pouvoit nous la faire craindre.

L'oiſiveté & l'abondance m'inſpirèrent quelques ſentimens d'amour pour mes compagnes. J'étois libre avec elles. Je gagnai d'abord ſucceſſivement les deux ſervantes, & nous réuſſimes aſſez longtems à tenir cette familiarité ſecrète. Mais l'habitude nous rendit enſuite moins retenus, & la fille de mon maître, à qui notre commerce ne demeura plus caché, paroiſſant un peu offenſée de ce que j'avois donné la préférence à deux femmes qui étoient ſes ſervantes, je n'eus pas de peine à l'appaiſer par mes aſſurances d'attachement.

Elles étoient toutes trois parfaitement belles, & rien ne leur manquoit pour la propreté & la parure. Le déſeſpoir de retourner dans notre patrie & de voir jamais d'autres créatures de notre eſpèce, nous fit convenir enſemble de vivre avec toute la liberté que notre malheur

paroiſſoit autoriſer. Celle qui s'étoit laiſſée gagner la première, qui étoit auſſi la plus haute & la belle, devint la première enceinte. La ſeconde fut la fille de mon maître, & l'autre ne tarda pas non plus fort long-tems. Il ne reſtoit que la moreſſe qui attendoit ſon tour avec impatience. Elle fut favoriſée par les autres, & je me rendis aux raiſons qu'elles m'apportèrent. Ainſi étant accouchées toutes quatre en divers tems, elles ſe prêtèrent les mêmes ſecours avec beaucoup de zèle & d'amitié. Nous paſsâmes vingt-deux ans dans cette union, au bout deſquels la mort emporta la moreſſe, ſans aucune marque de maladie qui nous eût fait prévoir cet accident. Le nombre de mes enfans s'étoit multiplié; je les mariois à meſure qu'ils croiſſoient en âge, & je les envoyois de l'autre côté de la rivière, chacun dans des habitations ſéparées, en leur recommandant la paix, & tout ce qui pouvoit empêcher qu'ils ne fuſſent à charge les uns aux autres. Ils n'ont jamais manqué de reſpect pour mes volontés.

A l'âge de 60 ans, qui étoit le quarantième de ma demeure dans cette ſolitude, j'avois près de moi quarante-huit enfans de mes quatre femmes, & de la troiſième génération, cinq cens ſoixante des deux ſexes. Je pris les garçons d'un ménage, & les mariai avec les filles d'un autre, pour commencer à leur faire abandonner la coutume

d'épouſer leurs ſœurs, comme la néceſſité en avoit fait d'abord une ſorte de loi. Je les laiſſai dans cette pratique, en remerciant le ciel de ſa providence & de ſa bonté.

J'avois appris à lire à quelques-uns de mes enfans, car il m'étoit reſté une bible que je leur recommandai de lire enſemble une fois le mois; & prévoyant qu'elle s'uſeroit en paſſant par tant de mains, je leur fis prendre l'habitude d'en apprendre quelque choſe par cœur; & je leur ordonnai d'avoir le même ſoin pour leurs enfans. Il me mourut encore une femme âgée de 68 ans; je la mis en terre, & une autre encore la même année, de ſorte qu'il ne me reſtoit plus que la fille de mon maître, avec laquelle je vécus encore douze ans. Elle mourut enfin, & je la mis où j'avois deſſein d'être enterré moi-même, entre la grande fille ma première femme & l'autre. Ma volonté étoit que la moreſſe fût ſeule à ma gauche.

Mes forces commencèrent auſſi à s'affoiblir, il ne me reſtoit plus qu'à me préparer au dernier paſſage, j'avois près de 80 ans. Je donnai mon buffet & tous les outils que j'avois encore de reſte à mon fils aîné, qui avoit épouſé la fille ainée de ma chère femme, & je le fis reconnoître par tous les autres pour leur ſeigneur & leur maître. Mes dernières inſtructions furent

longues & répétées pendant pluſieurs jours. Je leur recommandai inſtamment ſur toutes choſes, de ſe ſouvenir de la religion chrétienne, ſuivant les principes & les uſages de ceux qui parloient leur langue, & de ne pas s'en rapporter à d'autres, s'il arrivoit jamais qu'ils euſſent quelque communication avec d'autres hommes.

Une fois pour toutes, je les fis venir devant moi, & m'étant donné la ſatisfaction de les compter, je trouvai dans la quatre-vingtième année de mon âge & la ſoixantième de mon arrivée, qu'ils étoient de l'un & de l'autre ſexe, ſept mille quatre-vingt dix neuf perſonnes, ſans y comprendre ceux qui étoient morts dans un ſi long eſpace, & dont je n'avois pas tenu compte. Enfin, priant dieu qu'il voulût les multiplier, les bénir & leur conſerver la lumière de l'évangile, je les renvoyai tous à leur habitation. La vue commençoit à me manquer de vieilleſſe, & j'étois averti par bien des marques, que je n'avois plus que peu de tems à vivre. Je donnai cette relation écrite de ma propre main à mon fils aîné, qui étoit demeuré près de moi. Je lui enjoignis de la conſerver ſoigneuſement, & de la communiquer aux étrangers, s'il en arrivoit jamais dans notre île, ou même de la leur faire copier, s'ils l'avoient plus agréable, afin que notre nom ne fût point aboli ſur la terre. Je donnai en

général, à ceux qui étoient ſortis de moi, le nom d'Anglois Pinés, parce que mon nom étoit *Georges Pinés*, & celui de la fille de mon maître, *Sara Engels*. Mes deux autres femmes ſe nommoient : *Maria Sparkes* & *Eliſabeth Trevors*. Les deſcendans particuliers de ces trois femmes, ont pris inſenſiblement, de leurs mères, les noms d'*Angelſes*, de *Sparkes* & de *Trevors*, comme ceux de la moreſſe ſe ſont nommés *Philips*, de ſon nom, qui étoit Philippa. Mais leur dénomination commune eſt *les Anglois de Pinés*, que dieu béniſſe de la roſée du ciel & de la graiſſe de la terre. *Amen.*

L'an 1669, un navire flamand ayant abordé à l'île de Pinés, trouva que le nombre des habitans s'étoit multiplié juſqu'à douze mille, & que la langue angloiſe s'étoit fort bien conſervée parmi eux. Le capitaine reçut du fils aîné de Pinés, une copie de l'écrit de ſon père.

AVENTURES D'UN SOLITAIRE.

A QUELQUE distance de Spolete en Italie, ſur une montagne qui eſt à couvert de toutes ſortes d'incommodités par ſa ſituation, l'on trouve un grand nombre d'hermitages où le goût de la ſolitude raſſemble quantité d'honnêtes gens. Chacun y vit en particulier, dans la cabane qu'on lui a cédée, ou qu'il s'eſt fait conſtruire. La tranquillité & l'indépendance ſont des biens conſtans dans cet heureux ſéjour. On y vit du travail de ſes mains, & l'on n'y déſire que ce qui ſuffit pour vivre. Quelques riches particuliers des environs y ont fait bâtir une égliſe, & comme il ſe trouve toujours quelques prêtres entre les ſolitaires, on n'a plus beſoin d'autre ſecours pour le ſervice divin. Il conſiſte dans une meſſe baſſe, qui ſe dit chaque jour à la même heure. Il n'y a point d'autre exercice commun, ni de loi qui gêne la liberté dont chacun jouit dans ſa cabane. Le prélat diocéſain eſt le ſeul chef qu'on y

reconnoiſſe ; mais il ſe méle peu de ce qui ſe paſſe dans un lieu où l'innocence & la paix ont toujours régné.

Un eſpagnol, après s'être préſenté modeſtement à l'évêque, ſe fit conſtruire un hermitage dans un lieu des plus ſolitaires de la montagne. Quoiqu'il ne l'eût point orné d'une manière éclatante, & qu'il n'eût pris qu'un eſpace médiocre pour ſon jardin, on s'apperçut qu'il y avoit plus d'élégance & de commodités que dans les cabanes ordinaires. Il y avoit employé pluſieurs ouvriers du pays, & les ayant payés libéralement, on avoit jugé auſſi que ce n'étoit point la pauvreté qui le forçoit à prendre le parti de la retraite. Cependant perſonne n'eut l'indiſcrétion de vouloir pénétrer dans ſes vues, ni de l'interroger même ſur ſa naiſſance & ſa fortune. Il ſe communiqua peu. Il n'aſſiſtoit à la meſſe que les jours marqués par le précepte, & ſe retirant auſſitôt dans ſa ſolitude, il ſe contentoit de ſaluer civilement ceux qui ſe trouvoient ſur ſon chemin. Le haſard fit remarquer à quelques autres ſolitaires qu'un homme à cheval lui apportoit toutes les ſemaines une malle remplie, & qu'il la renvoyoit après l'avoir vidée : mais en ſuppoſant qu'elle contînt des proviſions, ce n'étoit point un ſujet de reproche dans un lieu où chacun eſt libre de ſe vêtir & de ſe nourrir à ſon choix.

Il avoit tenu cette conduite pendant deux mois, ſans marquer au ſolitaire le plus voiſin, qui étoit éloigné de lui d'environ deux cens pas, la moindre envie de le connoître. Celui-ci étoit un gentilhomme véronois, qui devoit ſon inclination pour le genre de vie qu'il avoit embraſſé, au dérangement de la fortune. La douceur de ſon caractère & la force de l'habitude l'y retenoient depuis quelques années beaucoup plus que le zèle. Il s'étoit fait à ſa condition, & réprimant auſſi aiſément ſa curioſité que le mouvement de ſes autres paſſions, il laiſſoit à ſon voiſin toute la liberté qu'il ſouhaitoit pour lui-même. Dans cette diſpoſition il auroit été indifférent toute ſa vie pour une liaiſon qu'on ne paroiſſoit pas déſirer. Mais un jour qu'il s'étoit retiré chez lui vers le ſoir, il entendit frapper bruſquement à ſa porte. Ayant ouvert, il fut ſurpris de voir tomber à ſes genoux une fille de dix-huit ou vingt ans, qui le conjura, les larmes aux yeux, de la ſuivre, pour ſecourir un honnête homme qu'elle croyoit expirant. Cette prière fut faite avec tant d'inſtances & de grâces, que le véronois auſſi touché de ces deux motifs que du déſir de ſauver la vie à ſon prochain, lui offrit ſans balancer tout ce qui dépendoit de ſon pouvoir. Elle le conduiſit à l'hermitage de l'eſpagnol, & ne s'exprimant que par ſes pleurs, elle lui montra

ce malheureux ſolitaire qui étoit étendu, ſans connoiſſance, ſur quelques nattes où il étoit tombé. Son mal étoit une mortelle attaque d'apoplexie. Le ſecours étant venu trop tard, il expira quelques momens après.

Les tranſports de la jeune fille ne permirent pas de long-tems au véronois de lui demander quel autre ſervice il pouvoit lui rendre. Après avoir embraſſé mille fois le mort, elle ne parla que de finir elle-même ſa vie par les voies les plus violentes & les plus courtes. Enfin, la force même de ſa douleur ayant commencé à l'affoiblir, il prit un moment pour lui marquer l'intérêt qu'il prenoit à ſa peine. Vous ne me trouverez à plaindre, lui dit-elle, qu'après avoir entendu toutes les circonſtances de mon malheur. Ecoutez mon hiſtoire :

L'infortuné que vous voyez eſt mon mari. Il m'adoroit; mais je l'aimois auſſi plus que moi-même. Je ſuis née à Rome, d'un père dont la tendreſſe m'a cauſé plus de mal que n'auroit jamais fait ſa haine. Mon mari, qui occupoit, avant que de l'être, un poſte conſidérable dans les troupes eſpagnoles, prit une ſi forte inclination pour moi pendant quelques ſemaines qu'il fut obligé de paſſer à Rome, que ne pouvant s'éloigner ſans être aſſuré d'obtenir ma main, il la demanda ouvertement à mon père. Un officier,

à la veille de s'engager dans tous les dangers de la guerre, n'étoit point le mari qu'on me deſtinoit. J'étois la ſeule eſpérance de ma famille, & trop chérie pour être livrée ſi légèrement. Cependant l'amour s'étoit déjà emparé de mon cœur. Je fus auſſi affligée que mon amant de l'obſtacle qu'on mettoit à nos déſirs. Je l'exhortai à ne pas ſe rebuter, & comptant trop ſur l'affection de mon père, je me flattai de vaincre inſenſiblement ſa répugnance. Malheureuſement la cour de Rome vint à ſe brouiller avec celle d'Eſpagne. Tous les eſpagnols ayant reçu ordre de ſe retirer, mon amant fut peut-être le ſeul qui manqua d'obéiſſance. Il ne pouvoit me perdre un moment de vue. Sa tendreſſe lui coûta ſon emploi.

Il ne m'en devint que plus cher. Mais quelle apparence de faire conſentir mon père à un mariage que cette diſgrâce rendoit plus déſavantageux que jamais? Auſſi ſa rigueur ne fit-elle qu'augmenter. Il s'apperçut que je recevois des viſites ſecrètes, & non-ſeulement il me les interdit avec toute la force de l'autorité, mais ayant pris mon amant à l'écart, il lui déclara que s'il ne renonçoit à me voir, il alloit devenir ſon plus mortel ennemi. Cette crainte ne nous ôta pas l'envie de nous entretenir dès le même jour. Nous examinâmes tout ce qui pouvoit nous reſter d'eſpérance. Il n'y en avoit point d'autre que

dans la fuite, & j'eus la foibleſſe d'y conſentir. Cependant la fortune de mon amant n'ayant jamais conſiſté que dans ſes emplois militaires, & ſes dépenſes continuelles ayant épuiſé toutes ſes reſſources préſentes, à peine aurions-nous pu trouver de quoi fournir aux frais du moindre voyage. Je ſavois dans quel lieu mon père ſerroit ſon argent. J'y conduiſis mon amant ſans lui avoir expliqué mon deſſein, & lui montrant un coffre-fort où j'étois ſure de trouver une fort groſſe ſomme : voyez, lui dis-je, ſi notre bonheur doit être acheté à ce prix; je vous en laiſſe le maître. Il me répondit, ſans balancer, que je lui étois plus chère que la vie; mais que pour être à moi il vouloit en être digne; qu'il ne mettroit point la main au tréſor que je lui offrois; que ſi cette action pouvoit être pardonnée à quelqu'un, ce n'étoit qu'à moi, qui étois deſtinée tôt ou tard à poſſéder une partie du bien de mon père; mais qu'il ne vouloit pas même qu'elle fût commiſe à ſes yeux. Je ne ſais à quoi cette généreuſe réponſe m'auroit portée; mais au moment qu'il achevoit de parler, mon père parut dans la chambre, accompagné de quelques domeſtiques, le prit par la main qu'il tenoit malheureuſement appuyée ſur le coffre, & prenant ſes gens à témoin de la ſituation où il l'avoit trouvé, il l'accuſa d'avoir entrepris tout à la fois de lui

enlever ſa fille & ſon argent. En vain implora-t-il la juſtice du ciel & des hommes. Il fut mis hors de défenſe par les domeſtiques, qui reçurent ordre de le garder étroitement.

Je demeurai ſeule avec mon père. Il m'accabla de reproches. Cependant ſa tendreſſe ordinaire ayant bientôt prévalu, il employa les prières & les careſſes pour me guérir d'une paſſion dont il commençoit à craindre les ſuites funeſtes. Dans les alarmes où j'étois, je lui promis une obéiſſance abſolue, ſans autre condition que de rendre auſſitôt la liberté à mon amant. Quoiqu'une promeſſe de cette nature dût lui paroître extrêmement ſuſpecte, il feignit de me croire ſincère, & ſe le faiſant amener auſſitôt, il m'ordonna de répéter la même choſe en ſa préſence. Je cédai à ſes ordres, mais avec des marques de douleur qui étoient capables de ſervir d'interprêtes à mes ſentimens. Mon amant reçut en effet la liberté; mais à peine fut-il éloigné de mes yeux, que je fus menée à l'égliſe, où je trouvai un jeune homme qui s'efforçoit depuis long-tems de me plaire. Le prêtre fut appelé, & ſans me laiſſer un moment pour rappeler mes eſprits que la frayeur m'avoit fait perdre, je fus mariée avec les cérémonies ordinaires.

Mon père ſentit néanmoins un reſte de pitié, qui ne lui permit pas d'exiger tout d'un coup que

je me livraſſe aux empreſſemens d'un mari ſi odieux. Après avoir mis tout en uſage pour me conſoler, il m'aſſura qu'on me laiſſeroit le tems de me délivrer des ſentimens qu'il avoit condamnés, & que reprenant pour moi toute ſon affection, il alloit ſe faire une étude de me rendre heureuſe. Je voulois l'être, mais ce n'étoit point par cette voie. Je n'étois pas capable non plus de penſer jamais à le devenir aux dépens de ma vertu. L'impoſſibilité de m'arrêter à quelque choſe d'honnête & de raiſonnable entre deux extrêmités ſi cruelles, me fit prendre dès le même jour la réſolution de renoncer au monde. Je me dérobai de la maiſon de mon père, pour me retirer dans un couvent où j'étois connue, & dont on m'accorda volontiers l'entrée. En me déterminant à ce ſacrifice, je ne pus me refuſer la ſeule douceur qui me reſtoit à prétendre. J'écrivis à mon amant qu'une horrible violence m'empêchant d'être à lui, je prenois le parti de m'enſévelir dans un cloître. Cette nouvelle le mit en fureur. Ignorant encore ce qui venoit de m'arriver, & n'attribuant mon déſeſpoir qu'à mon embarras, il accourut au couvent. Mon malheur le fit arriver au moment que mon père & le mari qu'il m'avoit donné accouroient eux-mêmes, ſur l'avis qu'ils avoient déjà reçu de ma fuite. Ils l'apperçurent, & ne doutant point de

ſes

ſes intentions, ils fondirent ſur lui l'épée à la main avec toutes les marques du deſſein qu'ils avoient de s'en défaire. Son courage ne le ſervit que trop bien. Pour une légère bleſſure qu'il reçut au bras, il en fit deux mortelles à ſes adverſaires. Ils moururent tous deux avant la fin du jour.

Jugez avec quelle horreur j'appris cette funeſte nouvelle! Elle me confirma dans la réſolution de quitter le monde, & ne croyant plus même que le meurtrier de mon père pût jamais ſe préſenter devant moi, je ne m'occupois que de l'exécution de mon deſſein. Il fallut céder néanmoins aux inſtances de mes parens, qui jugèrent ma préſence néceſſaire pour diſpoſer de mon héritage. Ils me forcèrent de quitter mon aſile, & ne ſe croyant pas moins obligés par l'honneur à venger la mort de mon père, ils dreſsèrent une plainte en mon nom pour commencer les pourſuites. Dans l'accablement où j'étois, j'ignorai cette démarche. Je ne ſais à quoi mon cœur auroit conſenti, car ſes ſentimens n'étoient pas changés; & la vengeance étoit peu capable de l'emporter ſur l'amour. Je comprenois bien les devoirs que la raiſon m'impoſoit; mais cette penſée ne faiſant qu'augmenter mon trouble, parce qu'elle combattoit mes plus chères inclinations, je paſſai quelques jours dans une agitation ſi violente que

je perdis l'idée du cloître & toute l'ardeur que j'avois marquée pour me dérober au monde.

Pendant ce tems-là mon amant, qui n'avoit d'abord ſongé qu'à ſe mettre à couvert de la juſtice, apprit qu'on avoit commencé effectivement les procédures à ma ſollicitation, & que c'étoit moi par conſéquent qui paroiſſois en vouloir à ſa vie. Il ne réſiſta point à cette penſée. La crainte du péril qui le menaçoit ne put l'empêcher de venir chez moi vers le ſoir. Il ſe jeta à mes pieds, pour m'offrir ſa vie, qu'il ne vouloit pas conſerver un moment ſi elle m'étoit odieuſe; il me reprocha mon inconſtance & ma rigueur; il ſe plaignit que je le chargeois des injuſtices du ſort; il me renouvela ſes proteſtations de fidélité & de tendreſſe, enfin il m'attendrit juſqu'à m'ôter la force de lui répondre. J'étois dans cet embarras, lorſque le haſard amena mes parens, qui le ſurprirent dans la poſture où il étoit encore. Il ne leur fut pas difficile de l'arrêter, & le chargeant de chaînes avec la dernière rigueur, ils alloient le faire conduire aux priſons publiques.

Je ne pus ſupporter ce ſpectacle. Arrêtez, leur dis-je, ne le menez pas à la mort ſi vous n'avez réſolu la mienne; & croyant m'être apperçue que le ſilence que j'avois gardé quelques jours ſur le couvent avoit commencé à les alarmer,

je réſolus de les prendre par le motif auquel je les croyois ſenſibles. J'avoue, continuai-je, qu'il a donné la mort à mon père, mais dans le deſſein où je ſuis de me conſacrer au cloître, je ne dois ſouhaiter celle de perſonne. Accordez-moi ſa vie & ſa liberté; je vous promets en récompenſe de vous donner tout mon bien, & je fais vœu devant le ciel de quitter auſſitôt le monde. Cette propoſition leur inſpira plus de douceur. Ils feignirent d'admirer ma généroſité, & la crainte de me voir changer de ſentiment les fit conſentir ſans peine à la prière que je leur fis de recevoir ſur le champ ma donation. Elle fut revêtue de toutes les formalités qui pouvoient la rendre irrévocable. Ils eurent ſoin d'éloigner de mes yeux mon amant, qui me reprochoit avec trop de grandeur d'ame le ſacrifice que je lui faiſois de ma fortune. Ils le firent garder dans une chambre voiſine, & cette précaution leur fut d'autant plus utile qu'elle ſervit à me faire hâter ma réſolution. Je n'exceptai du préſent que je leur fis de mon héritage, que le coffre-fort, où je ſavois que mon père avoit amaſſé une ſomme conſidérable. Mon prétexte fut la néceſſité de payer ma dot au couvent, & de m'y attirer quelque conſidération par mes libéralités. Mais j'avois une autre vue.

A peine leur avidité pour mon bien fut-elle

ſatisfaite, qu'ils rendirent la liberté à mon amant ſans ſe faire preſſer, en l'exhortant ſeulement à s'éloigner de Rome, pour les délivrer de l'obligation de le pourſuivre. La joie qui les occupoit ne leur permit point de s'arrêter long-tems auprès de moi. Je vis paroître auſſitôt mon malheureux amant, qui ne m'aborda qu'avec tranſport. Qu'avez-vous fait? me dit-il. Ma vie vous eſt donc aſſez chère, pour vous faire renoncer à toutes les douceurs de la vôtre! Il eſt donc vrai que vous ne me haïſſez pas? Mais quelle preuve m'en donnez-vous? Eſt-ce me rendre la vie que de me condamner à vous voir malheureuſe? Il ajouta mille choſes paſſionnées; mais le plaiſir que j'avois à les entendre ne m'empêcha point de l'interrompre. Fuyez, lui dis-je, en détournant la tête; il n'y a que la fuite qui puiſſe vous mettre en ſureté. Je ne vous ai rien ſacrifié, puiſque mon bien va ceſſer de m'être néceſſaire. Je ne penſe pas même, ajoutai-je en lui montrant le coffre, que cette ſomme que je me ſuis réſervée pour vous la faire accepter, vous oblige à la moindre reconnoiſſance. Vous avez tout perdu pour moi. Il eſt juſte qu'en prenant le parti du cloître je me décharge de toutes mes dettes, & celle de la tendreſſe & de la généroſité ſont les plus preſſantes. Je le priai de faire emporter le coffre, ayant d'un autre côté ce qui ſuffiſoit pour

me faire ouvrir l'entrée du cloître, & de recevoir mes derniers adieux. Que vous dirai-je? Mon projet étoit ſincère; mais en me flattant d'être prête à l'exécuter, j'ignorois le pouvoir de l'amour. Les reproches & les inſtances d'un homme que j'aimois uniquement eurent plus de force que mes réſolutions. Il ſut me perſuader que l'honneur & le devoir ne s'oppoſoient point à notre bonheur; & pour le vœu que j'avois fait indiſcrètement, il diſſipa mon ſcrupule en me propoſant de chercher quelque retraite écartée où nous renoncerions effectivement au commerce du monde, pour joindre les exercices d'une vie ſage & réglée aux douceurs d'un mariage légitime. J'embraſſai d'autant plus avidement cette ouverture, qu'elle me paroiſſoit ſatisfaire tout à la fois la bienſéance, l'amour & la religion. Avec peu d'ambition & beaucoup d'indifférence pour les richeſſes, je me promis plus de tranquillité & même plus de plaiſir dans la ſolitude, que dans toutes les diſtinctions que ma naiſſance & ma fortune devoient naturellement me faire eſpérer.

Ainſi, ſans regretter ce que j'avois abandonné à mes parens, je conſentis à quitter Rome ſous la conduite & la bonne foi de mon amant. La ſomme qui me reſtoit lui parut ſuffiſante pour nous garantir de la néceſſité. Notre premier ſoin

fut de mettre le ciel dans nos intérêts en ſcellant nos liens par les cérémonies de l'égliſe. Nous prîmes un nom différent du nôtre, & ne cherchant plus qu'une retraite conforme à nos vues, nous entendîmes bientôt parler de la montagne de Spolete, & de la facilité que tout le monde a de s'y établir. Quoiqu'on nous aſſurât que la liberté y paſſoit pour la première loi, nous n'osâmes nous promettre qu'une femme inconnue y fut aiſément admiſe avec ſon mari, & cette difficulté nous auroit effrayés, ſi étant venus nous-mêmes pour reconnoître la ſituation de la montagne, nous n'avions conçu qu'avec un peu de prudence & de ſoins je pouvois me dérober à la curioſité de tous ceux qui l'habitent. Mon mari prenant d'abord toutes les meſures qui ſont en uſage, ſe préſenta à l'évêque, ſous le ſimple titre d'un officier eſpagnol à qui la fatigue des armes & le dégoût du monde faiſoient déſirer une retraite libre & ſolitaire. Après lui avoir fait agréer ſon deſſein, il employa quelques ſemaines à faire bâtir cet hermitage. J'étois dans un village voiſin, d'où je venois chaque nuit viſiter le lieu qui devoit me ſervir de demeure, & ſans penſer à l'embellir, j'exhortois mon mari à ne rien épargner pour le rendre commode & agréable. Nous avions deux domeſtiques fidèles, gens ſans paſſion, quoique de ſexe différent, & réſolus de borner

leur fortune à la nôtre. Nous leur proposâmes de se marier, pour les rendre plus utiles à notre service. Ils y consentirent, & mon mari ayant placé assez avantageusement le reste de notre bien à Spolete, il leur en laissa la jouissance avec la seule condition de nous fournir ici tout ce qui nous seroit nécessaire.

Dans la douleur qui m'accable, vous n'exigerez point que je vous représente tout le bonheur que j'ai goûté avec un homme dont la tendresse n'étoit point capable de se refroidir, & pour qui la mienne ne faisoit tous les jours qu'augmenter. Hélas! je ne lui étois pas plus chère que la religion & la vertu. La droiture de son cœur, l'innocence de ses désirs, le mépris du monde & l'espérance des biens célestes, l'attachoient autant à cette montagne que les sentimens qu'il avoit pour moi. Nous étions trop heureux, dans un monde que dieu a maudit. Mais tout est changé pour sa malheureuse épouse. Il n'y a que la mort qui puisse me délivrer du désespoir que je ressens, & de tous les maux dont je suis menacée.

Ses larmes & ses plaintes recommencèrent avec la même impétuosité qu'au premier moment. Le véronois qui n'avoit rien contracté de la rudesse de sa profession, lui offrit poliment tous les services qu'elle pouvoit attendre d'un

honnête homme, & la pria d'abord de prendre un parti ſur les circonſtances préſentes. Il lui fit comprendre qu'elle étoit encore libre de cacher ſon aventure au public, & de ſe retirer même ſans être apperçue. D'un autre côté, pour peu qu'elle conſervât de goût pour la ſolitude, il ne jugea pas qu'il lui fût impoſſible de continuer le genre de vie qu'elle avoit embraſſé. Il lui en propoſa même les moyens, en lui promettant un ſecret inviolable ſur ſon ſexe. L'hiſtoire de l'égliſe eſt pleine de ces exemples, & ſi la prudence ne permet pas toujours de porter une femme à les imiter, le reſpect dû à la religion défend du moins qu'on les condamne. Il y avoit d'autant plus de bonne foi & d'honneur dans cette alternative du ſolitaire, qu'il a confeſſé lui-même que les charmes de ſa voiſine avoient déjà fait ſur lui beaucoup d'impreſſion, & que n'étant forcé au célibat par aucun engagement, il auroit regardé comme un bonheur extrême de pouvoir ſuccéder à tous les droits du mari qu'elle perdoit. C'étoit même ce qu'il vouloit lui faire entendre, en lui propoſant ſous d'autres termes & par des moyens beaucoup plus difficiles, de perſiſter dans le goût qu'elle avoit pour la ſolitude. Il s'efforça de lui faire ſentir la néceſſité où elle étoit de ſe déterminer promptement entre les deux voies qu'il lui propoſoit; car la mort

de ſon mari ne pouvoit être cachée long-tems, & la connoiſſance de ſon aventure lui auroit ôté auſſitôt la liberté de choiſir. Elle convint de la ſageſſe de ce conſeil; mais ayant déjà pris ſon parti au fond du cœur, elle ne lui demanda que le ſecours dont elle avoit beſoin pour faire avertir ſes domeſtiques de ſe rendre auprès d'elle; & lui ayant recommandé le ſecret juſqu'à ſon départ, elle lui confeſſa que ſon deſſein, après avoir rendu les derniers devoirs à ſon mari, étoit de s'écarter de Spolete & de ſe renfermer dans un couvent. Il combattit en vain cette réſolution. Ne voyant rien même dans ſes ſentimens qu'il ne pût découvrir ſans honte, il s'expliqua nettement ſur l'intérêt qu'il auroit eu à la retenir, & il lui offrit ſans détour un cœur auſſi ſincère & auſſi pur que celui qu'elle avoit poſſédé. Ses offres ne la touchèrent point. Elle paſſa quelques jours dans le voiſinage, tandis que les ſolitaires donnoient une ſépulture honorable à ſon mari, & laiſſant ſon hermitage au véronois, avec la liberté de raconter ſon hiſtoire, elle partit ſans autre ſuite que ſes deux domeſtiques.

EFFET HÉROIQUE

DE VERTU MORALE.

UN écrivain célèbre (1), examinant les principales paſſions qui font la guerre au cœur humain, n'en trouve qu'une qui puiſſe être avouée ſans honte. C'eſt l'amour. Encore ſuppoſe-t-il qu'elle ſoit telle qu'il la repréſente dans l'hiſtoire ſuivante, dont il garantit la vérité.

Un de nos meilleurs officiers généraux dans les guerres de Flandres, (c'eſt l'auteur anglois qui parle) étant allé reconnoître les dehors d'une ville, à la tête de quelques eſcadrons, apperçut un détachement conſidérable de la garniſon, qui s'éloignoit des murailles, & qui paroiſſoit ſervir d'eſcorte à une chaiſe roulante qui étoit au centre. Il ne balança point à l'attaquer, & malgré la réſiſtance des françois & de leur commandant qui fut dangereuſement bleſſé, en ſe défendant avec la dernière valeur, il en tailla la meilleure partie en pièces, & il prit le reſte. La chaiſe tomba auſſi-

(1) Milord Shaftsbury.

tôt entre ſes mains. Il n'y trouva qu'une jeune dame évanouie de frayeur, mais ſi belle, que cet accident même ne la défiguroit pas. L'ayant fait revenir à force de ſoins, il apprit d'elle que le commandant de l'eſcorte, qui commandoit auſſi dans la place voiſine, étoit ſon mari, & que la crainte d'un ſiége, auquel on s'attendoit dans quelques ſemaines, lui avoit fait prendre le parti de la conduire à Lille. Elle marqua en même-tems beaucoup d'inquiétude de ne le pas voir paroître. Il étoit tombé parmi les morts, & ſans le prompt ſecours que le général anglois lui fit porter, il n'auroit pas ſurvécu long-tems à ſon malheur & à ſes bleſſures.

Les priſonniers furent conduits au quartier du vainqueur qui n'eut pas beſoin d'autre motif que ſa généroſité naturelle pour prendre un ſoin particulier des deux époux. Cependant, un intérêt plus tendre le faiſoit agir ſans qu'il s'en apperçût. Il les fit loger tous deux dans un appartement de la maiſon qu'il occupoit. Il donna ordre qu'ils fûſſent traités avec le même zèle & le même reſpect que lui. Vingt fois le jour il s'informoit de leur ſanté, & n'étant point ſatisfait du rapport de ſes gens, il trouvoit un prétexte dans le danger preſſant du mari, pour s'en éclaircir ſouvent par ſes propres yeux. Il s'oublioit auprès d'eux pendant des heures entières. Il louoit la

dame, il la plaignoit; & après les plus longs entretiens, il croyoit ſentir, en la quittant, que c'étoit le moment où il auroit trouvé le plus de plaiſir à l'entretenir.

Ce n'étoit donc jamais ſans ſe faire quelque violence qu'il ſe ſéparoit d'elle, lorſque la bienſéance ou les devoirs de ſon emploi l'obligeoient de ſe retirer. Ce ſentiment, qui augmentoit tous les jours, fut comme la première marque à laquelle il reconnut ſa paſſion. Son âge ne paſſoit pas cinquante ans. Il avoit l'eſprit droit & le cœur généreux. Sans avoir fait profeſſion de haïr les femmes, il avoit toujours vécu dans une grande indifférence pour les plaiſirs de l'amour. Les exercices de la guerre l'occupoient tout entier, de ſorte que, ſe trouvant plus enflammé qu'il ne convenoit à ſon devoir & à ſon repos, il ne put s'empêcher, avec un caractère auſſi raiſonnable que le ſien, de frémir du danger auquel il ſe crut expoſé.

Il avoit un ami d'un âge inférieur, mais d'une humeur ſi conforme à la ſienne, que cette reſſemblance avoit été juſqu'alors le principal nœud de leur amitié. Il ſe hâta de lui faire la confidence de ſon trouble.

« Je ſuis, lui dit-il, dans un embarras qui » me fait honte, & que je ne vous avouerois » pas, ſi je comptois moins ſur votre amitié.

» J'aime l'épouſe de ce commandant. Je ne m'en
» ferois pas une peine, ſi elle pouvoit être à
» moi, car je n'ai point de raiſons qui doivent
» me faire renoncer au mariage; mais ſon époux
» eſt vivant & ſe rétablit de jour en jour. Elle
» eſt ſage, & je le ſuis auſſi. Je n'ai rien à pré-
» tendre d'elle; cependant, par un caprice de
» cœur, auquel je ne puis rien comprendre,
» je ne ſaurois être un moment tranquille hors
» de ſa préſence. J'ai lu mille divers effets de
» de l'amour, ajouta-t-il, mais ne les ayant ja-
» mais reſſentis, je ne me ſuis guère attaché à
» raiſonner ſur leur cauſe, & j'ignore par conſé-
» quent où il en faut chercher le remède. Si
» vous en connoiſſez quelqu'un, au nom de
» l'amitié ne me le cachez pas, ou aidez-moi
» promptement à le trouver ».

Son ami, qui étoit auſſi un officier de diſtinction, & qui faiſoit comme lui toute ſon occupation des armes, reçut cette ouverture de cœur en riant, & n'y répondit pas d'un ton plus ſérieux.

« Vous vous moquez, lui dit-il, de donner
» un air ſi important à une bagatelle. Vous ne
» me perſuaderez pas qu'on aime malgré ſoi.
» On voit une belle femme. On l'admire : on
» ſouhaiteroit, ſi vous voulez, de pouvoir ob-
» tenir quelque droit ſur ſon cœur & ſur ſa per-

» ſonne. Mais il en eſt comme d'un beau tableau
» ou d'une belle fleur, dont on n'eſt pas le
» maître ; un homme raiſonnable ne déſirera pas
» de les poſſéder avec une ardeur qui trouble
» ſon repos. Cette penſée même ne ſe préſen-
» tera pas à ſon eſprit, s'il ſait que celui qui les
» poſsède les aime trop pour conſentir à s'en
» défaire. Qui ne riroit, continua-t-il, de cette
» prétendue néceſſité dont la plupart des amans
» ſont leur excuſe ? Je conçois bien qu'une in-
» clination à laquelle on n'a jamais réſiſté, &
» qu'on a pris plaiſir à nourrir, peut devenir
» aſſez forte pour coûter beaucoup de peine à
» vaincre ; il n'en eſt pas autrement de toutes
» nos habitudes. Mais des charmes tout-puiſ-
» ſans, des attraits invincibles, des conquêtes
» certaines, des paſſions qui prennent tout d'un
» coup l'aſcendant ſur toutes les forces de la
» raiſon, c'eſt ce que j'ai toujours regardé comme
» autant de chimères badines qui n'exiſtent que
» dans l'imagination des poètes & dans leurs
» ouvrages. Ainſi, cher ami, ajouta cet admi-
» rable conſeiller, vous vous plaignez d'un mal
» dont la guériſon dépend de vous. Aimez vous ?
» C'eſt que vous avez lâché volontairement la
» bride à votre cœur, & vous ne devez accuſer
» que vous-même. Voulez-vous ceſſer d'aimer ?
» En vérité, je ne vois pas qu'il y ait rien de plus

à faire que ce qu'on fait, quand on veut ſérieuſement quelque choſe. N'aimez plus; qui vous y force? »

Ce diſcours n'étant guère propre à conſoler l'amoureux général, il ſoupira triſtement, & convaincu par expérience que la raiſon ſeule n'a pas toute la force que ſon ami lui attribuoit, il réſolut de ſe priver abſolument de la vue de ſa belle priſonnière, dans l'eſpérance que l'éloignement feroit plus d'effet que tout autre remède. Il pria ſon ami de ſe charger du ſoin de la voir, & il forma ſecrètement le deſſein de la renvoyer ſans rançon, elle & ſon mari, auſſi-tôt que celui-ci ſeroit rétabli de ſa bleſſure. Milord Shaftſbury fait remarquer juſqu'ici dans cette conduite deux traits dignes de la plus haute ſageſſe & du plus grand courage. L'un eſt la droiture avec laquelle ce général condamne ſon amour, par la ſeule raiſon qu'il le trouve criminel. L'autre eſt cette ſupériorité héroïque ſur un ſentiment involontaire, qui lui fit prendre le parti de couper à ſes déſirs toute voie de ſe ſatisfaire, avant que de ſavoir s'il pourra venir à bout de les éteindre. Tout amant, ajoute cet écrivain, qui conſultant ſon cœur ſur le parti qu'il prendroit dans la même ſituation, ne le ſent pas porté à ſuivre cet exemple, doit ſe regarder comme un miſérable, & ne pas douter qu'il n'entre toujours quelque

choſe de bas & de honteux dans ſes amours les plus légitimes.

L'autre officier, ce philoſophe qui rioit de la foibleſſe de ſon ami, vit la belle commandante, comme il s'en étoit chargé, & ne la vit pas deux jours ſans reconnoître la vanité de ſon ſyſtéme. Il devint encore plus paſſionné que le général; avec cette différence, que malgré l'honnêteté de ſon caractère, qui ne le cédoit point, comme j'ai dit, à celui de ſon ami, le feu de la jeuneſſe ne lui permit pas de ſe vaincre ſi facilement. En effet, le charme de mille ſentimens délicieux qu'il n'avoit jamais ſi bien éprouvés, lui fit oublier une partie de ſes principes; & s'il ne le porta à rien de criminel, il l'écarta bien loin de cette ſublime vertu dont il venoit de recevoir l'exemple. L'hiſtorien ne fait aucun détail de ſes foibleſſes; mais après l'avoir traité d'amant téméraire & d'ami infidèle, il ajoute qu'une fièvre violente qui ſurvint au commandant, lorſqu'on eſpéroit le mieux de ſa guériſon, le mit dans peu de jours au tombeau. Cette mort fut d'abord regardée du général comme un coup du ciel qui favoriſoit l'innocence de ſes ſentimens. Son rival ne s'en applaudit pas moins, & ils s'employèrent tous deux à conſoler la belle veuve, avec le même zèle & les mêmes eſpérances. Cependant, celui-ci, qui n'avoit point renoncé à toutes

maximes

maximes d'honneur, ne put voir la vertueuſe paſſion de ſon ami, ſans ſe reprocher la ſienne. Ses remords, quoique trop foibles pour l'étouffer, eurent du moins la force de lui en arracher l'aveu. Il prit le général en particulier, & lui tint ce diſcours.

« La honte devroit me lier éternellement la » langue, mais le ſouvenir de votre exemple » m'encourage à la vaincre, & je ſens heureu- » ſement au fond de mon cœur que l'honneur & » l'amitié y ſont encore plus forts qu'elle. Je n'en » ſuis pas moins un perfide & un hypocrite; » mais mon excuſe eſt que je ſuis devenu tel ſans » le vouloir; car je commence par abjurer la » fauſſe philoſophie ſur laquelle ſe fondoit toute » ma force, & dont j'ai fait parade, lorſque » vous m'avez découvert votre paſſion. Il eſt » faux qu'on n'aime point ſans le vouloir. Il n'eſt » pas plus vrai qu'on puiſſe ceſſer d'aimer quand » on le veut. Je ſuis perſuadé en même-tems » qu'avec beaucoup de courage à réſiſter aux » premières impreſſions de l'amour, & ſur-tout » à fuir l'objet dont on reſſent le pouvoir, un » homme de bon ſens peut ſe délivrer de ſa » tyrannie. Vous l'avez fait. Vous m'avez » donné un exemple digne de votre vertu. Ma » confuſion eſt de ne l'avoir pas ſuivi. Je viens » vous en faire l'aveu.... Quoi! vous aimez

» la commandante, interrompit le général avec
» beaucoup d'agitation? Oui, répondit timi-
» dement l'officier, je l'aime, je l'adore, je n'en
» guérirai jamais. Vous m'avez dit, en m'ap-
» prenant votre paſſion, qu'elle ne vous per-
» mettoit pas d'être un moment tranquille hors
» de ſa préſence; & moi qui n'en ſuis plus à des
» termes ſi modérés, je vous confeſſe que la
» vie me ſeroit inſupportable ſans elle; que ſi
» elle ne peut être à moi, je vais chercher la
» mort à la bouche du premier canon ».

Le général conſterné de ce qu'il entendoit, garda quelque tems un profond ſilence, pendant lequel il paroiſſoit abîmé dans ſes réflexions. Enfin, reprenant la parole avec quelques ſoupirs, il interrogea ſon ami ſur toutes les circonſtances qui pouvoient le convaincre de la violence de ſon amour. Il lui demanda enſuite s'il penſoit à l'épouſer? L'autre ayant répondu que c'étoit ſon deſſein, s'il n'y trouvoit pas d'obſtacle invincible : « Eh bien, reprit le vertueux général,
» épouſez-là. J'ai pu vaincre une fois mon
» cœur, je le vaincrai encore, quoi qu'il m'en
» coûte. Vous êtes plus jeune & plus aimable
» que moi; je ne pourrois me déclarer votre
» rival, ſans m'expoſer à vous voir préféré.
» D'ailleurs, nous deviendrions ennemis, &
» notre haine ne manqueroit pas d'avoir des

» ſuites funeſtes. C'eſt à moi, que l'âge, l'ex-
» périence & mon rang, impoſent l'obligation
» de les prévenir ».

Il l'embraſſa après ce diſcours, en lui promettant d'être toujours ſon ami, & de ne pas voir la commandante, qu'il ne le vît aſſuré d'elle par les liens du mariage.

AVENTURE PLAISANTE D'UNE ANGLOISE.

IL eſt fort ordinaire d'entendre ſouhaiter que les bons naturels puiſſent ſe rencontrer & s'unir, ſur-tout dans l'état du mariage. Mais ce ſouhait eſt contraire au bien de la ſociété. Il arriveroit de-là par une conſéquence néceſſaire, que tous les mauvais caractères s'uniroient auſſi; & quels déſordres ne verroit-on pas naître d'une union ſi pernicieuſe? Au lieu que le mélange, tel que la providence le permet dans toutes les conditions de la vie, ſert également aux uns & aux autres. A ceux-ci, par les exemples du bien qu'ils

devroient ſuivre ; à ceux-là, par la vue du mal qu'ils doivent éviter.

Un gentilhomme anglois, qui faiſoit ſa demeure à trois ou quatre milles de Londres, ſe trouvoit partagé d'une ſi mauvaiſe femme, qu'étant lui-même du meilleur caractère du monde, on pouvoit dire qu'il étoit parfaitement dans cet ordre de la providence qu'on vient d'expliquer. De mille traits de mauvaiſe humeur qu'il eſſuyoit tous les jours, il y en eut un contre lequel ſa patience ne fut point à l'épreuve. Il avoit invité quelques amis à dîner, ſans en avertir ſon épouſe qu'il craignoit de trouver oppoſée à ſon deſſein. L'heure du repas étant venue, & les convives déjà aſſemblés, il lui fit dire qu'on avoit ſervi, & qu'on n'attendoit plus qu'elle. Le ſecret avoit été ſi bien gardé qu'elle l'ignoroit encore, & le mari ſe flattoit que, par conſidération du moins pour des étrangers, elle prendroit une fois quelque empire ſur elle-même. Elle entre. Elle voit les préparatifs d'une fête qu'elle n'avoit pas ordonnée. La fureur la ſaiſit. Elle en perdit quelques momens la parole. Quelques-uns prétendent, pour la rendre un peu plus excuſable, qu'il manquoit quelque choſe à ſon ajuſtement, & que le déſeſpoir de paroître dans une occaſion imprévue, ſans avoir mis la dernière main à ſa parure, lui fit perdre auſſi-tôt toute meſure. On

convient qu'il y auroit eu bien de la malice à lui cauſer une mortification ſi cruelle. Mais enfin, de quelque part que vint l'orage, il ſe fit ſentir à tous les aſſiſtans qui y perdirent leur dîner. Elle prit les deux coins de la nappe, & l'ayant jetée par terre avec tout ce qui étoit deſſus, elle ſe retira bruſquement, après avoir lancé un regard terrible ſur le mari.

La confuſion du pauvre gentilhomme ne fut pas plus grande que celle de ſes convives. Ils demeurèrent quelques momens ſans lever les yeux & ſans ouvrir la bouche. Cependant, ils prirent le parti tous enſemble d'aller dîner chez un traiteur.

Le mari ſe trouvant ſeul fit des réflexions ſur cette aventure. La bonté a ſes bornes dans les cœurs les mieux diſpoſés. Il conçut que ſon repos dépendoit d'un événement qui l'alloit rendre eſclave pour toute ſa vie, s'il ne prenoit pas une réſolution vigoureuſe. Il ne pouvoit, d'un autre côté, s'oppoſer directement au cours du torrent, ſans s'expoſer à quelque nouvelle ſcène qui acheveroit de le déshonorer. Sa prudence & un reſte de bonté lui firent prendre enfin le meilleur parti. Il reparut devant ſon épouſe avec l'air le plus tranquille & le plus compoſé. Quelques jours ſe paſsèrent, pendant leſquels il affecta autant de complaiſance & de ſoumiſſion que jamais.

Cette conduite étant capable de prévenir toutes les défiances, il ne fit pas difficulté, la ſemaine d'après, de lui propoſer le voyage de Londres. Elle y conſentit avec joie. Ils partirent dans leur équipage. La route les obligeoit de paſſer par Chelſea qui eſt un bourg fort agréable. Le gentilhomme la pria ſans affectation de conſentir qu'il s'arrêtât quelques minutes, pour rendre ſes civilités à un de ſes amis. Il l'invita enſuite à deſcendre avec lui, & elle ne ſe fit pas preſſer pour le ſuivre. Il la fit entrer dans une belle maiſon, avec un air de familiarité qui marquoit de l'habitude. Il l'introduiſit même dans le jardin, en attendant l'arrivée du maître qu'il fit avertir par un domeſtique. Le maître tardant un peu à paroître, il feignit d'aller à ſon appartement, pour l'avertir lui-même. Mais, après l'avoir laiſſée ſeule ſous ce prétexte, il gagna la porte du logis, & remontant dans ſon carroſſe, il retourna tranquillement à ſa terre.

Cette belle maiſon de Chelſea étoit un lieu de rétabliſſement pour les malades, & ſur-tout pour ceux qui ſe trouvent mal de l'air épais de Londres. On y trouvoit des logemens à toutes ſortes de prix, & l'on n'y manquoit de rien quand on payoit libéralement. L'intention du gentilhomme étoit d'y faire faire à ſon épouſe un ſéjour de quelques mois, ſous prétexte que ſa raiſon s'étoit

malheureuſement dérangée. Il avoit prévenu le maître là-deſſus. Il l'avoit payé d'avance. L'appartement étoit prêt, & l'on avoit eu ſoin de le rendre propre à l'eſpèce de maladie qu'on vouloit guérir. Le maître ne tarda point à paroître après le départ du gentilhomme. Il pria civilement la dame de quitter le jardin, & l'ayant menée dans une chambre où elle s'attendoit de rejoindre ſon mari, il lui déclara qu'elle avoit quelque tems à vivre chez lui, qu'elle étoit dans ſon appartement, où elle ſeroit ſervie avec toutes ſortes de ſoins, & qu'on n'épargneroit rien pour rétablir promptement ſa ſanté.

Si l'on a pris quelque idée de ſon caractère, ſur les premières circonſtances de ce récit, on concevra aiſément quelle fut ſa fureur. Elle en donna mille marques qui ne ſervirent qu'à confirmer le maître de la maiſon dans l'opinion qu'il avoit de ſon mal. Elle fut enfermée comme une perſonne à qui la liberté pouvoit être funeſte; on lui donna des gardes, & l'on conſulta moins ſon goût que ſes beſoins dans tous ſes alimens. Il eſt vrai qu'elle rejeta pendant quelques jours, avec beaucoup d'opiniâtreté, les ſecours & la nourriture même qu'on lui offroit. Mais, lorſque ſa faim fut devenue preſſante, elle conſentit à prendre quelque choſe, & l'on s'apperçut fort bien que ſon deſſein n'étoit pas de mourir. Elle

continua néanmoins fort long-tems de s'emporter en menaces terribles contre ſon mari ; & dans ſes momens les plus furieux, elle formoit d'étranges projets contre la fidélité conjugale. Ils n'étoient pas faciles à exécuter dans la captivité où elle étoit ; mais, pour n'omettre aucune précaution, l'on jugea à propos de ne la faire ſervir que par des femmes. Enfin, la longueur du tems & l'excellence du remède produiſirent peu à peu le changement qu'on eſpéroit. Elle conçut qu'il dépendoit d'elle d'être heureuſe, & elle marqua tant de repentir & de ſoumiſſion, qu'après avoir mis l'un & l'autre à l'épreuve, ſon mari, qui ne ſouhaitoit que de la voir dans ces ſentimens, lui rendit ſa tendreſſe avec la liberté.

AVENTURE DE M....

L'ARCHITECTE, qui conſtruiſit à Londres l'hôtel de milord duc de Newcaſtle ſur le modèle de celui du duc d'Ancaſter, qui en eſt voiſin, fut généralement blâmé de ne l'avoir pas ſuivi en tout. Il voulut lui donner plus de hauteur; mais le bon ſens devoit ſuffire pour lui faire comprendre qu'en conſervant la même largeur, il étoit impoſſible de changer quelque choſe à la hauteur, ſans violer abſolument les proportions. On prétendit excuſer dans le tems ce défaut de jugement par une aventure qu'on racontoit ainſi.

M.... jeune & livré à la débauche, ſouffroit impatiemment que ſon père éclairât de trop près ſa conduite. N'ayant point la diſpoſition d'un revenu bien conſidérable, il ſe trouvoit hors d'état d'entretenir pour ſes plaiſirs, ſuivant l'uſage des ſeigneurs anglois, un appartement ſecret hors de la maiſon paternelle. Dans cette contrainte, il avoit pris le parti de ſe fier à ſon valet de chambre, quoiqu'il eût été placé près

de lui de la main de ſon père ; & par le ſecours de ce garçon, il avoit introduit dans ſon propre appartement une maîtreſſe fort jolie. Il l'y retint ſi long tems, que le valet commençant à craindre pour le myſtère, & prévoyant que cette intrigue ne pouvoit être connue ſans ruiner ſa fortune, réſolut de trahir ſon jeune maître, pour ſe conſerver la faveur du père. La maîtreſſe fut chaſſée avec beaucoup d'éclat, ſans que le jeune amant pût découvrir la trahiſon, ni de qui il avoit à ſe plaindre.

Il falloit chercher un autre aſile à ſes amours. Le père avoit achevé alors de bâtir l'hôtel dont on vient de parler ; & quoiqu'il ne fût point encore meublé, ni fermé de portes & de fenêtres, parce que l'hiver avoit fait interrompre le travail, on y pouvoit être à l'abri des injures de l'air. Ce fut ce lieu que M.... choiſit pour la retraite de ſa maîtreſſe. Il fit porter dans l'appartement le plus commode autant de meubles qu'il en put dérober chez lui, ſans faire naître de ſoupçons, & continuant d'employer ſon valet dont il ne ſe défioit pas le moins du monde, il crut avoir trompé la vigilance de ſon père & celle de tous les jaloux. Cependant ſes abſences fréquentes & d'autres raiſons alarmèrent encore le valet de chambre. Les mêmes craintes le rendirent de nouveau perfide. Il découvrit tout au père, ſans

ceſſer de rendre en apparence les mêmes ſervices à ſon maître. Le vieux ſeigneur fort irrité ne tarda point à s'éclaircir par ſes propres yeux. Il court au nouvel hôtel; il entre bruſquement; il viſite tous les appartemens. Les deux amans avertis par le bruit, cherchent à éviter ſa préſence. Ils montent d'étage en étage, M.... y entra heureuſement; mais la précipitation & la crainte avoit jeté ſa compagne dans un ſi grand trouble, que, paſſant contre une fenêtre qui n'étoit pas bouchée, elle eut le malheur de ſe laiſſer tomber de haut en bas, & de ſe tuer ſur le champ par cette chûte.

L'amant ne s'apperçut point tout d'un coup d'un ſi triſte accident. Mais ne la voyant plus paroître, quoiqu'il fût certain qu'elle étoit montée derrière lui, il eut aſſez de ſoupçon de la vérité pour s'avancer vers la fenêtre & pour jeter les yeux au pied de l'édifice.

Il y vit, quel objet pour les yeux d'un amant! (1)

Il y vit ſon cadavre dans l'état le plus affreux; meurtri, écraſé, couvert de ſang. Il alloit la ſuivre & ſe précipiter volontairement; mais un génie favorable, qui veilloit à ſon ſalut, le tira rudement par le bras, le fit deſcendre malgré

(1) Ce vers eſt de Racine.

lui, & le conduiſit dans un lieu de ſureté, où à force de prières & de bonnes raiſons il le fit conſentir à ſouffrir la vie. C'eſt ainſi qu'une infinité de gens le racontoient, & on ne réuſſiroit point à leur perſuader qu'un jeune anglois bien amoureux pût être ſauvé dans les mêmes circonſtances par un autre ſecours que celui du ciel. Cependant d'autres prétendirent que le valet de chambre ayant ſuivi de près ſon jeune maître, & le trouvant à la fenêtre où il couroit quelque danger, le prit entre ſes bras, ſans conſulter ſa volonté, & lui ôta le pouvoir de ſe précipiter qu'il demandoit inſtamment. Ce commentaire eſt apparemment le plus certain; & pour répondre à ceux qui ſont de l'autre opinion, on peut dire que la douleur & la conſternation ayant altéré tout d'un coup les forces du jeune milord, il n'en put tirer aſſez de ſon déſeſpoir pour s'oppoſer au ſecours imprévu qu'il reçut de ſon valet; ce qui fit que l'aſſiſtance immédiate du ciel ne fut point néceſſaire pour le ſauver. On doit ſentir que s'il y a eu quelque difficulté, c'eſt uniquement parce qu'il eſt queſtion d'un jeune anglois; car il y a peu de françois dont on ne pût expliquer la patience & la réſignation dans le même cas, ſans être obligé de recourir aux génies.

Quoi qu'il en ſoit, M.... étant devenu dans la ſuite maître de l'hôtel, on aſſura que c'étoit

pour conſerver la mémoire de ſon infortune, & pour en conſacrer le lieu, qu'il avoit changé les greniers en chambres, & fait hauſſer par conſéquent ſa maiſon d'un étage; la perte d'un peu de régularité dans les proportions n'étant pas un obſtacle qui pût tenir contre une raiſon ſi forte.

TRISTE EXEMPLE DE MORALE.

SAINT-ÉVREMONT a prétendu que Paris, Londres ou Rome, étoient le ſeul ſéjour digne d'un honnête homme. Cette idée eſt-elle juſte? Si l'idée qu'il ſe formoit d'un honnête homme eſt celle d'un homme vertueux, quelle ſatisfaction peut-il y avoir pour la vertu, dans la préſence continuelle de tous les vices qui y ſont oppoſés? Les grandes villes ſont comme leur aſile. Ils y trouvent une eſpèce de protection dans l'exemple, & d'encouragement dans l'impunité. Qu'on écoute le Miſantrope:

Trahi de toutes parts, accablé d'injuſtices,
Je veux ſortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher ſur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

En effet, ſi l'on pouvoit dire que la liberté manquât jamais pour faire le bien, ce ſeroit dans des lieux où le pouvoir du vice eſt ſi tyrannique, qu'on s'y trouve quelquefois ſoumis malgré ſon inclination. Mais il eſt du moins libre de fuir, quand on ſe ſent trop foible pour réſiſter. C'eſt la doctrine de l'Evangile, de l'honneur & de la raiſon.

Le trait ſuivant, qui va ſervir d'explication à cette morale, excita à Londres la compaſſion de tout le monde. Un jeune homme, dont le nom & la famille étoient connus de toute la ville, & qui par ſes qualités perſonnelles ſembloit pouvoir aſpirer aux premières diſtinctions de la patrie, s'étoit marié, par le conſeil de ſes parens, à une perſonne de ſon âge, qui lui avoit apporté pour dot autant de mérite que de bien. Quoique ce mariage ne fût point de ſon choix, il voyoit ſon épouſe ſans averſion, & il ſe ſeroit accoutumé à l'aimer, ſi rien n'eût troublé ſa douceur naturelle & ſes vertueuſes inclinations. Mais la bonté de ſon caractère avoit déjà été dérangée par quelques amis, dont la ſociété avoit eu trop d'agrément pour lui. Ils l'avoient entraîné dans la débauche. Le mariage devoit naturellement le ramener à une conduite plus réglée, & ſes parens n'avoient point eu d'autre vue pour l'y porter; cependant le remède même

ſe changea en poiſon, & la nature de ſon mal en devint plus maligne & plus dangereuſe.

Ses amis ne pouvant ſouffrir l'air de réformation qu'ils lui virent prendre après ſes noces, concertèrent enſemble les moyens de le rengager dans leur *Club* (1). Comme il avoit trop de raiſon pour ne pas ſentir ce qu'il devoit à ſon épouſe, à ſon honneur & à ſon établiſſement dans le monde, ils n'auroient pas réuſſi à lui faire reprendre le chemin du vice; mais connoiſſant ſon humeur, ils eurent aſſez d'adreſſe pour ne lui rien propoſer qu'avec certains ménagemens. Ils lui firent conſidérer que Londres eſt d'une ſi vaſte étendue, qu'il pourroit ſans ſcandale ſe partager entre ſes plaiſirs & ſes devoirs; qu'il n'étoit queſtion que de choiſir pour leurs aſſemblées un quartier éloigné de ſa demeure; que ſon épouſe même pouvoit être trompée aiſément par quelque prétexte; enfin que rien n'étoit ſi facile dans une grande ville, que d'en impoſer au public, & de jouer différens perſonnages. Ces raiſons le ſéduiſirent. Il entreprit tout-à-la-fois deux rôles fort oppoſés; pendant le jour on le voyoit grave dans ſon quar-

(1) C'eſt le nom qu'on donne en Angleterre à certaines aſſemblées régulières qui ſe font dans les cabarets, & autres lieux de plaiſirs.

tier, attentif à ſes affaires, laborieux, modeſte; & le ſoir, auſſitôt qu'il pouvoit ſe dérober avec bienſéance, il alloit ſe livrer pour toute la nuit, aux excès qui ſont ordinaires à la jeuneſſe de Londres.

Il auroit fallu, pour ſoutenir conſtamment un genre de vie ſi bizarre, qu'il eût trouvé le ſecret de conſerver au même degré le goût du vice & de la vertu; mais cet équilibre étant impoſſible, on ne fut pas long-tems à voir le vice emporter la balance. Son reſpect pour le public, ſes égards pour ſon épouſe, les ménagemens qu'il avoit gardés pour ſa fortune & pour ſa réputation, tout diſparut par degrés. Il négligea ſes affaires. Il ruina ſon crédit. En moins de ſix ou ſept ans, il dépenſa tout ſon bien, avec la meilleure partie de celui de ſon épouſe, & il ſe rendit mépriſable à tous les honnêtes gens.

Cette triſte épouſe n'avoit pas attendu ſi long-tems à lui tendre la main dans le précipice, & à faire toutes ſortes d'offres pour le rappeler à lui-même. Elle l'aimoit avec une tendreſſe extrême. Elle avoit eu de lui, dans les premières années de ſon mariage, deux enfans, dont l'intérêt étoit un motif auſſi preſſant que ſa tendreſſe. Cent fois elle avoit employé ſes prières & ſes larmes, les ſollicitations de ſes parens, & l'interceſſion de ſes amis. Elle s'étoit même flattée

flattée quelquefois d'avoir emporté la victoire. Mais, s'il y avoit eu quelques momens où l'infidèle avoit paru touché de ſes pleurs, la force de l'habitude, l'exemple, les railleries de ſes compagnons de débauche avoient détruit preſqu'auſſitôt ſon ouvrage. Enfin, trop foible pour réſiſter plus long-tems à ſon infortune, elle tomba dans une maladie (1), qui n'a point de nom dans notre langue, & qui n'eſt nulle part auſſi funeſte qu'en Angleterre. Réduite en peu de momens à l'extrémité, elle prit la plume, & elle recueillit toutes ſes forces pour écrire les lignes ſuivantes à ſon mari, qui étoit dans le lieu ordinaire de ſes débauches, où il paſſoit quelquefois des ſemaines entières. Elle lui envoya la lettre avec ſes deux enfans, dont le plus âgé n'avoit pas ſix ans.

« C'eſt à ces petits orateurs à plaider pour » eux-mêmes. Jetez ſur eux un œil de père. » Ils ſont au moment de tomber dans l'op» probre & dans la misère. A qui auront-ils re» cours pour l'éviter? Hélas! qui pourra les croire » lorſqu'ils accuſeront leur père de leur mal» heur? Jetez encore une fois les yeux ſur eux. » Quoi! la nature ne vous dit-elle rien en leur

(1) En anglois, *Brokenheart*. Ce mot traduit littéralement, ſignifie *cœur briſé*.

» faveur ? Oh ! cher époux, ayez pitié de vos
» miſérables enfans. Pour moi j'ai reçu le coup au
» fond du cœur. Tous mes maux vont finir.
» Adieu. »

L'effet de ce billet paroîtra incroyable. Avec plus de rapidité, dit-on, qu'on ne peut le repréſenter, le père arrache ſes enfans des bras de leur nourrice, les ſerre entre les ſiens d'une manière toute paſſionnée, & ſans prononcer une parole, ni vouloir rien entendre, il ſort impétueuſement, en les tenant toujours dans cet état, traverſe pluſieurs rues, court, fend la preſſe, ne répond à perſonne, & arrive tout hors d'haleine à ſa maiſon, où il monte d'abord à l'appartement de ſon épouſe. Elle étoit expirante. La vue de ſon mari ne laiſſa pas de la ranimer un moment. Elle parut s'appercevoir de l'heureux effet de ſa lettre, & mourut contente d'une penſée ſi douce. Pour lui, qui reconnut auſſitôt qu'elle rendoit le dernier ſoupir, il n'y a point d'expreſſion qui puiſſe donner une juſte idée de ſon déſeſpoir. Ses premiers mouvemens alloient à finir ſa vie de ſes propres mains. D'un grand nombre de ſpectateurs que le bruit de ſes efforts & de ſes gémiſſemens attira dans ſa maiſon, il s'en trouva quelques-uns, qui, dans l'indignation de ſa conduite paſſée, & pleins de compaſſion pour le ſort de ſon épouſe, vouloient qu'on lui

Elle étoit expirante.

Bibliotheca Regia Monacensis

laiſsât la liberté de ſe punir lui-même, comme il paroiſſoit le déſirer; mais les plus ſages s'y opposèrent pour l'intérêt de ſes enfans. Il ſe retira enſuite à la campagne, où ſon repentir fut ſincère & conſtant.

TRAITS

D'UNE GÉNÉROSITÉ SANS EXEMPLE.

MORALE HISTORIQUE.

LA morale ne paroîtroit pas ſi ſouvent ennuyeuſe, ſi elle ſe préſentoit toujours ſous des traits auſſi agréables que dans l'hiſtoire ſuivante.

Un homme, (il importe peu de quel pays, mais on lui donne pour patrie le comté de Derby) étoit demeuré ſeul de ſa race, & ne connoiſſoit perſonne aſſez familièrement pour ſe promettre beaucoup de douceur dans le commerce ordinaire de la ſociété. Il avoit des biens conſidérables. Mais ſes déſirs étant bornés par l'habitude d'une vie frugale, il ne voyoit point quel uſage il en pouvoit faire pour augmenter le bonheur de ſa vie. Nulle paſſion qui pût le déterminer par les motifs du plaiſir. Nul enga-

gement qui parût le porter à rien par devoir. Sa condition lui devint ſi ennuyeuſe, qu'après un grand nombre de réflexions mélancoliques, il parvint à douter ſi une vie dans laquelle il ne voyoit aucune apparence de trouver jamais plus d'agrémens, ne méritoit pas d'être abandonnée, ne fût-ce que par cette raiſon, qu'un état incertain, tel que celui qui vient après la mort, paroît préférable à celui dans lequel on n'éprouve certainement que de la peſanteur & de l'ennui. Il en étoit déjà au choix de la mort, & dans le trouble dont il ne pouvoit ſe défendre, il s'agitoit avec tant de marques d'inquiétude, qu'un pauvre qui le trouva rêveur & diſtrait dans un lieu public où il ſe promenoit ſeul, ſe détermina à lui demander s'il avoit beſoin de ſes ſervices, ou s'il avoit quelque douleur preſſante à laquelle on pût remédier. M. Ily, c'étoit ſon nom, étoit connu du pauvre qui l'interrogeoit. Il lui répondit du ton d'un homme riche, qui n'eſt pas ſatisfait de ſa fortune. Ah! que ne faites-vous part aux autres, lui dit le pauvre, d'un bien qui paroît vous être inutile! Ce reproche fit naître mille réflexions à M. Ily. Il trouva du plaiſir à penſer qu'il pouvoit ſatisfaire un déſir auſſi empreſſé que celui qu'on lui marquoit, & ſe faiſant ſuivre du pauvre, il le conduiſit à ſa maiſon où il lui laiſſa le choix de ce

qui lui paroîtroit le plus propre à le rendre heureux. Ce miſérable ne manquoit pas de raiſon. Il confeſſa naturellement à M. Ily qu'il n'avoit pas le goût des plaiſirs, qui ne ſe trouvent que dans l'abondance; mais qu'une ſomme d'argent qui le mettroit en état de former un petit établiſſement avec ſa famille, ſuffiroit pour remplir ſes vœux. Elle lui fut accordée ſur le champ. Il en fit un ſi bon uſage, que dans peu de ſemaines il ſe vit en état de ne pas craindre la misère. M. Ily ſuivoit de l'œil les progrès de ſon ouvrage; & preſqu'également ſenſible à la joie d'avoir changé la ſituation d'une famille malheureuſe, & aux témoignages de reconnoiſſance qu'il en recevoit continuellement, il s'apperçut qu'une occupation ſi douce avoit mis un changement extrême dans ſa propre condition.

Ses idées s'ouvrirent ainſi par degrés. Il conçut que le nombre des miſérables n'étoit pas borné à ceux qui attendent des ſecours de la libéralité des paſſans, & que ſi un particulier étoit capable de tant de ſenſibilité pour ſes bienfaits, il en pouvoit eſpérer beaucoup plus d'une infinité d'honnêtes gens qui joignent plus d'élévation d'ame aux mêmes beſoins. Son cœur fut flatté de cette eſpérance. Il ſe fit une étude de chercher ceux qui lui paroîtroient dignes de ſon attention par d'autres motifs que la ſimple hu-

manité. Il en découvrit un grand nombre, car le monde eſt rempli de malheureux qui méritent un meilleur ſort. Il joignit au bien qu'il leur fit, ces manières bonnes & généreuſes, qui épargnent aux ames bien nées la confuſion de voir leur misère trop connue, & celle même d'y voir apporter du ſoulagement. Ces deux ſoins, celui de répandre ſes bienfaits, & de ne les pas trop faire valoir, occupèrent ſi agréablement M. Ily, que loin d'avoir des momens oiſifs à remplir, il ſe plaignoit que le tems étoit trop court, ou qu'il paſſoit trop vîte.

On rapporte des effets extrêmement ſinguliers de cette paſſion de contribuer au bonheur d'autrui, qui avoit ſuccédé à l'ennui d'une vie peſante & inutile. Un ſoir qu'il revenoit ſeul chez lui, après avoir paſſé le jour dans les exercices ordinaires de ſa généroſité, il entendit deux bourgeois qui s'entretenoient de leurs affaires, & qui après s'être confeſſés naturellement qu'elles étoient en fort mauvais ordre, regrettoient de n'être pas connus de M. Ily, dont on commençoit à publier de tous côtés les bienfaits. Avec cinquante guinées, diſoit l'un, j'acquitterois mes dettes, qui m'ôtent le pouvoir de ſoutenir mon commerce; & mon travail qui deviendroit auſſitôt plus tranquille & plus libre, me rétabliroit bientôt dans l'état dont mes malheurs m'ont fait tomber. Cin-

quante guinées ſeroient bien éloignées de me ſuffire, répondit l'autre; & quelqu'éloge qu'on faſſe des libéralités de M. Ily, je ne le croirois jamais diſpoſé à me prêter mille guinées, ſans leſquelles il n'y a point de rétabliſſement à eſpérer pour moi. M. Ily s'approcha d'eux. Mes enfans, leur dit-il, j'ai entendu vos beſoins. Je connois M. Ily, dont vous avez une ſi haute opinion, & je pourrois vous rendre près de lui quelque ſervice; mais il eſt accablé de mille ſoins, & je n'oſerois vous répondre qu'il ſe portât tout d'un coup à vous obliger. Cependant il ne faut pas que vous le regardiez comme le ſeul homme de notre pays qui ſache rendre ſervice aux honnêtes gens. Je veux que vous receviez de moi celui qui vous eſt néceſſaire, & je n'y mets que deux conditions; l'une que vous ne chercherez pas à me connoître; l'autre que vous m'apporterez demain à la même heure & au même lieu, une atteſtation de votre miniſtre, qui me rende témoignage de votre conduite. Ce diſcours fut reçu d'abord comme un badinage. Cependant les deux bourgeois prirent le parti de riſquer l'aventure. Ils ſe trouvèrent le lendemain au rendez-vous, & M. Ily, auſſi fidèle qu'eux à ſa promeſſe, leur apporta les mille cinquante guinées. Leur joie parut extrême. Ils lui remirent en échange les certificats du miniſtre,

qui furent auſſi ſa ſeule caution, car il ſe déroba auſſitôt pour éviter d'être reconnu. On ignore ſi ſon intention étoit de leur faire un don de cette ſomme, ou un ſimple prêt; mais ces deux honnêtes gens qui n'avoient compté de recevoir ſon bienfait qu'à ce dernier titre, & qui s'étoient propoſé de lui en faire leur obligation, furent extrêmement ſurpris de voir diſparoître leur bienfaiteur. Ils prirent enſemble une réſolution auſſi extraordinaire que ſon action. Ce fut de faire afficher dès le lendemain ſur la place de Derby, toutes les circonſtances de leur aventure, avec une déclaration, par laquelle ils s'engageoient devant le public à reſtituer dans certains termes la ſomme qu'ils reconnoiſſoient avoir reçue. Et pour écarter toute apparence d'équivoque, ils promettoient de la dépoſer entre les mains du magiſtrat, en l'autoriſant à la remettre au porteur des certificats du miniſtre. Un procédé ſi noble attiroit l'admiration de tout le monde, lorſque le jour ſuivant en offrit une nouvelle matière, dans une autre affiche, qui contenoit la déclaration du bienfaiteur. Il proteſtoit que charmé d'avoir placé ſi heureuſement ſon bienfait; il ne demandoit point d'autre retour que le ſentiment de deux cœurs qui lui paroiſſoient ſi capables de reconnoiſſance; & prenant le public à témoin qu'il leur abandon-

noit la propriété de la ſomme, il ajoutoit que pour éteindre juſqu'au droit de la redemander, il avoit renvoyé le même jour les certificats du miniſtre au magiſtrat. Ce ne fut pas tout d'un coup qu'on perça le voile où la modeſtie de M. Ily s'étoit enveloppée; & peut-être cette belle action auroit-elle échappé pour toujours au public, ſi l'intendant de ſes affaires n'avoit ſervi à la révéler, en rendant témoignage qu'il avoit fourni les deux mêmes ſommes à ſon maître dans le tems de l'évènement.

On ne trouvera pas le trait ſuivant moins admirable. Une fille de quinze ans s'étoit laiſſé ſéduire par un domeſtique de ſa maiſon, & la crainte de ſon père, qui étoit d'une humeur fort violente, lui avoit fait prendre le parti de ſe cacher chez de pauvres voiſins. Le domeſtique encore plus effrayé, s'étoit mis à couvert par la fuite. On avoit tenté inutilement d'inſpirer de la patience au père pour un malheur ſans remède. La ſeule reſſource qui reſtoit à la jeune fille, étoit d'aller à Londres, avec l'eſpérance de ſe placer dans quelque maiſon où ſa diſgrace ne ſeroit pas une raiſon pour refuſer ſes ſervices. Mais M. Ily, dont toute l'occupation étoit de s'intéreſſer à la peine & aux embarras d'autrui, jugea que dans une ville où la corruption des mœurs eſt égale dans les deux ſexes, elle alloit achever de ſe

perdre. On lui avoit parlé d'ailleurs fort avantageuſement de ſon caractère. Il la vit; & lui déclarant qu'après une faute telle que la ſienne, il n'y avoit qu'une voie pour revenir à l'honneur, mais une voie dure & choquante; il lui demanda ſi elle conſentiroit à épouſer ſon ſéducteur. Comme l'amour avoit eu moins de part à ſon déſordre que la fragilité de la nature, la fierté de ſa naiſſance lui fit faire quantité d'objections. Mais le ſecours n'étant offert qu'à ce prix, elle ſe rendit enfin aux motifs de ſageſſe & de vertu qui furent les ſeuls que M. Ily affecta d'employer. L'idée qu'il prit d'une femme à qui des conſeils de cette nature étoient capables de faire ſurmonter les ſentimens naturels de l'orgueil, le porta à ne rien épargner pour réparer ſon malheur. Il commença par acheter une charge honnête à ſon amant, & l'ayant envoyé à Londres avec ſon nouveau titre, il eut ſoin de le recommander aux amis qu'il avoit dans cette ville, pour lui donner occaſion de le former au commerce des honnêtes gens. Enſuite, l'ayant établi dans le lieu où il avoit acheté ſon emploi, il prit lui-même la peine de lui conduire ſa femme, qu'il avoit fait garder ſoigneuſement dans cet intervalle. Il les fit marier, & il leur procura mille moyens de mener une vie douce & agréable. Cette entrepriſe étoit exécutée avec tant de

ſecret, que le père de la jeune fille n'ayant été informé de rien, il fut extrêmement ſurpris de recevoir un jour la viſite de M. Ily, qui venoit le prier de rendre ſon amitié à ſa fille, & d'agréer qu'elle lui rendît ſa viſite avec le commiſſaire ſon mari. L'étonnement du père augmenta encore, lorſqu'il apprit qu'avec cet emploi, qui mettoit ſon gendre au rang des plus honnêtes gens de la ville où il s'étoit établi, il étoit aſſocié à l'entrepriſe des mines, dont les directeurs paſſent pour les plus riches particuliers de la province. C'étoit M. Ily qui avoit engagé ſon crédit pour le faire entrer dans cette ſociété. Dans un pays où les richeſſes ſont plus conſidérées que la naiſſance, tout changea de face pour le père. Il rendit ſes bonnes grâces à ſa fille pendant le reſte de ſa vie, & il lui fit en mourant des avantages qui la mirent en état de reſtituer à M. Ily ce qu'il avoit avancé pour ſon établiſſement.

On s'expoſeroit à ne pas finir, ſi l'on entreprenoit de rapporter tous les exemples de ſa généroſité & de ſa modeſtie. Il ſe reprochoit ſouvent, comme Titus, d'avoir perdu tout le tems qu'il n'avoit pas employé à faire du bien. Les eſprits auſtères ne louèrent pas une autre ſorte de vertu qu'il exerça dans ſa maiſon, & que la vieilleſſe même ne l'empêcha point de pratiquer juſqu'à la fin de ſa vie. Il avoit remarqué

que parmi les filles livrées à la débauche, il s'en trouvoit toujours un grand nombre qui s'y abandonnent ſans penchant, & qui ne s'attachent à cette miſérable profeſſion que par des néceſſités de fortune auxquelles il ne ſe préſente point d'autre remède. Son cœur, devenu ſi facile à toucher, étendit ſa compaſſion juſqu'à ces malheureuſes victimes. Il en retira chez lui une multitude, qu'il trouva le moyen d'occuper d'une manière ſi utile, que non-ſeulement leur entretien ne l'engageoit point dans une dépenſe conſidérable, mais qu'avec le produit de leur travail, il en maria pluſieurs à diverſes perſonnes qui ne firent pas difficulté de les épouſer. Ses cenſeurs crurent remarquer que celles dont il faiſoit choix n'étoient pas les plus laides, & lui attribuèrent d'autres vues que celles de les appeler à une vie plus réglée; mais, en ſuppoſant même qu'il ſe réſervât les droits du maître, il eſt clair que c'eſt toujours un bien de les avoir délivrées d'un beaucoup plus grand mal. On a compté avant la mort de M. Ily plus de quatre-vingts perſonnes qu'il avoit aſſiſtées de ſes biens, juſqu'à mettre un changement conſidérable dans leur fortune; ſans parler de divers établiſſemens qu'il fit pour les malades & pour les pauvres, dont le fruit ſubſiſtera d'autant plus long-tems, que rien n'eſt ſi reſpecté des anglois que ces charitables fondations.

ZELE
D'UNE FILLE ANGLOISE
POUR LA RELIGION.

UNE jeune fille, d'une beauté & d'un mérite extraordinaire, nommée *Anna Higgs*, ayant entendu parler de la fameuſe entrepriſe du docteur Berkley, pour répandre le chriſtianiſme dans les colonies angloiſes, & gémiſſant qu'elle eût manqué de ſuccès, réſolut d'y ſuppléer ſuivant la meſure de ſes forces, en faiſant du moins ſervir ſa beauté à rétablir une partie de ce grand projet. Le ſien fut de ſe rendre ſi aimable aux yeux de quelque célèbre miniſtre, qu'elle pût lui inſpirer une forte inclination, & de lui faire acheter ſa conquête par une promeſſe formelle de paſſer avec elle en Amérique, pour y employer tous ſes biens & tous ſes ſoins à la converſion des infidèles. On juge bien qu'une réſolution ſi ſainte ne s'exécuta point par les voies ordinaires de la galanterie. Cependant tout ce qu'une femme vertueuſe peut mettre en uſage pour relever ſes qualités naturelles, ne fut point

épargné. Elle eut ſoin en même tems de déclarer modeſtement que ſon goût étoit pour les miniſtres ; & ſouffrant à peine la préſence des autres hommes, elle affecta de ſe lier avec pluſieurs femmes qui tenoient à l'ordre eccléſiaſtique par le mariage ou la parenté. Il arriva, malgré ces précautions, qu'un jeune cavalier prit de l'inclination pour elle, & s'attacha à la ſuivre avec toute l'ardeur de l'amour. Elle rejeta ſes ſoins, &, quoiqu'aſſez éclairée pour rendre juſtice à ſon mérite, elle lui déclara avec la dernière rigueur qu'elle étoit réſolue à ne jamais l'écouter.

D'un autre côté, quelques miniſtres avec leſquels elle vivoit familièrement, ne purent la voir long-tems ſans prendre pour elle quelques ſentimens de tendreſſe. Il s'en préſenta deux tout à la fois avec les mêmes déſirs. Elle les écouta d'abord ſans préférence, & dans la ſeule vue de connoître à fond leur caractère. L'un, ſans lui plaire autrement par ſes qualités perſonnelles, lui parut le plus propre au grand deſſein qu'elle méditoit; ce fut aſſez pour la déterminer en ſa faveur. Il ne lui reſtoit que de le diſpoſer à ſuivre toutes ſes volontés; & ne voulant rien laiſſer au haſard, elle le fit languir pendant cinq ou ſix mois pour l'enflammer autant qu'il pouvoit l'être, en lui faiſant entendre qu'elle étoit arrêtée par des raiſons qu'il pouvoit vaincre, mais qui deman-

doient tant d'amour & de conſtance, qu'elle l'en croyoit peu capable. Enfin, preſſée par ſes inſtances, & preſqu'aſſurée du ſuccès par ſes ſermens, elle lui confeſſa que l'amour du plaiſir la faiſoit moins penſer au mariage que le zèle de la religion; qu'elle vouloit faire un apôtre de ſon mari, partager ſes travaux, & quitter Londres, en un mot, pour aller prêcher l'évangile en Amérique. Ce diſcours parut ſi extraordinaire au miniſtre, que ne pouvant ſoupçonner ſa maîtreſſe de le railler, il craignit que ſon eſprit n'eût ſouffert quelqu'altération. Il n'oſa la contredire ouvertement; mais n'étant guère diſpoſé non plus à goûter ſes propoſitions, il ſe retrancha dans des excuſes & des objections ſi frivoles, qu'il n'en fallut pas davantage à la ſincère Anne pour lui faire juger qu'elle avoit été trompée par les apparences. Son zèle n'excluoit pas un peu de fierté, & la moindre de ces deux cauſes étoit capable de lui inſpirer un juſte dédain pour un homme qui répondoit ſi mal à ſon attente. Elle déſeſpéra même de parvenir par d'autres voies à ce que la religion & l'amour n'avoient pu lui faire obtenir. Le miniſtre & tout ce qui lui reſſembloit, fut congédié.

Cependant leur mariage étoit ſi avancé qu'il fallut juſtifier aux yeux des deux familles une

rupture ſi éclatante. Anne refuſoit de s'expliquer. Le miniſtre confus de ſa diſgrâce, & piqué de ſe voir tourner en ridicule par ceux qui avoient envié ſon bonheur, n'eut pas plus de diſcrétion que de courage. L'aveu qu'il fit de ſon aventure n'ayant point tardé à ſe répandre, il parvint aux oreilles du jeune cavalier qu'Anne avoit rebuté, & que cette rigueur n'avoit pas guéri de ſa paſſion. Que n'eût-il pas fait pour lui plaire? Il ne balança pas un moment à s'aller jeter à ſes pieds, & ne lui déguiſant rien de ce qu'il venoit d'apprendre, il lui offrit d'embraſſer l'état eccléſiaſtique, ſi c'étoit à cette profeſſion qu'elle deſtinoit ſon cœur, & de parcourir avec elle tous les déſerts de l'Amérique. Elle avoit trop de bon ſens pour ne pas diſtinguer un emportement de paſſion d'un zèle ſincère; mais ce tranſport du moins ne lui permettoit pas de douter qu'elle ne fût aimée, & c'étoit déjà un des avantages qu'elle avoit voulu ſe procurer. L'autre pouvoit en être la ſuite, & devenir même le fruit d'une ardeur moins tumultueuſe. Elle promit ſa main au jeune homme, ſans autre condition que de l'aimer conſtamment. Ce mariage ne tarda pas à ſe conclure; & ſi leur ardeur pour le voyage de l'Amérique, qui ne paroiſſoit point ſe refroidir, non plus que leur tendreſſe mutuelle, n'eut point ſon exécution,

exécution, on ne douta pas du moins qu'ils ne contribuaſſent de leurs conſeils & de leurs richeſſes à tous les projets que le zèle de la religion feroit former.

AVENTURE DE BETLEM NIGLOS.

BETLEM NIKLOS, d'une ancienne maiſon illuſtrée par le fameux Betlem Gabor, étoit aimé d'une princeſſe, pour qui il n'avoit pas une paſſion moins vive. Obligé de s'en ſéparer pour quelque tems, il reçut d'elle une boîte cachetée, qu'elle lui donna ſans lui dire ce qu'elle contenoit, ni ce qu'il devoit en faire, ſi ce n'eſt qu'elle lui défendit de l'ouvrir avant que d'être arrivé à Hermanſtadt où ſon devoir l'appeloit, Elle ſe retira enſuite, & lui défendit de la ſuivre.

Il reſta pluſieurs momens interdit, & comme immobile. Mais enfin il fallut partir, & s'éloigner de ce qu'il avoit de plus cher au monde. Etant en chemin, il repaſſa dans ſon eſprit tout ce qui

lui étoit arrivé en prenant congé de la princeſſe. La boîte lui revint dans l'eſprit, & ſans faire attention à la défenſe qu'elle lui avoit faite, il la conſidéra de tous côtés, vit qu'elle étoit cachetée & entourée de ſoie incarnat, qui paſſoit deſſus & deſſous, & trouva ces trois mots, *Pour mon amant*, écrits ſur l'un des couvercles en caractères fort liſibles. Ces paroles excitèrent vivement ſa curioſité, & quelques efforts qu'il fît pour ne point enfreindre la loi que la princeſſe lui avoit preſcrite, il n'y put tenir, & décacheta la boîte avec beaucoup de précipitation. Mais qu'elle lui coûta cher, lorſqu'à peine fut-elle ouverte, qu'il y lut ces paroles foudroyantes & écrites de ſa propre main : » Ah! traître, perfide, infidèle, c'eſt donc ainſi que tu tiens » ce que tu m'as promis ? Peux-tu croire, après » ton indiſcrétion, que je puiſſe prendre aucune » confiance en toi! Si tu m'avois obéi, ces » cailloux que tu vois ſe ſeroient changés en » pierres précieuſes, pour te récompenſer de » ta fidélité ; mais puiſque tu fais ſi peu de » compte de l'ordre que je t'avois donné pour » éprouver ta foi, c'eſt encore trop pour un » ingrat, que je livre à ſa mauvaiſe deſtinée, » & qui ne doit accuſer que lui-même de ſon » malheur. »

Il fut frappé de ces terribles paroles comme

d'un coup de foudre, & demeura ſans ſentiment. L'eſclave qui l'accompagnoit, s'arrêta pour en ſavoir la cauſe. Il fut fort étonné de le voir ſi pâle, ſi défait & ſi interdit. Il eſſaya pluſieurs fois, en lui parlant, de le tirer de l'aſſoupiſſement dans lequel il le voyoit enſéveli. Il ramaſſa la boîte qui étoit tombée, & s'imaginant que le poiſon, qui avoit mis ſon maître dans l'état où il le voyoit, en étoit ſorti, il la regardoit avec douleur, & jetoit de tems en tems de triſtes regards ſur celui qu'il trouvoit ſi défiguré.

A force de remuer la boîte, il s'apperçut qu'il reſtoit encore quelque choſe dedans. Enfin, étant venu à bout de rappeler la connoiſſance à ſon maître, il lui remit ce fatal objet. Betlem, après l'avoir conſidérée de plus près, reconnut que le fond n'étoit placé que dans le milieu, & qu'elle s'ouvroit des deux côtés. Il la retourna, pour en lever le couvercle qu'il n'avoit pas d'abord apperçu. Il y vit ces paroles en caractères beaucoup plus petits que les premiers: *Pour mon infidèle.* Il en frémit. Ce ne fut qu'en tremblant & avec beaucoup de peine qu'il enleva le couvercle, qu'il croyoit ne devoir rien annoncer que de funeſte. Il l'ouvrit, & y trouva un billet conçu en ces termes:

« Avouez, cher Betlem, que l'indiſcrétion

» eſt inſéparable du caractère des hommes ; que
» nous ne ſaurions prendre trop de précautions
» pour nous aſſurer de leur fidélité, & qu'il eſt
» bien rare d'en trouver qui méritent que nous
» ayons une entière confiance en leur parole.
» Je vous pardonne cependant l'infidélité que
» vous venez de me faire, puiſque c'eſt moi
» qui vous ai tendu ce piége pour vous y faire
» tomber. Obſervez à l'avenir plus religieuſe-
» ment que vous n'avez fait toutes les condi-
» tions que je vous ai preſcrites, ſi vous voulez
» que je continue de ſouffrir que vous me
» donniez quelquefois des marques de votre
» amour. »

Il ne falloit pas moins que des expreſſions ſi flatteuſes pour effacer de ſon eſprit les termes du premier billet. Se trouvant tout-à-coup métamorphoſé, Betlem voulut examiner ce qui reſtoit dans la boîte ; il y trouva trois petits paquets, qu'il ouvrit, & qui contenoient trois bagues, ſur leſquelles étoient trois deviſes, vrais prodiges d'eſprit & d'amour.

HISTOIRE
D'UN
POETE SAXON.

UN ſeigneur allemand racontoit qu'il avoit eu long-tems dans ſes terres un hermite ſaxon, qui lui avoit demandé la permiſſion d'y bâtir une cabane au milieu d'un bois fort agréable, & qui s'y étoit occupé pendant douze ou treize ans à compoſer des vers dont tous les ſujets étoient moins chrétiens que philoſophiques. Il s'en trouva de ſi bons, que le ſeigneur ne put ſe perſuader qu'ils vinſſent d'un homme auſſi ſimple, & d'un air auſſi commun que l'hermite le paroiſſoit. Il le preſſa d'en compoſer quelques-uns en ſa préſence. L'ayant obtenu après beaucoup d'inſtances, le ſeigneur allemand avoit eu tant d'étonnement de voir changer la phyſionomie & la contenance du poète, à meſure qu'il s'échauffoit dans la compoſition, qu'il l'avoit cru véritablement inſpiré de quelque démon poétique. Il n'eut pas de peine, après cette expérience, à juger que c'étoit le genre de vie auquel il s'étoit réduit, & ſur-tout la mauvaiſe qualité de ſa nour-

riture, qui avoient altéré ſa figure naturelle. Il le força d'accepter des alimens plus convenables à l'occupation dont il paroiſſoit faire ſes ſeuls délices, & lui faiſant porter matin & ſoir de quoi faire deux repas excellens, il s'apperçut bientôt d'un changement avantageux dans ſa poéſie, comme ſur ſon viſage. Sa curioſité augmentant pour connoître ce qui l'avoit déterminé à prendre le parti de la ſolitude, il lui fit confeſſer, à force d'inſtances, qu'il étoit chanoine de...., c'eſt-à-dire, un des plus gros bénéficiers d'Allemagne. Il avoit joui de ſon bénéfice en homme qui s'occupoit peu de l'avenir. Se voyant accablé de dettes, & menacé d'une punition rigoureuſe pour quelques déſordres qu'il ne confeſſoit pas ſi volontiers, le déſeſpoir l'avoit fait renoncer à ſon établiſſement. Il avoit erré dans pluſieurs cours, auſſi long-tems que les débris de ſa fortune avoient ſuffi pour ſon entretien, & ſe trouvant enfin ſans reſſource, il avoit penſé à ſe faire hermite. Au reſte, il étoit entré ſi peu de dévotion dans ſon entrepriſe, qu'à peine ſortoit-il de ſon hermitage pour les devoirs communs de la religion. Il ne lui reſtoit plus de goût pour la débauche, puiſqu'il avoit été capable de s'aſſujettir ſi long-tems à un train de conduite qui ne lui laiſſoit rien à eſpérer du côté du plaiſir; & les ſujets même qu'il choiſiſſoit pour ſes pièces,

marquoient un homme revenu de toutes les folles paſſions qui avoient cauſé ſa ruine. Le ſeigneur allemand le crut digne de ſa protection & de ſon amitié. Il lui offrit de s'employer pour le faire rétablir dans ſon bénéfice, & l'ayant fait conſentir à quitter ſa ſolitude, il le traita chez lui avec beaucoup de careſſes & de diſtinctions. Mais tandis qu'il faiſoit agir effectivement ſes amis pour le réconcilier avec ſon évêque & ſon chapitre, la mort l'enleva preſque ſubitement. Toutes ſes compoſitions ſont reſtées entre les mains de ſon bienfaiteur qui les conſervoit précieuſement & qui ſe propoſoit d'en donner les meilleures au public. La principale étoit un poème ſur les quatre âges de l'homme, qui, ſelon lui, égaloit tout ce que nous avons de plus eſtimé dans notre langue.

ACCIDENT TRAGIQUE

ARRIVÉ DANS UN BAIN.

UNE jeune fille de Londres plus tendre qu'il ne convenoit à ſon bonheur & à ſon repos, entretenoit quelques liaiſons de cœur avec un jeune homme dont les aſſiduités déplaiſoient à ſes parens. Elle reçut des ordres ſi abſolus de ne le pas voir, & ſa mère prit de ſi bonnes meſures pour la tenir continuellement ſous ſes yeux, qu'elle fut contrainte d'obéir en murmurant. Elle ne faiſoit point un pas qui ne fût obſervé. Les billets mêmes, cette foible conſolation de l'amour malheureux, furent interceptés avec une ſi cruelle exactitude, que de mille qui lui furent écrits, il n'en parvint pas un juſqu'à elle. L'amant qui ne faiſoit que s'enflammer par les difficultés, étoit ſans ceſſe à chercher l'occaſion de les lui faire tenir plus heureuſement. Enfin, ſa vigilance continuelle lui fit découvrir que la mère de ſa maîtreſſe la menoit quelquefois au bain. Il gagna auſſi-tôt un des gardes, & quoiqu'il eût formé ſur le champ un projet plus étendu, il ſe contenta d'abord, par ménagement pour la modeſtie de ſa belle, de lui faire remettre un billet

par le garde. C'étoit des plaintes de leur malheur commun, des vœux à l'amour, & des imprécations contre la fortune; mais après avoir déchargé ſon cœur, il lui propoſoit doucement de ſouffrir qu'il la vît dans le bain, puiſque c'étoit la ſeule eſpérance qui lui reſtoit, & qu'il ne pouvoit pas vivre ſans le plaiſir de la voir. Ceux qui ſavent juſqu'où les angloiſes portent la délicateſſe ſur tout ce qui concerne la pudeur, (on entend celles qui ne ſont pas dans le déſordre; car, par un autre excès, l'impudence de celles-ci eſt ſans bornes) ceux qui connoiſſent donc un peu le génie de ces belles inſulaires, s'imagineront ſans doute qu'une propoſition ſi hardie fut déteſtée. Elle ne le fut point. L'amour mit ſon bandeau ſur tout cela. Mais on n'en fut pas moins tremblante le jour où l'on s'attendit de voir paroître un homme dans un état ſi indécent. Le jeune anglois n'avoit pas manqué de ſe diſpoſer au rôle qu'il devoit jouer. Avec le ſecours du garde, il s'introduiſit adroitement dans le bain, lorſqu'il fut aſſuré que ſa maîtreſſe y étoit avec ſa mère. Elle ne le reconnut point d'abord; mais n'ayant pas tardé à le remettre, elle ſe trouva ſi agitée, que ſoit frayeur, ou modeſtie, elle tomba ſans connoiſſance au fond du bain. L'amant qui ne conçut que trop la cauſe de cette chute, ſe hâta de courir à ſon ſecours ſans aucun ménage-

ment. Il fut reconnu par la mère, qui ſe mit à jeter des cris affreux en le voyant, & loin de ſouffrir qu'il ſecourût ſa fille, elle s'efforça de le repouſſer avec la dernière furie. Vingt ou trente femmes qui étoient enſemble dans le bain augmentèrent la confuſion, en voulant ſavoir la cauſe du bruit. Elles l'apprirent; mais pendant que le jeune amant étoit aux mains avec la mère, que celle-ci crioit de toute ſa force, que c'étoit un homme, qu'une partie des femmes opinoient à le déchirer avec leurs ongles, & que les autres moins irritées vouloient prendre ſa défenſe, on oublia la fille, qui étoit toujours au fond de l'eau; & ſon évanouiſſement ayant contribué ſans doute à l'affoiblir beaucoup, elle y fut étouffée en deux ou trois minutes. Enfin, quelques femmes la relevèrent, & s'apperçurent auſſi-tôt de ſon malheur. L'amant s'approcha auſſi d'elle pour s'en aſſurer par ſes yeux. Le déſeſpoir le ſaiſit à cette vue. Il accuſa la mère de barbarie. C'étoit à elle en effet qu'on devoit reprocher la mort de ſa fille. Il réſolut de ſe noyer, & de la noyer avec lui pour venger ſon amante. Rien ne put l'empêcher de la ſaiſir entre ſes bras, & de ſe laiſſer tomber dans le bain, dont la profondeur étoit d'environ quatre pieds. Il n'y eut point d'efforts qui puſſent lui arracher ſa proie, ni le ſauver lui-même. On ſe hâta de mettre le

bain à ſec par l'écoulement ordinaire. Mais la lenteur avec laquelle l'eau ſe retira, ne rendit pas ce ſecours moins inutile.

HISTOIRE
D'UN
ILLUSTRE BATARD.

VOICI un exemple propre à groſſir la liſte déjà nombreuſe des illuſtres bâtards. Un jeune homme, nommé *Savage*, bâtard de milord *Rivers*, eut le malheur de tuer un homme dans une partie de débauche. Il fut arrêté par la juſtice, & les procédures qui regardent le meurtre étant fort promptes chez les anglois, il ſe vit condamné en peu de jours à perdre la vie par le ſupplice ordinaire. Son père & ſa mère qui s'étoient contentés juſqu'alors de fournir à ſon entretien, par une penſion médiocre, parurent s'intéreſſer peu à ſa diſgrâce. Il ne lui reſtoit plus d'eſpérance, lorſque l'approche de la mort, qui éteint le courage & l'eſprit dans la plupart des hommes, lui fit naître, ou plutôt ſervit à lui faire découvrir dans lui-même un talent qu'il avoit toujours

ignoré. Il devint poëte en un mot la veille de ſon ſupplice. Son eſſai fut une requête au roi, dans laquelle il s'efforça ſi heureuſement de le toucher en faveur de ſon âge & de ſon repentir, que ce prince ſuſpendit en effet l'exécution de la ſentence, & lui fit grâce quelques jours après. Une juſte reconnoiſſance pour le ſervice qu'il avoit reçu des muſes, acheva de lui faire développer ſon génie. Les pièces qu'il compoſa ſur ſon malheur, ſur ſes craintes & ſur la clémence du roi, furent regardées comme autant de chef-d'œuvres, & ſa facilité n'ayant fait qu'augmenter par l'exercice, il s'acquit depuis ce tems-là, avec la réputation de poëte excellent, aſſez de protection & de crédit pour s'élever à la fortune. Mais ſi la compaſſion & la naiſſance extraordinaire de ſon talent avoient d'abord prévenu tout le monde en ſa faveur, l'envie s'ārma enſuite contre un ſuccès ſi conſtant: des poëtes fort inférieurs à lui, & par conſéquent moins dignes de récompenſe, ne laiſsèrent pas de s'offenſer qu'on lui en accordât plus qu'à eux. En convenant qu'il la méritoit par ſes poéſies, ils entreprirent de faire honte à ſes bienfaiteurs de la familiarité avec laquelle ils recevoient un homme flétri par une ſentence de mort, & condamné d'ailleurs à l'ignominie par le malheur de ſa naiſſance.

M. Savage ſe crut obligé, pour la juſtification

de ſes amis, d'entreprendre la ſienne publiquement. Elle lui coûta peu pour le premier article. Le public ſe porte de lui-même à mettre une juſte différence entre les crimes volontaires, & ceux qu'une fureur aveugle produit quelquefois dans la chaleur du vin. Le récit même que le jeune poète publia des circonſtances de ſon action, & le tour qu'il donna à ſes regrets, fit prendre une idée extrêmement avantageuſe de ſon caractère. Rien n'étoit ſi tendre & ſi naturellement exprimé que ſon repentir. Sa pièce fit verſer des larmes à ſes plus cruels ennemis, & les parens même de celui qui étoit mort de ſa main, avoient conſenti à le voir, & à ſe réconcilier avec lui, depuis l'opinion qu'elle leur avoit fait prendre de ſes ſentimens.

L'article de la naiſſance étoit d'autant plus difficile à traiter, que M. Savage, craignant de déplaire aux deux perſonnes qui lui avoient donné le jour, n'oſoit tirer de leur qualité & de leur mérite ce qui pouvoit ſervir de réponſe à la baſſeſſe qu'on lui reprochoit. Son ennemi avoit repréſenté ſon origine ſous les plus affreuſes couleurs, dans un poëme intitulé *le Bâtard*. On avoit bien ſoupçonné juſqu'alors qu'il étoit fils de milord Rivers & d'une dame de la plus haute diſtinction. Mais le ſilence du père étoit un ſujet d'embarras, dont la malignité ſe prévaloit cruel-

lement. Enfin ce ſeigneur, forcé par l'eſtime à reconnoître un fils ſi digne de lui, prit le parti de déclarer publiquement qu'il lui appartenoit. Quoique cette démarche, qui fit autant d'honneur à l'un qu'à l'autre dans l'eſprit des honnêtes gens, ne ſuffît pas pour impoſer abſolument ſilence à l'envie, elle ſervit du moins à rendre le combat plus égal, en donnant droit au jeune poëte de ſe défendre ſur un autre ton. Sans s'écarter des bornes de la modeſtie, il fit ſentir à ſes adverſaires que leur haine & leurs attaques n'étoient honteuſes que pour eux; & la plupart des écrivains du tems ſe déclarant pour ſa cauſe, il ſut tirer une véritable gloire de ce qui faiſoit juſques-là ſa honte.

DÉCOUVERTE D'UNE ISLE NOUVELLE.

LE retour d'un vaiſſeau anglois, dont on n'avoit pas eu de nouvelles depuis ſon départ, & qu'on croyoit ſubmergé avec tout l'équipage, combla de joie, non-ſeulement ceux qui s'y intéreſſoient particulièrement, mais toute l'Angleterre même, qui a toujours été extrêmement ſenſible à ce qui peut augmenter ſon pouvoir & ſa réputation ſur mer. Cet heureux vaiſſeau revint chargé de richeſſes qu'on n'attendoit pas, & maître d'une île qui n'étoit pas connue. Il étoit parti l'année précédente, ayant à bord deux cens hommes, qui s'étoient embarqués volontairement pour la Géorgie, avec ſa cargaiſon de grains, d'inſtrumens & d'autres munitions. Après trois ſemaines de navigation tranquille, il eſſuya une tempête des plus violentes, qui le fit errer pendant vingt-quatre jours au gré des vents & des flots. Enfin la mer s'étant adoucie, le pilote qui avoit tout-à-fait perdu ſa route, & qui

conſultoit inutilement ſon aiguille & ſes cartes, apperçut une côte qu'il prit pour le continent de l'Amérique, malgré les repréſentations du capitaine, qui ne pouvoit ſe perſuader qu'on eût fait tant de chemin. Mais il fut aiſé de reconnoître, en approchant, que c'étoit une île. On ne douta point que ce ne fût une des Bermudes, & l'on prit le parti d'y relâcher pour faire quelques réparations néceſſaires au vaiſſeau.

Il fallut côtoyer long-tems le rivage, avant qu'on découvrît la moindre apparence de port ou d'habitation. Cependant l'impatience de débarquer, & le mauvais état du vaiſſeau, firent choiſir l'endroit qui parut le plus favorable, & quoiqu'il fût déſert, on eſpéra de gagner facilement par terre les ports ou les lieux habités. Le vaiſſeau demeura à l'ancre avec un petit nombre de matelots pour le garder, tandis que le capitaine, ſuivi de tout ſon monde, entreprit de pénétrer dans le pays. Il n'eut pas plutôt gagné le ſommet de la côte, que ſes yeux furent charmés de la beauté du payſage, & ſur-tout d'appercevoir un nombre infini de fleurs que la terre paroiſſoit produire naturellement. Il avança quelque tems ſans voir autre choſe que de la verdure, des fleurs & des bois, juſqu'à ce qu'ayant remarqué quelques traces des pieds d'un homme, il ne douta plus qu'il ne fût proche de quelque habitation.

En

En effet, il trouva un peu plus loin trois hommes nuds, armés d'arcs, & parés de plumes. L'envie de ne leur cauſer aucun effroi, le fit avancer ſeul vers eux, en leur faiſant de la main divers ſignes d'amitié. Ils l'attendirent d'un air ferme, & loin de marquer de la ſurpriſe ou de la crainte, le reçurent avec des témoignages de joie. N'entendant rien à leur langue, il ne put leur expliquer ſes bonnes intentions qu'en leur rendant les mêmes careſſes; mais pour ſe les concilier tout-à-fait, il leur préſenta du pain & de la chair ſalée, qu'ils reçurent avidement; & mangèrent de même. Pendant ce tems-là tous ſes gens s'approchèrent peu à peu, & les trois ſauvages ne voyant rien de menaçant dans leur manières, parurent les recevoir avec la même ſatisfaction.

Il s'agiſſoit de leur faire entendre le déſir qu'on avoit de parler à leurs chefs, & de reconnoître leurs habitations. L'un d'eux prit le capitaine par la main, & ſe diſpoſa à le conduire, comme s'il eût pénétré ſon deſſein. Cependant au lieu de le mener directement à leurs cabanes, il lui fit prendre le chemin d'une colline qui étoit à quelques milles de-là, & qui recevoit de l'ombre de quelques arbres, au milieu deſquels les anglois découvrirent un petit édifice compoſé de bois & de boue. Avant que d'y faire entrer le capi-

taine, les ſauvages lui firent remarquer une pierre aſſez groſſe qui étoit à quelques pas de la porte, & qui paroiſſoit y avoir été placée à deſſein. Ils croisèrent en même tems leurs bras ſur leurs poitrines, & levant triſtement leurs yeux vers le ciel, ils ſembloient vouloir exprimer que c'étoit le tombeau de quelque perſonne qu'ils regrettoient. Le capitaine entra dans la cabane, qui ne lui offrit d'abord que des murs nuds & groſſiers; mais ſes regards étant tombés ſur une des poutres qui traverſoient le mur, il y apperçut des caractères dont la curioſité le fit auſſitôt approcher. Celui de qui ils étoient avoit pris ſoin de polir cette partie de la poutre pour les rendre plus liſibles. Ils paroiſſoient avoir été gravés avec la pointe d'un couteau. Ils étoient en langue françoiſe. Les voici, tels que le capitaine les tranſcrivit de ſa propre main:

Je ſuis françois, de Rennes en Bretagne. Je me ſuis embarqué à la Rochelle l'année 1718, ſur un vaiſſeau du capitaine Perrin, pour aller à Quebec. Notre vaiſſeau a fait nauffrage. J'ai été jeté ſur le bord de cette île ſans ſavoir de quelle manière, ayant perdu toute connoiſſance. Il y a douze ans que j'y vis dans cette hute. Priez Dieu pour mon ame, Jean-Baptiſte Loyſelle, 1730.

On liſoit plus bas :

Les ſauvages d'ici ſont fort doux : ils me traitent fort bien. Cette île eſt grande, n'ayant pas moins de vingt lieues, ce me ſemble. Si je ne me trompe, il y a beaucoup de mines. Il y a auſſi beaucoup d'arbres à gomme, & le terroir produit toutes ſortes de bonnes herbes & de bons fruits.

Au-deſſous étoient encore 1731 & 1732, ce qui paroît prouver que ce Jean-Baptiſte Loyſelle, quel qu'il fût, n'a vécu que deux ans après ſa première inſcription.

Le capitaine & ſes gens comprirent ſans peine, après cette explication, que Loyſelle étoit mort, & que la pierre qu'ils avoient vue à l'extrémité de la cabane étoit ſon tombeau. Il prit plus de confiance aux trois ſauvages ſur cette preuve de leur douceur & de leur bon naturel, & ne doutant pas même que leur intention n'eût été de le raſſurer contre toutes ſortes de craintes, en lui faiſant voir qu'ils avoient traité humainement un homme qui lui reſſembloit, il ſe félicita d'avoir été jeté par la tempête dans une ſi belle île, qui ne paroiſſoit pas avoir eté découverte, & dont il pouvoit prendre poſſeſſion par conſéquent pour le roi d'Angleterre. Il lui donna ſur le champ le nom de *Lewis*, qui eſt ſon propre nom.

D'autres ſauvages, qui l'avoient apperçu, lui

& ſes gens, ne tardèrent point à répandre dans l'habitation voiſine l'arrivée de ces nouveaux hôtes. L'empreſſement fut extrême pour les voir, & pour les combler de préſens & de careſſes. On leur montra les habits de Loyſelle, qui avoient été conſervés avec ſoin, quoiqu'ils fuſſent ſi uſés qu'ils tomboient en pièces. Son couteau, ſon livre de prières, & quelques pièces d'or & d'argent qu'on avoit trouvées apparemment dans ſes poches, étoient auſſi entre les mains du chef de l'habitation, qui les regardoit comme un dépôt précieux. Les anglois reconnurent aiſément qu'ils étoient redevables d'un accueil ſi humain au ſouvenir de ce françois, qui avoit vécu ſans doute aſſez honnêtement avec les ſauvage pour s'en faire aimer.

Les ſuites répondirent à cet heureux commencement. Après quelques jours de repos, le capitaine s'attacha à prendre une parfaite connoiſſance du lieu, & réſolut de ne pas ſe remettre en mer ſans y avoir établi ſolidement les anglois. Il avoit aſſez de monde pour y bâtir un fort, & pour y laiſſer une partie de ſes gens. Les premières ſemaines furent ſi bien employées à cette entrepriſe, qu'il ſe vit avant la fin du mois un château capable de réſiſtance. Il ne ſongea plus qu'à parcourir, toutes les parties de l'île, pour en faire un rapport fidèle en Angleterre. Outre

les richeſſes que Loyſelle lui avoit annoncées dans ſon inſcription, il découvrit quantité d'autres propriétés de l'air & du terroir, qui firent eſpérer que cette île deviendroit un jour une de leurs meilleures colonies.

AVENTURE ANGLOISE

Au ſujet du droit des Sépultures.

DEPUIS la réformation, l'uſage commun d'Angleterre excluoit les ſépultures des égliſes, & laiſſoit ſeulement la liberté de ſuſpendre aux murs les épitaphes des morts. Mais comme on n'y connoiſſoit point de réglement civil ni eccléſiaſtique qui pût donner à cette coutume le nom & la force d'une loi, & qu'il y a même pluſieurs égliſes, telles que celle de Weſtminſter, où les exemples oppoſés ſont en fort grand nombre, il ſe trouva quelques ſeigneurs, qui, fâchés de voir les cendres de leurs parens & de leurs amis confondues dans des cimetières de campagne avec celles du peuple, entreprirent de forcer les eccléſiaſtiques à leur donner un lieu de repos plus

honorable. Ceux-ci, ſans autre raiſon que l'habitude, inſiſtèrent ſur la méthode ordinaire, & ne ſe ſentant peut-être point aſſez forts pour réſiſter au pouvoir ſéculier, ils eurent recours dans pluſieurs endroits à divers ſtratagêmes qui leur réuſſirent d'abord aſſez bien dans quelques bourgs du pays de Galles, où les ſeigneurs avoient obligé les miniſtres d'accorder la ſépulture à quelques-uns de leurs parens: cette violence eut des ſuites qui répandirent la frayeur & l'étonnement dans toute cette partie de l'Angleterre. Heureuſement que par le courage & l'adreſſe d'un gentilhomme du pays, l'artifice ne dura pas aſſez long-tems pour cauſer tous les effets qu'on en pouvoit craindre. Quelques miniſtres réſolus de concert à ne rien épargner pour ſoutenir le droit de leurs égliſes, avoient trouvé le moyen de faire un miracle autant de fois qu'il en étoit beſoin pour donner du crédit à leur cauſe. Le jour d'après un enterrement, on voyoit avec admiration le tombeau ouvert, & le cercueil dehors à quelque diſtance, comme ſi le ciel eût voulu déclarer par cet effet prétendu de ſa puiſſance, qu'il n'approuvoit point ce que le miniſtre avoit condamné. Les plus incrédules avoient peine à réſiſter au têmoignage de leurs propres yeux, qui voyoient la terre diſperſée, ſans aucune marque qui pût leur faire ſoupçonner que

la malice humaine eût la moindre part à ce déſordre. Le même accident étant arrivé pluſieurs fois, & dans des lieux différens, il n'y eut preſque perſonne qui ne prît parti pour les miniſtres, & qui ne craignît de s'attirer la vengeance du ciel, en manquant de ſoumiſſion pour des preuves ſi éclatantes de ſa volonté.

Cependant un gentilhomme de Carnarvanshire, qui ne put prendre bonne opinion de tous ces prodiges, attendit quelqu'occaſion de les approfondir, & la trouva bientôt dans l'un des murs mêmes où l'on publioit qu'il en étoit arrivé quelques-uns de la même nature. Une perſonne de diſtinction y devant être enterrée dans l'égliſe, malgré l'oppoſition ordinaire du miniſtre, il n'épargna point quelques ſommes d'argent pour ſe la faire ouvrir ſecrétement auſſitôt que l'enterrement fut fini, & il eut la conſtance d'y paſſer la nuit pour obſerver tous les événemens. L'obſcurité l'empêcha d'abord de remarquer que la foſſe s'ouvroit, & que la terre vomiſſoit en effet le cercueil; mais à peine le trou fut-il fermé, que la lumière qui ſe répandit aux environs, lui fit juger que les acteurs de la comédie n'étoient pas éloignés. Il s'approcha intrépidement de la foſſe, où il apperçut un homme debout, qui achevoit d'arranger les choſes autour de lui; & à la lumière de deux chandelles qui étoient au

fond du trou ; il découvrit le miniſtre, qui avoit le corps à demi-caché ſous une eſpèce de voûte qui communiquoit à la foſſe, & qui donnoit les ordres les plus convenables à ſon deſſein. Il y auroit eu quelqu'imprudence à lui faire connoître ſur le champ qu'il avoit un témoin ſi proche de lui, & peut-être y avoit il même quelque danger ; ainſi le gentilhomme ſe retira ſans bruit, & remit l'éclairciſſement au lendemain. Ayant profité du reſte de la nuit pour avertir les parens du mort, il ne manqua pas de ſe rendre le matin à l'égliſe, où il trouva déjà le peuple en foule', qui conſidéroit avec admiration le nouveau prodige, & qui oſoit à peine s'approcher de la foſſe. Pour lui, que la crainte n'arrêtoit plus, il deſcendit aux yeux de tout le monde, & ſe croyant fort aſſuré de ce qu'il y devoit trouver, il chercha d'abord le trou par lequel il avoit vu paſſer la tête du miniſtre. Mais cette ouverture avoit été bouchée avec tant de ſoin, que l'ayant cherchée inutilement, il ne lui reſta point d'autre parti que d'aller droit à ſa maiſon, qui touchoit à l'égliſe, dans l'eſpérance de trouver de ce côté-là l'entrée de la voûte. Il ſe fit aſſez bien accompagner pour ne craindre aucune réſiſtance, & il n'eut pas beſoin d'une longue recherche pour découvrir des traces du travail de la nuit. C'étoit en effet le miniſtre, qui, avec le

ſecours de quelques perſonnes intéreſſées au ſuccès de ſes vues, avoit profité de l'intervalle qu'on met toujours entre le trépas & l'enterrement d'un mort, pour diſpoſer ſi favorablement la foſſe, que par le moyen de quelques planches qui ſoutenoient le peu de terre ſur laquelle on poſoit doucement le cercueil, & d'un trou inférieur qui étoit aſſez grand pour contenir un homme robuſte, rien n'étoit ſi facile que de pouſſer dehors & le cercueil & la terre nouvellement remuée qui le couvroit. Le fond de la foſſe & le chemin creuſé qui y conduiſoit, avoient été rétablis du côté de l'égliſe d'une manière capable de tromper les plus défians & les plus curieux. Mais il avoit été impoſſible, dans un ſi court eſpace, de remettre tout dans le même ordre du côté de la maiſon.

Le chagrin du miniſtre ne mit perſonne dans ſes intérêts, parce que la ſatisfaction qu'un chrétien peut trouver à choiſir une égliſe pour le lieu de ſa ſépulture, n'étant condamnée, comme on l'a dit, par aucune loi, il n'y avoit qu'une inſupportable obſtination qui pût porter les eccléſiaſtiques du pays à s'y oppoſer.

» dans l'éloge de M. Littre, peut ſe paſſer d'élo-
» quence, mais un médecin ne le peut guère.
» L'anatomiſte n'a que des faits à découvrir
» & à expoſer, mais un médecin éternellement
» obligé de conjecturer ſur des matières très-
» douteuſes, l'eſt auſſi d'appuyer ſes conjectures
» par des raiſonnemens aſſez ſolides, ou qui du
» moins raſſurent & flattent l'imagination des
» malades effrayés. Il doit quelquefois parler
» ſans avoir d'autre but que de parler; car il a
» le malheur de ne traiter avec les hommes que
» lors préciſément qu'ils ſont plus foibles & plus
» enfans que jamais. Cette puérilité de la maladie
» règne principalement dans le grand monde,
» & ſur-tout dans une certaine moitié de ce
» grand monde qui occupe plus les médecins,
» qui ſait mieux les mettre à la mode, & qui a
» ſouvent plus de beſoin d'être amuſée que
» d'être guérie. Un médecin peut agir plus rai-
» ſonnablement avec le peuple; mais s'il n'a pas
» le don de la parole, il faut en récompenſe
» qu'il ait preſque celui des miracles. »

Malgré toute la vérité de ces réflexions, le médecin anglois fut aſſez heureux pour réuſſir par une autre méthode. Un charlatan, dont il s'étoit fait ſuivre, & qui avoit l'uſage de la langue auſſi libre que ſon maître affectoit de l'avoir peu, employa quelques ſemaines à

répandre le bruit de ſes merveilles. Lisbonne en fut rempli avant qu'elles fuſſent vérifiées par la moindre expérience. On ſe racontoit l'hiſtoire de cent guériſons étonnantes qu'on attribuoit moins aux règles ordinaires de la médecine, qu'à quelque don extraordinaire de la nature; car pour combler le prodige, on aſſuroit qu'au lieu de ſe ſervir de ſes mains pour tâter le pouls des malades, & pour les autres opérations du métier, il ne jugeoit des maladies que par la vue & l'odorat.

Ceux qui recoururent donc les premiers au médecin anglois, s'imaginèrent qu'ils n'alloient chez lui qu'à la ſuite d'une infinité d'autres, & regardèrent ſa maiſon comme un lieu déjà fameux par quantité de miracles. Il avoit peu de peine à les ſatisfaire. Son ſilence perpétuel le délivroit de l'embarras de répondre. Après avoir examiné quelque tems les parties extérieures du malade, & les avoir flairées pluſieurs fois, il prenoit une plume & du papier, ſur lequel il écrivoit au haſard quelque recette de ſa propre invention. Heureux qui s'en trouvoit mieux. Plus heureux ceux qui ne s'en trouvoient pas beaucoup plus mal. Mais comme la fortune ſe mêle de tout, il arriva qu'une perſonne de diſtinction fut guérie par cette voie d'une incommodité dangereuſe. C'étoit une femme. Elle ſignala ſa reconnoiſſance

par un préſent conſidérable, & par des éloges continuels de ſon Eſculape. Il n'en falloit pas davantage pour rendre la cour auſſi crédule que la ville. Les richeſſes des deux Indes ſortirent bientôt des coffres d'une infinité de vieux ſeigneurs, pour entrer dans celui du médecin.

Dans la crainte de ſe trahir lui-même par quelque parole involontaire, il n'admettoit jamais perſonne ſans avoir eu ſoin de ſe remplir la bouche d'un morceau d'ambre, garni de pointes aſſez piquantes, pour le faire ſouvenir continuellement que ſon intérêt étoit de ſe taire. Il ne manquoit pas non plus de ſe boucher le nez, de peur d'être quelquefois forcé de diſtinguer trop bien les odeurs. Ces deux précautions, qui lui réuſſirent d'abord avec tant de bonheur, qu'en moins de ſix mois il ſe vit riche de dix mille moydors, furent néanmoins en quelque ſens la cauſe de ſa ruine. On en trouvera les circonſtances encore plus plaiſantes que celles de ſa fortune.

Comme il ne ſe piquoit pas de continence, il paſſoit peu de nuits, ſans ſe faire accompagner de quelque belle portugaiſe : mais ne pouvant s'armer alors contre les indiſcrétions de ſa langue, il eut le malheur d'être auſſi foible que Samſon avec une fille auſſi maligne que Dalila. Cette ruſée lui entendit prononcer quelques paroles,

profeſſion, quelques jeunes gens ſe ſaiſirent de lui, ſans autre deſſein d'abord que de le contraindre à parler, & le tourmentèrent avec plus de légèreté que d'envie de lui nuire. L'inquiétude qu'il en eut, & la crainte que cette entrepriſe n'eût d'autres ſuites, ne lui permirent pas de retenir, ou du moins de cacher le frein qu'il avoit dans la bouche. Les jeunes gens l'apperçurent, & le voyant armé de pointes; ils ſe firent un plaiſir cruel de lui ſerrer tellement les deux mâchoires, qu'elles demeurèrent clouées l'une contre l'autre. Ils le laiſsèrent dans cet état, criant de toute ſa force, par une eſpèce de réparation du long ſilence qu'il avoit gardé. Malgré cette diſgrâce, il trouva le moyen de ſe ſoutenir encore quelque tems à Lisbonne, & d'en ſortir à la fin avec tout ce qu'il avoit acquis de biens. Les malades qu'il avoit mis au tombeau n'étoient plus en état de ſe plaindre à la juſtice; & ceux que le haſard lui avoit fait guérir, crurent lui devoir aſſez de reconnoiſſance pour faciliter ſon évaſion. Il revint à Londres jouir tranquillement du fruit de ſon induſtrie.

libéralités & à ſes ſoins. Il eut d'elle un fils, c'étoit le fruit de l'amour. Il n'avoit point d'autre enfant de ſon épouſe. Toutes ſortes de raiſons le portoient à l'aimer. Cependant par un caprice extraordinaire, il le vit naître avec le dernier chagrin, & n'ayant point de meilleur ami que ſon frère, il lui fit confidence de ſa peine. La réputation de ſageſſe où il étoit dans le monde, & ſur-tout la crainte de déplaire à ſon épouſe, avec laquelle il avoit toujours vécu fort honnêtement, faiſoient ſon plus grand embarras. Heureuſement l'aventure étoit encore ſecrète : mais la mort de ſa maîtreſſe, qui ſuivit de fort près le tems de ſes couches, & la difficulté d'enlever l'enfant qu'elle avoit ſecrètement chez elle, alloient faire éclater le myſtère, parce que les aſſiduités précédentes de ſir Henri ne pouvoient manquer de le trahir. Ce fut dans cette extrêmité que ſon frère s'offrit à le ſervir avec toute la généroſité d'un véritable ami. Il lui promit de ſe faire paſſer pour le père de l'enfant, & de prendre aux yeux du public cette galanterie ſur ſon compte. L'offre fut acceptée; & comme il ſe trouve peu de gens qui ſe chargent volontiers de la honte d'autrui, cette ſuppoſition paſſa tout d'un coup pour une vérité conſtante.

Les amis de ſir Henri, qui n'avoient pas ignoré les ſoins qu'il rendoit depuis long tems à la

maîtreſſe, ne laiſsèrent pas de faire leurs réflexions ſur un dénouement ſi peu attendu. L'aîné des deux frères avoit été l'amant. L'autre ſe trouvoit le père. Cette intrigue étoit ſi contraire aux règles ordinaires, qu'elle leur attira des railleries, d'autant plus libres, qu'on les croyoit innocentes. Sir Henri, toujours agité de ſa première crainte, les expliqua tout autrement. Il crut remarquer dans ſon frère trop de molleſſe à ſe défendre. Enfin, ſes ſoupçons augmentèrent juſqu'à lui faire prendre le parti de ne le plus voir, & de rompre même avec lui fort bruſquement, dans l'eſpérance de s'aſſurer autant contre lui que contre le public, parce qu'étant mal enſemble, il auroit plus de facilité à faire regarder la vérité de ſon aventure comme une calomnie. Il paſſa près de vingt ans dans cette diſpoſition, ſans ſe laiſſer fléchir par les efforts que l'autre fit continuellement pour ſe rétablir dans ſon amitié.

Cependant le jeune F.... ne croiſſoit pas plus en âge qu'en perfection de corps & d'eſprit. Son oncle lui tenoit lieu de père; mais n'étant pas aſſez riche pour élever beaucoup ſa fortune, il lui inſpiroit du moins des ſentimens conformes à ſa naiſſance. Il ne ceſſoit pas même de lui faire eſpérer un bonheur inconnu, qui ne pouvoit lui manquer tôt ou tard: car ſir Henri étant ſans

enfans, ſon héritage devoit tomber naturellement à ſon frère, & celui-ci avoit perdu ſon épouſe avec tous les fruits de ſon mariage. L'attente de l'oncle & du neveu fut entièrement trompée, par le choix que ſir Henri fit de M. Eversfield, pour ſuccéder à ſon titre & à la meilleure partie de ſes richeſſes. L'oncle en conçut une douleur mortelle, qui le mit en peu de jours au tombeau. Il laiſſa à ſon neveu le peu de bien qu'il poſſédoit, & il lui découvrit, en expirant, toute l'hiſtoire de ſa naiſſance.

Ce jeune homme ſe flatta encore de tirer quelqu'avantage d'un tel ſecret. Il employa tous les efforts de la tendreſſe & de l'induſtrie pour amollir le cœur d'un père qu'il n'avoit jamais offenſé, & dont ſes excellentes qualités le rendoient digne. Il lui fit connoître à la fin tout ce qu'il avoit appris de ſon oncle; mais cette reſſource, à laquelle il n'eut recours qu'après avoir épuiſé inutilement toutes les autres, acheva de ruiner toutes ſes eſpérances. Il fut traité comme un impoſteur. Sir Henri l'accabla d'injures, & lui défendit de paroître devant ſes yeux. Cependant pour garder quelqu'eſpèce de bienſéance à l'heure de ſa mort, il le fit appeler, & le nommant ſon neveu, il lui fit préſent de quelques terres d'un revenu médiocre, ſous le ſeul titre de bâtard de ſon frère.

Un endurciſſement ſi opiniâtre contre les plus tendres ſentimens de la nature, auroit peut-être rendu le témoignage de l'oncle & du neveu fort ſuſpect. Mais, outre l'honnêteté de leurs principes, reconnue de tous ceux qui les avoient vus familièrement, le Ciel permit, pour leur juſtification, qu'on retrouvât toutes les lettres que Sir Henri avoit écrites à ſa maîtreſſe pendant ſon commerce avec elle. Le ſens en étoit trop clair pour laiſſer le moindre doute ſur la naiſſance de M..... F.... Mais le titre & les richeſſes qui lui étoient dûs par l'ordre de la nature, n'en paſsèrent pas moins entre les mains d'un étranger.

ACCIDENT FUNESTE

ARRIVÉ EN ÉCOSSE.

ON connoît la fameuſe muraille qui ſéparoit autrefois l'Angleterre de l'Ecoſſe, & dont il ſubſiſte encore diverſes parties, que le tems n'a pas même altérées. La force du ciment & la dureté des pierres ont perſuadé aux habitans des lieux voiſins, qu'elle n'a pas été bâtie ſans le ſecours de la magie, & les plus ſuperſtitieux ont grand ſoin d'en recueillir juſqu'aux moindres débris qu'ils mélent dans les fondemens de leurs maiſons, pour leur communiquer la même vertu. Un jardinier écoſſois, ouvrant la terre dans ſon jardin, qui avoit toujours été bien cultivé depuis plus de deux ſiècles, trouva une pierre d'une groſſeur conſidérable, ſur laquelle on liſoit en caractères du pays, qu'elle étoit là pour la sûreté des murailles du château & du jardin, & qu'elle y avoit été apportée de la grande muraille, dont elle avoit fait autrefois partie; mais qu'il ſeroit auſſi dangereux de la remuer, qu'il y auroit d'avantage à la conſerver toujours dans le même lieu. Le ſeigneur de la maiſon, moins crédule

que ſes ancêtres, réſolut ſur le champ de la faire tranſporter dans un autre endroit, où ſon deſſein étoit de la tenir expoſée à la vue, comme un ancien monument. On entreprit de la faire ſortir de la terre à force de machines, & l'on en vint à bout comme d'une pierre ordinaire. Elle demeura ſur le bord du trou, pendant que la curioſité y fit deſcendre, non-ſeulement le jardinier & pluſieurs domeſtiques, mais les deux fils du gentilhomme, qui s'amusèrent quelques momens à creuſer encore le fond. La pierre fatale qu'on avoit négligé apparemment de placer dans un juſte équilibre, prit ce tems pour retomber au fond du trou, & écraſa par conſéquent tous ceux qui s'y trouvoient.

Ce n'étoit que le prélude d'une aventure encore plus touchante. L'épouſe de l'aîné des deux frères, jeune & mariée nouvellement, apprit le malheur qui venoit d'arriver. Elle courut au jardin avec le tranſport d'une amante qui n'a plus rien à ménager, elle y arriva dans le tems que les ouvriers s'empreſſoient de lever la pierre, avec quelqu'eſpérance de trouver un reſte de vie aux malheureux qu'elle couvroit. Ils l'avoient levée à demi, & l'on s'apperçut en effet, à quelque mouvement, qu'ils reſpiroient encore, lorſque la jeune épouſe perdant tout ſoin d'elle-même à cette vue, ſe jeta ſi rapidement ſur le

corps de ſon mari, que les ouvriers, ſaiſis de ſon action, lâchèrent malheuſement les machines qui ſoutenoient la pierre, & l'enſévelirent ainſi avec les autres.

Cet accident, vrai juſques dans les moindres circonſtances, confirma plus que jamais la ſuperſtition des Ecoſſois; car ils ne manquèrent pas de l'attribuer à la vengeance de quelque pouvoir établi pour la conſervation du mur d'Ecoſſe, & de toutes les pierres qui en ſont détachées. Les nouvelliſtes d'Angleterre tournèrent dans ce tems-là l'aventure en ridicule, par leur penchant naturel à relever toutes les *ſimplicités* de leurs voiſins. Ils les nommoient *Blunders*, & prétendoient que cette ſorte d'erreur eſt particulièrement propre à l'Ecoſſe. Mais il faudroit être exempt du défaut dont on accuſe les autres, pour être en droit de leur en faire un reproche. Chaque nation n'a-t-elle pas ſes chimères? Il y en a de communes à tous les hommes, & de particulières à chaque pays. Que chacun ſe conſulte, on trouvera, ſuivant la penſée de la Mothe le Vayer, que le plaiſir que l'on prend au récit des contes les plus inſenſés, tels que les aventures des Fées, de Lutins, de Chevalerie errante, de Loups-garoux, &c. vient d'une eſpèce de doute, ſi elles ſont fauſſes, & ſouvent du déſir qu'elles fuſſent vraies.

FAIT SINGULIER.

LE fait ſuivant ſuppoſe qu'on ſoit inſtruit de l'origine maternelle des lords Stanley & Derby, qui deſcendent de l'ancienne maiſon des *Bowton*, une des plus illuſtres de l'hiſtoire. Iſabelle de Latham, de qui tous les grands biens qui ſont dans cette maiſon y ſont venus, par ſon mariage avec ſir John Stanley, étoit petite-fille d'un père qui n'avoit point eu d'enfans. Ceci paſſeroit pour un badinage, ſi on n'ajoutoit auſſitôt qu'il avoit trouvé l'art de s'en procurer un par une voie toute nouvelle. Ayant remarqué qu'une aigle avoit fait ſon nid ſur un chêne fort haut & fort épais dans ſon parc, il acheta ſecrètement d'une belle payſane un enfant nouveau né, & le porta pendant la nuit dans le nid de l'aigle. D'autres prétendent qu'il l'avoit eu de cette payſane. Le matin il le fit voir à ſa femme, & criant avec elle au miracle, il la fit conſentir à l'adopter, comme un héritier qui leur étoit donné par le Ciel.

Les événemens de cette nature ne manquent

point de paſſer d'âge en âge. Un payſan de Latham, qui ſe trouvoit en Ecoſſe avec ſa femme, & qui n'y avoit aucune reſſource contre la pauvreté, ſe ſouvint de ce qu'il avoit entendu raconter mille fois dans ſon village, & ſa femme ayant mis au monde une fille, il chercha un nid d'aigle, qu'il n'eut point de peine à trouver dans la haute Ecoſſe; il y porta ſa fille, & répandit auſſitôt le bruit de cette aventure, avec des circonſtances qui la firent regarder comme un prodige. Les hauts Ecoſſois, gens ſimples & crédules, ſe perſuadèrent ſi bien que cet enfant n'avoit pas été enlevé & nourri par une aigle, ſans quelque vue particulière de la Providence, qu'ils ſe crurent obligés de l'élever avec toutes ſortes de ſoins, pour répondre aux deſſeins du ciel. Ils les expliquèrent même en leur faveur, & la ſuperſtition populaire ayant ajouté mille nouvelles circonſtances aux premières, il n'y eut point d'eſpérances que les habitans du canton ne ſe cruſſent en droit de concevoir. Le payſan anglois en tira fort adroitement parti, non-ſeulement par l'éducation diſtinguée, & par l'eſpèce de culte que cette fauſſe opinion procura à ſa fille, mais par la permiſſion qui lui fut accordée pour un an de tirer un demi-ſchelling de tous ceux qui avoient la curioſité de voir le nid. La jeune fille de ſon côté répondit parfaitement aux ſoins

qu'on avoit pris d'elle. La perſuaſion où elle étoit elle-même que le ciel la deſtinoit à quelque choſe de relevé, lui fit prendre des ſentimens & des manières ſi nobles, qu'ayant d'ailleurs beaucoup d'eſprit & de beauté, elle paſſa pour une perſonne d'un caractère tout-à-fait extraordinaire. Enfin, ſur le bruit de quelques mouvemens qui ſe faiſoient déjà dans la haute Ecoſſe, la cour jugea à propos de la faire amener à Londres. Son père, dont on s'étoit ſaiſi avec elle, ne ſe fit pas preſſer pour découvrir le fond de l'aventure. On attribua cet aveu précipité à la crainte. Le miracle fut ainſi détruit; mais les traces qui en reſtèrent encore dans l'eſprit du public, jointes aux charmes naturels de l'héroïne, lui procurèrent un ſort bien différent de celui qu'elle devoit attendre de ſa naiſſance.

AVENTURE PLAISANTE

D'UN MANUSCRIT.

UN manuſcrit trouvé dans les papiers de madame Aubin, qui s'eſt fait connoître à Londres par quelques brochures, & par un talent ſingulier pour la prédication, donna lieu après ſa mort à une aventure plaiſante. Elle avoit été preſſée un jour par des créanciers importuns, & ſe trouvant ſans argent pour les ſatisfaire, leur avoit offert le manuſcrit d'une hiſtoire galante qu'elle avoit compoſée nouvellement, & qu'elle avoit achevé de mettre au net. Ils l'avoient accepté, dans la crainte de ne rien obtenir de mieux, & n'étant point aſſez lettrés pour en connoître la valeur, ils ne s'étoient point hâtés de s'en défaire. Cependant, lorſque la mort de madame Aubin leur eut ôté toute eſpérance d'être ſatisfaits autrement, ils convinrent de prix avec un libraire, & lui abandonnèrent le manuſcrit en recevant ſon argent. D'un autre côté, les héritiers de cette dame, qui avoient trouvé le même ouvrage entre ſes papiers, & qui ignoroient peut-être l'uſage qu'elle en avoit déjà fait, cherchèrent à le

vendre, & trouvèrent de même un libraire qui leur fit des conditions avantageuſes. Deux preſſes roulèrent ainſi ſur le même ouvrage dans différens quartiers de Londres, & par haſard il arriva que les deux éditions étant achevées le même jour, les deux libraires ſe rencontrèrent chez l'auteur d'une des feuilles périodiques du pays, chacun pour le prier d'annoncer la ſienne. Ils n'eurent pas beſoin d'une longue explication, pour comprendre mutuellement ce qui les amenoit. Leur première idée fut de ſe croire l'un & l'autre plus méchans qu'ils n'étoient, & de ſe reprocher de la friponnerie. Ils ſe querellèrent, & paſſant bientôt des injures aux coups, l'auteur périodique perdit long-tems ſes peines à les vouloir ſéparer. Enfin, les ayant rendus aſſez tranquilles pour s'expliquer raiſonnablement, ils conçurent qu'ils s'étoient ſoupçonnés mal-à-propos, & que la fraude devoit venir de ceux qui leur avoient vendu le manuſcrit. Ils jurèrent enſemble d'en tirer ſatisfaction, & ne perdant pas un moment, ils allèrent recommencer une ſcène auſſi ridicule que la première chez les deux perſonnes qu'ils accuſoient de mauvaiſe foi. Le trouble étant ici moins facile à éclaircir, parce que l'héritier de madame Aubin avoit ignoré ſa dette, & la manière dont elle y avoit ſatisfait, il s'en fallut peu que la querelle ne devînt ſanglante

entre des gens qui portoient une épée, & qui étoient jaloux de leur réputation. La juſtice prit connoiſſance de ce démêlé. Elle n'eut pas de peine à éclaircir le fond de l'aventure; mais il fut moins facile de trouver le point d'équité dans une ſentence qui ne pouvoit être favorable à quatre parties oppoſées. Enfin, comme la droiture & la bonne foi étoient claires de chaque côté, les juges proposèrent aux libraires deux voies d'accommodement, dont ils leur laiſsèrent le choix; l'une, de s'aſſocier pour les deux éditions, & de les vendre à profits communs; l'autre, de faire dépendre la propriété du manuſcrit du débit plus ou moins heureux des exemplaires, de ſorte que celui qui auroit, dans un eſpace de tems borné, cette eſpèce d'avantage ſur ſon adverſaire, eût ſeul le pouvoir de réimprimer l'ouvrage. Comme on s'étoit pouſſé avec trop de chaleur pour être capable d'une compoſition modérée, le dernier de ces deux partis fut préféré à l'autre, & les deux libraires ſe firent même un point d'honneur de vaincre, dans une occaſion où le ſuccès ſembloit aſſuré à celui qui auroit le plus grand nombre d'amis & de partiſans. Cependant un nouvel incident changea bientôt toutes leurs vues. L'amour qui produit, tantôt des diviſions, tantôt des raccommodemens, ſe mêla de les réconcilier, & réuſſit mieux que

les juges. Ils avoient l'un une fille, l'autre un fils, qui ſe trouvèrent aſſez aimables pour ne pas s'arrêter aux raiſons que leurs parens avoient de ſe haïr. Le mariage fut propoſé par des amis communs. Il ſe conclut, & l'ouvrage de madame Aubin devint une partie de la dot.

CAPRICE RARE D'UN HOMME D'ÉTUDE.

MONSIEUR *Ravingthon*, anglois, homme d'eſprit & de ſavoir, avoit vécu cinquante-deux ans, dont il avoit employé plus de vingt-cinq à l'étude. Son aſſiduité au travail étoit ſi conſtante, qu'elle ſembloit promettre des fruits conſidérables. Sa délicateſſe étoit ſi extraordinaire, qu'il ne laiſſoit rien paſſer ſans critique, & plus ſévère encore pour lui-même que pour autrui, il ſe ménageoit ſi peu, qu'on ne devoit rien attendre de médiocre & de négligé de ſa plume. A la vérité, cette rigueur de goût lui faiſoit déchirer fort ſouvent le ſoir ce qu'il avoit compoſé pendant le jour. Mais les années d'un homme d'étude étant plus

longues que celles du commun des hommes, parce qu'il en met à profit tous les momens, on ne doutoit pas que tôt ou tard le public ne recueillît les fruits d'une ſi longue application. Ses amis lui marquoient quelquefois cette eſpérance. Il répondoit modeſtement. Enfin, ſentant défaillir ſes forces, peu de jours avant ſa mort, il fit appeler ceux qui devoient être les dépoſitaires de ſes dernières volontés, & leur déclara l'ordre qu'il vouloit mettre dans ſon héritage. Comme il ne parloit point de ſes papiers ni de ſes livres, on lui demanda s'il en avoit déjà diſpoſé. Non, dit-il, mais chaque choſe aura ſon tour. Deux jours ſe paſsèrent encore. Le troiſième, qui fut celui de ſa mort, il ſe fit apporter en préſence des mêmes amis, trois manuſcrits fort épais, qu'il prit entre ſes mains, & qu'il regarda quelque tems avec tendreſſe. A la fin, rompant le ſilence par un profond ſoupir: « Voilà, dit-il, » les meilleurs amis que j'aie eus au monde, du » moins ſi le nom d'ami convient à ce qui nous » a tenu la compagnie la plus fidelle, & à ce » qui nous a cauſé le plus de plaiſir. J'ai trouvé » de la douceur à les faire, de la douceur à les » perfectionner & à les lire. J'en trouve encore » à les voir. Il ne s'eſt pas paſſé un jour, depuis » plus de vingt ans que je n'y aie changé ou » ajouté quelque choſe. Je ne veux point que

» ce qui m'a été ſi cher, paſſe en d'autres mains » que les miennes. Qu'on m'apporte du feu. »

Ses amis, ſurpris de ſon deſſein, balançoient à le ſatisfaire. Il leur témoigna fort amèrement que ce refus l'offenſoit : « Quoi, reprit-il, vous » m'ôterez le droit de diſpoſer de mon ouvrage ? » Vous me refuſez la ſeule conſolation que je » demande en mourant ? Apprenez que ſi la juſ- » tice m'oblige de laiſſer mon héritage à ceux » qui me ſurvivent, parce que je l'ai reçu de » ceux qui m'ont précédé, elle me permet » d'emporter ou de faire périr avec moi ce qui » n'a de lien ni de relation avec perſonne, enfin » ce qui ne doit ſon être & ſa naiſſance qu'à » moi. J'en ſuis le maître abſolu, comme le roi » l'eſt de ma fortune, & le Ciel de ma vie. Ma » volonté s'exécutera, où je me plaindrai juſ- » qu'au dernier ſoupir de la violence qu'on me » fait. » En prononçant ces paroles avec beaucoup d'agitation, il ſerroit ſes livres entre ſes bras, ſans vouloir permettre qu'on en lût même les titres ; & il proteſta que rien n'étoit capable de le faire changer de réſolution. La crainte d'avancer ſa mort, qui ne paroiſſoit guère éloignée, l'emporta ſur le regret qu'on avoit de lui obéir. Les trois manuſcrits furent conſumés par les flammes, & M. Ravingthon mourut content quelques heures après.

AVENTURES D'UN JEUNE GÉNOIS.

UN jeune génois quitta sa patrie pour aller visiter les principales villes d'Italie. S'étant arrêté d'abord à Livourne, il y passa quelque tems à parcourir la ville, pour satisfaire sa curiosité. Rien ne le frappa si sensiblement que la vue d'une infinité de Turcs captifs, que les habitans prennent ou achètent sur mer, & qu'ils emploient de toutes sortes de manières à leur service; quoiqu'avec moins de rigueur que les Turcs n'en usent avec leurs esclaves chrétiens. Le génois touché de leur misère, fit quelques légers présens à ceux que le hasard lui fit rencontrer, & leur donna d'autres marques de compassion. Peu de jours après, il fit attention qu'un de ces malheureux s'arrêtoit vis-à-vis des fenêtres de sa chambre, comme s'il eût été accablé de fatigue, & que n'appercevant personne, il s'asseyoit à terre d'un air triste & languissant. Il l'observa dans cette posture, & la bonté de son caractère le porta même à se cacher derrière son rideau,

pour s'attendrir plus long-tems par ce ſpectacle. Le viſage conſterné du turc, ſes ſoupirs, quelques larmes qu'il voyoit couler de ſes yeux par intervalles, lui firent croire que ſon ſort étoit plus triſte que celui de ſes pareils, ou qu'il étoit né dans une condition qui le lui rendoit plus ſenſible. Par le même ſentiment de pitié qui l'avoit ſaiſi d'abord, il le fit appeler, & lui ayant offert une aumône, il lui demanda de quelle manière il étoit tombé dans l'eſclavage. La réponſe du malheureux turc commença d'un ton aſſez tranquille; mais lorſqu'après avoir confeſſé en général qu'il étoit né quelque choſe, & que c'étoit un malheur de fortune qui l'avoit fait tomber entre les mains des chrétiens, il fut preſſé d'une manière tendre de s'expliquer davantage, ſon cœur s'ouvrit avec violence, & fit paſſage à une infinité de ſanglots. Un père à l'extrémité de ſa vie, une épouſe adorée, quatre aimables enfans, & une fortune des plus douces, qu'il avoit perdue avec ſa liberté, tous ſes malheurs enfin ſe préſentèrent à ſa mémoire, & le récit qu'il en fit au génois, le toucha lui-même juſqu'aux larmes. Il avoit été pris dans un voyage qu'il faiſoit vers quelque île, pour aller rendre les derniers devoirs à ſon père expirant; & ſes maîtres l'avoient vendu à un marchand de Livourne.

Le jeune génois ajouta quelques pièces d'argent à sa première aumône, en lui souhaitant une meilleure fortune. Cependant étant demeuré seul, sa générosité naturelle le sollicita à faire quelque chose de plus pour la consolation de cet étranger. Il s'informa quel prix l'on mettoit ordinairement à la rédemption des captifs; il crut le pouvoir fournir, en retranchant quelque chose à ses plaisirs, & sans perdre un moment, il s'employa avec tant de succès auprès du marchand, qu'il obtint ce qu'il désiroit pour la somme de cent quarante ducats. Il se réserva la satisfaction d'annoncer lui-même cette nouvelle au captif. Elle fut reçue avec transport. Ce pauvre turc lui baisa mille fois les pieds, en l'appelant son dieu & son sauveur, & lui protesta que son premier soin, en revoyant sa famille, seroit de lui faire compter à Livourne, ou à Gênes, le décuple de sa rançon. Non, lui dit le génois, je vous ai rendu service sans intérêt, & je m'en crois déjà trop bien payé: mais si vous vous croyez obligé à quelque reconnoissance, je vous prie de l'exercer dans votre patrie envers quelques-uns de ces malheureux chrétiens qui y gémissent dans l'état d'où vous sortez. Tâchez d'en choisir un qui mérite votre attention, & traitez-le comme vous souhaiteriez de me traiter moi-même. Le turc

s'y engagea par mille ſermens, & quitta Livourne en béniſſant ſon bienfaiteur.

D'autres ſoins occupèrent le voyageur génois pendant la ſuite de ſon voyage. Il ſe rendit à Veniſe, après différentes courſes. Ses inclinations tendres l'y retinrent plus long-tems qu'il n'avoit prévu. La nièce du correſpondant de ſon père, chez lequel il étoit logé, le toucha ſi ſenſiblement, qu'il forma le deſſein de l'épouſer. Elle étoit fille d'un marchand maltois, qui étoit retourné dans ſon île, après l'avoir emmenée chez ſon frère à Veniſe. Le parti n'ayant rien que de fort avantageux pour lui, il écrivit à Gênes, d'où il reçut auſſitôt le conſentement de ſon père ; & de concert avec l'oncle de ſa maîtreſſe, il réſolut d'aller célébrer ſon mariage à Malte. Ils s'embarquèrent tous trois dans les plus douces eſpérances. Un vent favorable les porta juſqu'à la vue de Malte. Ils croyoient toucher au port, lorſqu'un corſaire turc qui cherchoit ſa proie, fondit ſur leur vaiſſeau, & le prit ſans réſiſtance. Ils furent conduits ſur le champ à Smirne, où leur ſort devoit être d'entrer dans les chaînes des Turcs, & d'y mener une vie miſérable dans l'eſclavage.

On ne tarda point à les produire dans le lieu où ſe fait la vente des eſclaves, avec la triſte parure de leur nouvelle condition. On imagine

aſſez leur triſteſſe & leurs pleurs dans ces circonſtances. Tout cela ſe ſuppoſe ſans peine dans un riche marchand de Veniſe, dans un jeune homme paſſionné, & dans une fille de dix-huit ans qui n'alloit pas malgré elle à ſes noces. Divers turcs, divers habitans de Smirne ſe préſentèrent pour les acheter. La jeune fille fut enlevée la première. La conſternation de l'amant à cette funeſte ſéparation, ne peut s'exprimer. Perdre en peu de jours ſa fortune, ſa liberté & ſa maîtreſſe, c'eſt reſſentir tout à la fois trois coups, dont chacun peut paſſer tour à tour pour le plus cruel de tous les malheurs. Si l'on ſuppoſe que la dernière de ces trois pertes empêche un amant d'être ſenſible aux deux autres, c'eſt donner à ſon amour le dernier degré d'impétuoſité, & par conſéquent rendre encore plus terrible la douleur de s'en voir arracher l'objet. Ajoutez que le turc qui acheta la jeune maltoiſe, étoit lui-même un jeune homme qui parut charmé d'elle au premier coup d'œil, & qui ſe retira comme en triomphe avec une ſi belle proie.

Le triſte génois s'abandonnoit donc au déſeſpoir, lorſqu'il ſe vit marchander lui-même par un turc, qui paroiſſoit content de ſa taille & de ſa jeuneſſe. Ces infidelles ne ménagent pas plus un eſclave chrétien, que nous un cheval;

de ſorte que le jeune homme tenant la tête baiſſée dans l'accablement de ſa douleur, devoit s'attendre de ſe la voir hauſſer rudement, pour donner la liberté de conſidérer ſon viſage. Cependant le turc qui examinoit ſa figure, ſe contenta de lui lever le menton avec beaucoup de douceur. Un ſeul coup d'œil lui fit reconnoître dans cet eſclave ſon libérateur de Livourne. C'étoit ce même turc que le jeune génois avoit délivré de ſes chaînes quatre mois auparavant. L'étonnement lui coupa d'abord toute expreſſion; il n'en croyoit pas ſes yeux; il leva vingt fois les mains au ciel pour atteſter ſon prophète, & tout ce qu'il avoit jamais révéré. Enfin, le cœur gros de tendreſſe & de joie, dans un tranſport inexprimable de reconnoiſſance, il ſe jeta, à la vue de tout le monde, aux pieds de ſon bienfaiteur; il s'écria, en les embraſſant: ô le meilleur de tous les chrétiens! ô le plus cher & le plus généreux de tous les hommes! C'eſt donc à vous-même que le ciel me met en état d'offrir mes biens, ma vie, & tout ce que j'ai de plus précieux! Tout vous appartient. Venez être mon maître à Smirne. Je ſuis à vous, comme j'étois au marchand de Livourne.

Ces careſſes touchantes qui durèrent fors longtems, causèrent une étrange ſurpriſe à tous les autres turcs. Le bruit s'en répandit dans la ville.

Quelque ſenſible que le génois pût être à une faveur ſi ineſpérée de la fortune, ſes premiers ſoins ne tombèrent point ſur lui-même, ni ſur tout ce qui l'environnoit. Il confeſſa au turc en deux mots, que ſa rencontre étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux. Mais ce n'eſt point la liberté que je vous demande, c'eſt la vie. Je la perds, ſi vous ne trouvez le moyen de me rendre ma maîtreſſe : un de vos jeunes turcs me l'enlève ; je ne veux point de la vie, ni de la liberté ſans elle. Le muſulman, après s'être informé au maître des eſclaves de ce qui s'étoit paſſé, ſe rapprocha plus ſatisfait encore qu'auparavant. Il lui dit qu'il n'avoit plus rien à déſirer au monde, puiſqu'il pouvoit non-ſeulement lui rendre la liberté, mais le rejoindre ſur le champ à ce qu'il aimoit. C'étoit ſon propre fils qui avoit acheté la jeune fille maltoiſe pour le ſervice de ſa mère. Cet heureux achat étoit l'occaſion dont le ciel s'étoit ſervi pour le conduire au marché, parce qu'en voyant arriver chez lui l'eſclave chrétienne, il avoit demandé à ſon fils s'il reſtoit d'autres chrétiens à vendre, & que dans le deſſein qu'il entretenoit d'en délivrer quelques-uns, ſuivant la promeſſe qu'il avoit faite à Livourne, il s'étoit hâté de ſe rendre au marché des eſclaves.

Deux événemens ſi extraordinaires furent ad-

les premiers ſoins pour les plus proches, ou qui ne permet pas du moins qu'ils ſoient abſolument négligés? Ceux qui douteroient que le chriſtianiſme ſoit encore inconnu ou rejeté dans pluſieurs cantons de l'Irlande, outre les éclairciſſemens qu'ils peuvent chercher là-deſſus dans les hiſtoriens de cette île, n'ont qu'à lire encore l'aventure ſuivante pour en être convaincus.

La beauté eſt ſi commune parmi les femmes d'Irlande, que pour s'attirer une admiration extraordinaire, il faut qu'elle reſſemble aux plus brillantes deſcriptions de nos romans. Les naturaliſtes attribuent cette faveur de la nature à la température de l'air, que défend l'île dans toutes les ſaiſons, de l'excès de la chaleur & du froid. Par des raiſons moins faciles à expliquer, il arrive auſſi fort ſouvent que la campagne produit des beautés plus accomplies que les villes; & l'innocence des ſentimens étant d'ailleurs dans toutes ſortes de pays le partage des lieux champêtres, on peut regarder une belle payſanne d'Irlande, comme ce qu'il y a au monde de plus ſéduiſant, par les charmes naturels de l'eſprit & du corps. Il leur manque, à la vérité, de la politeſſe; mais ſi c'eſt une qualité que la nature ne donne point, elle met dans les femmes de tous les pays une ſi heureuſe diſpoſition à l'acquérir, que l'art & l'uſage en font

l'affaire à peu de frais. Tout dépend du motif & de l'occaſion.

Qu'on ſe figure donc à préſent une jeune irlandoiſe, plus charmante encore que celles dont on vient de donner l'idée; née à la campagne, où depuis long-tems on n'avoit rien vu de ſi beau qu'elle ; idolâtre, quoique plus adorable elle-même que toutes ſes idoles, & zélée juſqu'à l'excès pour les anciennes ſuperſtitions de ſa famille. Elle vivoit fort tranquille dans un village qui étoit tombé en partage depuis trois ou quatre ans au jeune lord....., par la mort de madame la ducheſſe de Tirconnel. Ce ſeigneur aimoit paſſionnément les femmes. Il ne s'étoit pas plutôt vu maître d'un canton d'Irlande aſſez étendu, que, ſuivant l'exemple de ſes pareils, il y avoit fait chercher de quoi varier ſes plaiſirs. On lui avoit amené pluſieurs jeunes victimes, qui ne s'étoient pas fait preſſer long-tems pour conſentir au ſacrifice de leur honneur ; mais ceux qu'il avoit chargés de cette miſérable commiſſion, ſollicitèrent vainement *Anna Kitill;* c'eſt le nom de notre héroïne. Le portrait qu'ils faiſoient d'elle, l'ayant enflammé juſqu'à le conduire en Irlande, pour tenter lui-même cette conquête, il l'avoit trouvée auſſi belle qu'on la repréſentoit, mais plus inflexible qu'il ne ſe l'étoit figuré. Ses offres & ſes careſſes n'avoient pas fait plus d'im-

preſſion ſur elle que ſon rang, quoiqu'un ſeigneur anglois trouve rarement de la réſiſtance en Irlande avec de ſi fortes armes.

Sa paſſion, qui n'étoit dans ſon origine qu'un effet du libertinage, devint ſi ſérieuſe & ſi violente, qu'il réſolut de ſe ſatisfaire à toutes ſortes de prix. C'étoit un ancien uſage en Irlande, que pendant l'aſſemblée du parlement qui ſe tient à Dublin, les femmes, dans les villes de province, & même dans les campagnes, formoient, à l'imitation des hommes, une aſſemblée de leur ſexe, à laquelle elles donnoient auſſi le nom de parlement. Les hiſtoires du pays rapportent milles circonſtances agréables de cette inſtitution, qui, ſous prétexte de donner moyen aux femmes de réformer de concert les abus qui ſe gliſſoient dans les uſages de leur ſexe, produiſoient autrefois des fruits beaucoup plus importans pour la ſociété, en ſervant à l'union des familles dans chaque partie de l'état, & par conſéquent à la tranquillité publique. Aujourd'hui que les intérêts de religion & de politique ont diviſé juſqu'aux moindres hameaux, en cabales & en factions, toutes ces heureuſes coutumes ont diſparu avec le bonheur de ceux qui les obſervoient. Cependant, l'ombre s'en conſerve encore au milieu même de la diviſion, par le ſoin que les femmes de chaque parti ont toujours eu

de ſe tenir unies entr'elles, & de s'aſſembler aux termes ordinaires. Mais comme elles fuyent avec déteſtation celles qui ſont d'un parti oppoſé, il arrive ainſi que ce qui ſervoit de fondement à l'union, ne peut ſervir déſormais qu'à perpétuer plus ſûrement la haine & la diſcorde.

Cette longue remarque n'étoit pas inutile à notre récit. Milord .... fut informé que les idolâtres de ſon domaine étoient en grand nombre, & que leurs femmes, comme celles des autres ſectaires, tenoient dans certains tems des aſſemblées, qu'un nouvel uſage avoit introduites ſous l'ancien nom de parlement. Il tira aſſez de lumières de quelques femmes qu'il gagna par ſes libéralités, pour ſavoir qu'au lieu de penſer à la réformation des uſages, elles ne s'occupoient enſemble que des pratiques ſuperſtitieuſes de leur religion. L'idole du canton étoit une ſtatue informe & d'une taille giganteſque, qu'elles adoroient avec diverſes cérémonies. Il forma là-deſſus un deſſein qui ne lui réuſſit que trop heureuſement; à l'aide de quelques ouvriers habiles, & des femmes qu'il avoit gagnées, il fit creuſer & diſpoſer tellement la ſtatue, que par le moyen de quelques reſſorts, elle pouvoit s'ouvrir & contenir une perſonne ou deux dans ſon ſein. Tout le reſte fut préparé avec le même artifice pour l'exécution de ſes vues, qui con-

ſiſtoient à ſe renfermer lui-même dans le ſein de la ſtatue, à l'ouvrir lorſque Anna Kitill s'approcheroit à ſon tour pour rendre ſes adorations, à ſe ſaiſir d'elle, avec quelques marques de puiſſance, qui fuſſent capables d'inſpirer aux autres du reſpect & de l'admiration, & de lui faire croire à elle-même qu'elle s'étoit rendue agréable à la divinité juſqu'à lui inſpirer de l'amour. Cette entrepriſe, & la facilité avec laquelle elle fut exécutée, ne paroîtront incroyables qu'à ceux qui ignorent la force de la ſuperſtition, ſur-tout parmi des femmes ſimples & crédules, telles que les payſannes d'Irlande.

Après que l'amant eut tiré tout le fruit qu'il s'étoit promis de ſon artifice, il ſe flatta mal-à-propos de poſſéder tranquillement ce qu'il avoit obtenu. La jeune fille, perſuadée qu'elle étoit aimée de ſon idole, n'avoit pas trop diſputé des faveurs qu'elle croyoit dues à une divinité. Elle ſe laiſſa conduire avec la même complaiſance au château du ſeigneur anglois; & les précautions qu'il avoit priſes pour ſortir ſecrétement avec elle de la ſtatue, & pour lui déguiſer les chemins & les lieux l'empêchèrent peut-être pendant quelques heures de s'appercevoir qu'on la trahiſſoit. On eut ſoin d'aider à l'erreur, en la traitant avec une magnificence propre à l'éblouir. Cependant, ſi elle étoit

ſimple, elle n'étoit pas ſtupide; elle reconnut à diverſes marques qu'elle n'étoit point dans la demeure des dieux, & ſa défiance ne faiſant qu'augmenter après cette première réflexion, elle refuſa le ſoir de ſe mettre au lit, où on l'aſſuroit que le dieu ſon amant devoit la rejoindre. Comme il avoit eu ſoin juſqu'alors de lui cacher ſon viſage, il crut qu'il étoit tems de ſe démaſquer, & qu'après ce qu'elle lui avoit accordé dans la ſtatue, elle paſſeroit ſur le reſte, lorſqu'elle verroit ſon malheur ſans remède. Cette eſpérance lui coûta cher. Il ſe démaſqua; mais à peine l'eut-elle remis, que ſoit vertu, ſoit honte d'avoir été trompée, elle ſe jeta ſur lui avec le dernier tranſport, & elle lui fit ſentir en mille endroits le tranchant de ſes ongles. Son emportement ne diminua point par les efforts qu'on fit pour l'arrêter. Se voyant retenue par pluſieurs perſonnes, & perdant l'eſpoir de ſe venger de celui qui l'avoit outragée, elle tourna ſa fureur contre elle-même. Elle s'efforça ſucceſſivement de s'étrangler, de ſe caſſer la tête contre le mur, de s'étouffer en retenant ſon haleine; enfin, elle ſe porta à tant d'excès, que milord.... effrayé de ce ſpectacle, & peut-être du ſort de milord Caſtelhaven (1), prit le parti

(1) Seigneur irlandois, qui eut la tête tranchée à Dublin, pour avoir traité indignement une femme de condition.

de quitter ſur le champ l'Irlande, pour retourner promptement à Londres. Il laiſſa ordre à ſes gens de réparer le déſordre, à quelque prix que ce fût, & ils vinrent à bout d'étouffer les plaintes à force de libéralités & de penſions.

AVENTURE
EXTRAORDINAIRE
D'UNE ÉCOSSOISE.

DANS la province de Lothian, en Écoſſe, une dame qui faiſoit ſa demeure à la campagne, & qui n'avoit qu'une fille, ſe trouva tout d'un coup grand-mère par l'accident le plus étrange du monde. Cette fille étoit d'une beauté qui la faiſoit rechercher en mariage depuis cinq ou ſix ans par tout ce qu'il y avoit de perſonnes riches dans le canton; mais quoiqu'elle n'eût point encore paſſé ſa vingtième année, elle marquoit tant d'éloignement pour le nœud conjugal, tant d'attachement pour ſa mère, & tant d'amour pour la ſolitude, qu'elle faiſoit perdre à tous ſes amans l'eſpérance de gagner ſon cœur. Son humeur avoit paru vive & enjouée juſqu'à l'âge de quinze ans. On avoit même remarqué qu'a-

vant cet âge elle recevoit volontiers les hommages de notre ſexe, & que la compagnie d'un aimable jeune homme de ſon voiſinage ne lui déplaiſoit pas. Mais ſes inclinations avoient changé tout d'un coup, ſans qu'on en pût trouver d'autre raiſon que la maturité de ſon eſprit. Elle ne paroiſſoit plus goûter de plaiſir qu'avec ſa mère, dont elle étoit aimée tendrement, ou ſeule dans ſon appartement, qui étoit compoſé d'une chambre & d'un cabinet, dans lequel elle affectoit de ne recevoir jamais perſonne.

Un jour qu'elle s'occupoit à l'ordinaire avec ſa mère, elle fut ſaiſie de quelques vapeurs qui la firent tomber ſans connoiſſance. La vieille dame n'ayant rien de propre à la ſecourir, ſe ſouvint qu'elle avoit elle-même quelques liqueurs fortes dans ſa chambre; & dans l'embarras preſſant où la mettoit l'abſence de ſes domeſtiques, elle prit la clef dans la poche de ſa fille, & monta ſeule à ſon appartement. Elle y entre. Tout y étant fort étranger pour elle, parce que perſonne n'y avoit jamais d'accès, elle ne trouva point aiſément ce qu'elle étoit venue chercher; mais tandis qu'elle ſe donnoit beaucoup de mouvement, elle entendit le ſon de quelques paroles qui paroiſſoient ſortir du cabinet. La ſurpriſe & la curioſité lui firent ouvrir auſſi-tôt la porte. Le ſon de la même voix ſe fait encore entendre. Elle ouvre

une

une grande armoire, qui étoit le ſeul endroit d'où il pût partir; elle y trouve un enfant de cinq ans, beau comme un ange, qui donna des marques d'une horrible frayeur à ſa vue, & qui lui cauſa la dernière ſurpriſe à elle-même.

Cependant, étant rappelée par le danger de ſa fille, elle ſe hâta de retourner à ſon ſecours. Ce ſoin étoit déjà inutile. Elle la rencontra qui remontoit l'eſcalier avec une rapidité extrême. Les vapeurs l'ayant heureuſement quittée, elle s'étoit défiée, en revenant à elle, que ſa mère ne fût montée à ſon appartement, & certain intérêt qu'elle avoit à l'en éloigner, lui avoit fait retrouver aſſez de force pour la ſuivre auſſi-tôt. Elle marqua de l'embarras en paroiſſant devant elle. Cette bonne mère, qui l'aimoit plus qu'elle-même, lui témoigna d'abord ſa joie de la voir rétablie : mais la découverte qu'elle venoit de faire étant préſente à ſon imagination, elle ne tarda point à lui demander ce que c'étoit que ce bel enfant qu'elle avoit trouvé dans une place ſi ſecrète de ſon cabinet.

Les vapeurs furent ſur le point de la reprendre à cette queſtion. Il falloit répondre; & dans des circonſtances ſi imprévues, le déguiſement eſt bien difficile. Elle prit enfin le parti de faire un aveu ſimple & ſans détour. Les larmes aux yeux, elle ſe jette aux genoux de ſa mère, lui avoue que

l'amour, qui en fait accroire ſi facilement aux jeunes perſonnes, avoit cauſé un étrange déſordre dans la maiſon. « Il y avoit cinq ans, » qu'un jeune homme du voiſinage avoit fait » connoiſſance avec elle. Il lui paroiſſoit ſi » doux, ſi diſcret, qu'elle n'avoit pu s'empêcher » d'avoir de l'inclination pour lui. Au reſte, » cela s'étoit paſſé avec tant de ménagement » pour l'honneur de ſa famille, que perſonne » n'avoit jamais rien ſu de leur intelligence. Le » jeune homme ayant appris d'elle l'état où elle » ſe trouvoit, en avoit conçu tant d'épouvante, » qu'il avoit quitté la maiſon de ſon père, & » s'étoit enfui ſans doute dans les pays étran- » gers. Elle n'avoit point entendu parler de lui » depuis ce tems-là. Mais quelle avoit été ſa » déſolation, de ſe trouver abandonnée à elle- » même dans l'état où il la laiſſoit! Enfin, n'oſant » ſe confier à perſonne, elle avoit caché le fruit » de cet amour, & c'étoit ce même enfant qu'elle » tenoit ainſi renfermé depuis ce tems-là. »

Un récit ſi peu attendu, penſa faire mourir la mère de ſurpriſe & de ſaiſiſſement. Cependant, étant un peu conſolée par l'eſpérance que cette aventure ne ſeroit jamais connue de perſonne, elle exhorta tendrement ſa fille à prendre courage, & lui promit le pardon de ſa faute. Mais elle lui fit auſſi-tôt mille queſtions ſur la manière

dont elle avoit pu élever ce fils. Juſqu'à l'âge de deux ans elle l'avoit nourri de lait. Elle l'avoit accoutumé enſuite à vivre de pain & de vin de Canarie, parce que c'étoient les ſeuls alimens qu'elle pût lui porter en ſecret. Il ne ſortoit de l'armoire que dans les momens qu'elle pouvoit paſſer avec lui dans ſon cabinet. L'habitude le rendoit tranquille dans ce ſéjour, où il avoit d'ailleurs toutes ſortes de commodités; & s'il lui arrivoit quelquefois de pleurer, ſes cris ne pouvoient être entendus. Il n'avoit jamais vu que ſa mère, & n'étant pas capable de beaucoup de réflexion à ſon âge, il n'avoit jamais penſé qu'il y eût d'autres créatures qu'elle & lui.

Toutes ces confidences, jointes à la force du ſang, réconcilièrent ſi parfaitement la mère avec ſa fille, que ſon affection ne mit plus de différence entreelle & ſon petit-fils. Il ne leur fut pas difficile de tromper les domeſtiques, en le faiſant paſſer pour un étranger. Mais comme leur ſatisfaction ne pouvoit être complette auſſi long-tems qu'il faudroit faire un myſtere de ſa naiſſance, elles réſolurent enſemble de faire chercher le jeune Théodore (c'étoit le nom de l'amant) dans la penſée que ſi c'étoit en effet la crainte qui l'avoit fait fuir, il ne ſe feroit pas preſſer pour revenir, lorſqu'il ſeroit aſſuré d'être bien reçu de la mère, & d'épouſer la fille. Elles réuſſirent plus facile-

ment qu'elles n'eſpéroient. Théodore n'étoit pas ſi éloigné, qu'il n'entretînt quelque correſpondance avec ſa famille. Il s'étoit retiré à Dublin, par le conſeil de ſon père, pour éviter les fâcheuſes conſéquences qu'il devoit craindre de ſa faute, ſi les parens de ſa maîtreſſe en euſſent eu quelque connoiſſance. L'amour n'étoit point effacé de ſon cœur. Il étoit ſans biens; c'eſt la ſeule raiſon qui lui avoit fait perdre l'eſpérance. Mais les nouvelles qu'il reçut de la mère même de Théodore, rendirent ſa paſſion plus vive que jamais. Il repaſſa auſſi-tôt en Ecoſſe, & il épouſa ſa maîtreſſe en arrivant.

AVENTURE TOUCHANTE

DU PÉROU.

A LIMA, qui eſt la ville la plus riche & la plus peuplée du Pérou, un viceroi, devenu amoureux d'une péruvienne, avoit employé inutilement ſes ſoins & ſes offres pour la ſéduire. Elle étoit fille d'un père qui l'aimoit tendrement, & qui étoit fort conſidéré dans ſa nation. Cette raiſon obligeant le viceroi de garder quelques meſures, il s'étoit contenté aſſez long-tems de la

ſolliciter par les voies ordinaires de l'amour, & ne pouvant lui faire eſpérer avec vraiſemblance de devenir ſon épouſe, il lui promettoit le plus heureux ſort du monde, en qualité de maîtreſſe. Enfin piqué de ſa réſiſtance, il la menaça un jour de faire payer ſes mépris bien cher à toute ſa nation. Il ſavoit à quel point les péruviens ſont liés par leur misère commune, & rien ne ſe préſentant plutôt à ſon eſprit que l'attachement qu'ils ont pour leurs livres, ſur-tout depuis qu'ils ont ſu qu'on a penſé pluſieurs fois à les leur ravir, il jura dans un mouvement de colère qu'il alloit commencer par un ordre abſolu de les mettre tous au feu juſqu'au dernier. Une menace ſi terrible fut répandue en un moment dans toutes les familles. La belle péruvienne ſe trouva accablée auſſi-tôt des reproches de toute la nation, & ſes parens même furent les premiers à la preſſer de ſe rendre. Cependant, ſon père & les chefs les plus graves s'aſſemblèrent ſecrétement pour délibérer. Le réſultat des opinions fut d'interroger adroitement la fille, pour ſavoir d'elle par quel motif elle s'obſtinoit à rejeter la paſſion du viceroi. Si c'étoit ſageſſe & zèle pour l'honneur & la vertu, on réſolut de ſacrifier non-ſeulement tous les livres, mais la nation même, s'il étoit néceſſaire; au lieu que ſi c'étoit caprice, ou d'autres raiſons de la même légèreté, on régla

qu'elle ſeroit livrée malgré elle au viceroi, & ſacrifiée elle-même aux livres, qui étoient un des plus chers & des plus vertueux intérêts de la nation.

Il arriva, malheureuſement pour la jeune péruvienne, qu'en examinant de près ſes ſentimens & ſa conduite, on découvrit bientôt qu'elle étoit en liaiſon avec un jeune homme de Lima. C'en fut aſſez pour la faire traiter d'hypocrite. Elle fut ſaiſie, de l'aveu même de ſon père, & menée au viceroi, qui ſe crut au comble de ſes déſirs. Elle ne réſiſta point à ceux qui furent chargés de la conduire; mais après avoir verſé un torrent de larmes, lorſqu'elle parut devant ſon amant, elle lui déclara d'une manière ſi touchante qu'il n'avoit rien à eſpérer ſans violence, que ſa généroſité l'emporta d'abord ſur ſa paſſion. Sans la preſſer davantage, il ſe contenta de la garder dans ſon palais, où il s'appliqua effectivement à lui faire un ſort digne d'envie. Son eſpérance étoit de la vaincre par ſon aſſiduité & par ſes ſoins. Trois ſemaines qu'il y employa, ſans ſe rebuter, n'aboutirent qu'à la rendre plus inflexible, & lui plus paſſionné. Enfin, lorſqu'il recommençoit à prendre conſeil de ſon déſeſpoir, il fut guéri tout d'un coup par un événement qui fait autant d'honneur aux eſpagnols qu'aux péruviens. Le pére de ſa maîtreſſe & les autres chefs, qui

en avoient uſé ſi durement avec elle, ne purent entendre parler d'une réſiſtance ſi extraordinaire, ſans prendre une meilleure idée de ſa vertu. Ils ſe crurent obligés de faire alors pour elle tout ce qu'ils avoient cru lui devoir en la ſuppoſant vertueuſe. Ils ſe rendirent en foule au palais, & par un diſcours fort touchant, dans lequel ils offroient au viceroi leurs livres & leurs vies même pour racheter l'honneur d'une fille qu'ils eſtimoient plus que ces deux biens, ils réveillèrent ſi heureuſement ſa généroſité, qu'il la remit ſur le champ entre leurs mains, en comblant leur nation de louanges & de bienfaits.

AVENTURE SINGULIÈRE TOUCHANT UN TRÉSOR.

UN habitant de Baſra, nommé *Aboulcaſem*, jouiſſoit d'un tréſor immenſe, dont il étoit devenu poſſeſſeur par diverſes aventures : il en ignoroit l'origine ; & celui de qui il l'avoit reçu, le tenant par héritage de famille, n'avoit pu lui donner là-deſſus aucune lumière. Il en faiſoit un uſage ſi

noble & ſi magnifique, qu'excitant l'envie autant que l'admiration, le lieutenant de police de Baſra lui rendit une viſite. Je ſuis, lui dit-il, le *daroga*, & je viens vous demander où eſt le tréſor qui vous fournit de quoi vivre avec tant de magnificence. Aboulcaſem ſe troubla à cette queſtion. Le lieutenant de police jugea bien à ſa contenance que les bruits qui s'étoient répandus n'étoient pas ſans fondement; mais au lieu de le preſſer de lui découvrir ce tréſor; ſeigneur, reprit-il, j'exerce ma charge en homme d'eſprit; faites-moi quelque préſent qui ſoit digne de ma diſcrétion, & je me retire. Il lui demanda dix ſequins par jour. Aboulcaſem lui répondit que ce n'étoit pas aſſez, & qu'il lui en donneroit cent. Le lieutenant de police tranſporté de joie, lui dit, en s'écriant : Seigneur, je voudrois que vous euſſiez trouvé mille tréſors; jouiſſez tranquillement de vos biens, je n'en troublerai jamais la poſſeſſion. Il toucha d'avance une groſſe ſomme, & ſe retira.

Le viſir ayant entendu parler de même, des richeſſes d'Aboulcaſem, l'envoya chercher. O jeune homme, lui dit-il, j'ai appris que tu as découvert un tréſor : tu ſais que le quint appartient à Dieu; il faut que tu le donnes au roi. Payes donc le quint, & tu demeureras tranquille poſſeſſeur des quatre autres parties. Aboulca-

ſem confeſſa qu'il étoit maître d'un grand tréſor, & s'engagea volontiers à payer tous les mois mille ſequins d'or au viſir.

Un prince étranger, à qui l'on raconta ces merveilles du tréſor & des libéralités d'Aboulcaſem, ſe rendit exprès à Baſra. Ayant fait connoiſſance avec ce riche jeune homme, il pouſſa la curioſité plus loin que le lieutenant de police & le viſir; car après l'avoir entretenu des richeſſes qu'il poſſédoit, il le preſſa inſtamment de les lui montrer. Aboulcaſem y conſentit. Cependant, dit-il au prince, il faudra que je vous bande les yeux, & que vous vous laiſſiez conduire ſur ma bonne foi dans le lieu où mon tréſor eſt renfermé. Le prince y conſentit. Cette viſite ſe fit avec diverſes formalités. Aboulcaſem ôta le bandeau au prince, dès qu'il l'eut conduit au lieu qu'il avoit déſiré de voir. Il le combla d'admiration & de plaiſir, en lui offrant tout d'un coup un ſpectacle qui lui parut ſurpaſſer juſqu'aux efforts de l'imagination. Le prince ne manqua point de faire diverſes queſtions ſur des objets ſi nouveaux pour lui. Tout lui paroiſſoit un enchantement, dont il auroit voulu recevoir à chaque pas l'explication; mais Aboulcaſem lui fit remarquer ſur un trône d'or, deux figures reſpectables, qu'il lui dit être les premiers maîtres du tréſor. C'étoit celles d'un roi qui portoit toutes les marques du ſouverain

pouvoir, & de la princeſſe ſa fille, qui paroiſſoit écouter reſpectueuſement ſes ordres. Aux pieds du trône étoit une table d'ébène, ſur laquelle on liſoit ces paroles en lettres d'or : « Toutes ces » richeſſes ne ſont propoſées que pour l'admira- » tion & pour l'uſage ». Elles firent comprendre au prince qu'il entreprendroit inutilement de pénétrer un ſpectacle dans lequel il trouvoit autant d'obſcurité que de magnificence. Il ſouffrit qu'Aboulcaſem lui mît, pour ſe retirer, le même bandeau dont ſes yeux avoient été couverts en venant, & le ſimple ſouvenir de ce qu'il avoit vu lui paroiſſant ſuffire pour le combler de ſatisfaction, à ſon retour il publia ce qu'il ne pouvoit encore ſe laſſer d'admirer.

Mais ce qui paroîtra beaucoup plus ſurprenant, c'eſt que les dames de Baſra, excitées par les merveilles qu'elles entendoient publier du tréſor d'Aboulcaſem, ſouhaitèrent auſſi de voir un ſpectacle ſi rare, & demandèrent cette ſatisfaction comme à l'envi. S'il ne l'accorda point ſans diſtinction, il ne la refuſa pas du moins à celles qui lui marquèrent cette curioſité avec aſſez de modeſtie & de politeſſe, pour lui faire juger qu'il ne paroiſſoit rien de condamnable dans leur motif. Cependant il leur fit obſerver les mêmes meſures qu'au prince à qui il avoit accordé la même faveur : c'eſt-à-dire, qu'ayant les yeux couverts

d'un bandeau qu'il leur ôtoit en arrivant au tréſor, elles alloient jouir quelques momens avec lui du ſpectacle qu'il leur accordoit, & qu'auſſi charmées de ſa complaiſance que des prodiges qu'elles avoient vus, elles en conſervoient du moins des images aſſez amuſantes pour trouver beaucoup de douceur à s'en entretenir, & pour en faire goûter à ceux qui étoient curieux de les entendre.

EXCESSIVE

CRÉDULITÉ

D'UN ROI DE PERSE.

UN des derniers rois de Perſe devint ſi amoureux d'une circaſſienne, nommé Alida, qu'en ayant fait ſa maîtreſſe abſolue, il s'engagea par ſerment à ne lui jamais rien refuſer. Elle tira tous les avantages qu'elle put s'imaginer de la foibleſſe de ſon amant; & chaque jour lui fit naître des occaſions de ſatisfaire ſon avarice, ſon ambition & tous ſes caprices. Pendant l'exercice de ſon pouvoir, un marchand d'Europe qui lui avoit vendu quelques joyaux précieux, & qui avoit beſoin de ſa protection à la cour pour d'au-

tres vues d'intérêt, lui fit préſent d'un petit chien extrêmement joli, à qui l'on avoit appris à danſer & à faire cent tours extraordinaires. Alida devint auſſi folle de cet animal que le Sophi l'étoit d'elle; tout ſon chagrin étoit qu'il ne pût lui parler & répondre à toutes les expreſſions tendres qu'elle lui adreſſoit en le careſſant. Un de ſes eunuques l'aſſura qu'elle pouvoit ſe procurer la ſatisfaction qu'elle déſiroit, & qu'un philoſophe de la nation, nommé Hali, qui faiſoit ſon ſéjour dans un fauxbourg d'Iſpahan, étoit capable d'apprendre la langue perſanne à un chien, auſſi parfaitement qu'à une créature humaine. On appelle Hali, & ſans examiner ſi l'éloge qu'on avoit fait de ſon ſavoir étoit vraiſemblable, on lui donne ordre de commencer dès le lendemain ſes leçons. En vain proteſta-t-il qu'on vouloit l'engager dans une entrepriſe ridicule & impoſſible. La ſeule réponſe qu'il obtint, fut que tel étoit l'ordre du roi, & qu'il ne falloit point répliquer. On lui accorda trente jours, à l'expiration deſquels on lui fit enviſager une groſſe récompenſe, ou la mort ſi le chien ne parloit pas. Hali prit l'ordre du roi pour un artifice de ſes ennemis, & pour un piège qu'on tendoit à ſa vie. Il communique ſon embarras à ſon fils aîné, jeune homme de vingt ans, qui joignoit à beaucoup d'eſprit & d'excellentes qualités, des manières fort engageantes, &

une douceur de caractère qui répondoit admirablement aux grâces extérieures de ſa figure. Mirza (c'étoit ſon nom) fondit en larmes en apprenant le danger de ſon père; mais revenant bientôt à lui, il l'aſſura qu'il trouveroit un moyen de lui faire éviter ſon malheur.

Il le pria de le préſenter le lendemain au chef des Eunuques, ſous le nom de ſa fille, & comme une jeune perſonne qu'il avoit élevée avec tant de ſoin dans la pratique de ſon art, qu'elle ſe chargeoit, au riſque de ſa propre vie, de ſatisfaire aux volontés du roi. Hali regarda ſon fils avec étonnement, & ne doutant point qu'il ne lui parlât par l'inſpiration du prophète, il ne fit pas difficulté de ſe rendre à ſes déſirs. Le jour ſuivant, Mirza, déguiſé en fille, fut conduit à l'eunuque, qui l'introduiſit dans l'appartement d'Alida. Il y ſoutint ſi adroitement ſon rôle, qu'avant la fin du mois on raconta dans le ſerrail que la fille du philoſophe avoit appris au petit chien, non-ſeulement à parler, mais à parler avec toute la ſageſſe d'un homme, & à faire des réponſes fort juſtes à toutes ſortes de queſtions. Le roi voulut s'aſſurer de ce prodige. Il fit une viſite à ſa maîtreſſe, qui ne balança point à lui en confirmer la vérité. Elle lui préſenta le chien, en ordonnant à ce petit animal de donner des preuves de ſon ſavoir, c'eſt-à-dire, de répondre avec reſ-

pect à toutes les queſtions qu'il plairoit au roi de lui faire.

Le monarque s'aſſit ſur un ſopha, & prenant le petit chien ſur ſes genoux, il lui fit cette queſtion, après l'avoir careſſé. *Dis moi, joli petit animal; qui ſuis-je?* Quelques momens s'étant paſſés dans le ſilence, Alida demanda au roi s'il n'étoit pas charmé de la réponſe qu'il venoit de recevoir de la petite créature, & s'il l'eût jamais pu croire, à moins que de l'avoir entendu. Le roi proteſta qu'il n'avoit pas entendu une parole. Cette proteſtation parut étonner beaucoup Alida; elle regarda fixément le roi, & elle lui demanda encore s'il n'avoit pas entendu le petit chien qui venoit de tenir mot pour mot ce diſcours à ſa majeſté : *Vous êtes le fils du Soleil, le lieutenant des prophètes, & le roi des rois. Vous êtes redouté par vos ennemis, adoré par vos ſujets, & paſſionnément aimé de ma belle maîtreſſe.*

Le roi de Perſe ſe leva avec différentes marques de ſurpriſe & de confuſion; mais comme il perſiſtoit à ſoutenir encore qu'il n'avoit pas encore entendu parler le chien, Alida leva les mains vers le ciel, & s'adreſſa ainſi à Mahomet : *Toi, meſſager de Dieu, protège & défends le roi, augmente ſa gloire, prolonge ſa vie, préſerve ſon entendement, & ouvre ſes oreilles! Et jamais, jamais, ne permets qu'il ſe reſſente des*

infirmités de la vieilleſſe. Enſuite ordonnant au petit chien de parler un peu plus haut, elle conjura le roi de faire une ſeconde épreuve, qui réuſſit avec un admirable ſuccès; car il déclara auſſi-tôt qu'il avoit entendu prononcer diſtinctement au petit animal, les mêmes paroles qu'Alida avoit répétées.

Cette nouvelle répandit auſſi-tôt la joie dans tout le ſerrail. On ne s'entretint pendant quelques jours que du *petit chien qui parloit.* Sa réponſe au roi fut écrite en lettres d'or, & conſervée dans les archives de l'empire. La fille prétendue de Hali fut congédiée avec une récompenſe magnifique, & ſon père ſe vit bientôt revêtu d'un des meilleurs emplois du royaume.

EXEMPLE

DE

PHILOSOPHIE FRANÇOISE.

APRÈS une infinité d'exemples de la philoſophie angloiſe, que ſes partiſans affectent de faire valoir, on ne ſera pas fâché d'en voir un de la philoſophie des françois. Les lecteurs ſeront ainſi en état de décider de l'avantage entre les deux nations. Une famille de diſtinction, compoſée du père, de la mère & de cinq enfans, paſſe la vie dans une cabane, à l'extrémité d'un village, expoſée, je ne dirai point aux injures de l'air, mais du moins aux privations les plus ſenſibles pour des perſonnes qui ont connu long-tems les douceurs de l'abondance. Une trahiſon de la fortune leur ayant fait perdre en peu de jours tout leur bien, le père, dont l'humeur étoit fort violente, balança s'il ne devoit point avoir recours au remède anglois. Son épouſe s'apperçut de ſes agitations, & le connoiſſant capable d'une réſolution funeſte, elle ſe hâta d'employer tous ſes ſoins pour la prévenir. Mais quels motifs pouvoit-elle employer? La tendreſſe qu'il avoit pour ellé

&

& pour ſes enfans, n'étoit propre qu'à porter ſa douleur au comble. Il n'y penſoit qu'avec des tranſports qui reſſembloient au dernier déſeſpoir. D'un autre côté, la ſeule penſée de recourir à l'aſſiſtance de ſes proches, tourmentoit mortellement un homme fier, qui n'avoit jamais eu beſoin du ſecours de perſonne. Il étoit d'ailleurs incertain de l'obtenir, & le refus l'eût fait mourir plus cruellement que tous les ſupplices. Ajoutez la honte de décheoir au yeux de toute la ville, lui qui y tenoit un des premiers rangs. Enfin il ne parloit que de ſe donner la mort; & lorſque ſon épouſe, qui étoit continuellement à le veiller, l'exhortoit à prendre des ſentimens plus modérés, il ne lui répondoit qu'en la preſſant elle-même de ſe délivrer de la vie à ſon exemple, & d'inſpirer la même penſée à leurs enfans.

C'eſt de lui-même qu'on tient ce détail. Sa patience fut pendant quelques jours à l'extrémité, ou plutôt il étoit abſolument abandonné de la raiſon. Une idée qui vint à ſon épouſe, & qu'elle lui exprima avec les plus tendres larmes de l'amour, rendit preſque en un moment la force & même le calme à ſon eſprit. Tout n'eſt pas déſeſpéré, lui dit-elle; j'ai de la ſanté, & nos cinq enfans en ont auſſi. Quittons la ville où nous ſommes, pour aller demeurer à Paris. Nous n'y ſerons connus de perſonne, & nous travaillerons, vos

enfans & moi, à vous faire vivre honnêtement? Elle ajouta, que ſi ſon travail ne ſuffiſoit pas, elle ſe réduiroit à demander ſecrètement l'aumône pour fournir à ſon entretien. Il rêva quelques momens à cette propoſition, & prenant ſon parti avec une conſtance digne de tout ce qu'il a fait depuis; non, lui dit-il, je ne vous rabaiſſerai point à cette indignité; mais puiſque vous êtes capable de tant de courage, je ſais ce qui nous reſte à faire. Mon déſeſpoir ne venoit que de ma tendreſſe & de ma compaſſion pour vous. Il parut plus tranquille après ce diſcours. Toute ſa famille le devint comme lui, & ſans être ſauvé de la misère, ils retrouvèrent la paix qu'elle leur avoit fait perdre.

Ce n'étoit dans ſa femme & dans ſes enfans qu'un effet de ſon exemple. Pour lui dont la tranquillité décidoit ainſi de celle des autres, il devoit la ſienne à deux réſolutions qu'il avoit formées ſur le champ, & qu'il ne tarda point à exécuter. Que ce ſoit la grâce ou ſa ſeule fermeté d'ame qui l'aida dans cette conjoncture, il ſuffit que le parti qu'il embraſſa ſoit digne de la plus parfaite philoſophie, & qu'il paroiſſe venir extérieurement de cette ſource.

Il ne perdit pas un moment pour recueillir les débris de ſa fortune, qui ne conſiſtoient plus que dans ſes meubles, dont la plus grande partie fut

même arrêtée par quelques créanciers. A peine fit-il cent piſtoles de ce qu'il eut de reſte. Il quitta ſecrètement la ville avec ſa famille & cette ſomme. Au lieu de prendre le chemin de Paris, comme ſon épouſe s'y attendoit encore, il prit celui d'une province voiſine, & dès le premier bourg où il ſe crut inconnu, il quitta ſes habits pour en prendre d'autres, d'une étoffe fort vile. Il fit faire la même choſe à ſon épouſe & à ſes enfans. Puiſqu'il a plu à la fortune, leur dit-il, de changer notre condition, il faut porter la marque du ſort auquel nous ſommes condamnés. Tâchons d'en prendre auſſi les ſentimens. Ayant continué ſa route, il arriva dans un grand village, qui lui parut fort propre au deſſein qu'il avoit médité. Il loua une cabane dans l'endroit le plus écarté, avec un petit champ & quelques arpens de vignes. Il y mit des meubles conformes au lieu. Vous m'avez offert, dit-il à ſa femme, de travailler avec vos enfans pour mon entretien : il n'eſt pas juſte que je vive du travail d'autrui. Nous travaillerons chacun de notre côté pour notre ſubſiſtance commune. Mes fils partageront mon travail, & vous ferez partager le vôtre à vos filles. Voyant quelques larmes qui couloient de ſes yeux : Si je croyois, ajouta-t-il, que ces pleurs marquaſſent votre répugnance pour le genre de vie que je vous fais embraſſer, je vous offrirois à mon

tour de vous procurer une vie plus douce, dans quelque ville où je pourrois vous envoyer d'ici les petits profits de mon travail: mais ſi je vous connois trop bien pour croire que vos propres peines ſoient celles qui vous touchent, ſoyez ſûre que vous n'avez aucune raiſon de vous affliger des miennes. Je ſens que je puis être heureux dans la condition où nous ſommes. Nous avons moins de commodités; mais nous aurons moins de beſoins.

Il employa ce qui lui reſtoit d'argent à ſe pourvoir de laine & de toile pour occuper ſes filles, & d'inſtrumens propres à cultiver la terre, pour ſes fils & pour lui-même. Il prit un payſan dans ſa maiſon, pour leur en montrer l'uſage. Quelques jours d'exercice leur fit ſurmonter toutes les difficultés. L'exemple continuel de eur père & de leur mère leur inſpira une eſpèce d'émulation qui ne s'eſt jamais refroidie. Ils vivent entr'eux dans une paix & dans une union admirables. Quoiqu'ils aient peu de communication avec leurs voiſins, leur douceur & leur civilité n'a pas laiſſé de les faire aimer. C'eſt chez eux que les habitans du village prennent les ouvrages de toile & de laine qui ſont en uſage à la campagne. Le profit qu'ils en tirent ſuffiroit ſeul pour la vie ſobre dont ils ont formé l'habitude. Ils ſe promènent les jours de fêtes; ils liſent, ils

s'amuſent innocemment. Le père a propoſé pluſieurs fois à ſes deux fils, qui ont tous deux plus de trente ans, de prendre le parti des armes, ou de chercher quelqu'autre voie de fortune. Ils proteſtent que rien n'eſt capable de leur faire quitter leur cabane, auſſi long-tems que leur père, leur mère & leurs ſœurs peuvent avoir beſoin de leurs ſecours.

Comme il étoit impoſſible que la curioſité ne portât point tôt ou tard le curé de la paroiſſe & les principaux habitans à s'informer de quel pays ils étoient venus, & par quelle raiſon des perſonnes qui paroiſſoient ſi bien nées ſe trouvent dans la misère, ils ont pris le parti de s'ouvrir au curé, en le priant d'arrêter la curioſité des autres. C'eſt du curé que l'on a ſu leur hiſtoire. Il ajoute que lorſqu'on paroît admirer la force d'eſprit avec laquelle ils ſe ſont ſoumis à leur mauvaiſe fortune, ils répondent qu'il n'eſt pas plus ſurprenant de voir paſſer quelqu'un des richeſſes à la pauvreté, que de la pauvreté aux richeſſes; que ces deux états n'étant que des *manières d'être*, & des différences extérieures qui ne changent rien à la nature de l'ame, ni au fond des ſentimens, il n'eſt queſtion que d'un peu d'habitude pour ſe faire à celui dans lequel il plaît à la fortune de nous faire paſſer, & pour oublier celui d'où l'on eſt ſorti.

Tels étoient les ſentimens de cette reſpectable famille. Il eſt fâcheux que la néceſſité où l'on eſt de cacher le nom des lieux & des perſonnes, puiſſe rendre ſuſpecte la vérité de ce récit. Mais on ne balancera pas ſans doute à juger que le philoſophe françois qui ſait s'élever avec tant de fermeté au-deſſus de ſon mauvais ſort, eſt bien ſupérieur à ceux d'Angleterre, qui n'ont d'autre reſſource que la mort contre la douleur & la misère.

EXEMPLE MERVEILLEUX

DE LA FORCE DE L'IMAGINATION.

VOICI une aventure qui auroit été d'une grande utilité au père Malebranche pour ſon chapitre de l'imagination. Un ancien officier de la province de *Shropshire* en Angleterre, avoit épouſé depuis quelques mois une jeune fille du pays, après l'avoir recherchée pendant pluſieurs années avec toutes les marques d'une violente paſſion. Il vivoit avec elle, & ſe croyoit heureux pour long-tems, lorſqu'une maladie imprévue lui ravit ſon bonheur avec la vie de cette chère épouſe. Sa douleur répondit à ſon amour.

Il ne lui reſtoit qu'une ſœur à peu-près de ſon âge, qui demeuroit chez lui, & dont il étoit aimé fort tendrement. C'étoit ſa ſeule conſolation. La tendreſſe qu'elle avoit pour lui la faiſoit entrer dans ſes peines. Elle l'entretenoit continuellement de ce qu'il avoit perdu. Cette manière de le conſoler flattoit ſa douleur, & la lui rendoit du moins plus ſupportable. Elle s'apperçut pluſieurs fois qu'il rentroit au logis à la pointe du jour, quoiqu'il ne ſe fût point ouvert à elle des raiſons qui le faiſoient ſortir pendant la nuit. Un peu de curioſité, jointe à l'affection, la porta à veiller plus tard; & l'entendant partir vers minuit, elle eut la hardieſſe de le ſuivre à quelque diſtance, juſqu'au lieu qu'il viſitoit ſi régulièrement. C'étoit le cimetière où ſon épouſe étoit enterrée. Il y paſſoit quatre ou cinq heures ſur ſa foſſe, & ne ménageant rien, parce qu'il ne ſe croyoit entendu de perſonne, ſa piété & ſon amour ſe ſatisfaiſoient ſucceſſivement, par les prières touchantes qu'il adreſſoit à Dieu, & par les termes paſſionnés avec leſquels il conjuroit ſon épouſe de l'appeler promptement après elle.

Quelque tentation que ſa ſœur eût de l'interrompre, elle fut arrêtée par l'attendriſſement de ſon propre cœur, autant que par la crainte de lui déplaire. Elle n'oſa même lui parler le lendemain de tout ce qu'elle avoit entendu; mais le

voyant continuer de faire chaque nuit le même voyage, elle prit la réſolution de le ſuivre conſtamment, comme elle avoit fait la première fois. Il ſe paſſa quelques ſemaines. Les entretiens qu'elle avoit pendant le jour avec lui, devinrent beaucoup plus triſtes. Quoiqu'ils affectaſſent tous deux de garder le ſilence ſur la cauſe immédiate de cette nouvelle triſteſſe, leurs regards & leur contenance les trahiſſoient. Ils paroiſſoient entendre ce qu'ils avoient quelque honte de ſe dire; & cette communication ſecrète de ſentimens & de penſées, avoit l'effet d'un poiſon lent qui agiſſoit de plus en plus ſur leur imagination.

Etant une fois dans leur exercice nocturne, aſſez proche l'un de l'autre, mais cachés par l'obſcurité, le frère, dans l'ardeur de ſes prières & de ſes ſoupirs, crut appercevoir ſon épouſe qui ſortoit du tombeau, & qui venoit lui accorder la faveur qu'il demandoit depuis ſi long-tems, d'être délivré de la vie. C'étoit bien aſſez pour augmenter ſes tranſports, juſqu'à les rendre mortels. Il adreſſa auſſi mille expreſſions tendres au fantôme que ſon imagination lui repréſentoit, & ſon ame fit tant d'efforts pour ſe hâter de le joindre, qu'elle ſe dégagea effectivement des liens du corps. Il tomba mort ſur le tombeau, en remerciant la terre qui s'ouvroit, diſoit-il, pour le recevoir.

Sa sœur jugea par ses dernières paroles, & par le silence qui les suivit, que la vérité ne répondoit que trop à ce qu'elle avoit entendu. Quoiqu'elle n'eût point vu le fantôme, elle ne douta point qu'un accident si extraordinaire n'eût une cause réelle. La crainte néanmoins ne l'empêcha point d'approcher du cadavre de son frère; & comme le jour n'étoit pas fort éloigné, elle prit le parti de l'attendre, pour appeler les premiers passans à son secours. On la trouva à genoux, les mains jointes, & le visage mouillé de larmes. Elle raconta tout ce qui s'étoit passé depuis la mort de sa belle-sœur; & sans assurer qu'elle l'eût vue, elle ou son fantôme, elle ne laissa point de parler de son apparition comme d'une chose inconteſtable; de sorte que le peuple de Shropshire est persuadé que madame Garey est sortie de sa fosse pour recevoir l'ame de son époux.

AVENTURE UTILE.

UN gentilhomme, avancé en âge, & marié depuis quelques mois à une jeune femme dont la fidélité lui devint ſuſpecte, s'étoit mis dans la tête de ſe faire ſéparer d'elle, & de la renfermer dans un couvent. Toutes les inſtances de ſes parens, qui craignoient cet éclat pour leur propre honneur, n'ayant pu le faire changer de réſolution, il porta l'affaire au parlement de ſa province. Il ſollicita puiſſamment, & n'épargnant pas plus ſon bien que ſes peines, il engagea ſa meilleure terre pour fournir aux frais des procédures. La dame choiſit pour ſon défenſeur un avocat célèbre, qui la ſervit avec beaucoup de zèle. Deux audiences n'ayant pas ſuffi pour terminer la cauſe, elle fut renvoyée après quelques fêtes qui interrompirent les aſſemblées. Les deux parties ſe retirèrent; le gentilhomme dans ſon village, & la dame dans une maiſon dont elle jouiſſoit par ſon contrat de mariage.

Dans cet intervalle, un des neveux du mari lui rendit viſite, pour ſavoir de lui les particularités de ſon procès, dont il n'étoit informé que

par des bruits vagues, quoiqu'on l'eût assuré que l'avocat de la jeune dame l'avoit attaqué de la manière du monde la plus outrageante. Ils soupèrent. A table, on tomba peu sur cette matière, pour ne pas donner la comédie aux domestiques. Ce neveu est un homme qui s'est fait connoître par des marques éclatantes de courage, qui sait parfaitement son Horace & son Juvenal, & qui ne veut savoir de philosophie que ce qui est capable de guérir l'esprit des erreurs communes.

Quand l'heure de se retirer fut venue, il fit quelques pas par honnêteté, pour suivre son oncle jusqu'à sa chambre; mais le barbon qui voulut le traiter avec la politesse qu'on a pour ses hôtes, exigea absolument qu'il se laissât conduire à la sienne. Là, s'étant assis pour un moment, le bon homme qui se trouva libre, se soulagea tout d'un coup, en s'écriant avec un soupir : ah! mon trésor, mon trésor! C'étoit l'ouverture que son neveu attendoit; & lui demandant s'il pouvoit parler librement, sans lui déplaire, il lui tint ce discours après s'être assuré qu'on l'écouteroit volontiers. C'est de lui-même qu'on a su toutes ces circonstances.

Monsieur, vous n'ignorez pas le mot du maréchal de Bassompière sur la difficulté de garder certain trésor. Celui à qui nous avons l'obliga-

tion de notre nobleſſe, & qui étoit de la vénerie de..... prit pour ſes armes un bois de cerf. Elles ont été pour la plupart de ſes deſcendans des armes parlantes. Mon père, qui étoit votre cadet, a fait un honteux divorce avec ſon épouſe, dont il faut confeſſer auſſi qu'on ne ſauroit propoſer la vie en exemple. Son père, qui eſt le vôtre, ne fut guère plus heureux dans ſes amours; & s'il falloit remonter plus haut, on trouveroit bien des paſſe-volans dans cette revue. Pour ce qui me regarde en particulier, j'ai épouſé, comme vous ſavez, une fille unique, de qui j'ai eu trente mille écus, & elle en peut eſpérer autant d'une vieille tante qui a déjà marqué l'endroit de ſa foſſe. Cependant, ma femme, qui ne perd ni meſſe ni vêpres, a laiſſé, par imprudence, deux billets galans, que le ſeul haſard m'a fait rencontrer dans ſon livre de prières, & comme elle m'en a fait un ſecret, je n'ai jamais eu la curioſité de m'en éclaircir. Ma belle-ſœur, qui eſt aſſez fière, ne laiſſoit pas de s'apprivoiſer avec un C....., & mon frère, ſans faire de bruit, a fait donner *une obédience* à ce faux dévot, pour aller chercher d'autres fortunes au-delà des Pyrénées, ſans que lui ni ma belle-ſœur aient pu découvrir d'où eſt venu ce changement.

Après l'éclat de quelques-unes de nos aven-

tures, je ne crois pas qu'on impute mes ſentimens à baſſeſſe d'ame, ni qu'on nous ſoupçonne de manquer de cœur. Mais nous ne cherchons point, mon frère & moi, ce que nous ſerions fâchés de trouver; & nous ne ſommes pas perſuadés que le plus grand bonheur d'un mari conſiſte toujours à être devin. Nous allons droit à notre repos, & notre maxime eſt qu'il n'y a point de plus mauvais parti, que d'être toujours ſur le qui vive avec ſa femme.

Les remontrances où il entre de la jalouſie, ſont ſuſpectes; les défenſes irritent l'eſprit; & nous n'avons jamais pu concevoir qu'un mari précepteur fût plus commode qu'un mari tyran. En venir à la violence, c'eſt ſe déclarer brutal; & ſi l'on prend le parti de ſe pourvoir en juſtice, on ne manque point de s'attirer le mépris des juges, qui en uſent bien mieux dans le même cas, & qui ne font point retentir les chambres des galanteries de leurs familles. En vérité, ſi la juſtice devoit connoître de tous les déſordres de cette nature, les parlemens, les préſidiaux, les bailliages ne ſuffiroient pas à les régler; outre que les procédures coûtent beaucoup, & que les avocats & les procureurs s'enrichiroient trop vîte à nos dépens.

L'oncle écoutoit avec une attention qui marquoit aſſez qu'il n'étoit point inſenſible à ce

discours. Cependant, toutes ses plaies se rouvrant tout d'un coup, il ne put s'empêcher d'interrompre son neveu. Je vous avoue franchement, lui dit-il, que le dernier plaidoyé de l'avocat de mon infidelle m'a percé le cœur. Il n'a nullement tenu à lui que je n'aie passé pour le plus fou & le plus méchant de tous les hommes. Vous saurez encore que je ne fus pas plutôt sorti de la chambre, que j'entendis une voix confuse de libraires & d'autres marchands, qui s'adressoient à moi : *Voici*, monsieur, *le Curieux impertinent ; le Cocu imaginaire ; Peignes de corne.* Il n'y eut pas jusqu'à un misérable garçon de boutique qui me suivit sur les bas-dégrés de la grande cour, & qui, par une froide allusion, jouoit à mes côtés de la *corne-muse*. Là, tous les marchands se récrièrent, comme de concert : *Peignes de corne*, & j'essuyai toutes les ordures, c'est-à-dire, toutes les mauvaises plaisanteries des Halles.

Vous avez souffert toutes ces avanies, reprit le neveu, sans en témoigner le moindre chagrin? Hé, quoi! répondit le vieillard, voudriez-vous que je me fusse commis avec tout un peuple? Quelqu'envie que j'eusse d'en tirer vengeance, j'ai modéré mon ressentiment, qu'il auroit été dangereux de faire éclater. La colère est quelquefois sage & retenue. Ha! monsieur, s'écria

le neveu, vous avez ſouffert avec une patience véritablement forcée, la raillerie de ces libraires & de ces marchands, & vous implorez, par votre argent & par vos amis, le ſecours des juges pour l'autoriſer. Vous avez eu la ſageſſe d'épargner des gens de rien, & vous réſervez votre colère & votre vengeance contre la meilleure partie de vous même. Vous vous êtes cherché dans ſon cœur ſans vous y trouver : Hé ! permettez-moi de dire, y pouvez-vous être avec vos reproches & vos menaces ? Par vos ſoupçons, vous lui avez inſpiré le crime dont elle croit ſe pouvoir défendre, & vous ne laiſſez pas de l'en punir. Vous lui avez ôté juſqu'à l'honneur, & vous ne craignez pas d'en porter la honte. Vous en voulez à ſa liberté, qu'elle tient du ciel, & il ne reſte pour votre dernière ſatisfaction qu'à preſſer ſa mort, & à lui refuſer une ſépulture.

Le jour les trouva dans cet entretien. Après quantité d'autres combats, il fut arrêté que le neveu monteroit ſur le champ en carroſſe, pour aller rendre viſite à la belle, qu'il ne trouva pas fort diſpoſée à prendre le parti qu'il lui offroit. Il lui conſeilla, comme le meilleur de ſes amis, de prévoir les ſuites de ce refus. Il lui proteſta que le repentir de ſon oncle étoit ſincère ; que la réconciliation ne ſeroit ſuivie, ni d'éclairciſſemens, ni de reproches, & il lui fit comprendre

que de cette manière elle ſe trouveroit mieux juſtifiée que par une ſentence des juges. Comme le couvent lui faiſoit peur, que le gain de ſon procès étoit douteux, qu'elle eſtimoit infiniment ſon médiateur, elle implora ſa protection, en lui promettant d'aller ſur ſa parole où il lui plairoit de la conduire. Le barbon n'avoit pas manqué d'aller audevant, à tout haſard. Ils ſe rencontrèrent en chemin, & leur arrivée fut une fête pour les domeſtiques & pour le village.

HISTOIRE
D'UN CAPRICE
SANS EXEMPLE.

UNE dame irlandoiſe, forcée par diverſes raiſons d'abandonner ſa patrie avec une nombreuſe famille, s'étoit retirée à Saint-Germain, où elle eſpéroit trouver un aſile ſous la protection du roi Jacques. Ce prince la reçut avec bonté; mais ſes propres beſoins ne lui permettant pas de ſoulager ceux d'une multitude d'illuſtres fugitifs qui venoient groſſir continuellement ſa cour, il ne put ſatisfaire l'inclination qui le portoit à lui faire

faire un honnête établiſſement. Ce qu'elle avoit ſauvé de l'héritage de ſes pères n'étoit pas ſuffiſant pour la nourriture & l'éducation de quatre fils, dont le plus âgé étoit au-deſſous de dix ans. Elle n'enviſageoit qu'un triſte avenir, lorſqu'une dame veuve & ſans enfans, qui faiſoit ſa demeure à quelque diſtance de Paris, lui fit toucher une ſomme conſidérable, & ſe chargea de l'éducation du plus jeune de ſes fils. Cet enfant étoit aimable. Il devint bientôt ſi cher à ſa bienfaitrice, qu'elle prit la réſolution de l'adopter tout-à-fait. Elle communiqua ſon deſſein à ſa mère, qui n'avoit rien de plus favorable à eſpérer; & ſa tendreſſe croiſſant pour lui tous les jours, elle continua de l'élever dans cette vue.

Cependant, le ſuccès d'une entrepriſe, dont je laiſſe le détail aux hiſtoriens du roi Jacques releva le courage de quantité de fidèles irlandois, juſqu'à les faire retourner dans leur patrie, avec des eſpérances qui furent ſoutenues aſſez longtems par de nouveaux avantages. On ne ſe promettoit pas moins que de détacher l'Irlande entière du parti du roi Guillaume, & d'y rétablir les Stuarts avec l'ancienne religion. Madame A.., profita habilement de cette conjoncture pour réparer le déſordre de ſes affaires; & n'ayant rien à regretter en France, elle ſe hâta de regagner ſa patrie, où la ruine du projet des catholiques

ne l'empêcha point de mener dans la ſuite une vie fort tranquille.

Son fils demeura après elle dans les mains qui lui avoient offert un aſile. Les premières traces de l'enfance n'étant pas difficiles à effacer, il oublia bientôt qu'il étoit né en Irlande. Le ſoin qu'eut ſa mère d'adoption de le mettre de bonne heure dans un collége de Paris, acheva de lui faire perdre le ſouvenir de ſon origine. Il y fit ſon cours d'études, ſous le nom de la famille où il étoit entré ; & rien n'étant épargné pour ſon entretien, il continua les autres exercices de ſon âge avec toute la diſtinction d'un jeune homme deſtiné à une fortune conſidérable, & ſans conſerver la moindre défiance du changement qui étoit arrivé dans ſon ſort. Il prenoit ſa bienfaitrice pour ſa mère. Elle s'étoit accoutumée elle-même à le regarder comme ſon fils ; & le voyant répondre à ſes eſpérances, par le fruit qu'il avoit tiré de ſon éducation, elle étoit réſolue de faire durer toujours une erreur ſi chère.

Elle l'avoit déjà mis dans les mouſquetaires, lorſqu'un de ſes frères fut envoyé en France par leur mère commune, pour chercher de l'occupation à la cour du roi Jacques. Son premier ſoin ayant été de ſe préſenter à la dame qui avoit rendu de ſi généreux ſervices à ſa famille, il apprit d'elle ce qu'elle ne pouvoit lui cacher;

que ſon frère vivoit, & qu'il s'étoit rendu digne de l'affection qu'elle avoit conçue pour lui. Mais ne lui diſſimulant point le caprice de ſon cœur, elle ajouta qu'elle s'étoit efforcée juſqu'alors de lui cacher la vérité de ſa naiſſance, & que ſon deſſein étoit de le tenir pendant toute ſa vie dans cette erreur; qu'à ce prix elle étoit toujours réſolue, non-ſeulement de lui ſervir de mère, mais de lui aſſurer quelque jour la ſucceſſion de tout ſon bien; qu'il portoit déjà ſon nom & ſes armes; enfin, qu'il ſe croyoit lui-même deſtiné par la nature à ſon héritage, & que la force de l'habitude lui avoit fait prendre pour elle tous les ſentimens d'un fils tendre & reſpectueux; qu'elle trouvoit tant de douceur dans cette illuſion, que le plus grand malheur qu'elle eût à craindre étoit de la voir finir; qu'elle ne répondoit pas même de la durée de ſes anciennes diſpoſitions, ſi, en détrompant ſon cher fils, on lui donnoit lieu de ſe refroidir dans les ſentimens qu'il avoit pour elle, ou peut-être d'en changer la nature; qu'il étoit par conſéquent d'une importance égale pour l'un & pour l'autre, qu'on le laiſsât dans l'ignorance où elle l'avoit élevé; que ſoit faveur, ou juſtice, elle demandoit qu'on eût cette complaiſance pour elle, du moins juſqu'à ſa mort. En un mot, dit-elle à l'étranger, vous êtes le maître du ſort de votre frère. La vérité & l'honneur ne m'ont pas

permis de vous déguiſer ce que je ſouhaiterois que toute la terre ignorât comme lui ; mais vous le perdez, ſi, en lui communiquant les lumières que vous venez de recevoir, vous me raviſſez quelque choſe du plaiſir que je me ſuis fait juſqu'à préſent de les lui refuſer. Penſez-y bien, reprit-elle encore ; car je me ſens là-deſſus des délicateſſes qui ne me permettront jamais de m'en rapporter aux apparences, ni de me laiſſer tromper par des ſentimens contrefaits.

Quelque bizarrerie qu'il y eût dans toutes ces idées, le gentilhomme irlandois ſe crut obligé de lui répondre qu'elle ne demandoit rien qu'elle n'eût droit d'exiger ; & ſe réduiſant au déſir de voir ſon frère, il proteſta que tout ce qu'il venoit d'entendre demeureroit auſſi long-tems ſecret qu'elle le jugeroit à propos. Elle ne fit pas difficulté, après cette promeſſe, de lui apprendre qu'il étoit mouſquetaire, & qu'il pouvoit le voir à Paris. En effet, quand la tendreſſe du ſang n'auroit pas ſuffi pour l'empêcher de nuire à la fortune de ſon frère, il y étoit lui-même ſi intéreſſé par les avantages qu'il pouvoit en eſpérer, que cette ſeule raiſon devoit l'engager au ſilence. Il partit dans la diſpoſition de le garder, & loin de ſe défier de ſa propre diſcrétion, il ſe faiſoit d'avance un plaiſir du rôle ſingulier qu'il alloit ſoutenir. Son impatience ne lui permit pas de

remettre bien loin la ſatisfaction qu'il avoit déſirée. Il ſe la procura preſqu'en arrivant, & le haſard le ſervit ſi bien, qu'au lieu du ſeul plaiſir de la vue, qu'il s'étoit propoſé, il eut, dès le premier jour, celui de ſouper avec ſon frère, par l'entremiſe d'un officier irlandois qui avoit quelques liaiſons à l'hôtel des mouſquetaires.

Si ce fut d'abord la curioſité qui lui fit parcourir avidement toute ſa figure, il ſentit bientôt que la force de la nature le ramenoit à cette occupation malgré lui. Pendant toute la ſoirée, il ne put détourner un moment les yeux d'un viſage dont chaque trait réveilloit au fond de ſon cœur quelque ſentiment tendre. D'un autre côté, le même pouvoir agiſſoit ſecrètement ſur ſon frère. Celui-ci ne prit d'abord les mouvemens qui l'agitoient, que pour une eſpèce d'embarras, qu'il attribuoit à l'attention continuelle avec laquelle il ſe voyoit obſervé; mais les ſentant croître avec un intérêt dont il ne pouvoit ſe rendre raiſon à lui-même, il les regarda à la fin comme un de ces penchans ſympathiques qui préviennent quelquefois le cœur ſans qu'il en puiſſe démêler la cauſe, & qui le diſpoſent à aimer ce qu'il ne connoît pas.

Ils ſe quittèrent tous les deux avec une preſſante envie de ſe revoir. Le mouſquetaire d'autant plus ardent, qu'il croyoit n'avoir aucune meſure

à garder, pria dès le lendemain l'officier irlandois qui lui avoit procuré cette nouvelle connoiſſance, de ménager entr'eux une liaiſon plus étroite. Ils continuèrent ainſi de ſe voir, & leur goût ne faiſant qu'augmenter mutuellement l'un pour l'autre, ils devinrent preſqu'inſéparables. On raiſonna beaucoup ſur une amitié qui reſſembloit ſi fort à la paſſion. Dans un tems où ces affectations de tendreſſe & de familiarités n'étoient pas toujours innocentes, il ſe trouva quelque mauvais plaiſant qui donna un tour odieux à leur liaiſon. Tel fut du moins le prétexte qui ſervit à celui qui étoit chargé du ſecret, pour ſe juſtifier de l'avoir rompu.. Il ne devoit pas s'imaginer d'ailleurs que ſon indiſcrétion pût devenir ſi funeſte à ſon frère; & ceux qui l'accuſent d'avoir manqué de force pour ſe taire, ne lui font pas un crime de s'être laiſſé vaincre par celle des ſentimens naturels.

Un jour que le mouſquetaire lui parloit avec étonnement de l'inclination qui lui faiſoit ſouhaiter de le voir, & qui le portoit à l'aimer, il ne put s'empêcher de lui en découvrir la cauſe, & de l'embraſſer avec tendreſſe, en faiſant ſuccéder le nom de frère à celui d'ami. Cependant, il y ajouta auſſi-tôt toutes les raiſons qui devoient les obliger l'un & l'autre à bien uſer de cette confidence, & ne lui cachant point l'entretien qu'il avoit eu avec celle qu'il prenoit pour ſa mère, il

lui fit craindre qu'elle ne fût capable effectivement de renoncer a ce titre ſi elle s'appercevoit qu'il ceſsât de le lui donner avec le même air de perſuaſion & les mêmes apparences de tendreſſe. Quelque trouble que cette déclaration eût jeté dans le cœur du mouſquetaire, il promit de ſe renfermer dans les bornes qu'il lui impoſoit, & ils convinrent enſemble de la conduite qu'ils devoient tenir. Du reſpect & de l'attachement pour une dame aimable & généreuſe ne pouvoient paroître un devoir bien pénible. Auſſi, fit-on ſerment de ne s'en écarter jamais; & les marques qu'elle pouvoit en attendre, ne devoient pas cauſer plus de peine à un jeune homme bien élevé, qui n'avoit beſoin d'aucun effort pour ſuivre les mouvemens de ſa politeſſe & de ſa reconnoiſſance.

Mais le danger étoit d'un autre côté. L'idée d'une mère qu'il n'avoit jamais vue, & qui lui revenoit ſans ceſſe à l'eſprit, ſous mille formes capables de l'attendrir, troubla bientôt la tranquillité de ſon cœur. Le déſir de la voir devint un tourment qu'il ne put ſupporter. Il en fit l'ouverture à ſon frère, qui lui repréſenta vivement ſes propres craintes, & qui l'exhorta à prendre plus d'empire ſur ſes ſentimens. Ce conſeil ne fut pas écouté. La perte même de ſes eſpérances ne lui parut pas un mal qui dût l'ar-

rêter. Mais il ne put ſe perſuader d'ailleurs qu'une dame à qui il ne ſuppoſoit point d'autre motif que ſa généroſité, dans tout ce qu'elle avoit fait pour lui, s'offenſât jamais de le voir céder à des ſentimens auſſi juſtes que ceux de la nature, lorſqu'il lui proteſteroit ſur-tout qu'ils n'altéroient point ceux qu'elle avoit droit d'exiger. En vain ſon frère fit mille efforts pour lui ôter cette penſée. Il partit dans le deſſein d'ouvrir ſon cœur à ſa bienfaitrice, & de lui demander la permiſſion d'entreprendre le voyage d'Irlande.

Il fut reçu d'elle avec les marques ordinaires de ſon affection. Elle ne ſe défioit de rien, & ſa paſſion pour ce cher fils étoit au comble. Cependant, à peine en effet eut-il commencé à s'expliquer, qu'elle comprit ce qui l'amenoit. Un dépit mortel éteignit à l'heure même tous ſes autres ſentimens. On vous a perdu, lui dit-elle, en l'interrompant, je ceſſe d'être votre mère, puiſque vous n'ignorez plus de qui vous êtes fils. Retournez à ceux qui vous ont rendu ce bon office, & ne vous préſentez plus devant moi. La noire jalouſie qui la poſſédoit la fit rentrer auſſi-tôt dans un cabinet, où elle s'enferma ſeule, ſans vouloir un moment prêter l'oreille aux plaintes & aux ſupplications du jeune homme. Il comprit enfin que ſes raiſonnemens l'avoient trompé; mais le malheur qu'il commençoit à craindre, le touchant beau-

coup moins que ce qu'il croyoit devoir à la nature, il réſolut de renoncer plutôt à ſa fortune qu'aux obligations d'un fils bien né, qui ne doit rien avoir de ſi cher que ceux dont il tient la naiſſance. Cette réſolution ne l'empêcha pas de renouveler ſes efforts, pour attendrir un cœur dont il mettoit l'affection au premier rang, après celle de ſa mère. Il étoit aimé des domeſtiques, qui étoient accoutumés à le traiter comme leur maître. Il vint à bout par leurs ſecours de s'introduire dans l'appartement de la dame, malgré la rigueur avec laquelle elle avoit défendu qu'on lui permît d'en approcher. Elle voulut fuir, mais il la retint. Cette ſcène, une des plus ſingulières que la tendreſſe & la jalouſie aient jamais produites, aboutit à une eſpèce de compoſition entre les deux parties. La dame promit de rendre ſon amitié & d'oublier ce qui l'avoit offenſée, à condition qu'on s'engageât, auſſi long-tems qu'elle ſeroit au monde, à ne pas faire le voyage d'Irlande, & à ne jamais donner le nom de mère en ſa préſence à cette dame irlandoiſe, qu'elle regardoit comme ſa rivale. De ſon côté, le mouſquetaire donna ſa parole, mais dans les termes les plus vagues qu'il put employer, d'obéir ſans réſerve à celle qu'il vouloit aimer toute ſa vie comme une mère, & de ne jamais rien entreprendre qui fût capable de la chagriner. Son

eſpérance étoit de ſe ſauver à la faveur de cette équivoque, & de trouver quelqu'occaſion d'aller ſecrètement en Irlande.

La paix étant rétablie par cet heureux traité, il laiſſa paſſer quelques mois, pendant leſquels il prit des meſures ſi juſtes, que s'étant dérobé de Paris avec un congé de la cour, il fut abſent plus de trois ſemaines ſans qu'on eût le moindre ſoupçon de ſon départ. Enfin la fortune, qui ne le deſtinoit pas à l'héritage qu'un peu plus de modération pouvoit lui aſſurer, voulut que ſa bienfaitrice tombât pendant ſon abſence dans une maladie dangereuſe, & que ſe croyant à la fin de ſa vie, elle ſouhaitât ardemment de le voir. On lui écrivit, on le chercha inutilement, & l'on découvrit enfin, par le témoignage des officiers de ſon corps, qu'il étoit paſſé en Irlande. Cette nouvelle, qui fut rapportée avec trop peu de ménagement, fit tant d'impreſſion ſur une perſonne mourante, qu'elle n'y réſiſta point. Toutes ſes fureurs s'étant rallumées, elle expira peu de jours après, dans les plus amers ſentimens d'une douleur qu'elle croyoit juſte, & ſans laiſſer la moindre partie de ſon bien à l'ingrat dont elle ſe croyoit mépriſée.

ETRANGE ACCIDENT

ARRIVÉ

A UNE JEUNE ANGLOISE.

UNE jeune angloiſe de la petite province de *Carnarvan*, ſe croyoit à la veille d'être heureuſe, par un mariage conforme à ſes inclinations. Elle en attendoit l'heure avec une impatience qui ne peut être comparée qu'à celle de ſon amant. Leur tendreſſe avoit été traverſée par mille obſtacles, & la conſtance avec laquelle ils étoient parvenus à les ſurmonter, paſſoit pour un miracle de l'amour. Enfin le jour marqué pour leur bonheur arriva ſans la moindre apparence de nuage. On étoit déjà coëffée, vêtue, plus brillante & plus aimable que jamais, ſous la parure nuptiale. Il ne manquoit que la préſence de l'amant pour ſe rendre à l'égliſe. L'amour l'ayant amené au même moment, il préſente la main à ſa maîtreſſe en homme ſûr de ſa conquête. Elle ſe lève pour la recevoir. Mais par le plus étrange effet que la joie ou la pudeur ait jamais produit, elle eſt ſaiſie d'un tremblement violent qui ſe communique d'abord à toutes les parties de ſon corps,

& qui, après avoir duré quelques minutes, ſe réunit dans ſes genoux, & la fait tomber comme une maſſe de plomb, qui ſe précipite par ſon propre poids.

Cet accident n'étant accompagné d'aucune autre marque d'indiſpoſition & de foibleſſe, on ſe flattoit qu'un peu de repos ſeroit capable de la rétablir. On s'efforça de la relever, & de l'aider à gagner ſon lit, mais les reſſorts de ſes jarrêts ſe trouvèrent ſi abſolument relâchés, qu'il lui fut impoſſible de faire un pas, même avec le ſecours de ceux qui la ſoutenoient. Enfin le tremblement ceſſa. Il ne lui reſta pas le moindre ſentiment de douleur. On n'apperçut aucune marque extérieure d'altération dans ſes jambes. Cependant elles ont refuſé de lui rendre le ſervice ordinaire, ſans qu'on ait pu trouver de remède à une ſi étrange maladie. Elle ne peut même les allonger, ni leur donner le moindre mouvement, quoiqu'elle ſouffre ſans peine qu'un autre les faſſe plier & les allonge. C'eſt une partie de ſon corps qui n'eſt plus pour elle qu'un fardeau inutile.

L'amant dont on doit ſe figurer le déſeſpoir par l'idée qu'on a donnée de ſa paſſion, n'a pu ſupporter que ſon bonheur fût retardé par un ſi cruel contre-tems. Dans l'état où eſt ſa belle, il a trouvé facilement le moyen de la vaincre, &, pour elle, la foibleſſe de ſes jambes lui a ſervi

d'excuſe. On aſſure que les parens, après s'être apperçu que l'amour leur avoit fait faire trop de chemin, ont pris le parti de les faire entrer du moins dans la voie légitime, en les mariant dans leur chambre. Bien des gens plaignent le mari, qui ſe trouve forcé d'aimer conſtamment une femme ſans jambes. D'autres, qui penſent ſans doute beaucoup mieux, eſtiment qu'un mari peut ſe paſſer de jambes dans une femme, pourvu qu'il y trouve une tête raiſonnable & un cœur tendre. Quelques-uns prétendent même que le monde n'en iroit pas plus mal, & que la fidélité ſur-tout s'en trouveroit fort bien dans les mariages, ſi toutes les femmes reſſembloient par les jambes à l'épouſe de Carnarvan.

UTILITÉ D'UN BON CONSEIL.

UN anglois de quelque diſtinction s'étoit rendu à la campagne, pour s'y remettre un peu des embarras de la ville. Il y avoit près de ſa terre un grand bois, dans lequel il prenoit plaiſir à s'aller promener ſeul, & où il s'oublioit quelquefois des heures entières. Quelques payſans du voiſinage, voleurs de profeſſion, réſolurent enſemble de le dépouiller de tout ce qu'il avoit ſur lui; & de peur de manquer leur coup, ils convinrent que l'un d'entr'eux ſe poſteroit à l'entrée du bois, pour les avertir par quelques ſignes, lorſqu'il verroit leur proie s'approcher. Le gentilhomme ne manqua point de ſe rendre à ſa promenade ordinaire; mais ayant pris une route détournée, il ſe trouva fort proche de l'eſpion avant que celui-ci eût pu l'appercevoir. Comme le gentilhomme étoit d'un caractère fort humain, il s'arrêta vis-à-vis de cet inconnu, qu'il prit pour un pauvre paſſant; & lui ayant fait

diverſes queſtions avec beaucoup de douceur & de bonté, il finit par lui faire préſent de quelques ſchellings. Cette généroſité toucha le voleur; cependant ne voulant point ſe trahir lui-même, ni ſes compagnons, il ſe contenta de ne pas faire le ſigne dont il étoit convenu avec eux, & de donner une eſpèce d'avis à ſon bienfaiteur, par un proverbe anglois qu'il lui répéta deux ou trois fois à meſure qu'il s'éloignoit. Le ſens de ce proverbe eſt, « Qu'il ne faut point aller ſeul » dans un bois, quand on peut ſe faire accom- » pagner. »

Le gentilhomme continua ſon chemin, ſans y faire beaucoup d'attention. Il eut le malheur de tomber entre les mains des voleurs qui étoient à l'attendre, & qui le dépouillèrent avec beaucoup de dureté & de violence. Il retourna chez lui nud & bleſſé. Son crédit porta la juſtice des environs à faire des perquiſitions ſi exactes, que ſur quelques ſoupçons l'on ſe ſaiſit enfin d'un des brigands, & l'on tira de ſa bouche non-ſeulement l'aveu du crime, mais encore le nom de tous les complices. Ils furent tous arrêtés, & parmi eux celui qui avoit ſervi de ſentinelle. L'étonnement du gentilhomme fut extrême, lorſqu'étant confronté aux coupables, il reconnut le malheureux avec lequel il s'étoit entretenu, & qu'il avoit pris pour un paſſant. Il voulut

d'abord le déclarer innocent. Mais on lui fit entendre qu'il étoit chargé par la dépoſition des autres, & qu'il confeſſoit lui-même d'avoir eu part au profit du vol. Cependant en éclairciſſant toutes les circonſtances que j'ai rapportées, on trouva quelqu'apparence de repentir dans le ſoin qu'il avoit eu de ne pas donner le ſignal à ſes compagnons ; & le gentilhomme d'ailleurs fit valoir dans un ſens ſi favorable le conſeil qu'il lui avoit répété pluſieurs fois ; *de ne pas aller ſeul au bois lorſqu'il pouvoit ſe faire accompagner*, que cette ſeule raiſon parut ſuffiſante pour le ſauver du ſupplice.

AVENTURE SINGULIÈRE.

ON avoit fait à Londres peu d'attention à une lettre inſérée dans certaine feuille périodique, nommée *The Auditor*, parce qu'on y eſt accoutumé à regarder ces ſortes de pièces comme un jeu de l'imagination de l'auteur. Mais cette lettre, qui n'étoit point feinte, ayant eu des effets réels, on va d'abord la rapporter ici.

M. L'AUDITEUR,

« Je ſens le beſoin que j'ai du mariage, J'ai » deux amans qui penſent ſérieuſement à m'épou- » ſer; mais quoique je ſois réſolue d'en accepter » un, le choix m'eſt extrêmement difficile. Dé- » terminez-moi, s'il vous plaît, par vos conſeils. » Le premier eſt un homme bien fait, d'une » humeur douce & polie, mais ſérieuſe. Il ne » m'entretient que de choſes graves & ſolides, » & il prend plaiſir, dit-il, à m'entendre rai- » ſonner. Il me parle ſouvent des charmes d'une » vie retirée dans la ſolitude d'une belle cam-

» pagne, avec la compagnie d'un ami. Il m'a-
» vertit naturellement de mes défauts. Il tâche
» de m'inſpirer du goût pour la lecture. Il me
» preſſe à tous momens de le prendre pour
» époux, & il m'aſſure que je le rendrai heu-
» reux. Sa figure, comme je vous l'ai dit, eſt
» fort agréable, mais il ſe met toujours fort
» ſimplement. Il hait les bals & les grandes
» aſſemblées, quoiqu'il danſe & qu'il chante
» avec beaucoup de grâce, ſans ſe faire preſſer
» pour cela, lorſqu'il eſt avec ſes amis. Il n'eſt
» point avare, mais on ne lui verra jamais dé-
» penſer deux guinées, lorſqu'une ſeule ſuffit.
» Enfin, ſans être d'une gaîté extraordinaire,
» ſa contenance eſt toujours riante & tranquille,
» excepté lorſqu'il paroît craindre que je ne lui
» préfère ſon rival, car il s'afflige alors ſi ſincé-
» rement, que j'en ſuis touchée; & il me pro-
» teſte que ſi je lui refuſe ma main, il ne cher-
» chera jamais d'autre épouſe.

» L'autre eſt d'un caractère tout différent.
» Imaginez-vous le plus joli homme du monde,
» la plus belle taille, le plus beau port, le
» viſage & les yeux charmans. Il n'ignore rien;
» poéſies, chanſons, nouvelles, aventures de
« ville. Il raconte ſi agréablement, qu'on ne ſe
» laſſe point de l'entendre. On n'a jamais eu
» tant de paſſion que lui pour la danſe. Auſſi

» danſe-t-il comme un ange. Tout ce qu'il fait » a de la grâce. Il eſt magnifique en habits, & » il dépenſe ſon argent avec une facilité & une » nobleſſe admirable. C'eſt la créature la plus » vive que j'aie jamais vue; il ne ſauroit être » dans la même place pendant deux minutes; il » étouffe de rire pour la moindre choſe. Cepen- » dant il m'aime avec tant de paſſion, qu'il eſt » ſans ceſſe à m'admirer, & qu'il ne ſe laſſe » point de parler de mes bonnes qualités. Il » m'a juré mille fois que s'il n'obtient pas mon » cœur & ma main, il ſe tuera de déſeſpoir; & » dans le fond, il me dit cela d'un air qui me » le fait craindre. Je ſerois fâchée d'être la » cauſe.... Mais je vous demande, monſieur, » votre opinion, & je ſuis,

Votre très-humble, &c.

P. S. « J'oublioís de vous dire que j'ai natu- » rellement l'humeur gaie, que j'aime la danſe » & la muſique à la folie, que je n'ai point de » goût pour la campagne: enfin que j'aurois » peine à vivre ſans aller au bal & aux ſpec- » tacles. »

L'auditeur en inſérant cette lettre dans ſa feuille, y joignit une courte réponſe, ſuivant ſa coutume. Le ſens étoit que la demoiſelle n'avoit beſoin, pour ſe déterminer, que de relire

elle-même sa lettre. Quelle que fût son intention en lui donnant ce conseil, elle s'expliqua apparemment de la manière la plus favorable à ses désirs Le petit-maître fut préféré peu de jours après à l'amant sage ; le mariage se conclut, & dans les premiers momens, madame de..... découvrit à son époux, non-seulement que c'étoit elle qui avoit écrit à l'auditeur la lettre que tout le monde avoit lue dans sa feuille, mais qu'elle n'avoit point eu d'autre motif que sa réponse pour se déterminer. Cette indiscrétion lui coûta cher. L'époux rassasié dans moins d'une semaine, prit occasion de cette confidence pour la traiter d'abord avec beaucoup de froideur. Il prétendit se justifier aux yeux de ceux qui s'en apperçurent, en leur racontant de quelle manière son mariage s'étoit fait. Il avoit été trompé; il croyoit épouser une femme dont il étoit aimé; c'étoit un malheur, disoit-il, dont rien ne le pouvoit consoler. Il ne laissa pas de chercher sa consolation dans le redoublement de sa dépense, & sur-tout dans la compagnie de quelques femmes qui aidèrent à le dégoûter de son épouse plus que jamais. La haine suivit de près l'indifférence. Il affecta de ne la plus voir, & irrité à la fin de quelques reproches qu'elle lui fit avec un peu d'amertume, il la força de quitter Londres, pour aller vivre dans une campagne fort solitaire.

Elle ſentit alors toute ſon infortune, mais ſans y pouvoir trouver de remède. Le ſouvenir de l'amant qu'elle avoit rejeté, ne fit qu'augmenter ſon déſeſpoir. Quelle différence entre la ſolitude où elle étoit réduite, & celle dont il lui avoit tracé une ſi douce image ! Ce fut à lui néanmoins qu'elle eut recours pour adoucir l'horreur de ſa condition. Elle connoiſſoit l'honnêteté de ſon caractère ; elle ſe crut permis de l'appeler quelquefois chez elle, ſur le pied du moins d'un ami. Il y alla, ſans faire trop valoir ſa complaiſance. Dans le fond, il l'aimoit toujours avec la même tendreſſe, mais tous ceux qui le connoiſſoient étoient perſuadés de l'innocence de ſes viſites, & qu'il n'avoit point d'autres vues que de la conſoler par ſon entretien. Il y a même aſſez d'apparence que ce fut ſa droiture qui lui fit négliger toutes ſortes de précautions. Il en prit ſi peu, que le mari fut informé de ſes aſſiduités. Il les interpréta mal ; & plus ſenſible à l'honneur qu'il ne l'avoit été à la juſtice, il ſe rendit à la campagne de ſon épouſe, au moment qu'on l'attendoit le moins. Il y trouva ſon ancien rival : on ne dit point dans quel état ; mais ſa rage augmentant avec ſes ſoupçons, il fondit ſur lui l'épée à la main, ſans aucune meſure. L'autre qui étoit brave, conſerva aſſez de pré-

ſence d'eſprit pour ſe défendre. Il perça l'infidèle époux d'un coup d'épée qui lui ôta la vie.

Il fallut ſe cacher quelque tems par bienſéance ; mais cet accident n'ayant eu beſoin que d'être expliqué pour être pardonné, il ne ſe trouva même perſonne qui en ſollicitât la punition. Madame de..... ſe trouva libre ainſi par un coup qu'elle regarda comme une faveur du ciel. La bienſéance l'arrêta quelque tems. Mais ſentant enfin qu'elle ne devoit qu'un foible reſpect à la mémoire d'un homme qui ne l'avoit jamais traitée comme ſon épouſe, ou qui ne l'avoit priſe pour telle que pour la tourmenter & la rendre malheureuſe, elle ne ſe fit pas preſſer pour donner ſa main à l'amant qu'elle avoit d'abord ſi injuſtement rejeté.

AVENTURE INTÉRESSANTE,

OU

LES BOHÈMIENS.

EN voyageant le long du Rhône, ſans autre ſuite qu'un laquais. M..... apperçut devant lui à quelque diſtance, un ſpectacle qui lui inſpira d'abord de la frayeur. Le chemin n'étoit pas large, mais dans le lieu où le phénomène paroiſſoit, les rochers qui bordent la côte ſe retirent un peu vers la plaine, & forment un coude de quelqu'étendue, qui laiſſe le long du fleuve, une plage fort expoſée à l'ardeur du ſoleil. Le voyageur crut y découvrir plus de trente perſonnes qui paroiſſoient rangées ſur la même ligne, le viſage tourné directement au ſoleil. A meſure qu'il approchoit, il remarqua qu'elles étoient nues. Deux hommes à cheval n'étant pas capables de leur cauſer de l'épouvante, il ne ſe fit aucun changement dans la ſituation de cette bande joyeuſe, juſqu'à l'arrivée des deux cavaliers, que la ſurpriſe fit arrêter à la tête de la ligne. M..... curieux, comme il étoit naturel de l'être, demanda la cauſe d'une cérémonie ſi

extraordinaire. Un homme âgé, qui ſe trouvoit le plus proche de lui, fit cette réponſe.

Vous voyez des gens qui ne font de mal à perſonne, & qui tâchent au contraire de rendre ſervice à ceux qui veulent les employer. Nous ſommes connus ſous le nom d'*Egyptiens*, ou de *Bohémiens*, car on ne s'accorde pas ſur nos titres, & je vous aſſure que nous ſommes là-deſſus fort indifférens. Vous comprenez tout d'un coup qui nous ſommes; mais comme il eſt néceſſaire à notre condition d'être noirs, ou du moins fort baſanés, & que la nature ne répond pas tout-à-fait à nos vues, nous employons un peu d'art pour ſuppléer à ce qu'elle nous refuſe. Il lui fit voir en même tems une proviſion de graiſſe dont ils ſe frottoient pour faciliter l'action du ſoleil; ſi vous voulez ſavoir, reprit-il, pourquoi cet endroit nous a paru plus propre qu'un autre à cet exercice, c'eſt qu'après nous y être noircis au ſoleil pendant tout le jour, nous trouvons le ſoir à quelques pas d'ici des fours à charbon, où la fumée achève de nous donner une couleur qui ne s'efface pas de long-tems.

Il y a bien d'autres choſes que je voudrois ſavoir, interrompit M....., & je ſuis ravi d'avoir cette occaſion de les apprendre. Dites-moi d'abord comment vous oſez former une aſſemblée ſi nombreuſe, & ſi vous ne craignez pas que

les maréchauſſées voiſines ne vous éclairent de trop près. C'eſt encore une des raiſons, répondit le vieillard, qui nous fait préférer ce canton à quantité d'autres. Nous ſommes ici tranquilles, parce que nous vivons fort bien avec les charbonniers, qui nous prêtent volontiers leur nom, & notre couleur ne les dément point. Nous leur faiſons part de notre petit butin, & le feu de leur four nous ſert à le cuire. Mais vous demeurez donc ici habituellement, reprit le voyageur? Et quel emploi faites-vous de vos talens dans un lieu ſi déſert? Le vieillard le pria de l'écouter.

Si vous avez tant de curioſité, lui dit-il, de connoître nos occupations & nos uſages, je ſuis prêt à vous ſatisfaire. Je vais renvoyer tous mes compagnons, qui ont été ici aſſez long-tems, & je vous ferai le récit que vous paroiſſez déſirer. Vous me donnerez ce que vous jugerez à propos, car nous ne prenons que ce qui nous eſt offert volontairement. Et ſans attendre ſa réponſe, il fit ſigne aux autres de ſe retirer.

Vous comprenez, reprit-il, par la promptitude avec laquelle ils m'ont obéi, que je ſuis leur chef. Il y a vingt ans que je porte cette qualité. Nous nous aſſemblons ici chaque année au mois d'août, qui eſt le tems le plus propre à

nous noircir. Nos femmes y ſont auſſi, mais la pudeur ne leur permettant pas de paroître nues avec nous, elles nous ſuccèdent auſſitôt que nous avons repris nos habits. Nous paſſons le tems des grandes chaleurs dans cette forêt, & nous avons d'autant plus de facilité pour notre nourriture, que tous les payſans des villages voiſins étant occupés de leur moiſſon, nos femmes & nos enfans en font plus aiſément la guerre à leurs poules. Elles obſervent néanmoins de ne pas cauſer trop de déſordre. Soit qu'on nous aime ou qu'on nous craigne, nous n'avons point encore été chagrinés. D'ailleurs, il nous reſte toujours aſſez d'argent des profits de notre année, pour nous procurer de quoi vivre largement. Mon âge, qui paſſe ſoixante ans, n'empêche pas que je n'aie une femme, jeune & bien faite, qui a gagné deux mille francs dans notre dernier tour de France.

Je ſuis ſans enfans; mais il n'y en a que trop dans notre bande, la difficulté de les porter avec nous, eſt un des plus grands embarras de nos longues courſes. Cependant, ils nous deviennent ſi utiles lorſqu'ils ſont aſſez forts pour marcher, qu'ils nous dédommagent bien de leur éducation. Nous n'épargnons rien pour les former, car il y a toujours une différence extrême entre ceux qui ſont ainſi accoutumés à notre profeſſion dès

leur naiſſance, & les aventuriers qui ſe joignent à nous dans nos voyages. Nous avons pluſieurs petites filles qui danſent en perfection, & qui s'entendent déjà mieux que leurs mères à connoître les marques de la main. Vous auriez peine à croire ce qu'elles nous valent dans certaines provinces; telles que la Gaſcogne, le Languedoc & la Provence, où l'on eſt paſſionné pour la danſe, à la ville comme à la campagne. Nous les inſtruiſons pendant que nous ſommes dans cette forêt, & nous avons des femmes parmi nous qui donneroient des leçons aux maîtres de ville.

Quand on m'a déféré la qualité de chef, il y avoit du déſordre dans nos mœurs. L'exemple de quelques-uns de nos compagnons, qui ſont tombés entre les mains de la juſtice, m'a fait comprendre que nous avions beſoin de ſageſſe. C'eſt moi qui me ſuis aviſé le premier de choiſir un endroit fixe pour nous aſſembler tous les ans; & quoique j'aie pris pour prétexte la néceſſité de nous noircir, ma principale vue étoit de connoître par un mois d'habitude le caractère & les mœurs de tous mes aſſociés. Je leur repréſente de quelle conſéquence il eſt pour nous de ne pas nous rendre odieux par nos déſordres. En particulier, j'ai toujours entretenu tant de modération entre ceux qui m'accompagnent, qu'on

me voit revenir avec plaiſir dans tous les cantons où j'ai déjà paſſé, & je reçois ſouvent des reproches lorſque je ſuis plus d'un an ſans y reparoître avec ma troupe. Je ne craindrois nulle part de me préſenter ouvertement, ſi je pouvois mener tous nos gens dans une ſeule bande ; je trouverois le moyen de les contenir ; mais la néceſſité où nous ſommes de nous ſéparer, m'expoſe quelquefois à bien des chagrins. Nos bandes ne peuvent être compoſées que de cinq ou ſix perſonnes ; encore n'oſe-t-on ſe préſenter dans les villes en ſi grand nombre. On ſe diviſe pour y entrer, & ceux dont les inclinations ſont mauvaiſes, profitent de l'abſence de leurs compagnons pour faire des actions qui nous déshonorent. J'en ai chaſſé plus d'un qui étoient tombés dans ces baſſeſſes-là, & pour retenir les autres par la terreur, j'ai déféré moi-même au grand-prévôt de Toulouſe, un de ces malheureux qui avoit volé un marchand ſur le grand chemin. Il fut exécuté, & je forçai ceux que j'avois avec moi d'aſſiſter à ſon ſupplice. Je ne leur ai jamais fait un crime de prendre adroitement ce qui eſt néceſſaire à la vie, parce que je ſuis perſuadé que dans le beſoin, tous les hommes ont le même droit à ce qui ſert de nourriture. Mais je ne pardonne pas la violence, & je défends avec la dernière rigueur, le vol

de tous les biens qui coûtent du travail au poſſeſſeur. Il y a de l'injuſtice à priver autrui du fruit de ſes peines. Ainſi je ne permettrois pas qu'on prît un morceau de pain, & je ſouffre qu'on prenne adroitement une poule.

D'autres pourroient exiger un tribut de leurs compagnons; mais je conſidère que la plupart ont moins de bonheur ou de talens que ma femme & moi. Il s'en trouve pluſieurs qui reviennent plus miſérables à la fin d'une année, qu'ils n'étoient à leur départ. La pitié me porte encore à leur faire part de ce que j'ai acquis.

Ce récit ayant beaucoup amuſé M....., il fit diverſes queſtions au vieillard. Il lui demanda s'il étoit né dans ſa condition: oui, répondit-il, & quoique j'ignore le commencement de ma race, je ſais par tradition qu'elle eſt fort ancienne. C'eſt à ce titre, autant que pour mes autres qualités, qu'on m'a déféré le commandement. Une partie de mes compagnons ſont Egyptiens comme moi de père en fils, & cet avantage eſt ſi conſidéré parmi nous, que cette bande eſt toujours obligée d'avoir un naturel pour chef. Mais il nous arrive quelquefois de faire des recrues dans nos voyages. Nous ne refuſons pas de recevoir les ſujets qui ſe préſentent, lorſque nous leur remarquons quelque talent. Ma femme, par exemple, n'eſt pas

née dans le métier qu'elle exerce, quoiqu'il y en ait peu qui réuſſiſſent auſſi heureuſement. Elle eſt fille d'un gentilhomme, qui l'a forcée par ſa mauvaiſe humeur de prendre un parti auquel je m'imagine qu'elle ne penſoit guère. M..... ſurpris de ce qu'il entendoit, pria le vieillard de lui raconter une ſi étrange aventure. Il n'eut pas de peine à l'y engager.

A l'âge de ſeize ou dix-ſept ans, lui dit-il, ma femme, qui étoit d'une humeur badine, eut quelques familiarités avec un payſan de ſon village, & ſon père s'en apperçut bientôt au changement de ſa taille. Ce gentilhomme étoit fier; il lui demanda, le piſtolet à la main, de qui elle avoit reçu le préſent qu'elle ne pouvoit plus déguiſer. L'ayant forcée ainſi de confeſſer ſa foibleſſe, il lui promit de ne pas lui ôter la vie, mais il fit appeler le payſan, duquel il tira la même confeſſion; & ſans s'échauffer beaucoup, il déclara à ſa fille que puiſqu'elle avoit eu du goût pour un homme de cette ſorte, c'étoit une marque qu'elle n'étoit pas faite pour l'état où elle étoit née. Là-deſſus, il lui fit quitter les habits de ſa naiſſance, & lui en ayant fait prendre de conformes à la condition où il vouloit la faire entrer, il lui promit de la marier dès le même jour avec ſon amant. Il lui donna une petite maiſon, une vache; enfin, tout ce qui leur

étoit néceſſaire, pour s'établir comme d'honnêtes payſans, & la faiſant conduire ſur le champ chez ſon beau-père, à qui il voulut qu'elle allât rendre ſes reſpects, il fit avertir en même tems le curé de ſe diſpoſer pour la cérémonie.

Un châtiment ſi terrible, que la raillerie & la honte rendoient encore plus inſupportable, fit chercher à ma femme un moment favorable pour ſe dérober. Elle ſe gliſſa dans un bois voiſin où elle paſſa deux jours & deux nuits, réſolue de ſe laiſſer mourir de faim. Le haſard me fit choiſir le même lieu pour me rafraîchir avec mes compagnons; j'apperçus cette malheureuſe créature qui étoit étendue ſur l'herbe, & déjà ſi languiſſante, qu'elle avoit peine à ſe remuer. Je la forçai de prendre quelques alimens qui réparèrent ſes forces. Elle ne ſe fit pas preſſer pour m'apprendre ſon malheur; la compaſſion & l'amour me diſposèrent à lui offrir toutes ſortes de ſervices. Je ne lui déguiſai pas qui j'étois, & je lui propoſai de me ſuivre, elle y conſentit. Je ne me ſuis jamais flatté qu'elle ait pris cette réſolution par tendreſſe pour moi, mais le déſeſpoir & l'envie de s'éloigner de ſon village étoient capables de lui faire tout accepter. J'étois déjà le chef de ma troupe; j'avois perdu depuis quelques mois ma première femme. Une

ſi belle occaſion me fit oublier le deſſein où j'étois de ne plus penſer au mariage.

Cependant, ſi l'avarice eût été ma paſſion, je n'aurois pas été long-tems à me repentir de mon engagement. Ma femme étant trop délicate pour s'accoutumer tout d'un coup à notre façon de vivre, je m'épuiſai bientôt par les dépenſes continuelles où je me jetai pour lui fournir les voitures & les commodités dont elle ne pouvoit ſe paſſer. D'ailleurs il me devint preſqu'impoſſible de m'arrêter deux jours dans le même lieu, ſans m'expoſer à mille fâcheuſes aventures. Tout le monde admiroit la jeuneſſe & la figure de ma compagne. Si nous entrions dans une ville, nous étions obſédés d'une foule de jeunes gens qui ne nous laiſſoient pas un moment de repos. Je pris le parti de lui noircir le viſage; mais ſa bonne grâce ne la faiſoit pas moins remarquer. D'un autre côté, s'étant familiariſée avec notre profeſſion, elle fit tant de progrès dans nos exercices, qu'elle fit naître encore plus d'admiration par la ſubtilité & l'agrément de ſes tours. Ce fut alors qu'elle me dédommagea fort avantageuſement de mes premières dépenſes, & qu'elle me mit en état de mener moi-même une vie beaucoup plus douce. Comme elle étoit ſatisfaite de mes ſoins & de mes complaiſances, elle ne paroiſſoit

paroiſſoit pas portée à me cauſer du chagrin par une conduite trop libre, & j'admirois qu'elle fût capable de tant d'attentions pour un homme de mon âge; mais ſa ſageſſe n'empêcha point qu'elle ne me fût enlevée. Je la perdis pendant ſix mois, & j'en ai eu d'autant plus de chagrin, que j'ai toujours été perſuadé qu'elle n'avoit point eu de part à ce malheur. Un jeune Seigneur de village, chez qui nous avions paſſé la nuit, trouva le moyen de me la dérober pendant mon ſommeil; & lorſque je m'apperçus de ma perte, il contrefit ſi naturellement l'affligé, en prenant toutes ſortes de ſoins pour me la faire trouver, que je me laiſſai tromper par les apparences. Comprenant bien néanmoins qu'elle ne pouvoit être fort éloignée, j'employai tout le tems de ſon abſence à la chercher, & je fis vingt fois le tour de la province. Enfin, mon bonheur m'ayant fait repaſſer près du lieu où je l'avois perdue, je la vis à la fenêtre. L'ardeur avec laquelle elle vint me rejoindre, diſſipa ma triſteſſe & mes ſoupçons. Nous avons continué de vivre enſemble, & ſi elle m'a trompé depuis douze ans qu'elle eſt ma femme, c'eſt avec tant d'habileté que je ne m'en ſuis jamais apperçu.

M.... ne put réſiſter à la curioſité de connoître une perſonne ſi extraordinaire, & quoique la prudence ne lui permît guère de s'engager dans

une forêt qu'il ne connoiſſoit pas, & de ſe livrer à des gens d'une probité ſi douteuſe, il pria le vieillard de lui faire voir ſa femme & toute ſa bande. Il lui fit en chemin d'autres queſtions qui allongeroient trop ce récit; mais à l'égard de la religion, ſur laquelle il ne manqua point de l'interroger, il ne lui trouva pas la même ſincérité : ſoit que le vieillard en eût quelques principes, ſoit qu'il craignît quelque choſe à confeſſer qu'il n'en avoit point, il s'expliqua du ton d'un homme qui ſouhaite qu'on lui en croie, mais qui la connoît aſſez mal pour en faire douter. Il aſſura qu'il avoit été baptiſé & marié avec les cérémonies ordinaires de l'égliſe, & que dans toutes ſes courſes, il n'oublioit jamais de ſatisfaire aux préceptes eccléſiaſtiques.

Ce fut un ſpectacle fort amuſant pour M.... que celui de ſoixante ou de quatre-vingt perſonnes qui s'aſſemblèrent à ſon arrivée avec les complimens & les grimaces qui ſont en uſage dans leur profeſſion, les uns en lui ſouhaitant une bonne fortune & une longue vie, d'autres en s'offrant à lui dire la bonne aventure, & en prenant ſes mains pour en étudier les lignes; enfin, les autres en chantant ou en danſant autour de lui. N'appercevant parmi eux que des marques de joie, d'union & de bonne ſanté, il les regarda d'abord comme le plus heureux peuple du monde.

Cependant il y trouva un air de malpropreté, qui fut le premier objet qui le rebuta; & lorſque le vieillard eut fait ceſſer le bruit & les acclamations, il remarqua bientôt qu'en quittant le perſonnage qui leur eſt propre, ils reſſembloient au commun des pauvres par la groſſiéreté & l'ignorance. Il leur fit quelques libéralités, pour ſatisfaire l'ardeur avec laquelle ils le demandoient; & ne ſouhaitant que de voir la femme de ſon guide, il le preſſa de la faire paroître. Elle étoit dans une cabane, d'où elle eut quelque peine à ſortir, ſur-tout lorſqu'elle apprit que c'étoit la curioſité de la voir qui avoit amené un étranger. Mais un reſte de défiance ne permettant point à M..... d'abandonner ſon cheval & ſes armes, elle fut obligée de ſe rendre aux inſtances de ſon mari, & de ſe préſenter pour recevoir cette étrange viſite.

Son âge ne paſſoit pas trente ans; mais ſa noirceur ne laiſſant diſtinguer aucune trace de beauté ſur ſon viſage, il n'y avoit que ſa taille & ſon port qui puſſent la faire reconnoître pour une femme de condition. Cependant M.... lui trouva quelque choſe d'aſſez impoſant pour ſe croire obligé de la traiter avec quelques marques de reſpect. Ayant mis pied à terre, il lui fit un compliment qui s'accordoit avec cette idée, elle y répondit avec politeſſe. La converſation s'en-

gagea, & le mari qui paroiſſoit charmé de la conſidération qu'on lui marquoit, ſe retira de quelques pas pour lui laiſſer la liberté de faire comme les honneurs de ſa profeſſion. M..... ſaiſit ce moment pour lui déclarer qu'il n'ignoroit pas ſa naiſſance. Il lui demanda ſi dans une ſituation ſi indigne d'elle, il ne lui arrivoit pas ſouvent de regretter le ſort pour lequel elle étoit née, & ſi elle étoit réſolue d'achever ſa vie dans un état ſi miſérable. Vous vous trompez, lui dit-elle ſans affectation, ſi vous croyez mon état fort à plaindre : je ne ſuis pas riche ; mais je ne ſens point les rigueurs de la pauvreté : je n'ai point un mari aimable, mais j'en ſuis aimée : ſi je ne trouve point de politeſſe dans la ſociété où je vis, j'y trouve de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion. Enfin, je ne déſire point ce que je ne puis obtenir ; & l'habitude me fait trouver de la douceur dans ce que je poſsède. Sans s'arrêter à lui prouver qu'elle avoit tort, M.... qui ne vouloit ſatisfaire que ſa curioſité, continua de lui demander ſi elle étoit réſolue de paſſer toute ſa vie dans ce triſte état. Je ne vous dirai point, reprit-elle, que ſi je pouvois me procurer une autre condition, je ne quittaſſe volontiers celle-ci ; mais ſi mon mari vous a raconté mon infortune, vous devez confeſſer qu'il ne me reſte point de reſſource. Qui vous empêche, lui dit M..... de chercher une

retraite dans quelque couvent? Moi! interrompit-elle, hé! qui voudroit me recevoir? Cette manière de répondre, qui marquoit de l'incertitude, porta M.... à lui offrir sérieusement ses services. Il ne faut pas espérer, lui dit il, qu'avec le changement de votre couleur naturelle, & la qualité d'étrangère, qui est la seule dont vous puissiez vous revêtir, on vous ouvre l'entrée d'un couvent bien illustre; mais il s'en trouve un grand nombre où je suis sûr qu'on ne fera pas difficulté de vous recevoir. Elle prit un air rêveur, comme si elle eût paru balancer; & riant ensuite de toute sa force, elle se répandit en plaisanteries sur une proposition qui ne s'accordoit pas mieux avec ses inclinations, qu'avec les exercices dont elle avoit formé l'habitude : M.... fâché de voir sa bonne volonté inutile, ne répliqua pas un mot sur l'article du couvent; mais voulant tirer quelque amusement de cette rencontre, il profita de l'ouverture qu'elle lui avoit donnée, pour lui proposer de faire quelque tour de son métier. Vous excellez, ajouta-t-il, & votre mari se loue extrêmement de votre habileté. Elle demeura un moment muette, & sa gaîté se changeant peu-à-peu en tristesse, elle se mit à verser de larmes, sans expliquer les raisons qu'elle avoit de s'affliger. Etant pressée de les dire, elle se plaignit amérement qu'après avoir appris qui elle étoit, il pût

lui parler ſi ouvertement du ſujet de ſa honte, & renouveler en un moment toutes ſes peines. Rien ne me coûte, ajouta-t-elle, devant ceux qui ignorent qui je ſuis; mais vous me percez le cœur en me forçant de réunir l'idée de ma naiſſance à celle de ma ſituation.

Cette contradiction de ſentimens refroidit tout d'un coup M.... & lui fit prendre le parti de ſe retirer. Il offrit à la reine des égyptiens quelques écus, que le même motif lui fit refuſer; mais ſon mari eut moins de délicateſſe.

DOUBLE ABOLITION

DE LA TORTURE,

Occaſionnée par deux évènemens ſinguliers.

A GLASCOW, ville archiépiſcopale d'Ecoſſe, un jeune homme d'une naiſſance honnête, étoit parvenu avec beaucoup d'amour & de conſtance à gagner le cœur d'une fille de ſon âge, & diverſes raiſons ne lui permettant point de la rechercher ouvertement, il ſe conſoloit de cette contrainte en paſſant une partie des nuits avec elle. L'intrigue avoit duré pluſieurs mois avec tant de

bonheur & de conduite, que les domeſtiques mêmes ne s'en étoient pas apperçus; mais quelques voiſins paſſant proche de la maiſon pendant la nuit, en virent ſortir une fois le jeune amant, qui paroiſſoit ſe retirer avec beaucoup de précautions. Ils ne ſoupçonnèrent que la vertu de leur voiſine, & n'y prenant pas beaucoup d'intérêt, ils eurent aſſez de diſcrétion pour ſe taire. Peu de jours après, on s'apperçut dans la même maiſon qu'il s'étoit fait un vol conſidérable d'argenterie & d'autres meubles précieux, ſans aucune marque qui pût faire connoître les coupables. Les voiſins, plus intéreſſés que les autres à ſe purger du ſoupçon, prirent le parti de déclarer au magiſtrat à quelle heure & de quelle manière ils avoient vu ſortir le jeune homme. Des apparences ſi fortes parurent ſuffiſantes pour le faire arrêter. Il déſavoua le crime avec horreur; mais un généreux égard pour l'honneur de ſa maîtreſſe ne lui permettant point de confeſſer les raiſons qui l'avoient conduit chez elle, il s'expliqua avec tant d'embarras & ſi peu de vraiſemblance, que cette manière de ſe défendre fut preſque regardée comme une conviction. Cependant, comme il continuoit à ſoutenir ſon innocence, & que le témoignage de l'accuſateur ne ſuffiſoit pas pour le condamner, les Juges ordonnèrent la queſtion, qui, ſans être auſſi terrible en Ecoſſe que dans

plusieurs autres pays, étoit aussi propre qu'ailleurs à tirer le mensonge ou la vérité d'un malheureux qui manque de constance dans les tourmens. Elle consistoit à faire avaler une certaine quantité d'eau; & quand l'accusé avoit le corps rempli, on le couchoit à terre, on le couvroit d'une planche sur laquelle on sautoit pesamment pour lui faire rendre l'eau avec la dernière violence, & l'on recommençoit cette cruelle exécution aussi long-tems qu'il refusoit de se confesser coupable.

Le bruit de cette sentence étant parvenue jusqu'à l'amante, elle se crut aussi malheureuse que celui qui devoit être traité si rigoureusement pour l'amour d'elle. La tendresse & la reconnoissance l'obligeant de ne rien ménager, elle eut le courage d'aller déclarer aux juges qu'il étoit impossible que l'accusé fût criminel, puisque depuis fort long-tems qu'il avoit passé effectivement toutes les nuits dans sa maison, elle avoit eu soin elle-même de lui ouvrir la porte, de le conduire dans sa chambre, où il s'étoit toujours mis au lit avec elle, & de le reconduire ensuite jusqu'à la rue. Cette déclaration produisit peu d'effet. Elle fut regardée comme un artifice de l'amour, & la sentence n'en fut pas exécutée avec moins de rigueur.

Un homme âgé d'environ vingt-deux ans, qui

joignoit à la douleur du ſupplice la honte éternelle de l'accuſation, ne balança guère à préférer la mort au fruit même de ſa conſtance, qui ne pouvoit être qu'une vie triſte & déshonorée. Il n'eſſuya que la premiere épreuve, & confeſſant tout ce qu'on lui reprochoit, il demanda pour unique grâce que ſa mort ne fût pas différée long-tems. Cependant par un autre uſage de l'Angleterre & de l'Ecoſſe, il fut réſervé pour le tems ordinaire des exécutions publiques, qui ne ſe font que tous les mois. On le renferma dans une étroite priſon, où il fut traité comme une miſérable victime de la juſtice.

Le ciel permit pendant ce tems-là, que deux voleurs fuſſent arrêtés pour des crimes plus réels, & qu'étant condamnés comme lui à mourir, ils fuſſent renfermés dans le même cachot. Quoique leurs chaînes ne leur laiſſaſſent point la liberté de s'approcher, ils avoient celle de s'entretenir. N'ayant point de matière plus préſente que leurs crimes & leur ſupplice, ils ſurent bientôt pour quelle cauſe le jeune homme devoit partager leur ſort. C'étoient eux-mêmes qui avoient commis le vol dont on l'avoit chargé. La pitié les toucha en ſa faveur, & l'aveu d'un crime de plus ne devant rien changer à leur ſentence, ils s'accordèrent de concert à lui rendre l'honneur & la vie, en reconnoiſſant qu'ils étoient ſeuls coupa-

bles. Les explications & les preuves qu'ils donnèrent aux juges levèrent tous les voiles. L'innocence du jeune homme fut reconnue publiquement, & l'on ſe hâta de lui rendre la liberté avec toutes les réparations qui pouvoient le conſoler de ſon malheur. Mais il n'y en eut point de ſi douce que celle qu'il reçut de l'amour. Sa maîtreſſe, qui avoit été juſqu'alors inconſolable, n'eut pas plutôt appris l'heureux changement de ſa fortune, qu'elle ſe rendit à la priſon ſans rien conſulter. Elle l'accabla des plus tendres careſſes aux yeux de ceux qui s'y rencontrèrent; & ne ſuivant plus que ſes tranſports, elle envoya delà chez ſon père, pour lui déclarer qu'elle n'auroit jamais d'autre mari que celui qu'elle choiſiſſoit à l'heure même, & qu'elle préféroit à toutes les richeſſes du monde. Elle reçut auſſi-tôt un conſentement qu'on ne pouvoit lui refuſer après cet éclat, & le mariage fut célébré ſur le champ dans la priſon.

Le tribunal de Glaſcow, qui tenoit un rang diſtingué dans l'Ecoſſe, prit occaſion de ſa propre erreur pour abolir l'uſage de la queſtion, & l'on ne douta point que ſon exemple ne fût bientôt ſuivi de toutes les cours de juſtice du même pays.

On joindra ici un autre exemple de l'abus dangereux de cet uſage, qui n'eut pas moins de ſuccès. M.... gentilhomme des plus qualifiés de la province de Friſe, & père de M..... qui étoit

grand-écuyer du P. d'O... avoit obſervé avec douleur les miſérables effets de la queſtion, qui étoit fort commune & fort rigoureuſe dans ſa province. Etant un des principaux membres des états, il avoit eu pluſieurs fois occaſion de repréſenter l'injuſtice & la cruauté de cet uſage. Enfin, voyant ſon avis peu écouté, il réſolut de frapper les eſprits par quelqu'exemple qui donnât plus de force à ſes raiſons. Il quitta ſon lit, pendant que toute ſa maiſon étoit enſévelie dans le ſommeil, & s'étant introduit doucement dans la chambre d'un de ſes domeſtiques, il lui prit un couteau qu'il trouva dans ſa poche. Il deſcendit delà dans ſon écurie, où choiſiſſant le plus beau & le plus vigoureux de tous ſes chevaux, il le tua d'un grand coup qu'il lui donna dans l'endroit le plus ſûr pour ſon deſſein. Il remonta enſuite dans la chambre de ſon valet avec le même ſilence. Il remit le couteau encore ſanglant, dans le lieu où il l'avoit pris, & il regagna ſon appartement ſans avoir été vu ni entendu de perſonne. On ne fut pas long-tems à s'appercevoir du malheur arrivé dans l'écurie. Toute la maiſon fut en mouvement pour découvrir le coupable. Le maître marquoit une fureur qui paroiſſoit ne pas lui donner de relâche. Il fit interroger tout le monde, & tout viſiter avec la dernière exactitude. Enfin, le couteau fut décou-

vert. On y voyoit encore les traces du ſang, & la meſure de la plaie qui ſe trouva égale à la lame, acheva de prouver qu'il avoit été l'inſtrument du crime. Le valet ſe défendit inutilement. Il fut arrêté, & ſur le refus qu'il fit de ſe reconnoître coupable, il fut condamné à la queſtion.

Il la ſouffrit d'abord avec aſſez de conſtance. Déjà tous ſes os étoient écraſés ou diſloqués par la violence du ſupplice. Mais voyant les exécuteurs prêts à recommencer, la mort lui devint moins horrible que des tourmens ſi cruels. Il avoua le fait. Etant même preſſé d'en rapporter toutes les circonſtances, il en fit un détail qui parut vraiſemblable, & qui ſatisfit les juges. La ſentence de mort alloit ſuivre auſſi-tôt, lorſque M.... demanda d'être écouté. Il expoſa ſa propre hiſtoire, & le deſſein qu'il avoit eu de faire ouvrir les yeux au conſeil ſur la témérité de tous les jugemens de cette nature. Enſuite gémiſſant ſur la néceſſité où il s'étoit trouvé, comme les autres, de ſacrifier quelquefois l'innocence & la vérité à des apparences ſi trompeuſes, il proteſta que pour s'en délivrer à l'avenir, il étoit réſolu de renoncer à ſon emploi. La conſidération où il étoit dans le pays, porta les états, non-ſeulement à lui pardonner une ſi étrange entrepriſe; mais à mettre ſérieuſement en délibération les inconvéniens de l'ancien uſage, & peu après à l'abolir

tout-à-fait. Pour lui, il ſe crut obligé de réparer tous les tourmens qu'il avoit fait ſouffrir à ſon domeſtique, par une penſion conſidérable qu'il lui aſſura pour le reſte de ſes jours.

SINGULIERE INVENTION DE L'ART.

UN boucher de Londres, nommé *Gordon*, joignit à cette qualité celle de voleur ſur le grand chemin, & les exerçoit toutes deux avec tant de ſuccès depuis plus de trente ans, qu'il avoit acquis des richeſſes conſidérables. Enfin, la juſtice civile éclairée par celle du ciel, découvrit qu'il étoit l'auteur d'une infinité de crimes, & le fit arrêter lorſqu'il s'en défioit le moins. Son procès fut inſtruit avec diligence, & il fut condamné à mort, ſuivant les formes ordinaires du pays. On ajoute cette dernière circonſtance pour avoir occaſion de remarquer que les formes de la juſtice y ſont bien différentes des nôtres. Ce n'eſt point aux juges qu'appartient la connoiſſance du crime. Lorſqu'un homme eſt accuſé, l'on nomme douze perſonnes, qu'on appelle *douze vairs*, parce qu'on les choiſit de la même condition que le coupable,

Ils s'aſſemblent pour examiner la dépoſition des témoins, avec toutes les circonſtances qui peuvent ſervir à l'éclairciſſement de l'accuſation. Ils s'engagent par ſerment à l'intégrité; & de peur que leurs diſcuſſions ne traînent en longueur, on ne leur permet de boire & de manger qu'après que l'affaire eſt terminée. Leur devoir eſt de prononcer, ſi l'accuſé eſt coupable. Alors le juge déclare quel eſt le châtiment que les loix impoſent à ſon crime, & l'exécution ſe fait huit jours après.

Gordon condamné à mourir, auroit ſacrifié volontiers toutes ſes richeſſes pour ſauver ſa vie. Il tenta inutilement la fidélité de ſes geoliers, & celle même de pluſieurs perſonnes puiſſantes qui auroient pu le ſecourir. Un jeune chirurgien, ébloui par l'eſpoir de la récompenſe, entreprit de le dérober à la mort. Il obtint facilement la liberté de le voir dans ſa priſon. Là, après lui avoir communiqué ſon deſſein, & s'être aſſuré d'un prix conſidérable, il lui fit à la gorge une petite inciſion, qui répondoit au conduit de la reſpiration, & il y fit entrer un petit tuyau d'argent qu'il avoit compoſé exprès; de ſorte qu'en ſe bouchant le nez & la bouche, Gordon ne laiſſoit pas de reſpirer par l'ouverture du tuyau. Il eſt aiſé de concevoir quelle étoit l'eſpérance du chirurgien, lorſque Gordon auroit le cou ſerré par la corde du ſupplice. On aſſure qu'il avoit

fait l'expérience de cette invention ſur pluſieurs chiens, & qu'elle avoit toujours réuſſi. Un peu de ſang qui avoit coulé dans l'opération, fit croire aux geoliers que le criminel avoit voulu attenter à ſa vie. Le bruit s'en répandit même à Londres, mais n'ayant ſervi qu'à faite hâter l'exécution, il fut enfin conduit à Tyburn. Une circonſtance qui eſt encore fort remarquable, c'eſt qu'il obtint la permiſſion de s'y faire mener dans un carroſſe drapé. Les anglois traitent avec beaucoup d'humanité tous les malheureux que la juſtice condamne à la mort. De quelques crimes qu'ils ſoient coupables, ils les croient toujours à plaindre lorſqu'il leur en coûte la vie. L'exécuteur ayant fait ſon office (1), & Gordon ayant demeuré quelque tems ſuſpendu pour ſervir de ſpectacle aux yeux du peuple, on livra, ſuivant (2) la coutume, ſon cadavre à ſes parens. Le chirurgien qui n'attendoit que ce moment, ſe le fit apporter dans le cabaret le plus proche. Il ſe hâta de lui ouvrir la veine au bras, & de lui

(1) Cela ne s'exécute point en Angleterre comme en France. On ne précipite point le criminel. Il eſt aſſis dans la voiture qui l'a apporté, & lorſque l'exécuteur a lié la corde, la voiture ſe retire, & laiſſe le patient ſuſpendu.

(2) On accorde ordinairement cette faveur, excepté lorſque la ſentence porte que le criminel ſera *pendu en chaîne*, c'eſt-à-dire, expoſé ſur le grand chemin.

donner d'autres ſecours qu'il avoit préparés. Gordon n'étoit pas mort. Il ouvrit les yeux, il pouſſa un profond ſoupir. Mais étant retombé preſqu'auſſitôt dans une eſpèce d'évanouiſſement, il expira quelques minutes après. Le chirurgien attribua le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe à la groſſeur du malheureux Gordon, qui l'avoit fait peſer exceſſivement ſous la corde. Quoi qu'il en ſoit, l'invention du tuyau n'en parut pas moins admirable. Elle étoit ſi hardie, qu'on craignoit d'abord que la juſtice n'inquiétât M. Chovell, (c'étoit le nom du chirurgien) pour avoir oſé l'entreprendre. Mais la faveur n'auroit pas manqué de le mettre à couvert, tant l'on eſt ſatisfait à Londres de voir enrichir les arts par quelques nouvelles découvertes.

VIE SOLITAIRE ET POÉTIQUE D'UN AUTEUR ANGLOIS.

UN écrivain anglois, plein d'une paſſion vive pour Homère, avoit étudié conſtamment ce poète depuis ſon enfance. Ayant pris la réſolution de faire des remarques ſur ſa vie & ſur ſes ouvrages, qu'il publia dans la ſuite, & qui eurent un très grand ſuccès, il ſentit non-ſeulement qu'il avoit beſoin d'une retraite tranquille, mais que le cœur demandant d'être occupé comme l'eſprit, il devoit aſſocier à ſon projet quelque jolie femme qui prît du goût pour lui juſqu'à devenir capable de partager avec lui ſa ſolitude. Il fit à peu près le calcul du tems qu'il devoit employer à ſon ouvrage; deux ans parurent néceſſaires. Son occupation après cela fut de chercher une femme qui convînt à ſes inclinations, & qui voulût prendre un ſincère attachement pour lui. Ce n'étoit pas aſſez qu'elle fût aimable, ſage, & capable d'un commerce auſſi ſenſé que voluptueux; il lui falloit dans ſon ſyſtême que toutes

les qualités qu'il lui demandoit puſſent ſe ſoutenir pendant deux ans ſans diminution; & c'eſt là-deſſus que la crainte de ſe tromper le rendit extrêmement circonſpect. Enfin, il crut avoir réuſſi dans ſon choix. Il lui en reſtoit deux autres, celui d'un laquais & d'un chien. Il n'y apporta pas moins de précaution.

Sa maiſon étoit à l'entrée d'une forêt, d'où il avoit une vue aſſez étendue dans la plaine; mais ſans autre voiſinage que celui de quelques fermiers qui cultivoient une campagne des plus fécondes. Il n'avoit pas beſoin de ſe faire un autre jardin. La forêt fut ſa plus chère promenade. Il y étoit preſque continuellement avec la compagne de ſon ſort, & lorſqu'il y avoit paſſé la meilleure partie du jour à ſe remplir la tête de mille chimères poétiques & mythologiques, il revenoit vers le ſoir à l'entrée de la plaine, où il prenoit plaiſir à réaliſer en quelque ſorte toutes ſes idées. Il y voyoit les déeſſes, les bergères, les pays, les armées & les héros qu'il avoit créés, ou qu'il s'étoit repréſentés pendant le jour. De-là, il alloit coucher ſes réflexions par écrit. Il badinoit avec ſon chien. Il faiſoit rendre compte de la dépenſe à ſon laquais. Il ſoupoit & paſſoit la nuit avec ſa maîtreſſe. Deux années ſe paſsèrent dans des occupations ſi ſimples, ſans qu'il eût fait réflexion une fois, ſi elles avoient

été trop longues. Il s'apperçut néanmoins qu'elle étoient écoulées ; & loin de prendre occaſion de la fin de ſon ouvrage pour changer ſa forme de vie, il feignit au contraire d'avoir beſoin d'un eſpace plus long pour revoir ſon travail, & ce parti qu'il offrit à ſa maîtreſſe, fut reçu avec autant de joie qu'il avoit été propoſé. Le laquais, qui n'avoit été loué que pour deux ans, ne ſe trouva pas moins diſpoſé à recommencer ſon ſervice. Tout ſe reſſentoit dans ſa maiſon de l'eſprit d'enchantement & de féerie qu'il y avoit répandu. Ces deux nouvelles années ne parurent pas plus ennuyeuſes que les précédentes ; & ſous de nouveaux prétextes, on réſolut d'y en ajouter deux autres.

Mais le terme du plaiſir eſt preſque toujours la douleur. Après ſix ans paſſés dans un repos qui n'avoit pas été troublé par un moment d'inquiétude, la mort força l'amateur d'Homère d'abandonner ſa ſolitude. Il perdit ſa maîtreſſe. On ne dit point juſqu'où il porta la violence de ſes regrets ; mais il prit le chemin de la ville avec le corps de celle qu'il avoit aimée, ſon laquais, ſon Homère & ſon chien.

CONDUITE SINGULIERE D'UN ANGLOIS DÉGOUTÉ DE LA VIE.

SI le dégoût de la vie porte tant de perſonnes en Angleterre à s'en délivrer par une mort volontaire, cette cruelle maladie n'y a pas toujours des effets auſſi violens. Un gentilhomme anglois, fatigué du monde, & ennuyé du commerce des hommes, prit le parti de rompre tous les liens qui l'avoient attaché juſqu'alors à la ſociété. Cette entrepriſe lui parut aiſée ſans renoncer à la vie. Au lieu de ſe jeter dans la Tamiſe, il ſe contenta de faire mettre dans les papiers publics qu'il s'y étoit jeté, & trompant tout le monde par ce faux bruit, il ſe retira dans le parc de Windſor, qui renferme des lieux fort ſauvages & fort écartés, ſans autre confident que ſon fils unique, qu'il avoit engagé au ſecret par d'affreux ſermens; il y paſſa ſept à huit mois auſſi ſolitaire & auſſi tranquille qu'il l'avoit déſiré. Il ne voyoit pas même ſon fils, qui vivoit à Londres, & qu'il n'avoit mis dans ſon ſecret que pour recevoir de lui, par intervalles, les vivres & les autres ſecours

qui lui étoient néceſſaires. Mais, à la honte de toutes les réſolutions humaines, ayant rencontré un jour dans ſa ſolitude la fille d'un chirurgien qui y étoit venue cueillir des herbes médicinales avec ſon père, il en devint ſur le champ ſi amoureux, que dans la crainte de ne la retrouver jamais, s'il la perdoit de vue, il ne penſa qu'à la ſuivre. Ainſi, quittant la forêt, ſans avoir pris ſoin même de fermer la porte de ſa cabane, il eut la conſtance de ſuivre à pied pendant l'eſpace de quatorze milles la voiture de ſa maîtreſſe, que le haſard ſeul avoit fait entrer dans la forêt avec ſon père, en retournant d'une autre ville à Londres. Il s'aſſura de ſa demeure; mais n'oſant reparoître dans ſa propre maiſon, qui étoit occupée par ſon fils, il le fit ſeulement avertir de le joindre dans un autre lieu. Celui-ci, fâché, peut-être de voir arriver le maître de ſon bien, lui repréſenta qu'après l'opinion qu'il avoit fait prendre de ſa mort au public, il ne pouvoit ſe montrer avec honneur; & lorſqu'il eut appris la raiſon qui l'amenoit à Londres, il s'en ſervit encore avec plus d'adreſſe pour lui faire concevoir, que ce ſeroit ſe donner un nouveau ridicule que de ſortir d'entre les morts pour épouſer la fille d'un chirurgien. Mais le prenant par ſes deux foibles, il lui fit naître l'envie de ſatisfaire tout à la fois ſon goût pour l'amour &

pour la ſolitude, en épouſant ſa maîtreſſe, & en ſe retirant avec elle dans quelque village écarté. Ce conſeil le flatta extrêmement. Un homme de ſa naiſſance, & qui pouvoit reprendre, ſans appauvrir ſon fils, de quoi mener une vie douce à la campagne, n'eut pas de peine à ſe faire écouter du chirurgien, lorſqu'il lui propoſa ſérieuſement d'épouſer ſa fille. Le mariage fut célébré ſecrètement; & le projet de ſe retirer à quelque diſtance de Londres, n'ayant point trouvé d'obſtacle du côté de la jeune épouſe, il s'exécuta avec tant de ſatisfaction & de ſecret, qu'il ſe ſoutint heureuſement pendant le reſte d'une vie douce & tranquille, dont jouit le gentilhomme.

PLAISANTE IDEE

D'UN PEINTRE.

UN peintre, pour ſe rendre agréable aux RR. PP. C....., s'aviſa dans un tableau, où il repréſentoit la tentation de Notre Seigneur au déſert, de revêtir Satan d'un habit de C..... Il avoit prévu qu'on ne pénétreroit pas d'abord ſes intentions, & qu'une figure hideuſe, qui

laiſſoit voir deux pieds de boucs, & peut-être des cornes, cauſeroit du ſcandale & du bruit, ſous un habit ſi reſpectable. Mais, lorſqu'il fut obligé de rendre compte de ſon deſſein, il apprit aux curieux que l'ennemi du ſalut n'avoit pu donner une couleur plus favorable à ſon entrepriſe, qu'en prenant l'habit des plus honnêtes gens de ce ſiècle; & les deſcendans D..... qui floriſſoient alors, étoient aſſurément de ce nombre.

TRAIT HORRIBLE DE DÉSESPOIR.

UNE jeune angloiſe, à laquelle il n'y avoit jamais eu d'autre vice à reprocher qu'un amour trop tendre, termina elle-même ſa vie d'une manière ſi tragique, que les hommes les plus endurcis par l'habitude de ces ſpectacles, en marquèrent de l'émotion. Elle étoit d'une naiſſance commune; mais quoiqu'elle eût encore moins de biens que de naiſſance, on aſſure que ſa beauté & ſa vertu la devoient faire préférer à toutes celles qui n'ont que de la naiſſance & du bien. Une malheureuſe paſſion qu'elle avoit

conçue pour le fils d'un joaillier dont elle ſe croyoit aimée, & qui ceſſa tout d'un coup de la voir pour épouſer une fille plus riche, dérangea tellement ſa raiſon, qu'elle prit le parti de ſe donner la mort. Une bouteille d'eau-forte qui ſe trouva chez elle, ſervit à l'exécution de ce deſſein. Elle en avala une partie, & quoique l'effet en ait été fort prompt, elle eut aſſez de tems & de force pour écrire une lettre à ſon amant, dans laquelle elle lui déclaroit avec une douceur admirable, « que c'eſt pour l'amour de » lui qu'elle meurt, qu'il a pu trouver ailleurs » plus de richeſſe & de beauté, mais nulle part » plus de tendreſſe & de vertu; & que n'étant » point aſſez heureuſe pour vivre avec lui, la » vie lui eſt devenue ſi inſupportable, qu'elle » aime mieux l'aller attendre dans le ciel, où elle » eſpère qu'il viendra un jour la rejoindre. » Elle finit en lui donnant les noms les plus tendres. Il n'y a rien qui puiſſe donner une idée des tourmens qu'elle ſouffrit, lorſque l'eau-forte commença à faire ſentir ſon action. Cette cruelle agonie dura ſeize heures. Tous les ſecours de la médecine ne ſervirent qu'à redoubler ſes douleurs. Elle étoit auſſi noire en expirant, que ſi elle eût été brûlée par le feu du ciel.

MATIERE PLAISANTE

D'UN PROCÈS.

UN habitant de Lewis en Suſſex, s'entretenant à table avec ſa femme dans la préſence de ſes domeſtiques, lui dit après quelques diſcours badins ſur le malheur des maris, qu'il n'en connoiſſoit qu'un dans toute la ville qui ne fût pas C..... Il parloit de lui-même. Mais la dame paroiſſant rêver ſur cette queſtion, il ajouta ſérieuſement, vous le connoiſſez ſans doute auſſi. Elle, qui n'entra point apparemment dans ſa penſée, lui répondit naturellement, qu'elle avoit beau chercher, & qu'elle ne le connoiſſoit pas. Les domeſtiques s'étant mis à rire, le mari en fut ſi piqué qu'il les prit ſur le champ à témoin de l'aveu de ſa femme, & malgré ſes excuſes & les conſeils de ſes amis, il plaide actuellement pour ſa ſéparation.

LE PRINCE BOTTÉ.

UN prince allemand, qu'on a vu long-tems à Paris, portoit continuellement des bottes, pour cacher le malheur qu'il avoit eu de recevoir de la nature des jambes & des pieds de chèvres; c'eſt-à-dire, des jambes & des pieds fort contrefaits, car diverſes perſonnes qui les ont vus, ont aſſuré que toute la reſſemblance de ſes jambes avec cette partie des chèvres, conſiſtoit à être revêtues d'une peau dure, couverte d'un duvet qui tenoit quelque choſe du poil de chèvre, & à paroître ce qu'on appelle *tout d'une venue*. Mais quoiqu'elles fuſſent abſolument ſans *mollet*, il n'y paroiſſoit point d'autre jointure que celle du genou. A l'égard des pieds, ils étoient couverts de la même peau, & d'une forme trés-irrégulière; mais on y reconnoiſſoit la forme humaine. Ce qui leur faiſoit donner le nom de pieds de chèvre, étoit l'origine même de cet accident. La princeſſe, mère de ce *prince botté*, avoit une chèvre dont elle faiſoit ſes délices, & qu'elle ne pouvoit perdre de vue. On ſe crut obligé, par précaution, de la lui ôter pendant ſa groſſeſſe; & le chagrin même qu'elle en reſſentit, produiſit, dit-on, l'effet qu'on paroiſſoit craindre de ſon imagination.

SAGE DISPOSITION

D'UN TESTAMENT.

UN riche particulier de Londres ſe trouvant à l'extrêmité de ſa vie, après l'avoir paſſée dans tous les excès de la débauche, ſe rendit aux inſtances qu'on lui fit de diſpoſer de ſon bien par un teſtament. Il n'avoit point de parens aſſez proches, ni aſſez mal avec la fortune, pour ſe croire obligé de penſer à eux, & celui qui le portoit ainſi à régler ſes affaires, ſe flattoit par cette raiſon d'avoir beaucoup de part à ſon héritage. C'étoit un homme avec lequel il avoit vécu conſtamment, & qui avoit paſſé pour ſon meilleur ami, parce qu'il avoit partagé avec lui tous ſes plaiſirs. Le teſtament s'achève, & la diſtribution des biens ſe fait à diverſes perſonnes, avec leſquelles on n'avoit jamais ſoupçonné le teſtateur d'avoir la moindre liaiſon. Son ami, chagrin de ſe voir oublié, n'eut pas honte de lui repréſenter que ce n'étoit pas là le prix qu'il devoit attendre de ſon attachement. Il reçut cette réponſe : « De quoi vous plaignez-vous? vous êtes ſi » étranger pour moi, que j'ai peine à vous

» reconnoître ? Les raiſons qui ont formé notre
» connoiſſance & notre amitié, ſont abſolument
» diſparues. C'étoit la chaleur de mon ſang, le
» goût de la débauche, l'emportement du plaiſir;
» il ne m'en reſte plus rien. J'ai nommé pour
» mes héritiers, ceux à qui je ſuis lié dans ce
» moment par la diſpoſition de mon cœur, qui
» me fait du moins goûter leurs vertus; & je
» regarde comme mes amis ceux à qui je vou-
» drois reſſembler ».

AVENTURE

BIZARRE

D'UN ANGLOIS.

ON fait profeſſion en Angleterre de condamner la plupart de nos modes & de nos uſages; mais nous ſommes aſſez vengés, & par notre propre goût qui nous y attache avec autant de diſcernement que de plaiſir, & par le ſuffrage de toutes les autres nations de l'Europe qui s'empreſſent de venir puiſer parmi nous des règles & des exemples. Les anglois eux-mêmes, quoi qu'ils diſent, adoptent ſouvent ce qu'ils ont affecté de con-

damner. Addiſſon admiroit, comme une contrariété ſurprenante, que pendant une guerre de ſon tems, c'eſt-à-dire, lorſque tous les écrivains de ſa nation attaquoient ouvertement tout ce qui portoit le caractère françois, on ne laiſſa pas de faire venir régulièrement de Paris à Londres, *la grande Poupée*, qui étoit une figure d'albâtre de trois ou quatre pieds de hauteur, vêtue & coëffée ſuivant nos modes les plus récentes, pour ſervir de modèle à toutes les dames du pays. On aſſure même que par une galanterie qui n'eſt point indigne de tenir rang dans l'hiſtoire, les miniſtres des deux cours accordoient en faveur des dames, un paſſeport inviolable à la *poupée*, & que pendant les hoſtilités furieuſes qui s'exerçoient de part & d'autre, elle étoit ainſi la ſeule choſe qui fût reſpectée par les armes.

Quand cette circonſtance ſeroit douteuſe, le fait n'en eſt pas moins conſtant. Voici un autre exemple de contradiction dans un particulier de ce pays-là.

M. P., gentilhomme d'Ipſwich, dans le comté de Suffolk, jouiſſoit de ſon bien à Londres, dans l'éloignement des affaires, & dans le ſein des plaiſirs. Quoiqu'il sût la langue françoiſe, il n'en avoit pas plus de goût pour nos uſages, parce que n'étant jamais ſorti d'Angleterre, il avoit vécu dans l'habitude de ceux de ſon pays, ſans

autre raiſon pour condamner les nôtres, il ne laiſſoit pas, dans toutes ſortes d'occaſions, d'être fort ardent à les tourner en ridicule. Il ſe fit recevoir dans le *Club* de l'*Old English-way*, où l'on faiſoit profeſſion de renoncer abſolument aux nouvelles modes qui paſſent à Londres des pays étrangers, & de s'en tenir, ſuivant la ſignification de ces trois mots, aux anciennes pratiques d'Angleterre. Tous les membres de cette ſociété étoient regardés, même des anglois, comme une eſpèce de *Quakers*, qui affectoient de ſe diſtinguer par leurs manières & leurs habillemens bizarres, gens voluptueux d'ailleurs, & qui n'épargnoient rien pour ſe rendre la vie agréable; mais ſans aucun goût pour la commodité & l'élégance, & faiſant conſiſter le bonheur dans la multitude des plaiſirs, plutôt que dans le choix.

L'ardeur de ſe diſtinguer dans ſa ſociété, porta M. P. à tant d'excès, qu'ayant ruiné tout-à-fait ſon tempérament, il tomba dans une maladie de langueur dont tous les médecins d'Angleterre ne purent le délivrer. Après avoir éprouvé inutilement toutes ſortes de remèdes, il commençoit à déſeſpérer lui-même de ſon rétabliſſement, lorſqu'une dame françoiſe, qui demeuroit dans le voiſinage, lui fit offrir les gouttes du général la Motte, en lui garantiſſant le ſuccès de cet élixir, dont elle ſe diſoit aſſurée par divers

exemples. On ne s'imaginera pas aiſément ce qui arrêta M. P. Sans marquer aucune défiance du remède, il refuſa de s'en ſervir, par la ſeule raiſon qu'il venoit de France, & que les engagemens de ſon Club ne lui permettoient pas d'en employer d'autres que ceux d'Angleterre. Ses aſſociés mêmes le preſsèrent en vain de bannir ce ſcrupule. Il proteſta que ſon averſion naturelle pour tout ce qui venoit des étrangers, étoit un obſtacle encore plus invincible que les loix de ſa ſociété.

Cependant ſa maladie étant augmentée juſqu'à lui rendre ſa ſituation inſupportable, il conçut qu'il falloit prendre parti entre la vie & la mort, & il le prit en effet d'une manière digne de ſes principes. Il parut conſentir à recevoir les gouttes, & ſe les fit apporter. En même tems, il fit venir d'un autre côté une préparation d'*opium* dans une quantité ſuffiſante pour compoſer un poiſon mortel. Il mit les deux potions dans deux petits vaiſſeaux de forme ſemblable. Les ayant mêlés dans ſon chapeau, il en tira un au haſard; & ſans autre examen, il avale ſur le champ la liqueur fatale, réſolu, diſoit-il, de faire dépendre ſon ſort de la volonté du ciel, qu'il avoit pris aveuglément pour guide. Sa bonne fortune le fit tomber heureuſement ſur les gouttes. Il s'en apperçut preſqu'auſſitôt par le ſalutaire effet qu'elles produiſirent, &

ſe rendant à l'ordre du ciel, qui l'obligeoit ainſi de vivre, il continua de faire uſage de ce remède, qui rétablit peu à peu ſa ſanté.

La reconnoiſſance qu'il devoit à la dame françoiſe, & l'occaſion qu'il avoit quelquefois eue de la voir, lorſqu'elle prenoit la peine de lui apporter les gouttes, & de les préparer avec beaucoup de douceur & de civilité, lui firent prendre inſenſiblement pour elle des ſentimens de tendreſſe. Il y trouva trop de douceur pour les combattre: mais lorſqu'il fut queſtion de les déclarer, il commença à ſentir le contraſte de ſes manières avec celles d'une femme polie, dont le ſeul regard l'embarraſſoit juſqu'à lui faire perdre contenance. Comme l'eſprit & le jugement ne lui manquoient pas, il comprit que ce qu'il falloit pour plaire à une perſonne aimable & ſenſée, ne pouvoit être une choſe odieuſe & ridicule, & cette penſée faiſant plus d'impreſſion ſur lui que n'en avoit fait auparavant la crainte de la mort, elle lui fit mettre autant de changement dans ſon extérieur que dans ſes idées. Il eſt vrai qu'un paſſage ſi prompt de la groſſiéreté à la politeſſe, ne ſe fit pas ſans quelques circonſtances plaiſantes; mais la dame qui s'applaudiſſoit du ſuccès de ſes charmes, ſe garda bien de le rebuter par des railleries hors de ſaiſon. Elle trouvoit d'ailleurs ſon compte à s'aſſurer un amant riche & naturellement

naturellement libéral. Elle l'encouragea par ſes louanges & ſes flatteries. Elle ſe fit une étude de lui former le goût, en lui inſpirant les principes de complaiſance, de civilité, de douceur, & les idées de délicateſſe & d'élégance, d'où nos uſages & nos modes tirent leur ſource. Il eut bientôt deux amours pour précepteurs; car elle conçut à ſon tour une vive tendreſſe pour lui; & le motif qui la faiſoit travailler ſi ardemment à le perfectionner, devint le même qui le portoit à recevoir des inſtructions d'elle. Les progrès ſont rapides avec de telles leçons. Enfin, M. P. devint en peu de tems un homme du plus bel air & du meilleur goût. On ne douta point que l'aventure ne finît par un mariage qui ne devoit pas faire moins d'honneur à ſa généroſité; car la dame étoit pauvre, quoique veuve d'un réfugié françois qu'on avoit cru riche, mais qui n'avoit apparemment que l'art de cacher ſa pauvreté.

PROCÈS SINGULIER

AU SUJET

D'UNE JEUNE ANGLOISE.

UN bourgeois de Londres étant demeuré veuf avec une fille unique, ſe voyoit à regret dans la néceſſité de la marier : non qu'il manquât de tendreſſe pour elle, & qu'elle n'en méritât beaucoup ; mais il jouiſſoit d'un bien médiocre, dont il ne pouvoit lui donner une partie, ſans altérer beaucoup ſa condition ; & le tems étoit paſſé, à Londres comme à Paris, où le mérite & la vertu étoient la plus précieuſe dot d'une fille. Il falloit que la ſienne ne fût pas ſans quelque beauté, puiſqu'elle avoit un grand nombre d'amans. Ce fut après s'en être apperçu, qu'il forma le deſſein de faire ſervir à ſon établiſſement la tendreſſe qu'il leur voyoit pour elle. Il s'aſſura d'abord de ſes diſpoſitions, en lui demandant ſi elle conſentiroit à recevoir un époux de ſa main. Lorſqu'il ne put douter de ſon obéiſſance, il aſſembla chez un traiteur cinq perſonnes auxquelles il ſavoit qu'elle avoit plu, & leur ayant donné à dîner, il choiſit le moment de la joie & de

l'ouverture de cœur, pour faire tomber l'entretien ſur elle. Tout ce qu'il entendit confirmant l'opinion qu'il avoit de leurs ſentimens, il leur dit qu'il les croyoit aſſez honnêtes gens pour bien recevoir ce qu'il avoit à leur propoſer.

« Vous aimez tous ma fille, continua-t-il, & » vous ne pouvez eſpérer tous de l'épouſer. » Aucun de vous d'ailleurs n'eſt aſſez riche pour » épouſer une fille ſans bien, & je vous déclare » que juſqu'à ma mort elle n'en a point à prétendre. Mais, comme il n'y en a pas un parmi » vous que je n'acceptaſſe volontiers pour mon » gendre, je veux vous ouvrir la ſeule voie raiſonnable qui puiſſe m'en aſſurer un. Ecoutez-» moi: avec haſard égal de perte & de gain, » on riſque cinq contre cinq. A cinq degrés de » haſard de gain pour un de perte, on riſque cinq » contre un. Et de même à cinq degrés de haſard » de perte contre un de gain, on doit riſquer » un contre cinq. C'eſt de toutes parts jeu égal. » Mettez enſemble chacun trois cens guinées, » qui en feront quinze cens. J'y en ajouterai » trois cens. Prenez des dez, & que la plus » haute chance décide. Je donne ma fille au » plus heureux, avec cette ſomme qui fera ſa » dot, & l'aſſurance de mes poſſeſſions après ma » mort ».

Soit réſolution ſérieuſe, ſoit que la chaleur du

vin eût part à leurs délibérations, ils acceptèrent ces offres; &, s'étant donné rendez-vous pour le même ſoir, ils allèrent chacun de leur côté préparer leur argent. Perſonne ne ſe fit attendre, à l'heure marquée. Ils jetèrent les dez, & la fortune favoriſa le commis d'un riche marchand qui étoit veuf depuis quelques années, & qui ſe repoſoit ſur cet homme de la plus grande partie de ſes affaires. Les autres payèrent fidèlement leur ſomme, & ſe retirèrent ſans doute en maudiſſant le jeu & l'amour. Les grandes joies ne s'accordant guère avec beaucoup de modération, il fut impoſſible au commis de cacher ſon aventure à ſon maître. Celui-ci la trouva auſſi ſurprenante qu'elle l'étoit, & le félicita d'abord de ſon bonheur; mais étant venu à réfléchir ſur le portrait qu'il lui avoit fait de ſa maîtreſſe, & s'en formant encore un plus aimable par la réflexion qu'il fit lui-même ſur ſon caractère, qui devoit être la douceur & la modeſtie même, pour s'être abandonnée avec tant de ſoumiſſion à la volonté de ſon père, il ſentit une curioſité extrême de la voir; & ſe ſatisfit dès le lendemain. L'amour ne le manqua pas. Il revint ſi paſſionné, que, ſe déterminant tout d'un coup à faire la fortune de cette fille, il propoſa à ſon commis de la lui céder, en gardant les dix-huit cens guinées pour ſe conſoler de ſa perte.

Mais, loin de ſe trouver diſpoſé à cette complaiſance, l'amoureux commis proteſta qu'il ne la céderoit pas au premier prince du ſang, & qu'il ne faiſoit cas des guinées que par l'aſſurance qu'elles lui donnoient d'être bientôt marié à ce qu'il aimoit uniquement.

Ici l'affaire devint ſérieuſe. Le marchand, irrité de voir qu'un homme qui lui devoit tout osât lui réſiſter, lui demanda d'où il avoit eu l'argent qui lui avoit ſervi à gagner au jeu la demoiſelle & les guinées. Il lui faiſoit cette queſtion, parce qu'il étoit sûr qu'il n'avoit pu avoir d'autre argent que le ſien. Un peu de réflexion devoit le faire comprendre au commis. Mais n'en prévoyant pas les ſuites, il confeſſa qu'il l'avoit tiré de la caiſſe de ſon maître, & qu'en ſuppoſant qu'il l'eût perdu, ſon deſſein étoit de l'en avertir & de lui reſtituer cette ſomme par une ou deux années de ſes gages. Son obſtination ne diminuant pas après cet aveu, le marchand le cita devant la juſtice, en prétendant que le coup de dez qu'il avoit jeté étoit à ſon profit, puiſqu'il étoit jeté ſur ſon argent, & par conſéquent que la demoiſelle & les dix-huit cens guinées devoient être à lui.

Cet étrange procès fut porté devant les magiſtrats du *Kings Binch*. Le marchand, pour mettre tout le monde dans ſes intérêts, offrit

de rendre leurs trois cens guinées aux quatre rivaux malheureux. La demoiſelle & ſon père, dont les vœux ſecrets n'étoient pas ſans doute pour le commis, mais qui ſe confeſſoient obligés de lui tenir parole, s'il obtenoit l'avantage, attendirent modeſtement la déciſion des juges. Le commis ſe défendoit avec toute l'ardeur qu'inſpire l'amour; & le public, qui ne conſultoit que les ſimples mouvemens de la nature, ſouhaitoit, pour l'amour de la demoiſelle, qu'elle devînt l'épouſe du marchand, & pour l'amour du commis, qu'il obtînt la liberté d'épouſer ſa maîtreſſe. C'étoit à la juſtice d'accorder tout cela.

SORT
D'UNE DAME
Qui s'étoit érigée en Prédicatrice.

MADAME *Aubin* (1), née à Londres, quoique fille d'un officier françois, s'y trouvoit mal

(1) C'eſt cette même dame Aubin dont on a parlé dans cet ouvrage au ſujet d'un manuſcrit.

en défenſe contre la pauvreté & ſes miſérables ſuites. Son eſprit étoit ſa ſeule reſſource; car quoiqu'il parût à ſes ouvrages qu'elle avoit le cœur capable des paſſions les plus tendres, elle manquoit de ce qu'il falloit pour les faire naître. Elle étoit donc laide & pauvre, deux qualités qui s'attirent peu de conſidération dans le ſiècle de fer ou nous ſommes. Après avoir eſſayé quelque tems ſes forces par ſes diverſes petites brochures qu'elle publioit ſans y mettre ſon nom, elle ſe haſarda enfin au grand jour dans un roman qu'elle avouoit pour ſon ouvrage, & qui ſe fit lire avec quelque ſuccès, parce qu'il venoit de la plume d'une femme. Mais l'ardeur du public paſſa avec la nouveauté. Les volumes qui vinrent après furent reçus ſi froidement, qu'elle briſa de dépit plume & pinceau, avec ſerment de ne les reprendre jamais. Le parnaſſe, qui n'y perdoit pas beaucoup, s'en conſola ſans peine. La religion y gagna plus qu'on ne devoit s'y attendre. Madame Aubin, guérie de l'amour du monde par ſon infortune & par celle de ſes livres, ſe tourna entièrement du côté du ciel, & réſolut d'employer ſes talens pour y faire tourner ſon prochain. Elle ſe mit à compoſer des ſermons, & faute de trouver des prédicateurs qui vouluſſent les acheter, elle entreprit de les prêcher elle-même. Dans un pays où le

caprice plaît par ſon ſeul nom, il eſt rare qu'on n'en goûte pas les effets. L'oratoire (1) de madame Aubin fut bientôt rempli d'une foule prodigieuſe d'auditeurs de l'un & de l'autre ſexe, qui lui apportoient régulièrement leurs trente ſols, pour entendre un mauvais diſcours qui duroit environ trois quarts d'heure. Le ſuccès répondit à celui de ſes livres; il ne dura pas plus que la nouveauté; mais elle gagna dans l'eſpace de quelques ſemaines de quoi ſe mettre au-deſſus de la misère. Malheureuſement la mort vint lui ravir bientôt le fruit de ſes peines, & l'en laiſſa jouir ſi peu qu'elle n'a eu que le plaiſir des avares, de mourir dans l'abondance.

ÉVENEMENT
EXTRAORDINAIRE.

SI la célèbre hiſtoire du requin, depuis qu'un de nos (2) poëtes l'a revêtue de toutes les grâces de ſon imagination, l'emporte pour l'agrément

(1) On donne ce nom aux aſſemblées de piété qui ne forment point des égliſes régulières

(2) M. Piron.

ſur celle qu'on va lire, elle lui cède du moins pour la ſingularité & la certitude. Parmi pluſieurs naufrages arrivés dans le canal d'Angleterre, on avoit beaucoup parlé d'un paquebot parti de Hollande, & chargé de richeſſes, qui avoit péri à la hauteur de Colcheſter. Quelques juifs de Londres, qui y étoient particulièrement intéreſſés, ſe ſervirent d'une machine nouvellement inventée pour faire pêcher le bâtiment, & réuſſirent après beaucoup de ſoins & de dépenſes. Mais la *caiſſe forte*, où l'on ſavoit certainement que le capitaine avoit renfermé l'or & les diamans à ſon départ de Rotterdam, ne ſe trouva point, malgré toutes les recherches; & comme on n'avoit pas entendu parler de lui depuis ſon malheur, l'opinion générale fut que l'ayant emportée, en s'efforçant de ſe ſauver, il avoit été enſéveli avec elle au fond des flots. On continua long-tems de la chercher aux environs du même lieu, ſans qu'on en pût découvrir la moindre trace. Enfin, quelques pêcheurs, qui marchoient au long de la côte, apperçurent ſur le ſable un poiſſon d'une groſſeur extraordinaire, ou plutôt un monſtre, auquel on n'avoit encore rien vu de ſemblable dans nos mers, qui s'agitoit avec beaucoup de violence, quoiqu'il parût retenu par quelque lien qui l'empêchoit de s'écarter. Ils s'approchèrent aſſez pour s'aſſurer

qu'il tenoit effectivement par une corde à quelque choſe d'aſſez peſant pour l'arrêter. Etant venus à bout de le tuer à force de coups, ils trouvèrent que ce qui l'arrêtoit étoit une caiſſe; & ſur le bruit des recherches qu'on avoit faites, ils ne doutèrent point que ce ne fût celle du paquebot ſubmergé.

C'étoit elle en effet. La corde y tenoit par pluſieurs nœuds, & le poiſſon tenoit à la corde, dont il avoit avalé une partie. Les pêcheurs l'ayant ouvert auſſitôt remarquèrent qu'elle avoit pénétré juſqu'au fond de ſes entrailles, où elle étoit arrêtée par un crochet de cuivre qui étoit au bout, & qui avoit la forme d'un hameçon.

Il importe peu aux lecteurs de quelle manière la caiſſe fut reſtituée à ſes maîtres. Si l'on eſt ici curieux de quelque choſe, c'eſt de l'aventure du poiſſon. Mais tous les éclairciſſemens qu'on put avoir là-deſſus ſe réduiſirent à des conjectures.

Les uns prétendirent que par un châtiment du ciel le capitaine avoit été changé en poiſſon, & que par un arrêt de la même juſtice il ſe trouvoit attaché par les entrailles au tréſor qu'il avoit ſans doute préféré à la vie, puiſqu'il eſt vraiſemblable que le ſoin extrême qu'il en eut l'empêcha de ſe ſauver. D'autres, moins portés à recourir aux miracles, crurent ſimplement que

le capitaine avoit accroché la caiſſe à ſa ceinture, en ſe jetant à la mer, & qu'ayant été dévoré par le poiſſon, cet animal goulu s'étoit enferré de lui-même, en avalant juſqu'au crochet. On conçoit d'ailleurs aiſément comment un coup de mer pût jeter la caiſſe & le poiſſon ſur le rivage; & s'il reſte quelque obſcurité, il faut ſe ſouvenir que c'eſt un prodige.

TRAIT HORRIBLE

DE JALOUSIE.

UN officier anglois avoit épouſé une des plus jolies femmes de Londres. Des affaires importantes l'obligent de s'arracher de ſes bras dès la première année de ſon mariage. Un de ſes voiſins ruine ſon bonheur en ſéduiſant ſa femme. Il eſt averti de cette trahiſon par les lettres d'un ami. Il revient furieux; mais la vue de ce qu'il aimoit appaiſe tout d'un coup ſon reſſentiment. Il pardonne à ſa femme, ſous la ſeule condition qu'elle ſera plus ſage & plus fidelle.

C'étoit la force de l'amour qui arrachoit de lui cette promeſſe. A peine eut-il paſſé deux heures au lit avec elle, que le reſſentiment de ſon in-

jure renait avec une mortelle violence. Il penſe, il délibère, il prend enfin la réſolution de maſſacrer celle qu'il venoit de combler de careſſes. Elle étoit enſévelie dans le ſommeil. Il ſe lève, il prend ſes piſtolets, & lui appuyant les deux bouts ſur l'eſtomac, il lui lâche deux coups mortels, qui ne lui laiſſent pas même le tems ni la force de pouſſer une plainte.

Une exécution ſi cruelle ne fait que l'animer à la concluſion qu'il avoit méditée. Il paſſa le reſte de la nuit à ſe promener à grands pas dans ſa chambre, en conſervant aſſez de pouvoir ſur lui-même pour appaiſer les alarmes de ſes domeſtiques, & pour leur perſuader que le bruit qu'ils avoient entendu n'étoit qu'un badinage. Le lendemain il charge ſes deux piſtolets. Il ſort, avec la précaution de fermer la chambre où il laiſſoit le corps de ſa femme. C'eſt chez ſon voiſin que ſa rage le conduit. Il demande tranquillement à le voir, & ſans s'expliquer plus qu'il ne falloit pour lui faire connoître qu'il étoit au moment de la vengeance, il lui lâche un coup qui le tue, & ſe caſſe la tête de l'autre.

MORT FUNESTE D'UN MINISTRE ANGLOIS.

UN gentilhomme anglois, allant à cheval de Londres à Chelſea, vers les ſix heures du ſoir, apperçut au travers de quelques haies, par l'avantage que lui donnoit ſa monture, un homme qui étoit ſeul dans un champ écarté, au pied d'un arbre, & qui paroiſſoit occupé de quelque deſſein extraordinaire. Sa ſeule poſture étoit capable de lui faire naître ce ſoupçon. Il avoit les bras levés vers le ciel, avec une attention qui le rendoit comme immobile. Sa tête étoit nue, & ſa chemiſe retrouſſée juſqu'au coude. Un tel ſpectacle piqua la curioſité du gentilhomme & le porta à s'approcher davantage. Il le fit ſans bruit, pour obſerver toutes les circonſtances de cette ſcène, & il la vit changer en effet d'une manière encore plus intéreſſante. Le miniſtre, (car il l'étoit en effet) après avoir achevé apparemment ſa prière, ſe leva d'un air aſſez tranquille, tira de ſa poche une corde, & monta avec agilité ſur

les premières branches de l'arbre. Il lia un des bouts de ſa corde à la plus groſſe, l'autre à ſon col, & ſans paroître délibérer un moment, il ſe précipita d'un mouvement volontaire, & demeura ſuſpendu entre le ciel & la terre.

Le gentilhomme, qui avoit ſuivi des yeux toutes ſes démarches, ne pouvoit ignorer à quoi elles alloient aboutir; mais il conçut que s'il le troubloit mal-à-propos, il ne feroit qu'interrompre l'exécution du ſacrifice, ſans lui en ôter le deſſein. Il prit le parti d'en attendre la fin, dans la penſée qu'il ſeroit facile de lui ſauver la vie, en coupant la corde, & dans l'eſpérance que l'impreſſion qui lui reſteroit de l'horrible état dont il ſeroit délivré, auroit plus de force que les diſcours & les conſeils, pour le ramener à la raiſon. Son unique ſoin fut de tenir un couteau prêt, & de ne pas tarder un moment à le ſecourir, lorſqu'il lui vit faire le ſaut funeſte.

En effet, la corde lui coûta peu de peine à couper. Le miniſtre tomba ſans connoiſſance & ſans ſentiment; mais l'un & l'autre ne furent pas long-tems à revenir. Il parut d'abord rêveur & diſtrait, & comme s'il eût rappelé toutes les circonſtances par leſquelles il venoit de paſſer. Enſuite il jeta les yeux ſur le gentilhomme; il marqua beaucoup de confuſion de l'état où il ſe trouvoit devant lui. « J'avoue que c'eſt une foi-

» foibleſſe, lui dit-il; il y auroit plus de fermeté » d'ame à ſupporter la vie avec toutes ſes mi- » sères, qu'à ſe donner volontairement la mort. » Mais pour ſupporter la vie, il faut pouvoir » l'entretenir. Le néceſſaire me manque. Je » mourrois de faim dans trois jours. Ce n'eſt » pas changer l'ordre du ciel, que d'en pré- » venir un peu le moment ». Le gentilhomme tâcha de lui donner de meilleures eſpérances, en lui repréſentant que le bon ordre, qui règne aujourd'hui dans la ſociété, ne doit guère laiſſer craindre à perſonne de mourir de faim; qu'on trouve aiſément à s'employer dans toutes ſortes de conditions, & ſur-tout dans l'état eccléſiaſtique; que ſi ſes affaires étoient dérangées, il lui offroit le crédit de ſes amis & le ſien pour les rétablir; enfin, qu'il falloit éprouver toutes ſortes de reſſources, avant que de ſe livrer au déſeſpoir. Il ne tira point de lui d'autre réponſe qu'un mouvement de tête négatif, qui lui fit mal juger du retour de ſa raiſon. Cependant, à force de prières, il l'engagea à le ſuivre juſqu'à Chelſea où il lui fit prendre un logement dans ſa maiſon.

Vers le ſoir, étant ſorti pour aller conſulter M. l'Evêque de Wincheſter, qui a ſa maiſon de campagne à Chelſea, il recommanda ſon hôte à ſes domeſtiques. Mais ne leur ayant pas aſſez

expliqué quelles ſortes de ſoins ſa maladie demandoit, ils entrèrent mal dans le ſens de ſes ordres. Le miniſtre ſortit tranquillement du logis, ſans que perſonne pensât à s'y oppoſer. Il ſe rendit d'un pas modéré ſur le bord de la rivière, & s'enveloppant la tête de ſa robe, il ſe précipita au fond de l'eau. Quelques bateliers qui l'apperçurent tâchèrent inutilement de lui donner du ſecours, & ne purent trouver ſon corps qu'une heure ou deux après l'avoir vu périr.

TRAIT CURIEUX

DE MORALE

Dans la conduite d'un Comédien.

LES grandes vertus ſuppoſent ordinairement quelque défaut qu'elles s'exercent à combattre, & qui ſert à les fortifier à meſure qu'elles réuſſiſſent à les détruire. M. *Barton Booth*, comédien de Londres, & l'homme du monde qui a fait le plus d'honneur à cette profeſſion par la régularité de ſes mœurs, étoit ſi vif & ſi emporté naturellement, que la moindre contradiction

diction l'échauffoit jusqu'au transport. Peut-être fut-il redevable d'une partie de sa réputation à ce caractère ; car il excelloit à peindre tous les mouvemens des passions sur son visage, & l'on conçoit aisément que cette facilité venoit de la même disposition qui les lui faisoit souvent sentir. Ses amis, qui l'estimoient beaucoup, avoient assez d'indulgence pour éviter avec soin tout ce qui pouvoit l'irriter. Mais s'étant enfin marié, il n'eut pas le bonheur de trouver long-tems la même complaisance dans sa femme. La nécessité de vivre ensemble, parce qu'ils n'avoient pas assez de bien pour prendre de bonne grâce le parti de se séparer, les exposa à cent scènes éclatantes, jusqu'à faire craindre à leurs amis qu'elles ne se terminassent quelque jour d'une manière funeste. Enfin M. Barton, qui étoit trop sensé pour ne pas sentir toute l'indécence de cette conduite, prit la résolution de se vaincre à quelque prix que ce pût être, & toute la force de son esprit fut employée à cette entreprise. Il observa d'abord que la mauvaise humeur de sa femme n'allumoit jamais si promptement sa bile, que lorsqu'il sortoit du théatre, après y avoir représenté quelque rôle violent. Ce fut assez pour lui faire embrasser le genre comique, dans lequel il n'avoit point encore essayé ses forces, & s'y étant trouvé propre par l'étendue de ses

talens, il continua pendant quelques mois de s'y exercer uniquement, malgré les plaintes du public qui le demandoit ſouvent à grands cris pour les perſonnages tragiques. Dans cet intervalle, il liſoit Platon, Sénèque, Epictete, & tous les auteurs qui ont parlé de la patience & de la modération de l'ame. Il ſe retiroit à l'écart, lorſqu'il ſentoit naître dans ſon cœur le moindre mouvement contraire à ſes réſolutions. Il trembloit même à la vue de ſa femme, comme un homme timide à la vue du danger. Ce *régime* dura auſſi long-tems qu'il crut devoir ſe défier de lui-même. A la fin devenant plus hardi, il s'expoſa par degrés au combat, & n'oubliant jamais de ſe retirer au moindre doute de la victoire, il parvint à ſoutenir les aſſauts les plus violens, ſans aucune marque de foibleſſe & d'émotion. Ses amis même, à qui il confia ſon entrepriſe & ſes progrès, ſe firent un divertiſſement de le mettre à l'épreuve, & contribuèrent ainſi à ſon triomphe.

Il ne conſentit à recommencer les rôles tragiques, qu'après s'être confirmé dans cet état par une année d'habitude. Mais quelle fut ſa ſurpriſe la première fois qu'il reprit le cothurne, de ſe trouver une peſanteur qui ne répondoit point à ſes anciens talens! Le public s'en apperçut auſſitôt que lui, & ne le fit que trop con-

hoître par ſon ſilence. Une ſi longue vigilance ſur tous ſes mouvemens, & des efforts continuels pour les réprimer, lui avoient fait perdre cette pointe de ſentiment, ſi j'oſe parler ainſi, qui eſt néceſſaire pour remuer tout d'un coup le reſſort des paſſions. Il conçut que l'exercice lui rendroit bientôt ce qu'il avoit perdu; mais il craignit par la même raiſon que le vice qu'il avoit vaincu, ne reprît une nouvelle vigueur avec ſon talent. Ses amis qui étoient diſpoſés à lui paſſer l'un en faveur de l'autre, l'exhortèrent à céder à la nature, puiſqu'elle vouloit être la plus forte. Il ne ſe laiſſa point ſéduire par leurs flatteries; & prenant plus d'empire que jamais ſur lui-même, il remporta une double victoire, en marquant autant de chaleur au théatre, qu'il eut pendant toute ſa vie de douceur & de modération dans le commerce de ſa femme & de ſes amis.

EXEMPLE AFFREUX

DE VENGEANCE.

Sous le règne de Jacques II, roi d'Écoſſe, le comte Guillaume Douglas, neveu d'un autre Guillaume, qui après avoir cauſé de grands mouvemens dans l'état, avoit perdu la vie ſur un échafaud, s'étoit acquis tant d'aſcendant ſur l'eſprit du roi, que ce prince lui avoit abandonné la conduite de l'état, & le ſoin de ſa gloire. Douglas en abuſa pour commettre une infinité de violences & d'injuſtices. Elles firent enfin ouvrir les yeux au roi qui l'éloigna de ſa perſonne, & qui lui donna pour ſucceſſeur dans l'adminiſtration, le comte des Orcades ſon ennemi juré. Leur querelle avoit eu les deux cauſes ordinaires des diviſions qui naiſſent entre les grands, l'ambition & l'amour; mais le comte des Orcades n'avoit obtenu que la moitié de ſon triomphe, en renverſant la fortune de ſon rival. Douglas, aimé de ſa maîtreſſe, eut la ſatisfaction de la trouver déterminée à le ſuivre; & la crainte d'être puni tôt ou tard des excès de ſon miniſtère, l'ayant fait paſſer chez les voiſins

d'Ecoſſe, il ſe crut dédommagé par cette conquête de tous les avantages qu'il avoit perdus.

Le comte des Orcades en eut bien la même opinion, puiſqu'il ne trouva point de repos dans la poſſeſſion de ſa fortune, & qu'il rapporta toutes ſes vues à ſe ſaiſir de ces deux amans fugitifs. Il y perdit long-tems ſes ſoins. Mais une noire trahiſon lui fit obtenir tout-à-la-fois, & le bien qu'il déſiroit, & le plaiſir de ſe venger. Sur le bruit de quelques deſſeins de guerre que Douglas avoit inſpirés au roi d'Angleterre, il perſuada à ſon maître que pour éviter le péril qui le menaçoit, il n'avoit point d'autre voie que la ruſe. Il l'engagea à faire offrir ſecrètement à Douglas, non-ſeulement la liberté de revenir en Ecoſſe, mais ſon rétabliſſement à la cour, avec une augmentation de fortune & de faveur. Jacques II n'étoit pas naturellement perfide, mais ſa facilité le rendoit capable de toutes ſortes d'impreſſions. Il fit faire au comte cette propoſition, & lui ayant trouvé toute la facilité qu'on lui avoit fait eſpérer, il ne fit pas difficulté de lui envoyer un ſauf-conduit ſigné de ſa propre main.

Douglas partit avec ce gage de la protection de ſon roi. Cependant, à peine fut-il entré en Ecoſſe, que ſa maîtreſſe lui fut enlevée par une troupe de gens armés. Il ne douta point que cette inſulte ne vînt du comte des Orcades; &

manquant de force pour la repouſſer, il mit toute ſa confiance dans la bonté du roi, à qui il ſe hâta d'aller porter ſes plaintes. Ce prince le reçut avec de grands témoignages d'amitié. Il n'y eut perſonne qui ne le crût plus affermi que jamais dans la faveur de ſon maître, & qui n'augurât mal de celle du comte des Orcades. Celui-ci qui fut témoin de l'accueil qu'on faiſoit à ſon rival, ſembloit attendre en tremblant quelles en ſeroient les ſuites. Enfin le roi prit Douglas à l'écart, & le mena dans ſon cabinet. Là, feignant de lui parler avec la même affection, il prit ſon tems pour lui enfoncer un poignard dans le ſein.

Cependant le comte des Orcades avoit donné ordre que ſa maîtreſſe fût menée dans une des îles dont il portoit le nom, & où il avoit un château fort agréable. Son deſſein étoit, non-ſeulement qu'elle fût tenue en réſerve pour ſes plaiſirs, dans un lieu dont il étoit le maître abſolu, mais que la ſolitude & l'éloignement l'empêchaſſent d'apprendre la mort de Douglas, ou du moins la part qu'il y avoit eue par ſon conſeil. Elle l'ignora effectivement juſqu'à la premiére viſite qu'elle reçut de lui. Elle ne ſavoit pas entre les mains de qui elle étoit priſonnière, ni à quel ſort elle devoit s'attendre. Enfin l'arrivée du comte ne lui laiſſant aucun doute de ſes intentions, elle lui reprocha ſa trahiſon

avec tant de mépris, & le nom de Douglas fut mêlé tant de fois dans ſes diſcours, & d'une maniére ſi offenſante pour ſon rival, que ce fier tiran lui déclara qu'elle n'aimoit plus qu'un mort. Quoiqu'il dût s'attendre à tout ce que la douleur & l'amour ont de plus furieux dans leurs emportemens, il en éprouva bientôt des effets qui ſurpaſsèrent toutes ſes craintes. Premièrement, elle refuſa de parler avec tant d'obſtination, qu'il fut obligé de partir ſans avoir obtenu d'elle un ſeul mot de réponſe. N'en ayant pas moins laiſſé ordre qu'elle fût gardée avec douceur pendant ſon abſence, elle apprit de ſes gardes les circonſtances de la mort de ſon amant, & ſes conjectures la firent remonter aiſément à ſa ſource. Sa fureur augmenta juſqu'à lui faire choiſir le tems de la nuit pour mettre le feu au château, ſans être effrayée du riſque où elle s'expoſoit d'être brûlée la première. Elle ſe ſauva heureuſement, tandis qu'on s'agitoit pour arrêter l'incendie, & elle goûta dans un lieu voiſin le plaiſir de voir réduire en cendres un des plus beaux édifices de l'Ecoſſe, où le comte avoit recueilli tout ce qu'il avoit de plus riche & de plus précieux. Elle paſſa de-là dans les comtés de Lochaber & d'Athol, où il avoit d'autres terres conſidérables, & elle trouva le moyen d'en détruire une partie par les flammes. Enſuite, ſa

hardieſſe paroiſſant augmenter par le ſuccès, elle ſe rendit à Edimbourg avec l'eſpérance de faire uſage de l'habileté qu'elle avoit acquiſe à ſe ſervir du feu, pour enſévelir le comte des Orcades dans l'incendie de ſa maiſon. Elle tenta cette furieuſe entrepriſe; mais ayant été arrêtée en l'exécutant, elle n'attendit point qu'on employât la violence pour lui faire confeſſer ſes motifs, & les autres excès dont elle s'étoit rendue coupable dans le même genre. Le roi qui fut informé d'une ſi étrange aventure, eut la curioſité d'en voir l'héroïne. Loin de paroître abattue de ſon propre crime, elle demanda juſtice de celui du comte. C'étoit s'adreſſer mal, puiſque ce prince en étoit le complice. Mais il eut aſſez d'indulgence pour pardonner aux fureurs d'une amante; & ſe réſervant à décider lui-même de ſa punition, il la borna à une priſon perpétuelle dans un couvent.

AVENTURE
DU DUC DE RIPPERDA.

LE nom du duc de Ripperda eſt plus connu que ſes diverſes aventures. Né d'une famille noble dans la province de Groningue, il avoit ſervi quelque tems les Etats-Généraux en qualité de colonel d'infanterie, lorſqu'il fut envoyé ambaſſadeur en Eſpagne. Après y avoir exercé quelque tems cet emploi, il quitta le ſervice de ſes maîtres, & changeant de religion, il s'attacha en Eſpagne à l'établiſſement de quelques manufactures. Son génie propre aux affaires le fit toujours conſidérer à la cour. Il fut choiſi, comme l'on ſait, pour la négociation de Vienne; & quoiqu'il n'eût contribué que fort médiocrement au ſuccès, il fut honoré à ſon retour à Madrid de la plus haute faveur du roi, & des récompenſes les plus glorieuſes. Grand de la première claſſe, duc, premier miniſtre, il jouit quelque tems de ſa bonne fortune avec beaucoup de réputation; mais ſon penchant pour l'intrigue ayant cauſé ſa diſgrace, il fut renfermé dans une priſon, d'où il eut beaucoup de peine à ſe ſauver, pour paſſer en Angleterre, & de-là en Hollande.

Il vivoit depuis quelque tems à la Haye, dans la religion du pays, qu'il avoit repriſe en y arrivant, & ſans aucune part aux affaires publiques. On s'attendoit de l'y voir mourir tranquille; mais l'arrivée de l'ambaſſadeur de Maroc, avec lequel il lia connoiſſance, ſervit à faire renaître toutes les idées de ſon ambitieuſe politique. On fut ſurpris un jour d'apprendre qu'il avoit quitté la Hollande, ſans donner avis à perſonne de ſon départ. Cette fuite précipitée fit raiſonner tout le monde, mais ſans aucun fondement certain, juſqu'à ce qu'on fût informé qu'il avoit pris la route de l'Afrique, de concert avec l'ambaſſadeur, & que ſon deſſein étoit d'aller à Maroc. On ne tarda point à ſavoir qu'il y étoit arrivé. Il y fut reçu avec diſtinction, & comme un homme attendu. Les gazettes & les autres mémoires du tems rendirent compte de tout ce qu'on pouvoit découvrir de ſes démarches & de ſes entrepriſes. On lui attribua même beaucoup de part aux dernières campagnes des maures contre les Eſpagnols, ſoit pour l'attaque, ſoit pour la défenſe. Quoi qu'il en ſoit, le bruit qui s'étoit répandu que ſa fidélité étoit devenue ſuſpecte au roi, & qu'il avoit été puni du dernier ſupplice, fut démenti par les nouvelles qu'on reçut depuis. Elles portoient quelques circonſtances intéreſſantes de ſa vie, qui méritent d'être connues.

M. le duc de Ripperda paſſa d'abord quelque tems à Maroc, ſans penſer à changer de religion; occupé ſeulement à faire goûter ſes projets au roi, & à profiter de ſes bienfaits. Cependant, deux raiſons le déterminèrent tout d'un coup à embraſſer le mahométiſme, & à prendre le nom d'*Oſman*; l'une fut la crainte qu'un des principaux officiers des troupes de Maroc, nommé *Azari*, qui marquoit beaucoup de jalouſie de la faveur où il étoit à la cour, ne travaillât ſecrètement à le perdre dans l'eſprit du peuple & du roi ſous prétexte qu'il étoit infidèle; l'autre raiſon, qui n'eut pas ſans doute moins de force, fut l'envie d'entrer dans tous les droits du pays; c'eſt-à-dire, d'y poſſéder des terres, & d'y avoir un ſérail. En effet, ces deux grâces lui furent accordées, dès qu'il eut embraſſé la religion du prince, & ſa faveur ne fit qu'augmenter juſqu'à l'arrivée des eſpagnols en Afrique. On aſſure qu'il obtint le commandement d'une partie conſidérable de l'armée des maures, & qu'il ſe diſtingua par ſa prudence & par ſa valeur dans le combat où ils furent défaits. Mais cette preuve de fidélité ne put l'emporter ſur le chagrin que le roi de Maroc eut du malheur des troupes muſulmanes. Oſman fut reçu avec tant de froideur à ſon retour, qu'il augura mal de cet

accueil. Il n'étoit point aſſez zélé pour l'alcoran, ni aſſez eſclave des volontés de ſon maître,

Pour ſe piquer du ſcrupule inſenſé
De bénir ſon trépas, s'il l'avoit prononcé. (1)

Il penſa ſérieuſement à ſe mettre à couvert par la fuite, & il s'aſſura pour cela de quelques domeſtiques qui le ſervoient. Son projet eût réuſſi, ſans la malignité du jaloux Azari, qui l'obſerva de ſi près, qu'il le ſurprit au moment de ſon départ. Il fut conduit au palais du roi par pluſieurs gardes, & tout le monde s'attendoit à le voir condamné au ſupplice. Cependant, avec ſon éloquence & ſon adreſſe ordinaire, il tourna ſi heureuſement l'eſprit de ce monarque, que l'ayant perſuadé à demi de l'innocence de ſes vues, il en fut quitte pour être renfermé dans un château aſſez voiſin de Maroc, juſqu'à ce qu'Azari eût donné les preuves qu'il promettoit de ſa perfidie. On jugea même qu'il devoit reſter fort peu de colère au roi, parce qu'il lui permit d'avoir ſes femmes avec lui dans ſa priſon.

Le château où Oſman fut conduit eſt ſitué ſur le ſommet d'une montagne, à quelque diſtance de Maroc. Il eſt environné de tous côtés de pro-

(1) Racine, dans Bajazet.

ſondes vallées; il n'y a, dit-on, que deux chemins par leſquels on y monte avec beaucoup de difficulté. Ils ſont même ſi étroits, qu'en levant un pied pour marcher, il faut ſe tenir ferme ſur l'autre, de peur de gliſſer; & la mort ſeroit inévitable, ſi l'on tomboit dans la vallée qui eſt d'une profondeur étonnante. Enfin, lorſqu'on eſt au bout de ce chemin difficile, on eſt ſurpris, après avoir paſſé les premières portes, de ſe trouver dans une plaine d'environ une lieue de circonférence, qui étant entourée d'une bonne muraille, & fortifiée par un grand nombre de pièces d'artillerie, forme un des plus ſûrs aſiles qu'il y ait au monde, contre tous les ennemis du dehors. Au milieu de la plaine eſt un château qu'on pourroit faire paſſer pour un palais magnifique, ſans y rien ajouter qu'un peu plus d'ornement. Il eſt très-grand, & les appartemens y ſont diſtribués avec beaucoup d'ordre. Mais le roi, qui le regarde moins comme un lieu de plaiſir qu'une priſon, le négligeoit entièrement, & ſe contentoit d'y entretenir quelques ſoldats pour la garde ordinaire du lieu.

Ce fut dans ce ſéjour inacceſſible, qu'Oſman fut renfermé avec ſes femmes & un ſeul domeſtique hollandois, qui s'étoit attaché à ſa fortune. On ignore quel y fut le détail de ſes occupations pendant deux mois, qui furent la durée de ſon

châtiment; mais si l'on en juge par la conduite qu'il tint depuis qu'il en fut sorti, ce fut là sans doute, qu'il forma le plan qu'il tâcha bientôt d'exécuter. Il avoit parmi ses femmes une Sicilienne, dont l'esprit étoit aussi intrigant que le sien. C'est avec elle qu'il tenoit conseil sur toutes ses affaires. Le général Azari n'ayant pu réussir à le perdre dans l'esprit du roi, on vit avec étonnement que ce prince, dont le caractère n'étoit point d'ailleurs des plus humains, se porta de lui-même à le remettre en liberté. Osman retourna à Maroc; mais ce qui surprit encore davantage, ce fut de le voir demeurer tranquille dans sa maison, sans reparoître à la cour, à moins qu'il n'y fût appelé par un ordre exprès de son roi. C'étoit l'effet d'une profonde dissimulation: il avoit conçu que la haine d'Azari & de quelques autres grands, ne lui donneroit point de relâche, & que tôt ou tard un étranger, sans aucun support que son mérite, ne pouvoit manquer de succomber à des attaques si puissantes. Il étoit question non-seulement de s'assurer entièrement l'amitié du roi, en le guérissant de tous les soupçons qu'il pouvoit conserver, mais encore de gagner, s'il étoit possible, l'esprit & le cœur du peuple, dont la faveur est toujours d'un grand poids, dans une nation aussi remuante que celle des maures. Rien ne pouvoit mieux le conduire à ces deux fins, qu'une grande affec-

tation de zèle pour la religion mahométane. Il parut s'y conſacrer tout entier ; & ce fut la ſeule raiſon qu'il apporta au roi, pour juſtifier ſon abſence à la cour. Le ſuccès de ſon deſſein fit bientôt former un autre, pour l'exécution duquel il n'épargna rien. Il falloit, pour qu'il réuſsît, que le ménagement en fût extrêmement adroit, ou le roi de Maroc extrêmement dupe.

On a dû juger, par ce qu'on vient de lire, que le duc de Ripperda avoit beaucoup d'indifférence pour la religion. Ses fréquens changemens, uniquement déterminés par la politique, ne laiſſent aucun lieu d'en douter. Il fit plus. Non content d'avoir paſſé ſucceſſivement ſous les étendards de pluſieurs ſectes, il voulut devenir lui-même le chef d'une nouvelle.

Ayant trouvé dans le peuple toute la diſpoſition qu'il pouvoit ſouhaiter, il crut reconnoître aſſez de ſimplicité, & tout à la fois aſſez de zèle fanatique dans les eſprits, pour ſe flatter de leur faire goûter un nouveau ſyſtême de religion. Il propoſa d'abord ſes idées comme de ſimples doutes ; & la manière dont elles furent reçues, lui perſuada qu'elles pourroient s'accréditer. Sa principale adreſſe conſiſtoit en ce que le fond de ſon ſyſtême étoit également flatteur pour les mahométans & pour les juifs, qui ſont en grand nombre à Maroc. Il parloit de Mahomet avec

plus d'éloges que les muſulmans n'ont jamais fait. Il louoit Moïſe, Elie, David; & ce qui paroîtra plus ſurprenant, il ne louoit pas moins la perſonne de N. S. Mais il prétendoit que les chrétiens, les mahométans & les juifs avoient été juſqu'à préſent dans une erreur preſqu'égale; les premiers, en attribuant trop à N. S.; les ſeconds, en attribuant trop peu à Mahomet; les juifs, en n'attribuant rien à l'un & à l'autre, & en les regardant comme des ennemis & des deſtructeurs de leur religion. En un mot, le Meſſie étoit encore à venir, ſuivant le ſyſtéme d'Oſman. Elie, David, les prophètes, ſaint Jean-Baptiſte, N. S., Mahomet, ſont autant de précurſeurs, qui ſont venus l'annoncer; & c'étoit faute de s'entendre que les chrétiens, les juifs & les mahométans s'accordoient ſi mal, lorſqu'ils devroient ſe réunir tous dans les mêmes déſirs & dans les mêmes eſpérances. Il expliquoit, en faveur de ſon ſentiment, divers paſſages de l'évangile & de la loi muſulmane. Comme il ne lui échappoit rien qui ne fût très-honorable pour Mahomet, & qu'il aſſuroit ſeulement qu'on avoit mal expliqué juſqu'alors l'alcoran, il étoit écouté ſans contradiction; les foibles & les amateurs de la nouveauté ſe laiſſoient perſuader; les *eſprits forts* rioient de ſes diſcours, & le roi qui ne ſe défioit point d'un étranger dans la capitale de ſes états, prenoit plaiſir

plaiſir lui-même à le faire quelquefois raiſonner ſur ſes principes.

Telle étoit la ſituation des affaires d'Oſman, lorſque le capitaine d'un vaiſſeau anglois, revenant de la côte d'Afrique, la rapporta à Londres, comme témoin oculaire. Un autre bruit, peu avantageux pour lui, ſe répandoit alors. Quelques religieux de la Merci avoient été envoyés à Maroc, avec une groſſe ſomme d'argent pour la rédemption des captifs. Oſman, par honte ſans doute d'avoir de tels témoins de ſon infidélité, perſuada bientôt au roi que c'étoient autant d'eſpions employés par l'Eſpagne, pour reconnoître le fort & le foible de ſes états. Les religieux reçurent ordre de ſortir du pays, & ils eurent ſujet de remercier le ciel, qui les délivra, comme miraculeuſement, des inſultes qu'une accuſation ſi noire devoit leur attirer.

Enfin, on s'attendoit à quelque grande révolution dans ce pays, dont le duc de Ripperda ſeroit l'auteur; & il ſembloit en effet qu'elle ſeroit facile, vu d'un côté la hardieſſe & l'habileté du duc, & de l'autre, l'imbécillité & l'aveuglement qui ſont comme héréditaires ſur le trône des rois de Maroc. Vingt maiſons royales y ont été détruites ſucceſſivement, par les mêmes voies que Oſman paroiſſoit vouloir employer. Il y avoit peut être moins d'apparence au renverſement des

Oataz, lorſqu'ils furent trompés par l'artifice des *Chérifs*, qu'aux ſuccès d'un politique auſſi conſommé que le duc de Ripperda, ſur-tout au milieu du trouble & de la diviſion qui régnoient depuis pluſieurs années dans cette partie de l'Afrique.

ORIGINE

DE LA FORTUNE

DU COMTE DE B....

LE célèbre comte de B..., qui fit dans la ſuite une figure ſi brillante, dans une des plus grandes monarchies de l'Europe, n'étoit dans ſon origine que le fils d'un orfévre de..., que ſon père deſtinoit à la profeſſion de notaire. Il avoit acquis toutes les qualités qu'elle demande, lorſque commençant à s'ennuyer du ſéjour d'une petite ville, il eut l'occaſion d'offrir ſes ſervices au baron de Gortz, qui avoit été forcé de s'y arrêter quelques jours, par la mort imprévue de ſon ſecrétaire, qu'il perdit en retournant de Hollande à la cour de Suède. Le jeune B.... ſe préſenta d'aſſez bonne grâce pour faire agréer ſa perſonne & ſes talens. Il

ſuivit le baron à Stockolm, où l'intelligence qu'il avoit de diverſes langues, & ſa facilité à lire & à copier toutes ſortes de caractères, le rendirent auſſi utile qu'il l'avoit fait eſpérer. Dans l'uſage où il étoit depuis ſon enfance, de manier de vieux contrats, la plupart en vélin ou en parchemin, il s'étoit fait une habitude, en écrivant, d'en tenir toujours quelqu'un avec ſes lèvres; & quelque déſagréable qu'on puiſſe s'en figurer le goût, il étoit parvenu inſenſiblement à s'en faire une ſorte de plaiſir, comme il arrive à ceux qui s'accoutument à mâcher du tabac. Ce penchant devenant une paſſion, il n'étoit jamais ſans quelque morceau de vieux vélin, qu'il coupoit proprement pour le ronger: & comme ſes occupations le mettoient continuellement au milieu de quantité de papiers, il trouvoit aiſément de quoi ſe ſatisfaire. Un jour, qu'ayant été retenu dans le cabinet du baron de Gortz pour quelques expéditions d'importance, il y étoit ſeul à exécuter les ordres de ſon maître, ſon appétit pour le vélin lui fit découvrir une pièce enfumée qui étoit au coin d'une table; & ne portant pas plus loin ſes réflexions, il la prit entre les dents avec l'envie néanmoins de ſe borner à la ſucer pour en tirer comme le parfum; mais dans l'attention qu'il avoit à ſon travail, le goût du plaiſir lui fit oublier ce qu'il devoit craindre. Ce ne fut

qu'après trois ou quatre heures d'application, que revenant à lui-même, il s'apperçut non-ſeulement qu'il avoit toujours le même vélin à la bouche, mais que l'ayant mâché ſi long-tems avec auſſi peu de ménagement que de réflexion, il l'avoit défiguré juſqu'à lui faire changer de forme. Sa ſurpriſe augmenta encore, lorſque s'étant hâté de l'ouvrir, pour démêler ce qu'il contenoit, il le reconnut à quelques reſtes de caractère preſque effacés, pour une pièce extrêmement importante, qui faiſoit la matière d'un différend fort échauffé au ſujet de la Livonie, entre le roi de Suède & le czar Pierre. Il ſe crut ruiné ſans reſſource. Son eſprit ne lui préſenta rien qui fût propre à l'excuſer. Tout le portoit au déſeſpoir, lorſque le baron de Gortz étant entré ſubitement dans ſon cabinet, le trouva avec cette fatale pièce à la main, & crut voir dans ſes yeux & ſur ſon viſage, des témoignages extraordinaires d'embarras. La ſeule curioſité ſuffiſoit pour lui faire approfondir ce myſtère. Mais que fut-ce, lorſqu'ayant jeté les yeux ſur la pièce, il découvrit à pluſieurs marques, que c'étoit ce qu'il avoit alors de plus néceſſaire & de plus précieux? Le premier mouvement de ſa colère ne lui permettant pas de rien examiner, ni de rien entendre, il ne douta point que ce ne fût une trahiſon de ſon ſecrétaire, qui s'étoit laiſſé gagner par le miniſtre

de Moſcovie, & ſur le champ il le fit conduire, avec mille reproches dans une étroite priſon.

Quoiqu'avec un peu de liberté pour réfléchir ſur ſon malheur, il ne trouvât rien qui le rendît véritablement coupable, les apparences étant d'une nature à ne pouvoir jamais être éclaircies, il conçut que ſa perte étoit certaine. Déjà il penſoit moins à ſe juſtifier qu'à ſe préparer à la mort. Cependant comme l'aveu des circonſtances de ſa faute ne pouvoit lui être nuiſible, il étoit réſolu de les raconter ſimplement, au riſque de ne pas trouver dans ſes juges beaucoup de diſpoſition à le croire ſincère. On ne tarda guère à l'interroger. Quatre des plus braves ſénateurs de Stockholm lui reprochèrent ſon crime, & le preſsèrent de confeſſer les intelligences qu'il entretenoit avec la Moſcovie. Il ne leur répondit que par une courte relation, qu'il fit les larmes aux yeux, de la manière dont il s'étoit accoutumé à mâcher de vieux parchemins. Quelque foibleſſe qu'il y eût dans cette défenſe, l'air dont il la prononçoit fit impreſſion ſur l'un des vieux ſénateurs, qui avoit aſſez d'expérience du monde pour démêler les caractères de la droiture & de l'innocence. S'attachant de plus en plus à l'examiner, il remarqua que tandis qu'on écrivoit ſa dépoſition, & livré comme il étoit, tout entier aux demandes qu'il recevoit & au ſoin d'y

répondre, il ne laiſſoit point d'avancer la main par intervalle vers l'écritoire qui étoit ſur la table, d'où il tiroit de petits lambeaux de vieux parchemins dont elle étoit doublée, & que par un mouvement tout naturel, il les portoit à la bouche. Cette obſervation fit trouver plus de vraiſemblance au ſénateur dans ſon récit. Au lieu que lui & les autres l'avoient d'abord jugé ſi puérile, qu'ils daignoient à peine l'écouter, il lui fit diverſes queſtions ſur la naiſſance & la force de ſon habitude. Il demanda des circonſtances & des preuves. Heureuſement l'accuſé en avoit de préſentes dans un grand nombre de petits rouleaux de parchemin qu'il tira de ſes poches. Leur forme, leur odeur, tout s'accordoit avec l'idée qu'il en avoit fait prendre. Le bon ſénateur devint ſon défenſeur autant que ſon juge. D'autres informations qu'on fit ſur ſa conduite & ſes liaiſons, ayant achevé d'établir ſon caractère, le baron de Gortz fut le premier à ſolliciter ſa liberté & ſa grâce.

Cependant, ſoit qu'il craignît que ſa foibleſſe ne l'exposât à quelque nouvel embarras, ſoit que l'éclat d'une telle aventure l'eût dégoûté de ſes ſervices, il le congédia, après l'avoir honnêtement récompenſé. Il y avoit peu d'apparence qu'un homme rejeté par le miniſtre, pût trouver d'autres occaſions de s'établir dans

la Suède. Le malheureux ſecrétaire prit le parti de la quitter ; & paſſant en Courlande, où ſon aventure n'étoit pas connue, il s'attacha au premier homme d'affaire qui voulut l'employer. La fortune qui le conduiſoit par la main, l'adreſſa au receveur général de Mittau, homme livré au plaiſir, qui cherchoit depuis long tems un écrivain habile, ſur lequel il pût ſe repoſer de la fatigue & des ſoins de ſon emploi. Avec beaucoup d'eſprit & d'aſſiduité, le nouveau ſecrétaire fit bientôt reconnoître en lui tous les talens qu'on déſiroit. Il ſe fit aimer tendrement de ſon maître, pendant quelques années qu'il eut l'intendance générale de ſes affaires. Mais il n'étoit pas guéri de l'habitude qui avoit ruiné ſa fortune en Suède. Le receveur ayant un jour fini ſes comptes avec le miniſtre, revint muni d'une quittance ſignée du duc ; & la regardant comme une pièce d'autant plus importante que ſes ennemis s'étoient déjà prévalus de ſes inclinations voluptueuſes, pour l'accuſer de diſſipation & de mauvaiſe foi, il la remit à ſon ſecrétaire, en lui recommandant de la conſerver avec ſoin. Ce papier n'avoit point les qualités qui pouvoient piquer ſon ancien goût pour le parchemin. Ce ne fut que diſtraction & force d'habitude qui le portèrent à le mettre entre ſes lèvres, dans la crainte peut-être de l'oublier, & pour l'avoir plus pré-

ſent lorſqu'il ſe lèveroit pour le ferrer. D'ailleurs quelques années d'intervalle avoient affoibli l'impreſſion de ſa première diſgrace ; & l'on ne ſe défie pas aſſez de ſoi-même pour ſe croire deux fois capable de certaines aliénations d'eſprit. Quoi qu'il en ſoit, il expoſa malheureuſement ce papier à l'avidité de ſes dents, & dans un eſpace fort court, elles s'y imprimèrent aſſez pour corrompre le nom du duc, qui faiſoit tout le prix de cette pièce. Il s'en apperçut auſſitôt, mais le mal étoit déjà irréparable. Il le crut même beaucoup plus grand qu'il n'étoit, & ſe rappelant l'aventure de Stockolm, il ne douta point qu'il ne fût à la veille du même danger. Cependant un peu de réflexion lui fit tirer avantage du paſſé. Le ſoupçon d'infidélité étoit ce qu'il avoit de plus fâcheux à redouter ; il ſe détermina à prévenir ſon maître, par l'aveu volontaire de cet accident ; & pour s'attirer plus d'indulgence en excitant ſa compaſſion, il commença par le récit du malheureux événement qui lui avoit fait abandonner la Suède. Il ne vint qu'en tremblant à ce qu'il vouloit confeſſer.

Le receveur ne lui entendit pas plutôt nommer la quittance, qu'il comprit le ſujet de ſa peine, & n'y trouvant que la matière d'une plaiſanterie agréable, parce qu'il étoit sûr de réparer aiſément le déſordre, il prit plaiſir à

faire durer une ſcène qui lui parut fort divertiſſante. Enfin, l'ayant conſolé par de nouveaux témoignages de confiance & d'amitié, il ne ſongea qu'à prendre du côté de la cour les meſures qu'il crut néceſſaires à ſa sûreté, & dans la relation qu'il fit au duc de toutes les circonſtances de l'aventure, il rendit aſſez de juſtice au mérite de ſon ſecrétaire, pour lui faire ſouhaiter de le voir. Sa figure, & quelques momens d'entretien achevèrent de lui gagner l'eſtime de ce prince. Sa faveur ne fit qu'augmenter de jour en jour, juſqu'au moment où la fortune ſe préparoit à le mettre au rang de ſes favoris, par une révolution totale de ſon ſort & de ſes ſentimens. Le receveur, en réfléchiſſant ſur ſes bonnes qualités, qui lui faiſoient craindre de le perdre, & ſur ſa miſérable habitude, qui étoit toujours capable de lui cauſer quelqu'inquiétude, forma le deſſein de ne rien épargner pour le délivrer de cette foibleſſe. Le raiſonnement auquel il s'arrêta étoit fort juſte. Ayant conçu que le mal qu'il vouloit guérir ne conſiſtoit que dans les fibres du palais & des lèvres, qui étoient accoutumées à un certain ébranlement qu'un long uſage avoit rendu néceſſaire, il ne douta point qu'un ébranlement plus fort, cauſé par quelque liqueur d'un goût plus violent que le parchemin, ne fît prendre une autre diſpoſition

aux fibres, & ne les accoutumât promptement à quelque choſe qui les flatteroit davantage. Cette concluſion lui parut ſi certaine, qu'il ne remit pas plus loin que le ſoir du même jour à la vérifier par l'expérience. Il fit ſouper ſon ſecrétaire avec lui, & l'excitant à boire par ſon exemple, il le mit dès la première fois hors d'état de penſer au parchemin pendant le reſte de la nuit. Les jours ſuivans, il ſe fit une étude de renouveler le même remède auſſi ſouvent que ſes propres forces le permettoient. Les liqueurs fortes ſuccédoient aux meilleurs vins. Dans l'eſpace de quelques ſemaines, il lui fit confeſſer que le ſouvenir du parchemin ne l'importunoit plus, & que le goût de ſes nouvelles ſenſations commençoit à l'emporter. Mais ce qui fut bien plus heureux pour le ſecrétaire, c'eſt que la liberté de la table & la chaleur du vin, ſervant à lui faire découvrir tous les agrémens de ſon eſprit, & la nobleſſe naturelle de ſon caractère, il ſe fit connoître par tant d'excellentes qualités, que ſon maître crut avoir gagné plus que lui à lui donner occaſion de développer tous ſes talens. Le bruit de ce miracle alla bientôt juſqu'au duc, qui voulut s'en aſſurer par le témoignage de ſes propres yeux. Ainſi, le ſecrétaire devint un objet d'attention pour tout le monde; & ſa fortune changea de

face à meſure qu'il eut occaſion de juſtifier les premières idées qu'on avoit priſes de ſon eſprit & de ſon habileté. Il eut bientôt le bonheur de paſſer au ſervice d'une grande princeſſe, & les progrès qu'il fit dans ſon eſtime, ne lui laiſsèrent plus aucun lieu de douter des faveurs auxquelles la fortune l'appeloit. Mais on n'ira pas plus loin. C'eſt aſſez d'avoir fait connoître ici les commencemens ſinguliers de cette fortune.

INTRIGUES

CURIEUSES

DE DEUX SULTANES.

LA ſultane Kioſem ayant entrepris de dépoſer ſon petit-fils Mahomet IV, ſous la minorité duquel elle avoit été nommée régente après la mort d'Ibrahim, entretenoit des liaiſons ſecrètes avec Bectas, aga des janiſſaires, ennemi particulier de la jeune ſultane, mère de Mahomet. Celle-ci n'ignorant pas ce qu'elle avoit à craindre de la grand-mère de ſon fils, avoit mis dans ſes intérêts le grand-viſir, les ſpahis, & tout le ſérail.

Les deux ſultanes étoient extrêmement animées l'une contre l'autre ; la jeune, pour ſoutenir l'autorité de ſon fils, l'autre pour conſerver la ſienne. Dans la ville, où les ſemences de cette diviſion ſe répandoient tous les jours entre les différens partis, le trouble & la confuſion paroiſſoient augmenter à tous momens. La vieille reine donnoit avis à Bectas de tout ce qui ſe paſſoit au ſérail, & noirciſſant ſa rivale dans l'eſprit des janiſſaires, elle inſinuoit qu'il étoit néceſſaire de mettre ſur le trône, à la place de Mahomet, ſon frère Soliman, prince d'un mérite extraordinaire. Bectas, animé par l'eſpérance qu'elle lui donnoit de devenir le premier inſtrument de ſa puiſſance, fit une aſſemblée à Orta Giami, qui eſt la moſquée des janiſſaires, où il ſe trouva un grand nombre de gens d'épée & de miniſtres de la loi. Il eut même la hardieſſe d'inviter le premier viſir à s'y rendre, dans la penſée qu'il pourroit l'attacher à ſes intérêts, ou s'en défaire, s'il marquoit du penchant pour le parti oppoſé. Il étoit deux heures de nuit, lorſqu'il lui envoya faire cette prière. L'heure étoit indue, & la propoſition peu reſpectueuſe. Cependant le viſir ſe crut obligé de diſſimuler. Il partit de chez lui avec peu de gens. Le premier objet qu'il rencontra fut une garde de dix miſſe janiſſaires, le mouſquet ſur l'épaule,

& la mêche allumée par les deux bouts. Cette rencontre imprévue le ſurprit ; mais rentrant en ſoi-même, il continua ſon chemin. Bectas le voyant approcher de la moſquée, ne prit pas la peine de venir au devant de lui, & ſe contenta de lui envoyer un officier. Quoique le grand cœur du viſir eût peine à ſupporter un tel mépris, il n'en témoigna rien. Il aborda Bectas, qui ſe ſouleva à peine pour le ſaluer.

L'entretien ſe fit ſans diſpute & ſans chaleur, parce que le viſir, qui n'avoit en vue que de s'inſtruire du deſſein des conjurés, affecta de céder à leurs raiſons, & d'entrer dans toutes leurs vues. Il les aſſura même, en jurant ſur l'alcoran avec d'horribles imprécations contre lui-même & contre ſa famille, qu'il les ſerviroit de tout ſon pouvoir. Bectas, perſuadé par ſes ſermens, eut l'imprudence de lui permettre de ſe retirer. Mais le viſir avoit des penſées bien différentes. A peine fut-il en liberté, qu'il ſe rendit au ſérail, ſuivi ſeulement de deux perſonnes, & remercia le prophète de l'avoir délivré d'un ſi grand péril. Etant arrivé à la porte de fer, dans le deſſein de paſſer au travers du jardin, il fut ſurpris de la trouver ouverte contre la coutume. Il en demanda la raiſon aux boſtangis, qui lui répondirent que c'étoit l'ordre de la vieille ſultane. Cette réponſe n'ayant

fait que redoubler ſes défiances, il alla ſans bruit à l'appartement du ſultan, & rencontra heureuſement en chemin le kutſſir Agaſi, qui faiſoit la ronde autour de l'appartement de la vieille ſultane. Celui-ci reconnut d'abord le viſir à ſa voix, & fut fort ſurpris de le voir à cette heure. Mais lorſqu'il eut appris de lui le ſujet de ſes alarmes, il le loua de ſa vigilance, & lui fit remarquer que la vieille reine n'étoit pas encore couchée. Elle avoit paſſé le tems à ſe réjouir avec ſes eunuques & ſes femmes, à chanter, à danſer, & à faire jouer de divers inſtrumens, elle qui avoit coutume de ſe mettre de bonne heure au lit.

Après une courte conférence, le viſir & le kutſſir Agaſi, ſuivis de quelques eunuques, entrèrent dans l'appartement de cette princeſſe, & voyant qu'on n'étoit pas diſpoſé à les recevoir, le kutſſir, homme fier & réſolu, donna un coup de poignard au bacha kapa Oglar, grand chambellan. Les eunuques qui l'accompagnoient entrèrent furieuſement avec lui, le poignard à la main, & mirent en fuite tout ce qui ſe préſenta à leur rencontre. La ſultane demeura ſeule dans ſa chambre, où elle fut donnée en garde aux eunuques du ſultan. Tous ſes gens qui avoient pris la fuite vers la porte du ſérail, furent arrêtés avec le reſte de ſes

officiers, & mis ſous une garde sûre. Cette action ſe fit avec ſi peu de bruit, que l'alarme ne fut pas même portée juſqu'au quartier du ſultan, quoiqu'il ne fût pas éloigné.

Le viſir & le kutſlir Agaſi ſe rendirent enſemble à la chambre où le ſultan étoit couché. Ils entr'ouvrirent la porte, & faiſant (1) ſigne aux femmes qui étoient de garde, ils leur firent entendre qu'il falloit éveiller la jeune ſultane. Une des femmes l'éveilla en lui gratant doucement les pieds, & lui annonça la viſite extraordinaire qu'on venoit lui rendre. Elle ſe leva avec beaucoup de ſurpriſe. A peine le viſir eut-il commencé à lui parler du péril où elle étoit, que ſe le figurant encore plus terrible, elle courut comme hors d'elle-même au lit de ſon fils, & le prenant entre ſes bras, elle s'écria de toute ſa force : O mon fils, nous ſommes morts ! Le grand-ſeigneur, qui n'étoit qu'un enfant, ſe mit à pleurer, & ſe jetant aux pieds du viſir, il le conjura de lui ſauver la vie. Le viſir ne put s'empêcher de verſer des larmes. Il embraſſe ſon maître. Il encouragea la mère & le fils, en leur proteſtant qu'il perdroit mille

(1) Tout le monde ſait que la coutume du ſérail eſt de ſe parler par ſignes.

fois la vie plutôt que de ſouffrir qu'ils reçuſſent le moindre outrage. Enſuite, il les mena à la lueur de quelques flambeaux portés par des femmes vers *l'Hozada*, où ſe trouvent ordinairement les premiers ſeigneurs de la cour.

Ceux qui faiſoient la garde dans cette chambre, furent étonnés de voir tant de lumière, & s'avançant du côté d'où elle venoit, ils le furent encore plus d'appercevoir le grand-ſeigneur. Tous leurs compagnons s'étant éveillés au même moment, le grand-ſeigneur fut placé ſur un trône qui eſt toujours dans cette chambre, & les quarante officiers qui y ſont ſans ceſſe, vinrent ſe préſenter à lui, en le ſuppliant d'employer leur courage & leur vie pour ſon ſervice. A quoi le viſir répondit : Celui qui mange le pain du roi, doit s'attacher inviolablement au roi. Nous avons ſouffert juſqu'ici que des traîtres aient fait mourir le ſultan Ibrahim, ils veulent maintenant nous arracher encore celui-ci. C'eſt à vous qui êtes ſes principaux ſerviteurs à le ſecourir. Eigiuſi muſtapha bacha, capitaine de la chambre, hardi comme un lion, & déjà informé des pernicieux deſſeins de la vieille reine, repondit ſur le champ : Grand-viſir, ſoyez en repos ; vous verrez demain, avec l'aide du prophète, les têtes de vos ennemis à vos pieds.

Après

Après avoir tenu conſeil, le parti auquel ils s'arrêtèrent fut de faire apporter de l'encre & du papier, & de faire ſigner un ordre du grand-ſeigneur pour faire étrangler le boſtangi bacha, comme un traître, qui avoit laiſſé la porte du jardin ouverte pendant la nuit. Cette ſentence fut exécutée au même moment. Sa charge ayant été donnée auſſitôt à un autre, on lui fit prêter le ſerment de fidélité, & il le fit prêter enſuite à tous les boſtangis du ſérail, qui ſe trouvèrent au nombre de cinq cens. Il les diſtribua enſuite à la garde des portes & ſur les murailles du jardin. On propoſa de faire aſſembler les ichoglans, & pour éviter le bruit, on alla d'abord à la chambre du capa Agaſi, à qui ſon emploi donne l'intendance de toute la jeuneſſe du ſérail. On heurta doucement à ſa porte. Les gardes vinrent demander qui c'étoit. On leur dit d'éveiller le capa Agaſi, & de lui dire qu'on vouloit lui parler à ſa fenêtre. Le capa, avant de ſe lever, voulut ſavoir de la part de qui on le demandoit. On lui dit que c'étoit le viſir & le kutſſir Agaſi. Il répondit, qu'étant indiſpoſé, il ne pouvoit ſe lever, & qu'on pouvoit lui faire ſavoir par la fenêtre ce qu'on avoit à lui demander, ce qui obligea enfin de lui dire aſſez haut: Nous te commandons au nom du ſultan de faire lever promptement tous les ichoglans

du ſérail pour une affaire de la dernière importance. Comme il ne ſe hâta point encore d'obéir, on s'imagina qu'il étoit de la conſpiration, quoique la vérité fût que c'étoit un vieillard de quatre-vingt-dix ans, mal ſain, & qui ne pouvoit ſe remuer facilement. Le viſir voyant qu'il demeuroit immobile, lui cria une ſeconde fois: Aga, faites promptement lever les ichoglans; on veut nous enlever le ſultan. Mais il demeura ferme dans ſa réſolution, proteſtant toujours qu'il ne les feroit point lever ſans un ordre par écrit.

Au bruit de cette conteſtation, ſes domeſtiques s'éveillèrent, & comprenant qu'il étoit queſtion de la ſûreté & peut-être de la vie du grand-ſeigneur, ils allèrent ſans ordre heurter à la porte des grandes & des petites chambres des ichoglans. Le ſommelier alla à la plus grande. Il étoit environ cinq heures de nuit. Comme cette chambre eſt longue de plus de quatre-vingts pas, il s'arrêta au milieu, & ſe mit à frapper des mains l'une contre l'autre, quoique ce ſoit un grand crime de faire du bruit la nuit dans le ſérail. Les icholans épouvantés de ce tumulte, demandèrent ce qu'on vouloit d'eux. Le ſommelier répondit : levez-vous; on eſt ſur le point de nous enlever le grand-ſeigneur. A ces mots, toute la chambre

le leva ; & on les eût vus tous, au nombre de ſix cens, courir avec la dernière confuſion, les uns ſans habits, les autres ſans armes, & la plupart cherchant à ſe cacher, dans la crainte que les janiſſaires ne fuſſent déjà maîtres du ſérail. Les autres chambres étoient dans la même confuſion. On les raſſura comme la première. Pendant ce tems-là, le grand-ſeigneur inconſolable, appréhendoit toujours qu'on ne le tuât comme ſon père. Mais Muſtapha bacha l'ayant pris par la main, lui fit voir tous ſes ſerviteurs ſous les armes, & prêts à mourir pour ſon ſervice. Dans cette revue, il arriva une choſe qui augmenta beaucoup l'alarme. Un ichoglan, ayant vu paſſer le grand-ſeigneur ſous les fenêtres de ſa chambre, ſe mit à crier de toute ſa force : dieu donne dix mille ans de vie à notre empereur; & les autres répondirent tout d'une voix : *Allaha, Allaha.* Ce cri de guerre fut porté en un moment juſqu'aux lieux les plus éloignés du ſérail, & fit prendre les armes aux confituriers, aux cuiſiniers, aux fauconniers, aux porteurs de hache, & à tous le reſte des bas-officiers.

On travailloit avec la même diligence au dehors. Le viſir avoit donné ordre à tous les bachas de ſe rendre inceſſamment au ſérail, avec tout ce qu'ils pourroient raſſembler de gens réſolus, &

de leur faire apporter des vivres pour trois jours. Le concours fut bientôt ſi grand, que le jardin & les cours ſe trouvèrent remplis d'hommes armés. Il vint des bateaux de Galata & de Tophana, chargés de poudre & d'autres munitions; de ſorte qu'à la pointe du jour on vit auprès du ſérail une armée de terre & de mer. Les janiſſaires crurent le danger preſſant. Ils firent armer de leur côté un grand nombre d'albanois & de grecs qu'ils engagèrent dans leurs intérêts, à force d'argent & de promeſſes. Ainſi la ville & la cour paroiſſoient prêtes à s'entre-égorger.

Auſſitôt que les prières du matin furent achevées, les baltagis armés de leurs haches, firent avertir les ichoglans de les venir joindre pour ſe rendre enſemble à l'appartement du grand-ſeigneur. Etant arrivés à la porte, l'eunuque qui la garde, fort attaché au parti de la vieille reine, leur en refuſa l'entrée, en les traitant d'inſolens qui manquoient de reſpect pour un lieu ſi ſacré. Ils répondirent tout d'une voix qu'ils vouloient parler à leur maître, & que la vieille reine étant ennemie de l'empereur & de Mahomet, ils demandoient ſa mort. L'eunuque, fier de ſon autorité, continua de les traiter de ſéditieux & de traîtres: Qu'avez-vous, lui dit-il, à démêler avec la reine? Etes-vous dignes d'ouvrir la bouche pour prononcer un ſeul mot contr'elle? Ces

outrages irritèrent tellement toute la troupe, que pluſieurs s'étant écriés qu'il étoit ennemi de la foi, & qu'il méritoit la mort, l'un d'eux leva ſa hache. Il s'enfuit par la terraſſe dans le jardin, où ayant été pourſuivi, il eût été tué ſur le champ, s'il n'eût obtenu à force de prières, de ſe jeter aux pieds du ſultan avant que de recevoir la mort. Mais il ne lui eut pas plutôt remis le ſceau & la clé d'un tréſor caché, qu'un baltagis, nommé *Saferti*, lui fendit la tête d'un coup de hache. Les autres ſe jetèrent auſſitôt ſur lui, & le coupèrent en morceaux avec leurs cimeterres. Une exécution ſi prompte & ſi violente jeta la terreur parmi tous les officiers qui étoient d'intelligence avec la vieille reine, & leur apprit à diſſimuler. Le ſultan même, qui avoit vu jaillir ſur ſes meubles & juſques ſur ſes habits le ſang & la cervelle de ce miſérable, & qui ignoroit les bonnes intentions de ſes ſerviteurs, ne put s'empêcher de jeter un grand cri, & d'embraſſer le ſelihar qui le tenoit entre ſes bras. Cependant ſa frayeur & ſes larmes ceſsèrent, lorſqu'on eut éloigné de ſes yeux ce tragique ſpectacle, & qu'on lui eut repréſenté qu'on ne penſoit qu'à le ſervir.

Le mufti & les principaux officiers étant arrivés à la fin de l'exécution, furent ſurpris en entrant dans la hozada d'y voir tant de déſordre, & ſi peu de reſpect. C'étoit un mêlange de divers lan-

gages, de cris & de mouvemens, qui ſembloit préſager les dernières extrémités de la hardieſſe & de la fureur. Pour mettre le comble au tumulte, la jeune reine reçut avis qu'il s'étoit donné un combat dans les rues, & n'en pouvant ſavoir l'évènement, elle accourut à la chambre de ſon fils, où elle eſpéroit de trouver un aſile. La confuſion qu'elle y apperçut, ayant augmenté ſa frayeur, elle s'écria comme hors d'elle-même : Eſt-ce là le reſpect qu'on doit au grand-ſeigneur? connoiſſez-vous le lieu où vous êtes? que demandez-vous à une femme? pourquoi vous mêlez vous des affaires de mon fils? Un ichoglan, qui ne la reconnut point, parce qu'elle avoit la tête voilée, s'imagina que ce pouvoit être la vieille reine. Voici celle que vous demandez, dit-il, d'un ton furieux; elle eſt entre nos mains; vengeons-nous, & puniſſons-là de ſes crimes. Quelques-uns des plus hardis s'étant avancés pour s'en ſaiſir, elle courut ſe jeter aux pieds de ſon fils, en pouſſant des cris épouvantables. Non, non, leur dit-elle, je ne ſuis pas la vieille reine, je ſuis la mère de votre maître. Son voile tomba, & s'étant fait reconnoître à la beauté raviſſante de ſon viſage, elle ne s'attira plus que des marques de reſpect de ceux qui s'étoient diſpoſés à l'outrager.

Cependant le mufti qui ne vit aucun moyen

d'appaiſer tant de gens mutinés, & qui crut ſa propre vie en danger, ſi l'on s'obſtinoit à leur refuſer ce qu'ils demandoient avec des cris continuels, fit ſigne à l'aſſemblée qu'il n'avoit beſoin que d'un moment pour conférer avec les principaux miniſtres, & dans une courte conférence qu'il eut effectivement avec eux, il fut réſolu qu'on ſupplieroit très-humblement le grand-ſeigneur de conſentir à la mort de la vieille reine. On dreſſa la ſupplication qui fut conçue dans ces termes. « La volonté de dieu eſt que vous mettiez » votre grand-mère entre les mains de la juſtice, » ſi vous voulez que vos eſclaves s'appaiſent. » Un petit mal eſt moins dangereux qu'un grand. » Il ne reſte point d'autre remède. Le ciel en » rendra la fin heureuſe ». Le mufti dreſſa enſuite la ſentence, qu'il fit ſigner au grand-ſeigneur. Elle portoit que la vieille reine ſeroit étranglée, mais qu'elle ne ſeroit ni coupée avec le cimeterre, ni briſée de coups. Cet écrit fut remis aux eunuques de la chambre, avec ordre de conduire la reine hors du ſérail par la *porte des oiſeaux*, nommée le cashena, afin qu'elle ne mourût pas ſous les yeux du grand-ſeigneur, & que ſes cris ne fuſſent pas entendus. Les ichoglans chargés de l'exécution, allèrent les mains levées, en criant, *allahu*, à la porte de l'appartement des femmes, où ils trouvèrent quelques eunuques noirs qui ne

firent aucune réſiſtance, après avoir vu l'ordre du grand-ſeigneur. Cependant ils exigèrent qu'il n'entreroit que vingt perſonnes dans la chambre. Les mieux armés s'étant introduits les premiers, ils rencontrèrent d'abord la folle de la reine, qui tenoit un piſtolet à la main, & qui leur demanda fièrement ce qu'ils vouloient. Ils répondirent qu'ils cherchoient la mère du roi. Je la ſuis, répliqua-t-elle, & elle lâcha ſon coup ſur eux. Cette hardieſſe lui auroit coûté cher ſi le kutſlir Agaſi ne les eût avertis que ce n'étoit point la reine. Ils ſe hâtèrent de pénétrer dans la chambre, mais ils n'y trouvèrent point de lumières. La reine avoit fait éteindre tous les flambeaux au bruit de leur arrivée, & s'étoit cachée dans une grande armoire ſous quantité de tapis & de hardes. Ils la cherchèrent inutilement, & peut-être lui auroient-ils laiſſé le tems de s'échapper, ſi un albanois, nommé Delli Dodangi, ne s'étoit aviſé d'ôter toutes les hardes de cette armoire, où il l'apperçut enfin, malgré l'obſcurité. Elle lui dit tout bas & en tremblant: généreux eſclave, prends pitié de moi; je ferai ta fortune, & ſi les ichoglans veulent me ſauver la vie, je leur promets cinq bourſes à chacun. Perfide, lui répondit-il, il n'eſt pas tems de capituler, il faut mourir; & la tirant en même tems par les pieds, il la tira dehors avec violence.

S'étant relevée, elle tira de ſa poche une poignée de ſequins, qu'elle jeta au milieu de ſes meurtriers. Son eſpérance étoit de ſe dérober à leur fureur pendant qu'ils s'occuperoient à les ramaſſer, & les plus jeunes furent éblouis en effet à la vue de l'or. Mais l'albanois s'attachant à elle comme un furieux, vint ſeul à bout de la terraſſer, quoiqu'elle fût extrêmement forte & peſante. Un ichoglan du même pays, lui voyant aux oreilles deux diamans d'une beauté extraordinaire, ſe jeta deſſus & les lui arracha. Ils étoient taillés en triangle, de la groſſeur d'une noix, & ſoutenus d'un gros rubis. Ces pendans d'oreilles lui avoient été donnés dans la fleur de ſon âge par le ſultan Achmet, dans le tems qu'il en étoit le plus amoureux, & l'on aſſure qu'il n'y avoit rien de ſi précieux dans le tréſor du grand-ſeigneur.

Les autres pillèrent cette malheureuſe reine avec la même ardeur. Ses bracelets, ſes bagues, ſes habits, & juſqu'à ſes jarretières, qui étoient couvertes de diamans, tout lui fut enlevé par la voie la plus courte, c'eſt-à-dire, ſans ménager ſa pudeur. On trouva dans ſa fourrure de marte zibeline, des caractères magiques, par leſquels elle s'imaginoit avoir lié la langue de tous les empereurs de ſon tems, & ſur ſa peau même elle portoit un cadenat admirablement compoſé,

où les noms des ſultans Amurat & Ibrahim étoient gravés. C'étoit l'ouvrage d'un impoſteur, nommé Pelly, qui s'étant rendu célèbre par cet art, devint en peu de tems le principal favori du ſultan Ibrahim, & le plus riche particulier de Conſtantinople.

La reine ayant été dépouillée, avec mille outrages qu'elle s'attiroit par ſa réſiſtance, fut laiſſée pendant quelque tems nue ſur le pavé, & traînée enſuite par les pieds au cacheſna. C'étoit le lieu marqué pour l'exécution; mais lorſqu'elle y fut arrivée, les ichoglans firent attention qu'ils avoient oublié de ſe munir d'une corde. Ils furent obligés de prendre celle de la moſquée impériale, qui n'étoit pas éloignée. On la lui paſſa autour du cou, & Dogangi la preſſoit par derrière avec les mains, tandis que les autres la ſerroient. Quoique la reine fût âgée de plus de quatre-vingts ans, que la violence de ce traitement l'eût miſe hors d'elle-même, & qu'elle n'eût point de dents, elle ne laiſſa pas, en revenant à elle comme d'un profond aſſoupiſſement, de mordre avec tant de force le pouce gauche de Dogangi, qu'il ne put le tirer de ſa bouche qu'en lui donnant de l'autre main pluſieurs coups de poignards ſur le viſage. Quatre ichoglans des plus robuſtes avoient entrepris de l'étrangler; mais étant peu accoutumés à ce funeſte office, ils la

firent languir long-tems dans des peines affreuſes. Enfin, la croyant expirée, ils annoncèrent ſa mort à leurs compagnons par leurs cris, & la plupart coururent en porter la nouvelle au grand-ſeigneur. Mais à peine l'eurent-ils perdue de vue, qu'elle ſe releva pour prendre la fuite. On rappela les moins éloignés, qui n'eurent pas de peine à la rejoindre, & pour l'achever promptement, on ſerra ſi bien la corde avec le manche d'une hache, qu'elle expira.

Les eunuques noirs prirent ſon corps, & le portèrent avec beaucoup de reſpect dans la moſquée royale, où ils l'étendirent après l'avoir revêtue d'habits auſſi précieux que ceux qu'on venoit de lui enlever. Tous ces eſclaves au nombre de quatre cent, s'y rendirent en verſant des larmes, & s'arrachant les cheveux.

Après cette expédition, le viſir remercia les ichoglans, & donna ordre que la bannière de Mahomet fût déployée. Elle fut placée ſur la principale porte du ſérail, à la vue de tout le monde. Cette nouvelle & celle de la mort de la reine, qui ſe répandirent en un moment dans la ville, réunirent avant la fin du jour les eſprits que la haine avoit diviſés.

HISTOIRE
DE VANDA,
REINE DE POLOGNE.

ENTRE les ſouverains qui ont gouverné la Pologne, il y eut une princeſſe qui mérita l'admiration de ſon ſiècle. Ce fut *Vanda*, petite nièce de Leck, fille de Gracus I, troiſième roi de Pologne.

Cette princeſſe élevée au trône de Pologne, après la mort de ſon père & de ſes frères, ſe fit adorer de ſes ſujets & admirer de ſes voiſins. Rien n'étoit plus élevé ni plus pur que ſa vertu. Rien n'étoit plus parfait ni plus touchant que ſa beauté. Parmi un grand nombre de princes que l'amour fit ſes eſclaves, *Ritagore* ſe flatta des plus douces eſpérances. Le voiſinage de ſes états, ſes grandes richeſſes, l'ancienneté de ſa maiſon, que des hiſtoriens ont fait remonter juſqu'à *Tuiſcon*, fils de *Gomer*, & petit fils de *Japhet*; mais plus que tout, ſes ſoins, ſes aſſiduités, ſes reſpects, lui firent eſpérer le cœur & la main de la princeſſe. Cependant tout ce qu'il

fit ne ſervit qu'à le convaincre que Vanda étoit plus capable de donner de l'amour, que d'en prendre. Elle refuſa conſtamment l'alliance qu'il lui propoſoit, avec tous les avantages que la raiſon pouvoit y ſouhaiter, & tous les charmes que l'amour y devoit répandre.

Ritagore, ſans conſidérer qu'elle n'écoutoit les vœux de perſonne, attribua au mépris un refus qui n'étoit que l'effet de l'amour de cette princeſſe pour la liberté. Déſeſpéré toutefois, il ſe retira dans ſes états, d'où il écrivit à Vanda la lettre ſuivante.

Lettre de Ritagore à Vanda.

« Votre vertu & votre beauté m'avoient fait » votre adorateur ; vos mépris, madame, me » font votre ennemi. J'arme pour ravager vos » états, & vous faire voir dans la déſolation de » vos provinces, la fureur de mon déſeſpoir. Je » vous en avertis pour que vous vous y prépa- » riez. Si je péris, je meurs votre victime. Si » je triomphe, votre vainqueur ſera pourtant » toujours votre eſclave.

RITAGORE.

Vanda reçut cette lettre avec beaucoup de ſurpriſe & de chagrin ; l'image de la guerre l'effraya par l'amour qu'elle avoit pour ſes peuples ;

cependant ſa vertu n'en fut point intimidée ; elle répondit ainſi :

Réponſe de Vanda à Ritagore.

« Je ſuis fâchée de voir qu'un prince que » j'eſtimois, ſoit dans des ſentimens qui me for- » ceront au mépris dont il m'accuſe. Je le re- » mercie pourtant de m'avertir de ſes pernicieux » deſſeins. J'irai m'y oppoſer, & je les pré- » viendrois même, ſi je ne voulois lui donner » le tems du repentir. Qu'il ſonge que ſi je » triomphe, il aura été vaincu par une fille, » & que s'il eſt vainqueur, il n'en ſera pas plus » le maître du cœur de

VANDA.

Cette lettre ne calma point les fureurs de Ritagore ; il marcha contre la Pologne ; & Vanda, à la tête de ſes troupes, alla au-devant de lui. Il ſe donna deux ſanglans combats en fort peu de tems, où Vanda, le ſabre à la main, anima ſi bien ſes ſoldats par ſa voix & par ſon exemple, que Ritagore fut battu & mis en fuite. Honteux de ſon crime & de ſa défaite, ce prince ſe donna la mort. La vie ne pouvoit plus être pour lui qu'accompagnée d'une ignominie auſſi affreuſe que la gloire de Vanda étoit éclatante ; mais ce qu'il y a de plus cruel, & qu'on ne peut

rapporter qu'avec douleur, c'eſt que cette princeſſe fut, après ſes victoires, ſe précipiter dans la Viſtule, croyant devoir aux dieux (1) ce ſacrifice de ſa vie, pour la virginité qu'ils lui avoient daigné conſerver, & qu'elle leur avoit vouée.

PARTICULARITÉ

SINGULIÈRE

DU LA VIE DU CÉLÉBRE

DUC DE BUCKINGHAM.

MILORD *Clarendon*, dans la première partie de ſon hiſtoire, avoit parlé fort myſtérieuſement d'un fait étrange, qui précéda de quelque tems la mort de Georges Villiers, duc de Buckingham. Il le croyoit certain & digne de la gravité de l'hiſtoire; mais ne l'ayant appris que ſur le témoignage de quelques amis du duc, auxquels ce ſeigneur l'avoit confié lui-même, il en avoit développé ſi imparfaitement les circonſtances,

(1) Le chriſtianiſme n'étoit pas encore établi dans ces contrées.

que ſon récit n'avoit fait qu'irriter la curioſité du lecteur. Voici le détail de l'aventure, tel qu'il fut trouvé parmi les papiers du duc de Devonshire, ſigné de la main de pluſieurs ſeigneurs contemporains, qui avoient été informés particulièrement du fait qu'ils atteſtoient.

Le duc de Buckingham, au plus haut degré de puiſſance & de gloire où l'ambition d'un ſujet puiſſe s'élever, n'uſa pas toujours aſſez bien de ſa fortune pour éviter les deux écueils ordinaires des favoris : la haine du peuple & la jalouſie des grands. Sa fin tragique ne cauſa ni étonnement, ni compaſſion, parce qu'elle étoit prévue & déſirée de tout le monde. Cependant, il eût pu ſe mettre à couvert du péril, ſi ſa préſomption ne l'eût point aveuglé. Quelques mois avant ſa mort, un vieux gentilhomme, nommé William Parker, ancien ami de ſa maiſon, mais retiré à la campagne, où il paſſoit ſa vieilleſſe dans l'éloignement de la cour & des affaires, étant ſeul dans ſa chambre, en plein jour, & bien diſpoſé de corps & d'eſprit, apperçut tout d'un coup vis-à-vis de lui, la figure du vieux ſir Georges Villiers, père du duc, qui étoit mort depuis long-tems. Il prit d'abord ce ſpectacle pour une illuſion des ſens. Mais s'étant levé de ſa chaiſe, ſes oreilles, d'accord avec ſes yeux, lui firent entendre la voix de ſon vieil ami, qui le prioit

prioit d'arrêter. « M. Parker, lui dit-il, vous » me reconnoiſſez, je ſais que vous avez eu de » l'affection pour moi, & que vous l'avez con- » ſervée à mon fils Georges. Au nom de dieu, » rendez ſervice à ce pauvre inſenſé qui court » volontairement à ſa ruine. Allez le voir. Dites- » lui de ma part, que s'il ne rejette point les » conſeils de tels & de tels amis, s'il ne change » tel & tel article de ſes deſſeins & de ſa conduite, » il eſt menacé d'un châtiment plus terrible & » prompt qu'il ne penſe. » M. Parker un peu revenu de ſa première ſurpriſe, n'oſa refuſer tout-à-fait cette commiſſion, mais il tâcha de s'en défendre par toutes les objections qui peuvent ſe préſenter à un homme de bon ſens. Le fantôme les leva toutes, & l'ayant preſſé d'engager ſa parole, il diſparut après l'avoir obtenu.

Cependant Parker, demeuré ſeul, conſidéra plus attentivement les difficultés de l'entrepriſe. Sa vieilleſſe, le caractère du duc, & la ſeule nouveauté de ſa commiſſion, lui firent craindre d'être rejeté avec mépris. Ajoutez, que l'impreſſion de ce qu'il avoit vu, commençant bientôt à diminuer, il revint peu à peu à croire que ſes ſens l'avoient trompé. Il laiſſa paſſer ainſi quelque tems, ſans s'arrêter à rien de certain. Mais l'impatient fantôme revint à la charge, & joignit la menace aux prières. Enfin, la crainte força la

répugnance de Parker. Il obéit, après avoir pris néanmoins le conſeil de quelques perſonnes vertueuſes, qui, ſans rien décider ſur une aventure ſi extraordinaire, l'excitèrent à la pouſſer à bout, par la ſeule raiſon qu'elle pouvoit être utile au duc.

L'avis du bon Parker ne fut point regardé comme une offenſe, mais on crut faire grâce à ſa vieilleſſe en le traitant de folie. Il revint de la cour fort mortifié des railleries du duc. A peine étoit-il rentré dans ſon appartement, que le fantôme ſe fit revoir.

(1) Il n'étoit point couvert de ces triſtes lambeaux,
Qu'un ombre déſolée emporte des tombeaux.
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère:

Il ſe plaignit d'abord amèrement de l'endurciſſement de ſon fils. Enſuite tirant un poignard de ſa robe: allez, dit-il à Parker, allez dire à l'ingrat que vous avez vu l'inſtrument de ſa mort. Et de peur qu'il ne ſoit encore aſſez fou pour vous accuſer de l'être vous-même, découvrez-lui ce que je vais vous apprendre, & qui n'eſt connu au monde que de lui. Il lui révéla là-deſſus un des plus intimes ſecrets du duc. Parker devint plus hardi avec une auſſi bonne marque de ſa miſſion.

(1) Corneille, dans Polieucte.

Il retourna à la cour, & s'expliqua avec beaucoup de fermeté. Le duc fut frappé de le voir inſtruit de ſon ſecret ; mais après avoir paru quelques momens rêveur, il reprit le ton de raillerie, & conſeilla à ſon prophète de s'adreſſer à quelque médecin habile, qui fût capable de lui guérir le cerveau.

Les circonſtances de la dernière apparition ayant convaincu Parker que cette aventure ne pouvoit finir heureuſement pour le duc, il prit le parti de demeurer à Londres pour ſuivre des yeux les évènemens, & pour ſe rendre, s'il étoit poſſible, utile à ce ſeigneur, malgré lui-même. Quelques ſemaines s'écoulèrent pendant leſquelles il ne le vit jamais ſans eſſuyer quelques railleries ſur les viſions. Il n'y répondoit que par des vœux ardens pour ſa proſpérité. Avant la fin du mois, le duc fut aſſaſſiné par Felton.

HARDIESSE DE WATTILER, SÉDITIEUX ANGLOIS.

IMMÉDIATEMENT après la mort d'Édouard, Richard II ſe trouva dans un grand danger, par la hardieſſe & les fureurs d'un rébelle, nommé

Wat Tiler. C'étoit un gouverneur de Kent, dont la réputation commença d'une manière fort extraordinaire. Le parlement ayant établi une capitation rigoureuſe, un des collecteurs voulut la faire payer à la fille de Wat Tiler, qui étoit au-deſſous de l'âge marqué par le bill. On lui repréſenta que cette fille n'étoit qu'un enfant. Il entreprit inſolemment de s'en aſſurer par une action fort indécente, aux yeux même du père, qui lui caſſa la tête avec ſon marteau. Tous les voiſins ayant applaudi à cette action, Wat Tiler ſe vit bientôt environné d'une foule de gens qui lui propoſèrent de le ſuivre, pour ſe défaire même de de tous les collecteurs. Un prêtre, qui crut pouvoir profiter de ce trouble pour ſe faire conſidérer, leur fit un diſcours par lequel il leur perſuada que ce n'étoit pas aux collecteurs ſeulement qu'ils devoient s'en prendre; mais qu'*étant tous fils d'Adam*, ils ne devoient pas ſouffrir que ſous le titre de ſeigneur, des gens qui n'avoient pas d'autre origine qu'eux, leur priſſent tyranniquement leurs biens. Cet argument parut ſi fort, que courant aux armes, ils coupèrent la tête à tous les ſeigneurs, gentilshommes, juges, avocats & procureurs, qui tombèrent entre leurs mains. Wat Tiler ſe rendit à Londres à la tête d'une armée prodigieuſe, qui ſe raſſembla volontairement ſous ſes ordres. Il mit la ville au pillage.

Richard II, qui avoit ſuccédé à Edouard, ne voyant aucun moyen de réſiſter à une attaque ſi bruſque & ſi imprévue, s'avança vers les rebelles, ſuivi de peu de monde, & fit prier Tiler, par un Cher, de venir conférer avec lui. L'inſolent gouverneur répondit qu'il iroit parler au roi lorſqu'il le jugeroit à propos, & ſe mettant néanmoins en marche, il affecta d'avancer avec tant de lenteur, que le roi perdant patience, le fit preſſer par le même chevalier de hâter ſa marche. Tiler s'offenſa que le chevalier ne mît pas pied à terre en lui parlant; il alloit le tuer d'un coup d'épée, ſi le roi, qui s'étoit lui-même avancé, n'eût crié au chevalier de mettre pied à terre.

Dans la conférence que Wat Tiler eut avec le roi, étant tous deux à cheval, il fit mille propoſitions extravagantes, & de tems en tems il levoit ſon épée, comme pour menacer ce prince, s'il n'accordoit pas ſur le champ tout ce que les ſéditieux prétendoient. Cette brutale effronterie cauſa tant d'indignation au maire de Londres qui accompagnoit le roi, que ſans conſidérer à quoi il alloit expoſer ce jeune prince, il déchargea ſur la tête du rebelle un coup d'épée qui le fit tomber mort à ſes pieds. Une action ſi imprudente devoit naturellement cauſer la perte du roi, & de tous ceux qui étoient avec lui. Déjà les rebelles bandoient leur arc pour venger leur chef, mais

Richard prévient leurs coups par une réſolution plus ferme & plus judicieuſe qu'on ne devoit l'attendre d'un prince âgé de quinze ans. Au lieu de prendre la fuite, il ſe tourna vers les rébelles, & leur cria d'un ton réſolu : Quoi, mes amis, voulez-vous donc tuer votre roi ? ne ſoyez point en peine de la perte de votre chef, car c'eſt moi que vous aurez déſormais pour votre général. Suivez-moi. En achevant ces mots, il tourna doucement la bride de ſon cheval, & ſe mettant à leur tête, il prit le chemin de la grande place de Londres. Sa fermeté fit tant d'impreſſion ſur les mutins, qu'ils le ſuivirent ſans balancer. En arrivant à la place, ils y virent une troupe de bourgeois bien armés, que le maire avoit préparés à tout événement. Sans s'appercevoir que ce petit corps ne faiſoit pas la cinquantième partie de leur nombre, ils furent ſi effrayés de cette vue, qu'ils jetèrent leurs armes, & demandèrent quartier. Ainſi la révolte fut diſſipée, ſans qu'il y eût du ſang répandu que celui du chef.

TRAIT SINGULIER
DE L'HISTOIRE
D'ANGLETERRE.

IL arriva un jour qu'un des domeſtiques du prince Henri, fils aîné de Henri IV, fut accuſé au banc du roi, & ſaiſi par l'ordre de ce tribunal. Ce prince, qui l'aimoit particulièrement, regarda cette entrepriſe comme un manque de reſpect pour ſa perſonne, & n'ayant que trop de flatteurs autour de lui qui enflammèrent encore ſon reſſentiment par leurs conſeils, il ſe rendit lui-même au ſiége de la juſtice, où ſe préſentant d'un air furieux, il donna ordre aux officiers de rendre ſur le champ la liberté à ſon domeſtique. La crainte fit baiſſer les yeux à tous ceux qui l'entendirent, & leur ôta l'envie de répondre. Il n'y eut que le lord chef de juſtice, nommé *ſir William Gaſcoigne*, qui ſe leva ſans aucune marque d'étonnement, & qui exhorta le prince à ſe ſoumettre aux anciennes loix du royaume; « ou du moins, » lui dit-il, ſi vous êtes réſolu de ſauver votre » domeſtique des rigueurs de la loi, adreſſez-

» vous au roi votre père, & demandez-lui grâce » pour le coupable. C'eſt le ſeul moyen de ſatis- » faire votre inclination, ſans donner atteinte » aux loix, & ſans bleſſer la juſtice ».

Ce ſage diſcours fit ſi peu d'impreſſion ſur le jeune prince, qu'ayant renouvelé ſes ordres avec la même chaleur, il proteſta que ſi l'on différoit un moment à les ſuivre, il alloit employer la violence. Le lord chef de juſtice, qui le vit diſpoſé ſérieuſement à l'exécution de cette menace, leva la voix avec beaucoup de fermeté, & de préſence d'eſprit, & lui commanda, en vertu de l'obéiſſance qu'il devoit à l'autorité, non-ſeulement de laiſſer le priſonnier, mais de ſe retirer à l'inſtant de la cour, dont il troubloit les exercices par des procédés ſi violens. C'étoit attiſer le feu, & ſouffler ſur la flamme. La colère du prince éclata d'une manière terrible, & montant au comble, elle le porta à s'approcher furieuſement du juge, qu'il crut peut-être épouvanter par ce mouvement. Mais ſir Williams ſe rendit maître de tous les ſiens, ſoutint merveilleuſement la majeſté du ſiége ſur lequel il repréſentoit le roi; » Prince, s'écria-t-il d'une voix ferme, je tiens » ici la place de votre ſouverain ſeigneur & de » votre père. Vous lui devez une double obéiſ- » ſance à ces deux titres. Je vous ordonne en » ſon nom de renoncer à votre deſſein, & de

» donner déſormais un meilleur exemple à ceux
» qui doivent quelque jour être vos ſujets. Et
» pour réparer la déſobéiſſance & le mépris que
» vous venez de marquer pour la loi, vous vous
» rendrez vous-même à ce moment dans la
» priſon, où je vous enjoins de demeurer juſqu'à
» ce que le roi votre père vous faſſe déclarer ſa
» volonté ».

La gravité du juge & la force de l'autorité, produiſirent l'effet d'un coup de foudre. Le prince en fut ſi frappé, que remettant auſſitôt ſon épée à ceux qui l'accompagnoient, il fit une profonde révérence au lord chef de juſtice, & ſans répliquer un ſeul mot, il ſe rendit droit à la priſon du même tribunal. Les gens de ſa ſuite allèrent tout de ſuite faire le rapport au roi, & ne manquèrent point d'y joindre toutes les plaintes qui pouvoient le prévenir contre ſir Williams. Ce ſage monarque ſe fit expliquer juſqu'aux moindres circonſtances. Enſuite il parut rêver un moment. Mais levant tout d'un coup les yeux & les mains au ciel, il s'écria dans une eſpèce de tranſport : « O dieu !
» quelle reconnoiſſance ne dois-je pas à ta bonté?
» Tu m'as donc fait préſent d'un juge qui ne
» craint pas d'exercer la juſtice, & d'un fils qui
» non-ſeulement ſait obéir, mais qui a la force
» de ſacrifier ſa colère à l'obéiſſance ».

Ce trait fait également l'éloge de trois perſonnes, du roi, de ſon fils & de ſir Williams.

TRAIT CURIEUX DE POLITIQUE.

MÉHÉMET Almehdi, roi de Fez, étoit un prince ambitieux, ruſé, hipocrite, habile, grand théologien, & parfait déiſte. Il eut une longue guerre à ſoutenir contre des peuples voiſins, qui refuſoient de ſe ſoumettre à ſa tyrannie. Il remporta ſur eux pluſieurs victoires; mais ayant enſuite perdu une bataille, où il avoit expoſé ſes troupes avec une fureur aveugle, elles ſe rebutèrent juſqu'à refuſer d'aller à l'ennemi. Voici le ſtratagême dont il s'aviſa pour leur inſpirer du courage. Il aſſembla ſecrètement un certain nombre de ſes officiers les plus affectionnés, & leur propoſa des récompenſes conſidérables, s'il vouloient conſentir qu'il les enfermât pour quelques heures dans des tombeaux, comme s'ils euſſent, été tués au combat; qu'il leur laiſſeroit une ouverture ſuffiſante pour reſpirer, & que lorſque par une ſuperſtition qu'il alloit répandre adroitement dans l'armée, on viendroit les interroger, ils répondiſſent qu'ils avoient trouvé tout ce que leur

roi leur avoit promis; qu'ils jouiſſoient des récompenſes du martyre; & que ceux qui les imiteroient en combattant vaillamment, & qui mourroient dans cette guerre, jouiroient de la même félicité.

La choſe s'exécuta comme il l'avoit propoſée. Il mit ſes plus fidèles ſerviteurs parmi les morts, les couvrit de terre, & leur laiſſa un petit ſoupirail pour reſpirer. Enſuite il rentra au camp, & faiſant aſſembler les principaux chefs vers le milieu de la nuit: Vous êtes, leur dit-il, les ſoldats de dieu, les défenſeurs de la foi, & les protecteurs de la vérité. Diſpoſez-vous à exterminer nos ennemis qui ſont auſſi ceux du très-haut, & comptez que vous ne retrouverez jamais une occaſion ſi certaine de lui plaire. Mais comme il pourroit ſe trouver parmi vous des lâches & des ſtupides qui n'en croiroient pas à mes paroles, je veux les convaincre par la vue d'un grand prodige. Allez au champ de bataille; interrogez ceux de nos frères qui ont été tués aujourd'hui; ils vous aſſureront qu'ils jouiſſent du plus parfait bonheur, pour avoir perdu la vie dans cette guerre. En même tems il les conduiſit ſur le champ de bataille, où il s'écria de toute ſa force: ô aſſemblée de fidèles martyrs, faites-nous ſavoir ce que vous avez vu des merveilles du très-haut! Ils répondirent: Nous avons reçu du tout-puiſſant

des récompenſes infinies, & qui ne peuvent être conçues par les vivans.

Les chefs ſurpris de cette réponſe, coururent la publier dans l'armée, & par ce moyen réveillèrent le cœur de tous les ſoldats.

Tandis que cela ſe paſſoit au camp, le roi feignant une extaſe cauſée par ce miracle, étoit demeuré près des tombeaux où ſes ſerviteurs enſévelis attendoient leur délivrance; mais il boucha les trous par leſquels ils reſpiroient, & les envoya recueillir par ce barbare ſtratagême les récompenſes qu'ils venoient d'annoncer aux autres.

AMURAT IV,

PREMIER SULTAN QUI SE SOIT ENIVRÉ.

LE premier ſultan qui ſe ſoit enivré de vin, eſt Amurat IV. L'occaſion qui l'y porta, & le goût qu'il prit enſuite pour cette liqueur, méritent d'être remarqués. Etant à ſe promener un jour ſur la place publique, plaiſir que tous les ſultans ſe donnent ſous un habit qui les déguiſe, il rencontra un homme du peuple, nommé *Becri*

Muſtapha, ſi ivre qu'il chanceloit en marchant. Ce ſpectacle étant nouveau pour lui, il demanda à ſes gens ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit un homme ivre ; & tandis qu'il faiſoit expliquer comment on le devenoit, Becri Muſtapha le voyant arrêté, lui ordonna, avec des termes impétueux de paſſer ſon chemin. Amurat ſurpris de cette hardieſſe, ne put s'empêcher de lui répondre : Sais-tu, miſérable, que je ſuis le ſultan ? Et moi, répondit le turc, je ſuis Becri Muſtapha. Si tu veux me vendre Conſtantinople, je te l'achète : tu ſeras alors Muſtapha, & je ſerai ſultan. La ſurpriſe d'Amurat augmentant, il lui demenda avec quoi il prétendoit acheter Conſtantinople. Ne raiſonne pas, lui dit l'ivrogne, car je t'achèterai auſſi, toi qui n'es que le fils (1) d'une eſclave. Ce dialogue parut ſi admirable au grand-ſeigneur, qu'apprenant en même tems que dans peu d'heures la raiſon reviendroit à Bécri, il le fit porter dans ſon palais, pour obſerver ce qui lui reſteroit de ce tranſport, & ce qu'il penſeroit lui-même de tout ce qu'il rappeleroit à ſa mémoire. Quelques heures s'étant paſſées, Becri Muſtapha, qu'on avoit laiſſé dormir dans une chambre dorée, ſe réveille & marque beaucoup

(1) On ſait que les ſultans naiſſent des eſclaves du ſerail.

d'admiration de l'état où il ſe trouve. On lui raconte ſon aventure, & la promeſſe qu'il a faite au ſultan. Il tombe dans une mortelle frayeur, & n'ignorant point le caractère cruel d'Amurat, il ſe croit au moment de ſon ſupplice. Cependant ayant rappelé toute ſa préſence d'eſprit, pour chercher quelque moyen d'éviter la mort, il prend le parti de feindre qu'il eſt déjà mourant de frayeur, & que ſi on ne lui donne du vin pour ſe ranimer, il ſe connoît ſi bien qu'il eſt sûr d'expirer bientôt. Ses gardes, qui craignirent en effet qu'il ne mourût avant que d'être préſenté à l'empereur, lui font apporter une bouteille de vin, dont il ne feint d'avaler quelque choſe que pour avoir occaſion de la garder ſous ſon habit. On le mena peu après devant l'empereur qui lui rappelant ſes offres, exige abſolument qu'il lui paie le prix de Conſtantinople, comme il s'y étoit engagé. Le pauvre turc tira ſa bouteille. O empereur, répondit-il, voilà ce qui m'auroit fait acheter hier Conſtantinople, & ſi vous poſſédiez les richeſſes dont je jouiſſois alors, vous les croiriez préférables à la monarchie de l'Univers! Amurat lui demandant comment cela ſe pouvoit faire : il n'eſt queſtion, lui dit l'ivrogne, que d'avaler cette divine liqueur. L'empereur voulut en goûter par curioſité; il en but un grand coup, & l'effet en fut très-prompt dans une tête qui

n'avoit jamais ſenti les vapeurs du vin. Son humeur devint ſi gaie, & tous ſes ſens ſe livrèrent tellement à la joie, qu'il crut ſentir que tous les charmes de la couronne n'égaloient point ceux de ſa ſituation. Il continua de boire. Mais l'ivreſſe ayant ſuivi de près, il tomba dans un profond ſommeil, dont il ne revint qu'avec un violent mal de tête. La douleur de ce nouvel état lui fit oublier le plaiſir qu'il avoit goûté. Il fit venir Muſtapha, dont il ſe plaignit avec beaucoup d'emportement. Celui-ci, à qui l'expérience donnoit bien des lumières, engagea ſa vie qu'il guériroit ſur le champ Amurat, & ne lui offrit point d'autre remède que de recommencer à boire du vin. Le ſultan y conſentit. Sa joie revint, & ſon mal fut auſſitôt diſſipé. Il fut ſi charmé de cette découverte, que non-ſeulement il en fit uſage le reſte de ſa vie, dont il ne paſſa pas un ſeul jour ſans s'enivrer, mais qu'ayant fait Becri Muſtapha ſon conſeiller privé, il l'eut toujours auprès de ſa perſonne pour boire avec lui. A ſa mort, il le fit enterrer avec beaucoup de pompe dans un cabaret, au milieu des tonneaux, & il déclara dans la ſuite qu'il n'avoit pas vécu heureux un ſeul jour depuis qu'il avoit perdu cet habile maître & ce fidèle conſeiller.

CAUSES

DE L'ÉLÉVATION

DE BALTAGI MEHEMED.

BALTAGI Mehemed dut ſon élévation à des incidens fort étranges. La ſultane Validé, mère de Muſtapha & d'Ahmed, avoit pour ſa *Cutégi*, ou ſa tréſorière, une jeune circaſſienne, d'un eſprit & d'une beauté extraordinaire. Ahmed, qui avoit la liberté de ſe promener dans le palais, la vit par haſard, en devint amoureux, & s'étant procuré le ſecours du Bashaga de ſa mère, il parvint à s'en faire aimer. La ſultane découvrit l'intrigue. Elle fit appeler ſa cutégi qu'elle menaça d'un ſévère châtiment. Celle-ci ſe défendant avec beaucoup de réſolution, nia ſans rougir qu'elle fût aimée du prince, ou du moins qu'elle en eût la moindre connoiſſance. Elle ajouta que s'il l'aimoit en effet, ce n'étoit pas ſur elle que devoient tomber les reproches, & qu'elle étoit prête d'ailleurs à ſe priver tout-à-fait de le voir. La ſultane réduite à ne plus ſavoir ce qu'elle en devoit croire, fit appeler ſon fils,

lui

lui repréſenta la bonté de ſon frère qui lui avoit accordé la liberté contre l'uſage de ſes ancêtres, & l'exhorta à ne pas s'attirer ſa diſgrâce en devenant amoureux avant que d'être arrivé au trône. Elle lui promit que, s'il ſuccédoit un jour à ſon frère, elle lui donneroit non-ſeulement la circaſſienne, mais un grand nombre d'autres belles filles qu'elle avoit autour d'elle. Ahmed eut l'ingénuité d'avouer ſa paſſion à ſa mère, & lui proteſta avec la même franchiſe que rien n'étoit capable de la lui faire vaincre. Elle aimoit ce fils. Son inquiétude la fit penſer à marier ſa maîtreſſe, pour le guérir en lui ôtant l'eſpérance. Elle fit venir ſon premier médecin, nommé Nub Effendi, & tombant par divers diſcours ſur la reconnoiſſance qu'elle devoit à ſes ſervices, elle lui dit qu'elle étoit déterminée à les récompenſer, en faiſant épouſer la tréſorière à ſon fils. Nub Effendi, d'autant plus ſenſible à cette faveur, que les cutégis de la ſultane ne ſe donnoient ordinairement qu'à des bachas à trois queues, retourna auſſitôt chez lui pour faire tous les préparatifs de la fête. A l'entrée de la nuit on fit ſortir ſecrètement la cutégi du ſérail pour la remettre au médecin avec ſa dot. Mais le bashaga de la ſultane, qui étoit dévoué au prince Ahmed, ayant quelque ſoupçon du myſtère, courut l'en avertir, & l'aſſura même que, ſans ſavoir où l'on

conduiſoit ſa maîtreſſe, il étoit certain qu'on la faiſoit ſortir du ſérail. Ahmed, dans une inquiétude mortelle, donna ordre à Baltagi Mehemed, ſon page, d'obſerver ce qu'elle deviendroit. Il découvrit enfin qu'elle étoit chez le premier médecin de la ſultane, & ne pouvant contenir ſon tranſport, il écrivit ſur le champ ce billet à Nub Effendi. « Apprends que la jeune fille que » tu viens de recevoir dans ta maiſon m'a gagné » le cœur. Garde-toi d'y toucher, & ne permets » pas que ceux qui t'appartiennent aient rien à » démêler avec elle. Si tu fais autrement, tu » n'éviteras pas la vengeance qui tombera » quelque jour ſur toi & ſur ta famille. »

Nub Effendit ſe crut dans le dernier danger. Il ne pouvoit déſobéir d'un côté à la ſultane, ſans s'expoſer à une diſgrâce certaine; & les menaces du prince n'étoient pas moins effrayantes, quoiqu'elles regardaſſent un tems plus éloigné. Il étoit né dans l'île de Crète; c'eſt-à-dire, qu'étant grec de naiſſance, il avoit tout l'eſprit qui eſt commun dans cette nation. Voici le tempérament qu'il prit pour ménager tout à la fois la ſultane & le prince. Ayant aſſemblé les convives qu'il avoit fait inviter à la fête, il fit célébrer par l'*iman*, le *nikiah*, c'eſt-à-dire, la cérémonie du mariage; après quoi, conduiſant lui-même les deux époux à la chambre nuptiale, il parla dans

ces termes à ſon fils : « Nous ſommes dans un » grand péril, quoique perſonne n'en ait ici le » même ſoupçon. Schra Effendi eſt amoureux » de l'épouſe que la ſultane vous a donnée, & » vous pouvez connoître la violence de ſa » paſſion par cette lettre. Si vous ſouhaitez du » bien à votre père & à votre famille, il faut vous » abſtenir de ce fruit défendu, & vous priver » d'un mets qui eſt réſervé pour la table du » prince. Imaginez-vous que c'eſt une ſœur, » & non une femme qu'on vous accorde. Donnez- » lui en particulier les embraſſemens qu'on donne » à une ſœur ; nommez-la votre épouſe aux yeux » du public, mais ne vous attribuez jamais d'au- » tres droits ſur elle. Si votre paſſion étoit ca- » pable de balancer, ſongez que vous allez attirer » des malheurs certains ſur votre famille, & ma » malédiction ſur vous-même. »

Le fils promit d'obéir, & la jeune épouſe y donnant auſſitôt ſon conſentement, elle fut laiſſée ſeule, tandis que ſon mari alla paſſer la nuit dans une autre chambre. Cette ſcène ſe paſſa ſi ſecrétement que les domeſtiques même n'en eurent aucune défiance, & bien moins Ahmed, qui ne pouvoit l'apprendre de perſonne. Quelques jours après, la faveur de la ſultane procura au fils du médecin la charge de *mollah* de Smirne. Les premières dames de Conſtantinople en vinrent

faire leur compliment à ſon épouſe. Ahmed ne put l'ignorer. Il ne lui reſta pas le moindre doute que ſa maîtreſſe ne fût entre les bras d'un autre ; & le chagrin qu'il en eut le fit tomber dans une mélancolie profonde. Il cherchoit les moyens de s'en venger, lorſque dans une ſédition qui s'éleva à Conſtantinople, il fut placé ſur le trône à la place du ſultan Muſtapha ſon frère. Son premier ſoin fut de ſe faire amener Nub Effendi, & d'ordonner ſur le champ qu'on lui donnât la mort. Cependant il conſentit ſur ſes inſtances à l'écouter un moment, & ſa ſurpriſe fut extrême, en apprenant à quoi il s'étoit déterminé pour lui plaire. Le médecin lui garantit qu'elle étoit auſſi entière qu'elle avoit la réputation de l'être en ſortant du ſérail, & lui offrit ſa tête, s'il appercevoit qu'il l'eût trompé. Elle fut examinée par les plus habiles eunuques. Le ſultan ſe livra à des tranſports de joie ſur leur témoignage. Il combla Nub Effendi de biens & d'honneurs ; mais n'oſant ſuivre tout d'un coup ſon inclination, il lui ordonna de garder ſa maîtreſſe avec le même ſoin juſqu'à nouvel ordre. Il redoutoit ſa mère qui le preſſa effectivement de ne pas commencer ſon règne par l'infraction d'une loi des plus ſacrées du ſérail. Une fille n'y rentre point quand elle en eſt une fois ſortie. La ſultane lui repréſenta qu'il avoit encore tout à craindre des partiſans

de ſon frère, & lui fit promettre enfin de ne pas faire éclater ſa paſſion; mais n'en étant pas moins enflammé, il convint avec le baltagi Mehemed, ſon page, qu'il avoit déjà créé ſon grand écuyer, de la lui faire épouſer. Il la vit ainſi ſort librement chez ſon mari, & perdant peu à peu le reſpect qu'il avoit eu pour les uſages, il la faiſoit venir ſouvent au ſérail avec beaucoup de magnificence & d'éclat. Cette femme fit toute la fortune de Baltagi Mehemed; car peu après elle pria le ſultan de lui accorder les honneurs des trois queues, & de lui donner quelqu'emploi qui ne l'éloignât point de Conſtantinople, parce qu'il convenoit peu à la maîtreſſe d'un ſi grand empereur d'être la femme d'un *émirabar*. Le ſultan lui répondit: « Vous ne cherchez que vos intérets, » ſans penſer aux miens. Cependant je veux vous » traiter en juge équitable, & partager en deux » le différend. Je donnerai à votre mari un em- » ploi qui le retiendra ſix mois hors de Conſtan- » tinople, & qui lui permettra d'y être chaque » année ſix mois. »

Il le fit auſſitôt *capudan bacha*, ou grand amiral; & quelque tems après, par conſidération pour les mêmes prières, il l'éleva à la dignité de grand-viſir. Quelque mécontentement de ſes ſervices l'obligea enfin de le dépoſer; mais il le traita avec tant de douceur,

qu'après l'avoir fait ſucceſſivement bacha d'Erzerum & d'Alep, il le rétablit à la fin dans ſa dignité. Cependant n'en ayant pas été plus ſatisfait après cette nouvelle faveur, & l'ayant même ſoupçonné d'avoir trahi les intérêts de l'empire dans l'expédition contre les Ruſſes, il le fit arrêter à ſon retour par l'aga des janiſſaires, & tout le châtiment qu'il lui impoſa fut un exil à Lemnos, d'où il fut transféré à Rhodes. Il mourut dans cette dernière île, ſans qu'il ait été bien éclairci ſi ce fut de mort naturelle.

HISTOIRE

DU GRAND-VISIR

CALAILY AHMET.

CALAILY AHMET, *pacha*, étoit né à Céſarée en Cappadoce, de parens arméniens & chrétiens. Mais ayant été amené jeune à Conſtantinople, où il abjura le chriſtianiſme, il fut admis dans l'ordre des *baltagis*. Il cacha ſi habilement ſes vicieuſes inclinations ſous des apparences de vertu, qu'il fut créé *baltagilar kichaiſi*, & de

cet office il fut renvoyé avec deux queues au *pachalie* de *Zita*, qui eſt le dernier que les turcs aient ſur la mer Rouge. Enſuite il obtint ſucceſſivement la dignité de *capudam pacha*, celle de *caïmacam*, & d'autres pachalies. Quoique ſa conduite dans tous ces emplois eût paru folle & ridicule à toutes les perſonnes ſenſées, ſon zèle affecté contre les chrétiens, & quelqu'apparence d'amour pour la juſtice, lui acquirent parmi la populace ignorante & ſuperſtitieuſe la réputation d'un *véritable muſulman*. Pour rendre les chrétiens odieux, il ordonna, pendant qu'il étoit caïmacam, que leurs habits fuſſent de gros drap noir; que dans le bain ils ne porteroient point de ſouliers de bois, ce qui eſt généralement en uſage pour ſe garantir les pieds de la chaleur du marbre, & qu'ils auroient des ſonnettes attachées aux bras, afin qu'on les pût diſtinguer dans les rues & dans les autres lieux publics. Mais les jamis, dont le principal revenu eſt ſur les bains, le voyant beaucoup diminuer, parce que cette honteuſe diſtinction en éloigna bientôt tous les chrétiens, portèrent leurs plaintes au ſultan, qui révoqua lui-même une loi ſi dure, & fit paſſer le caïmacam à un autre emploi. Cependant le peuple n'en ayant conçu de lui qu'une plus haute eſtime, il arriva un jour que le ſultan, qui étoit à ſe promener déguiſé ſur une place publique,

entendant les plaintes de quelques perſonnes du peuple, qui gémiſſoient ſur la corruption des uſages & des mœurs, & qui prétendoient qu'il ne falloit point eſpérer de réformation, ſi Calaily Ahmet n'étoit fait viſir; le ſultan, ſans le connoître perſonnellement, jugea qu'un homme ſi déſiré devoit avoir un mérite diſtingué, & craignant que la ſédition qu'il avoit éteinte heureuſement depuis quelques mois, ne ſe rallumât à cette occaſion, prit le parti de ſatisfaire le peuple, en mettant Calaily Ahmet à la place de Haſſan. Calaily étoit alors pacha de Crète. A peine ſe vit-il au ſommet de la fortune, qu'il lâcha la bride à tous ſes vices. Le premier jour de ſon viſiriat, étant entré en ſon palais avec le ſceau du viſir, & voyant que tout le monde attendoit ſes premiers ordres, pour en tirer, ſuivant la ſuperſtition des turcs, un augure pour le cours de ſon adminiſtration, il envoya chercher un tailleur. L'ordre qu'il lui donna fut de lui faire une veſte, que les turcs appellent *enteri*, de drap d'or; ce qui eſt non-ſeulement contraire à l'uſage du pays, mais condamné même par l'alcoran. L'ayant reçue dès l'après-midi du même jour, il la mit ſur le champ, & rendant viſite à ſes concubines, il s'admira beaucoup dans ce nouvel habit. Ses femmes n'ayant pas manqué d'augmenter ſon admiration par leurs flatteries, il prit

la réſolution de paroître avec cette parure au divan & devant le grand-ſeigneur même. Il ne ſe borna point là. Ayant joint divers ornemens extraordinaires à ſon turban, & s'étant enfin revêtu comme un bouffon, il fit venir le chaus-bochi, à qui il demanda ſi tout étoit prêt pour la proceſſion. Cet officier, frappé de ſa figure, lui répondit que tout étoit prêt au-dehors, mais qu'il manquoit bien des choſes au-dedans. Preſſé de s'expliquer avec plus de clarté, il lui dit que dans l'état où il étoit, il couroit riſque non-ſeulement de ſe faire diſgracier le jour qu'il entroit en faveur, mais de jeter un étrange ridicule ſur toute la nation; & que pour lui & ſes compagnons, ils lui déclaroient qu'ils ne l'accompagneroient point chez le grand-ſeigneur, s'il ne commençoit par réformer ce comique équipage. Calaily, après s'être fort emporté, conçut qu'il n'avoit rien de mieux à faire que de ſuivre un ſi ſage conſeil.

La ſemaine d'après il invita le ſultan à la fête que lui donnent ordinairement les nouveaux viſirs. Ce prince paſſant, ſelon la coutume, entre deux haies d'officiers rangés pour lui faire honneur, obſerva un homme borgne, qui étoit à côté d'un teſterdar, avec un air fort hautain. Il demanda au viſir qui il étoit. Quoi! lui dit celui-ci, votre hauteſſe ne connoît point cet homme-là? Je ne puis connoître, répondit le ſultan, tous les ſujets de mon

empire. Oh! reprit le viſir, vous deviez connoître celui-ci qui n'eſt pas un homme du commun, & qui a un bon chiftilix (c'eſt-à-dire, une métairie) près de Conſtantinople, qui lui fournit tant d'oies & de poules, qu'outre ſa proviſion de bouche il en vend chaque année pour une ſomme conſidérable. A l'égard de ſon office, il eſt *bash bakilulu* du teſterdar, (emploi des plus médiocres). Le ſultan ne lui fit pas la moindre réplique; mais auſſitôt qu'il le vit un peu écarté, il ſe tourna vers le kiſlar agaſi: avez-vous entendu, lui dit-il, ce que ce monſtre vient de me raconter de mon bash bakilulu? Pour moi, je vous aſſure que j'ai découvert ſa folie trois jours après l'avoir fait viſir. Mais, afin que ceux qui l'ont tant déſiré puiſſent auſſi la découvrir, je veux lui laiſſer ſa dignité pendant quelques mois, d'autant plus que les affaires de l'Empire ſont actuellement aſſez tranquilles pour ne pas craindre que ſon imprudence faſſe tort à l'Etat.

Sa haine contre les chrétiens éclata auſſitôt par le renouvellement des loix qu'il avoit portées contr'eux, lorſqu'il étoit caïmacam. Il ne ſe trouva plus perſonne qui osât s'en plaindre, & chaque jour offrit de nouveaux exemples de rigueur & de cruauté contre le chriſtianiſme. Le détail en ſeroit long; mais ce zèle même, qui continuoit de le rendre agréable au peuple,

fut mêlé de tant de folies, que s'étant acquis dans le public le ſur-nom d'inſenſé, il parut au ſultan qu'il étoit tems de le dépoſer. Cependant comme ſes fautes venoient moins de malice, que d'un manque de génie, il en fut quitte pour être banni à Iſtankoi, qui eſt l'ancienne *Coos*, patrie d'Hypocrate, où on lui accorda par jour trois cens aſpres pour ſa ſubſiſtance. Il y mourut de chagrin.

HISTOIRE
DE CHORLULY ALI,
BACHA.

CHORLULI ALI, *bacha*, étoit né à *Chorlo*, ville de Thrace, d'où il avoit tiré ſon nom. Ses parens, qui étoient dans la misère, lui avoient fait prendre la profeſſion de barbier. *Cara Bairam Ogli*, capugi bachi, ſe rendant à Andrinople, où Mahomet IV faiſoit alors ſa réſidence, logea en chemin dans la maiſon de ſon père, & s'étant ſenti porté, par ſa bonne mine, à lui propoſer de le ſuivre, il l'emmena malgré ſon père. Il le mit dans une école où ſes progrès furent ſi ſinguliers,

que Cara Bairam ſe priva généreuſement des ſervices qu'il en auroit pu tirer dans ſa maiſon, pour le rendre utile au public, en le produiſant à la cour. Il eut le crédit de le faire paſſer par quantité d'offices, juſqu'à celui des chambellans intérieurs, qu'il occupoit, lorſque Muſtapha II parvint au trône. Ses grandes qualités, qu'il avoit eu peu d'occaſions de faire éclater ſous les règnes précédens, parurent alors dans tout leur luſtre. Muſtapha, qui les reconnut, fit de lui ſon ami & ſon confident. En moins de deux ans, il devint *chocadaragalik*, qui eſt la ſeconde dignité de la cour Ottomane. Sa faveur n'ayant fait qu'augmenter, il fut créé *cubbe* viſir, avec promeſſe de lui faire épouſer la fille de ſon maître, âgée alors de trois ans. Après la dépoſition de Muſtapha, il vécut quelque tems dans l'humiliation; mais Ahmed rendit enfin juſtice à ſon mérite, en le créant bacha de Damas & de Tripoli, & deux ans après il lui fit épouſer ſa nièce, pour remplir l'engagement de ſon frère. Etant devenu grand-viſir, il s'acquit tant de réputation, que s'il ne l'eût pas ſouillée par un peu d'avarice, il mériteroit un rang parmi les grands hommes de ſon ſiècle. Il n'aimoit point la guerre, ſur-tout contre les chrétiens, parce qu'il étoit perſuadé que la furie & le grand nombre ſervent peu contre des ennemis bien diſciplinés. Ayant été

accuſé de mauvaiſe foi par (1) le roi de Suède, & dépoſé pour les raiſons qui ſont connues dans l'hiſtoire, il obtint d'abord du ſultan la permiſſion de mener une vie privée dans un fauxbourg nommé Eyub. Il recevoit dans cette retraite la viſite de tous les honnêtes gens de l'empire. Un jour, il lui échappoit de dire que « ce qu'il regrettoit dans ſa diſgrâce, n'étoit » pas la grandeur d'un rang dont il avoit ſenti » tout le poids, mais d'avoir perdu ſon ame pour » ſatisfaire l'avarice de l'empereur, & d'avoir » réduit quantité d'honnêtes gens à la pauvreté ». Ahmed, irrité de ce diſcours, par lequel il le ſoupçonna de penſer à faire naître quelque ſédition, feignit de le créer bacha de Bender, & lui envoya ordre de partir pour ſon emploi. Mais l'ayant fait arrêter ſur la route, il le fit envoyer en exil à Mitilène. Il l'y fit garder avec aſſez de de douceur pendant la guerre qu'il eut contre la Ruſſie, dans la crainte que ſi ſes armes manquoient de ſuccès, il ne fût obligé de le rappeler pour ſe ſervir de ſes conſeils, & peut-être pour lui rendre le gouvernement des affaires. Lorſqu'il

(1) C'eſt pendant ſon adminiſtration que l'empire Ottoman reçut des hôtes, tels qu'on n'y en avoit point vus, & que vraiſemblablement on n'y en verra jamais, particulièrement Charles XII, & Staniſlas, roi de Pologne, &c.

ſe crut ſûr du ſuccès, il lui fit couper la tête. Mais il avoua depuis qu'il s'étoit ſouvent repenti d'avoir privé l'empire Ottoman d'un ſi grand homme; car c'étoit véritablement un des plus beaux génies qu'il y eût alors dans toute l'Europe. Sa pénétration, ſon jugement, ſa mémoire, & ſon éloquence, étoient autant de qualités admirables. Dans la multitude d'affaires qu'il avoit à dépêcher tous les jours, il s'en faiſoit lire deux à la fois, & les comprenant auſſi parfaitement que s'il étoit diviſé en deux pour les entendre, il ne ſe trompoit jamais dans ſa déciſion, quoique dans le même tems il prêtât encore l'oreille aux plaidoiries qui ſe faiſoient devant le Cadileskier, & qu'il fût obligé de lui dicter ſa ſentence. On vante une infinité d'exemples de ſa juſtice, dont il ſuffira de rapporter le ſuivant.

Un marchand turc avoit perdu dans les rues ſa bourſe, qui contenoit deux cens pièces d'or. Il s'adreſſa au crieur public, à qui il ordonna de déclarer qu'il donneroit la moitié de la ſomme à celui qui l'auroit trouvée. Elle étoit tombée entre les mains d'un matelot, qui aima mieux faire un gain légitime en ſe bornant au ſalaire propoſé, que de ſe rendre coupable d'un vol; car par un article de l'alcoran, celui qui conſerve une choſe perdue & criée publiquement, eſt déclaré voleur. Il confeſſe donc au crieur qu'il a

trouvé la bourſe, & s'offre à la rendre en recevant la moitié de ce qu'elle contient. Le marchand parut auſſitôt; mais charmé de retrouver ſon argent, il auroit voulu ſe dégager de ſa promeſſe. Ne le pouvant ſans quelque prétexte, il eut recours au menſonge. Avec les deux cens pièces d'or, il prétendoit qu'il y avoit dans la bourſe une précieuſe émeraude, qu'il redemanda auſſitôt au matelot. Celui-ci prit le ciel & le prophète à témoins qu'il n'avoit point trouvé d'émeraude; cependant il n'en fut pas moins conduit devant le cadi, avec une accuſation de vol. Soit injuſtice ou négligence, le juge déchargea à la vérité le matelot de vol, mais lui reprochant d'avoir perdu par ſa faute un bijou précieux, il le força de rendre les deux cens pièces d'or au marchand, ſans en tirer de récompenſe. Une ſentence ſi dure ruinant tout à la fois l'eſpérance & l'honneur du pauvre matelot, il en porta ſa plainte au viſir, qui la jugea digne de ſon attention. Toutes les parties furent aſſignées devant lui. Après avoir entendu le marchand, il demanda au crieur ce qu'il avoit reçu ordre de publier. Celui-ci ayant déclaré ingénument qu'on ne lui avoit parlé que des deux cens pièces d'or, le marchand ſe hâta d'ajouter, que s'il n'avoit pas nommé l'émeraude, c'étoit dans la crainte que ſa bourſe, tombant entre les mains de quelque ignorant qui n'auroit

pas connu la valeur de ce bijou, il n'eût été tenté de le garder, en apprenant qu'il étoit d'un grand prix. D'un autre côté, le matelot fit ſerment qu'il n'avoit trouvé dans la bourſe que les deux cens pièces d'or. Enfin le viſir porta cette ſentence : » Puiſque le marchand a perdu une émeraude » avec deux cens pièces d'or, & que le matelot » jure que dans la bourſe qu'il a trouvée il n'y » avoit point d'émeraude, il eſt manifeſte que la » bourſe & l'or que le matelot a trouvés ne ſont » point ce que le marchand a perdu. C'eſt un » autre qui a fait cette perte. Que le marchand » continue donc de faire crier ſon or & ſon » émeraude, juſqu'à ce qu'ils lui ſoient rap- » portés par quelque perſonne qui ait la crainte » de dieu. A l'égard du matelot, il gardera » pendant quarante jours l'or qu'il a trouvé, & » ſi celui qui l'a perdu ne ſe préſente point dans » cet eſpace, il en jouira légitimement comme » d'un bien qui eſt à lui.

FORTUNE
DE POL RIB,
CÉLÈBRE CORSAIRE ANGLOIS.

POL RIB fut un corſaire des plus déterminés que l'Angleterre ait produits. Il avoit été long-tems matelot. S'ennuyant d'obéir, il forma le deſſein de ſe rendre maître de ſon vaiſſeau, ſans avoir pris la peine de cabaler pour ſe faire des complices. Mille preuves qu'il avoit données de ſa réſolution & de ſa force, ſembloient le garantir de la ſoumiſſion de ſes compagnons. Un jour que le capitaine & le lieutenant du vaiſſeau étoient à s'entretenir enſemble ſur le tillac, il les précipita tous deux dans la mer, & s'armant d'un long croc, il acheva de les tuer, lorſqu'ils ſe rapprochoient à la nage pour remonter dans le vaiſſeau. Enſuite ſe tournant vers ſes compagnons, qui le croyoient dans quelque accès de folie ou de fureur, il leur dit d'un air tranquille : « Mes » amis, ce vaiſſeau eſt à moi. Je viens de le » gagner par un coup qui m'a réuſſi, & je me » ſens capable d'en faire bien d'autres pour le

» conſerver. Reconnoiſſez-moi pour votre capi-
» taine. Je vous conduirai bien, & je vous ferai
» part de toutes les richeſſes que je prétends
» bientôt acquérir. Ils ſe ſoumirent à lui ſans
» réſiſtance. »

Dès le jour ſuivant il rencontra un vaiſſeau eſpagnol, dont l'équipage étoit beaucoup plus nombreux que le ſien. Mais ſans en marquer la moindre inquiétude, il courut à l'abordage avant que d'avoir penſé à faire feu de ſon canon; & faiſant main-baſſe ſur tout ce qui parut le menacer de quelque réſiſtance, il tua plus d'ennemis de ſa main, que tous ſes gens enſemble. Non-ſeulement il ſe rendit maître du vaiſſeau, mais le trouvant meilleur que le ſien, il s'en fit une eſpèce de fondement, ſur lequel il établit toutes ſes eſpérances de fortune. En moins d'une année il prit dix-neuf vaiſſeaux eſpagnols, & il pilla deux de leurs ports, où l'on fit monter ſon butin à plus de cent mille écus. Mais ce qui imprima la terreur dans tous les lieux où il entreprit de ſe rendre maître, c'eſt que fort ſouvent au lieu de ſe ſervir d'un ſabre ou d'une épée, il n'employoit qu'un gros bâton armé de fer, avec lequel il tuoit quelquefois d'un ſeul coup trois ou quatre ennemis.

Son brigandage dura cinq ans, ſous la protection tacite des colonies de ſa nation, qui

employoient même assez souvent ses services, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Mais la mort délivra les espagnols d'un si redoutable ennemi. Pol Rib étoit attaqué d'une inflammation d'entrailles, qui n'étoit qu'un mal ordinaire. Il se présenta pour le guérir un étranger, qui étoit arrivé depuis peu dans le lieu de sa retraite, & qui s'étoit donné pour expert dans la connoissance des simples. Il présenta au corsaire un élixir, dont il lui garantit la vertu. Mais l'effet en fut si terrible, que presque au même moment Pol Rib sentit ses forces éteintes, & demeura sans mouvement. Si c'étoit un poison, sa tête fut la dernière partie où il se communiqua. Il conserva assez de présence d'esprit pour soupçonner qu'il étoit empoisonné, & craignant peut-être que la mort ne lui laissât point le tems d'approfondir ses défiances, il donna ordre que le médecin fut massacré devant ses yeux.

FIN.

TABLE

DES AVENTURES ET ANECDOTES

CONTENUES EN CE VOLUME.

AVENTURE intéreſſante des Mines de Suède, page 1

Aventure d'un Déſeſpéré, 13

Aventure de Miſs B.... 33

Aventure d'une jeune fille de la campagne, 38

Aventures ſingulières d'un Eſpagnol dans l'île de la Jamaïque, 45

Aventures d'une belle Muſulmane, 65

Aventure d'un jeune Flamand, 101

Aventures d'un Gentilhomme anglois ; Relation curieuſe de Sibérie, 113

Hiſtoire de Dona-Maria, & du jeune prince Juſtiniani, 141

Hiſtoire de Molly-Siblis, célèbre beauté d'Angleterre, 185

Relation d'un évènement fort extraordinaire, 202

Hiſtoire intéreſſante de deux inconnus, 221

Triomphe d'une femme ſur un adverſaire de ſon ſexe, 233

Hiſtoire de Cidal Acmet, riche ſeigneur de Conſtantinople, page 252
Découverte d'une île inconnue, ou Aventure de Georges Pinés, 267
Aventures d'un ſolitaire, 281
Effet héroïque de vertu morale, 298
Aventure plaiſante d'une angloiſe, 307
Aventure de M.... 313
Triſte exemple de morale, 317
Traits d'une généroſité ſans exemple; morale hiſtorique, 323
Zèle d'une fille angloiſe pour la religion, 333
Aventure de Betlem Niklos, 337
Hiſtoire d'un poëte ſaxon, 341
Accident tragique arrivé dans un bain, 344
Hiſtoire d'un illuſtre bâtard, 346
Découverte d'une île nouvelle, 351
Aventure angloiſe, au ſujet du droit des ſépultures, 357
Hiſtoire d'un médecin muet, 362
Bizarre diſpoſition d'un teſtament, 368
Accident funeſte arrivé en Écoſſe, 373
Fait ſingulier, 376
Aventure plaiſante d'un manuſcrit, 379

Matière plaisante d'un procès, page 489
Le prince botté, 490
Sage disposition d'un testament, 491
Aventure bizarre d'un anglois, 492
Procès singulier au sujet d'une jeune angloise, 498
Sort d'une dame qui s'étoit érigée en prédicatrice, 502
Evénement extraordinaire, 504
Trait horrible de jalousie, 507
Mort funeste d'un ministre anglois, 509
Trait curieux de morale dans la conduite d'un comédien, 512
Exemple affreux de vengeance, 516
Aventure du duc de Ripperda, 521
Origine de la fortune du comte de B.... 530
Intrigues curieuses de deux sultanes, 539
Histoire de Vanda, reine de Pologne, 556
Particularité singulière de la vie du célèbre duc de Buckingham, 559
Hardiesse de Wat Tiler, séditieux anglois, 563
Trait singulier de l'histoire d'Angleterre, 567
Trait curieux de politique, 570
Amurat IV, premier sultan qui se soit enivré, 572

Cauſes de l'élévation de Baltagi Mehemed, 576
Hiſtoire du grand-ſeigneur Calaily Ahmet, 582
Hiſtoire de Chorily Ali, bacha, 587
Fortune de Pol Rib, célèbre corſaire anglois, 593

Fin de la Table.